This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

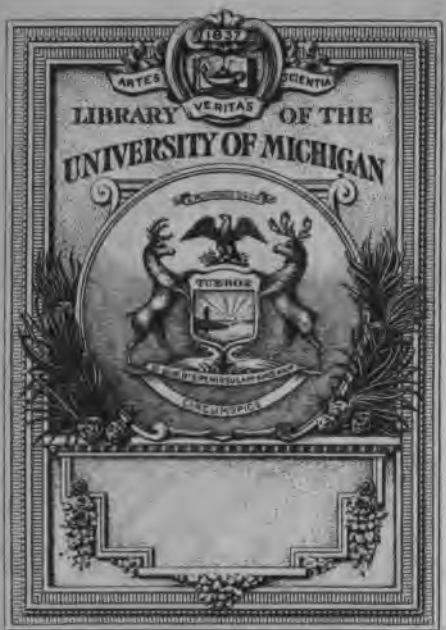
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

M. Mentienne, membre de la Commission du Vie
Paris, à Bry-sur-Marne (Seine



enne, membre de la Commission du Vieux
à Bry-sur-Marne (Seine)
ris,

729
.M55
1782

TABLEAU
DE
PARIS.

Mercier, Louis Sebastian

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

Corruptio optimi peſſima.

TOME II.

A AMSTERDAM.

M. D. C C. LXXXII.

TABLEAU

DE PARIS.

CHAPITRE CCVI.

Procureurs. Huiſſiers.

Si vous avez dans votre maiſon un endroit ſale, obſcur, fétide, mal-propre, plein d'ordures, les ſouris & les rats s'y logent infailliblement. Ainſi dans la fange & le chaos abominable de notre juriſprudence, on a vu naître la race rongeante des procureurs & des huiſſiers.

Ils ſe plaiſent dans les détours ténébreux de la chicane; ils vivent graſſement dans le labyrinthe de la procédure : il faut les y ſuivre malgré vous; vous êtes forcé de vous ſoumettre à leur miniſtere. Ces paperaſſeurs ont acheté la déplorable charge qui en fait des vampires publics & privilégiés; mais comme le premier mal eſt dans une légiſlation

contradictoire & embrouillée, le praticien ſe rit de la miſere du plaideur, & tient au vice antique qui lui eſt ſi profitable.

Notre juriſprudence n'eſt qu'un amas d'énigmes priſes au haſard dans les ouvrages de quelques juriſconſultes d'une nation étrangere ; & quand les coutumes & les loix différentes ſont privées de clarté, ne vous étonnez pas des monſtruoſités de la procédure.

Entrez dans un greffe de procureur, appellé improprement *étude*, huit à dix jeunes gens piquant la dure eſcabelle, ſont occupés à gratter du papier timbré du matin au ſoir. Bel emploi ! Ils copient des *avenirs*, des *exploits*, des *ſignifications*, des *requêtes* ; ils *groſſoyent*. Qu'eſt-ce que *groſſoyer?* C'eſt l'art d'alonger les mots & les lignes, pour employer le plus de papier poſſible, & le vendre ainſi tout barbouillé aux malheureux plaideurs ; de ſorte qu'on puiſſe en former des *doſſiers épais*. Et qu'eſt-ce qu'un *doſſier ?* C'eſt la maſſe bizarre de ces épouvantables procédures. Et un *doſſier épais*, que coûte-t-il bien ? Sept à huit mille francs, pour commencer à éclaircir un peu les choſes.

Mais toutes ces paperaſſes ſervent-elles du moins au juge ? Jamais. Quand il y a un rapporteur, ſon ſecrétaire fait ſur une feuille volante un extrait de ces énormes groſſes, & toutes les raiſons du procureur reſtent au fond du ſac : ainſi ce déluge d'écritures ne

ſervira pas même dans la cauſe dont il s'agit, le juge ne verra que l'extrait du ſecrétaire fidele ou infidele ; & voilà ce qu'on appelle *l'inſtruction* chez un peuple civiliſé, ou ſoi-diſant tel.

Le procureur dans ſon greffe eſt environné de ces doſſiers érigés en trophées & qui montent juſqu'au plancher, à peu près comme le ſauvage de l'Amérique s'environne dans ſa hutte & ſuſpend autour de lui les chevelures de ceux qu'il a *ſcalpés*.

Il y a environ huit cents procureurs, tant au châtelet qu'au parlement, ſans compter cinq cents huiſſiers exploitants ; & tout cela vit de l'ancre répandue à grands flots ſur le papier timbré.

Dites à un praticien qu'il y a pluſieurs pays en Europe, où la juſtice ſe rend ſans le fatal miniſtere d'un procureur ; où les frais de juſtice ſont nuds, pour ainſi dire ; où des pacificateurs, dans le veſtibule du temple de la juſtice, vous arrêtent avec un intérêt tendre, prennent à cœur d'arranger les parties, & y parviennent ordinairement. Le praticien levera les épaules, ſonnera & dira à ſon clerc, *groſſoyez, multipliez les incidents, & ſongez que la philoſophie eſt dangereuſe.*

Les brigandages qui s'exercent dans ces greffes pouſſiereux ſont légitimés par les friands amateurs d'épices ; on ne ſe fait point la guerre, on partage paiſiblement le tiers des

ſucceſſions. *Ils ſont toujours en noirs*, diſoit un payſan : *Savez-vous pourquoi ? C'eſt parce qu'ils héritent vraiment de tout le monde.*

Il faut que le brigandage ſoit porté loin, pour qu'il ſoit réprimé. Les procureurs en ſont preſque toujours quittes à l'audience pour des ſarcaſmes de la part des avocats, & des menaces d'interdiction de la part des juges. L'un d'eux diſant un jour au plus effronté : *Maître un tel, vous êtes un fripon.* — *Monſeigneur a toujours le petit mot pour rire*, répondit le praticien.

Quelques procureurs roulent carroſſe, & tirent de leur greffe quarante à cinquante mille francs par an. Les avocats les courtiſent aſſidument pour avoir des cauſes. Ils font le ſoir la partie de *Madame* en cheveux longs, & l'encenſent de tout leur pouvoir, afin que le choix tombe ſur eux pour les *pieces d'écritures*, partie lucrative, chere à l'*ordre*, & qui mérite bien qu'on déroge un peu à l'art de l'orateur, & que l'on ménage les bonnes graces de la femme du praticien.

C'eſt toujours lui qui choiſit l'avocat. Le plaideur ne connoît que la boutique du procureur ; & comme il faut commencer par l'aſſignation, le praticien eſt néceſſairement l'agent de toute la procédure : auſſi les avocats ſont-ils plus ſouples & plus dociles devant les procureurs, que l'apothicaire ne l'eſt devant un docteur de la faculté.

Il faut paſſer par les longues épreuves de la cléricature pour être habile à poſſéder une charge ; il faut monter lentement la pénible échelle. Ce triſte noviciat eſt de huit à dix années. Ainſi les procureurs ont des clercs à bon marché ; le maître-clerc lui-même, *limonnier de l'étude*, n'a que de foibles gages ; les autres clercs barbouillent le papier du matin au ſoir pour leur pauvre nourriture. Ils vivent d'eſpérance, logent dans des manſardes, en attendant une charge vacante.

Les plus adroits, dans les petites *études*, tâchent d'intéreſſer la procureuſe, afin d'adoucir la rigueur de leur joug ; mais dans les grandes, *Madame* ne ſaurait ſe réſoudre à manger avec des clercs.

Elle oublie que ſon mari n'eſt qu'un ancien clerc qui vient d'acheter une charge. Le nigaud approuve le noble orgueil de ſa femme, ſon panache, ſes polonoiſes, ſes femmes-de-chambre, ſes tons, ſes airs. Il ne veut plus communiquer qu'avec les amis de Madame, parce qu'ils lui ont promis une riche clientelle.

Les huiſſiers, qui marchent à la ſuite des procureurs, ne ſont pas moins redoutables & plus ardents encore à la curée. Quand une fois la breche eſt ouverte, alors ils montent à l'aſſaut, & traitent une maiſon comme une ville livrée au pillage. Voyez le vautour acharné ſur ſa proie, & qui la dépece

avec ſon bec noir & crochu, c'eſt l'image de leur joie avide, quand leurs mains armées de la fatale plume ſaiſiſſent les meubles pour les porter en vente ſur la place publique.

Ces mêmes huiſſiers qui, comme une meute dévorante, ſe déchaînent contre les particuliers, pour peu que la bride leur ſoit lâchée, n'oſent porter un exploit à un membre du parlement ou à un homme en place; c'eſt à qui ſe refuſera à cet office. Quand on veut pourſuivre un grand, il faut avoir recours au procureur-général, pour obliger un ſimple huiſſier à faire ſon devoir.

Ainſi le bourgeois à Paris, outre ſes autres fardeaux, a dans la nobleſſe impérieuſe & hautaine une véritable ariſtocratie à combattre; il rencontre une ligue qui inſenſiblement devient plus formidable que jamais.

C'eſt par ces agents ſubalternes de la juſtice, & qui infeſtent les avenues de ſon temple, que l'on n'en approche plus qu'avec crainte & tremblement. C'eſt par eux que les juges ſe ſont trouvés au milieu des pieges & des ſurpriſes, & que la longueur des affaires a fait renoncer aux meilleurs droits, parce que la ruine inévitable des familles a paru devoir ſuivre la demande la plus légitime.

Ce fléau, que les tribunaux ſupérieurs ne ſongent pas à réprimer, dévore la partie

indigente ; & l'on a vu des hommes iniques menacer encore de la juſtice ceux qu'ils avoient dépouillés, s'ils n'étouffoient pour toujours leurs plaintes & leurs murmures ; & les infortunés voulant conſerver les débris de leur fortune, ſe ſont tus, craignant que le monſtre de la chicane ne vînt leur enlever ces foibles reſtes.

Tous ces praticiens ont entr'eux un genre de plaiſanterie qui équivoque perpétuellement ſur les mots de leur profeſſion. Il n'y a rien de plus gothique & de plus mauſſade que les railleries des hommes d'affaires : mais pour être plattes & groſſieres, elles n'en ſont pas moins inhumaines ; car ils plaiſantent encore ceux qu'ils ont vexés & rongés.

Ce n'eſt pas que l'improbité ſoit attachée à la profeſſion : quelques procureurs honnêtes ne préſentent pas ſans ceſſe la juſtice à leurs parties, pour ne leur en faire embraſſer que l'ombre. Ils emploient leur habileté à ſauver leurs clients d'un dédale d'erreurs & d'un embraſement funeſte. Pluſieurs ennobliſſent leur profeſſion par la vertu qui les orne toutes ; ils ſervent de modele aux autres, & ils méritent l'eſtime & la confiance du public : mais on peut dire d'eux auſſi :

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Ces communautés de procureurs ſont liées au parlement d'une maniere fort étroite.

Elles en ſuivent les mouvements, & en épouſent les idées avec la plus grande chaleur.

CHAPITRE CCVII.

La Bazoche.

C'eſt une communauté de clercs qui jugent entr'eux de leurs différends. Autrefois il y avoit le roi de la Bazoche, maître du royaume de la Bazoche, & qui établiſſoit des juriſdictions Bazochiales; mais, attendu que le nombre des clercs alloit à près de dix mille, Henri III révoqua le titre de roi. Il étoit bien peureux, dira-t-on; mais ſouvent les hommes ſe ſont laiſſé conduire par des mots, & plus loin qu'ils n'auroient d'abord imaginé.

Les armoiries de la Bazoche ſont *trois écritoires*. Oh! quel fleuve dévorant, ſemblable aux noires eaux du Styx, ſort de ces armes parlantes, pour tout brûler & conſumer ſur ſon paſſage! Quoi! Monteſquieu, Rouſſeau, Voltaire & Buffon ont auſſi trempé leur plume dans une écritoire! Et l'huiſſier exploitant & l'écrivain lumineux ſe ſervent chaque jour du même inſtrument!

CHAPITRE CCVIII.

Comédiens.

Les comédiens ſeront toujours des *excommuniés*, juſqu'à ce qu'il plaiſe au roi, au parlement & au clergé de lever l'anathême. Tel eſt l'empire de la coutume, des préjugés ; ou, ſi vous l'aimez mieux, de l'inconſéquence nationale. Ils auront plutôt fait de rire de l'*excommunication*, que de vouloir s'en affranchir.

La demoiſelle Clairon ayant fait un *mémoire à conſulter* ſur cet objet, l'avocat entreprenant & téméraire fut auſſi-tôt *rayé* du tableau ; & l'amante de Tancrede ſe trouva obligée de procurer un état à ſon défenſeur, qui avoit perdu le ſien en tâchant de la réconcilier avec l'égliſe. L'avocat, plein de ſon ſujet, monta bientôt ſur le théatre ; mais il n'y fut pas plus heureux qu'au barreau, & l'*excommunication* alla ſe placer ſur ſa tête, ainſi que ſur celle de la demoiſelle Clairon.

Elle prit quelque temps après de l'humeur contre le public : un acteur ou une actrice ont toujours tort de bouder cet auguſte ſouverain. Elle avoit refuſé de jouer, la ſalle

étant pleine & le rideau levé, à raiſon de je ne ſais quelles rixes de foyer. Elle fut fort maltraitée du parterre, & le ſoir même elle alla coucher au Fort-l'Evêque. Pour ſe venger des clameurs de ce parterre inſolent & de ceux qui l'avoient empriſonnée, elle abandonna le théatre, penſant que le lendemain on ſeroit à ſes genoux pour la ſupplier de vouloir bien rentrer. Qu'arriva-t-il ? Le public l'oublia, & elle perdit ſon talent, faute d'exercice. Elle paſſa, dans l'obſcurité & loin des applaudiſſements, des jours qui auroient été remplis & glorieux ſous l'habit de Melpomene, qu'elle faiſoit parler avec une ſorte de dignité.

Louis XIV n'a jamais reçu de comédiens qu'ils n'euſſent de la taille & une figure noble. Le théatre de la nation, où revivent les héros de l'antiquité, exigeroit un choix plus ſévere. On voit parmi les acteurs actuels, trop peu d'hommes bien faits; ce qui ne diſpoſe pas l'étranger à concevoir une idée avantageuſe de notre goût pour le beau. Quand il voit de petites ſtatures repréſenter ce qu'il y a de plus impoſant & de plus fameux dans l'hiſtoire des peuples, il prend une idée défavorable du phyſique de la nation, & la remporte malgré lui dans ſa patrie.

La vanité des acteurs de petite taille favoriſe la réception d'acteurs encore plus petits,

parce que ceux-là s'imaginent, par ce moyen de comparaiſon, devoir paroître plus grands ſur la ſcene; mais ſi cette manie de rapetiſſer les perſonnages tragiques ſubſiſte encore pendant une génération, nous n'aurons bientôt plus que des *Lilliputiens*, qui en voulant faire les héros, ne feront que groteſques.

Un acteur, quand il eſt mince ou fluet, ou bien quand il ne préſente plus que des os revêtus d'un parchemin livide, a beau poſſéder une certaine intelligence : les efforts de ſa frêle poitrine font ſouffrir; & plus il geſticule avec fierté, plus il paroît ſe rappetiſſer. Son front dégrade la majeſté de Melpomene. Le palais qu'il habite, l'idiome relevé qu'il parle, les paſſions grandes & orageuſes qu'*il veut peindre*, tout l'écraſe & l'anéantit : *il* eſt trop diſproportionné avec ce qui l'environne, pour que l'œil ou l'oreille puiſſent lui faire grace.

Alexandre, dira-t-on, pour juſtifier le nain tragique, étoit petit, & portoit le col penché : je l'aurois admiré de ſon vivant dans ſa tante avec ſa taille exiguë & ſa tête ſur une de ſes épaules; mais mort, j'exige qu'il prenne une ſtature, un front, un port & un geſte qui répondent au conquérant dont le nom remplit l'univers.

La Duclos jouoit dans les *Horaces* : à la fin de ſes imprécations, elle ſort furieuſe,

comme l'on ſait ; l'actrice s'embarraſſa dans la queue très-longue de ſa robe, & tomba. On vit ſoudain l'acteur qui faiſoit Horace ôter poliment ſon chapeau (1) d'une main, la relever de l'autre, la reconduire dans la coulisſe, & là, remettant fierement ſon chapeau, tirer ſon épée & la tuer, conformément à ſon rôle.

Ces inepties ne ſe commettent plus ; mais que de réformes à deſirer encore !

La tragédie, depuis la retraite de Mlle. Dumeſnil & depuis l'exil incroyable de Mlle. Sainval (2), eſt devenue chantante, roide, ampoulée, monotone ; les acteurs ſubalternes ne ſont pas aſſez attentifs à maintenir l'illuſion. Ils commettent des fautes nombreuſes contre le coſtume & le ſens de leurs rôles. Qu'ai-je beſoin, par exemple, de la coquetterie de nos princeſſes de théatre, de leurs têtes bichonnées au gré de la folie du jour ? Quand j'apperçois la main mauſſade du coëffeur, je ne vois plus Cléopâtre, Mérope, Athalie, Idamé.

Moins d'oripeau, plus de vérité. Comment ne pas rire, en voyant des valets de

(1) Les acteurs tragiques portoient, dans toutes les tragédies, un chapeau, ſurmonté de plumes ; & c'eſt ainſi qu'on a joué en France pendant près de cent ans Corneille & Racine.

(2) Exilée par lettre de cachet.

théatre traveſtis en ſénateurs Romains, ſortir des couliſſes avec les robes rouges des médecins du *Malade imaginaire* ; des perruques bouclées & traînantes, groſſiérement chargées de poudre, & qui, pour comble de ridicule, veulent figurer la démarche de nos jeunes conſeillers ?

Et quand les ſpectateurs revoient ſans ceſſe les mêmes toiles meſquines & rembrunies, quelquefois trouées ; qu'ils rencontrent les Scythes & les Sarmates dans un palais d'architecture grecque, & le farouche Zamore ſous un portique Romain, peuvent-ils s'empêcher d'accuſer l'avarice des comédiens *à la part*, & leur cupidité qui néglige un acceſſoire fait pour influer ſur les repréſentations ?

Deux théatres qui rivaliſeroient, qui entretiendroient entre eux une émulation ſuivie en jouant les mêmes pieces, qui ſeroient enfin l'un pour l'autre un perpétuel objet de comparaiſon, reſtitueroient à l'art ſa pompe, ſa nobleſſe & ſa dignité.

On ſe plaint généralement de voir la ſcene Françoiſe déchue de ſon ancien luſtre. La tragédie ſur-tout eſt défigurée à un point méconnoiſſable. De là ces vers :

On ne voit plus pleurer perſonne :
Pour notre argent nous avons du plaiſir :
Et le tragique qu'on nous donne,
Eſt bien fait pour nous réjouir.

CHAPITRE CCIX.

Spectacles gratis.

Les comédiens donnent le ſpectacle *gratis*, à l'occaſion de quelques événements célebres, comme *la paix*, *la naiſſance d'un prince*, *&c.* Le ſpectacle alors commence à midi ; les charbonniers & les poiſſardes occupent les deux balcons, ſuivant l'uſage ; les charbonniers ſont *du côté du roi*, & les poiſſardes *du côté de la reine.* Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que cette populace applaudit aux beaux endroits, aux endroits délicats même, & les ſent, tout comme l'aſſemblée la mieux choiſie (1). Quelle poétique, pour qui ſauroit l'étudier ! Après la piece, Melpomene, Thalie Terpſicore donnent la main au porte-faix, au maçon, au décroteur. Préville & Brizard danſent avec la fille de joie ſur les mêmes planches où l'on a repréſenté Polieucte & Athalie. Les fuſiliers ſont plus circonſpects ces jours-là, & la *garde bleue* a un front populaire. Les comé-

(1) On a conteſté le fait : j'en appelle à l'expérience. Les grands traits n'ont jamais paſſé ſans applaudiſſement.

diens ne ſe prêtent pas par amour du peuple à ces danſes bruyantes, mais par politique; ils voudroient bien pouvoir s'en exempter. Leur dépendance leur fait un devoir de cette corvée, & ils jouent très-bien le contentement.

Les ſpectacles des Boulevards, à leur exemple, *les grands Danſeurs du roi*, *l'Ambigu comique*, *les Variétés amuſantes*, donnent auſſi une repréſentation *gratis* dans les mêmes circonſtances; ils affichent de même, *relâche pour le ſervice de la cour*, *ſpectacle* gratis *pour la naiſſance*, *&c.* Ce qui chagrine & mortifie étrangement les *comédiens ordinaires du roi*, qui ne craignent rien tant que d'être aſſimilés aux *acteurs forains*, à peu près comme un procureur au parlement craint qu'on ne le confonde avec un huiſſier à verge.

On diſtingue à Paris les planches des *Boulevards* des planches *privilégiées*, celles qui portent *Jeannot* de celles qui portent le gros *Dezeſſarts*; mais c'eſt une diſtinction qui échappe au peuple: il range ſur la même ligne & dans la même claſſe tous ceux qui, chantant, déclamant ou aboyant, contribuent à ſes plaiſirs pour de l'argent.

Il n'y a que le *riſible peccata* du combat du taureau qui n'obtient pas l'honneur d'aſſembler le public *gratis*, & de mériter par-là les bonnes graces & le regard de la cour; mais il doit préſenter requête.

CHAPITRE CCX.

Langue du Maître aux Cochers.

On diſtingue parfaitement le cocher d'une courtiſanne, de celui d'un préſident, le cocher d'un duc d'avec celui d'un financier; mais à la ſortie du ſpectacle, voulez-vous ſavoir au juſte dans quel quartier va ſe rendre tel équipage? écoutez bien l'ordre que donne le maître au laquais, ou plutôt que celui-ci rend au cocher. Au Marais, on dit, *au logis*; dans l'isle Saint-Louis, *à la maiſon*; au fauxbourg Saint-Germain, *à l'hôtel*; & dans le fauxbourg Saint-Honoré, *allez*. On ſent, ſans avoir beſoin d'un commentaire, tout ce que ce dernier mot a d'impoſant.

A la porte des ſpectacles ſe trouve toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor*, qui crie: *le carroſſe de M. le marquis! le carroſſe de Mme. la comteſſe! le carroſſe de M. le préſident!* Sa voix terrible retentit juſqu'au fond des tavernes où boivent les laquais, juſqu'au fond des billards où les cochers ſe querellent & ſe diſputent. Cette voix qui remplit un quartier, couvre tout, abſorbe tout, le bruit confus des hommes & des chevaux. Laquais & cochers, à ce ſignal retentiſſant,

abandonnent les pintes & les queues, reprennent la bride des chevaux, & ouvrent la portiere.

Cet *aboyeur*, pour donner à ſa poitrine une force plus qu'humaine, renonce au vin, & ne boit que de l'eau-de-vie. Il eſt toujours enroué; mais cet enrouement même imprime à ſa voix un ſon rauque & épouvantable, qui reſſemble à un tocſin. Il creve bientôt à ce métier. Un autre le remplace; il hurle de même, boit de même, & meurt, comme ſon prédéceſſeur, à force d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.

CHAPITRE CCXI.

Diſcours prononcé à la Comédie Françoiſe à la rentrée de ce Spectacle.

Un comédien plus véridique que ſes camarades, plus fortement frappé de ce qu'il devoit au public, & ſuſceptible de cette honnête pudeur que quelques-uns conſervent encore, chargé du complimeut d'uſage, s'avança, l'an paſſé, ſur le bord du théatre, & là, après une profonde révérence, il ſe releva lentement, & dit d'une voix modeſte, mais aſſurée:

» Meſſieurs, deux fois par an, nous vous

» rendons humblement l'hommage que nous
» vous devons à bien des titres, nous vous
» rappellons les obligations qui nous impo-
» ſent la néceſſité de vous plaire, nous vous
» careſſons par des louanges, afin que vous
» fermiez les yeux ſur nos défauts. Nous ne
» les taiſons pas toujours, car il nous ſeroit
» impoſſible de les diſſimuler; mais ce que
» nous nous gardons bien de vous avouer,
» & ce que le cri de ma conſcience m'ar-
» rache devant vous, c'eſt le peu d'émula-
» tion & d'accord qui regne entre nous,
» c'eſt notre pareſſe, notre orgueil, & les
» miſérables débats qui nous empêchent de
» nous réunir, ſoit pour vous donner de nou-
» velles pieces qui varient vos plaiſirs, ſoit
» pour repréſenter plus décemment celles
» qui ont fixé votre attention; & nous ne
» rougiſſons pas de faire doubler celles-ci,
» en bravant un murmure que nous ſavons
» devoir être paſſager.

» Aujourd'hui, plus vrais qu'autrefois,
» Meſſieurs, nous vous confeſſons nos torts
» multipliés, en vous ſuppliant de nous im-
» poſer la punition qui vous paroîtra la plus
» ſalutaire & la plus propre à nous faire dé-
» teſter nos mauvaiſes habitudes; votre in-
» dulgence exceſſive ne les a que trop enra-
» cinées dans nos cœurs. Nous penſons qu'une
» déſertion totale de notre ſpectacle pendant
» quelque temps nous réveilleroit avec force

» de l'engourdiſſement où nous ſommes plon-
» gés, & ranimeroit parmi nous l'amour du
» travail, que *vingt mille livres de rente*
» émouſſent furieuſement. Nous ſommes ri-
» ches par les petites loges, avant même de
» lever le rideau. Comment voudriez-vous
» que nous puiſſions nous livrer à des études
» ſuivies, lorſque nous ſommes ſi bien payés
» d'avance ? Que nous importent l'art & l'au-
» teur, lorſque notre bourſe eſt bien rem-
» plie ? Nous n'aimons point l'art, nous ai-
» mons l'argent, Meſſieurs, & vous nous
» en donnez trop pour que vous ſoyez bien
» ſervis.

» Diminuez donc notre recette ; nous
» ſerons plus reſpectueux envers l'art, plus
» attentifs envers l'auteur ; notre théatre
» rendu quelque temps déſert, nos beſoins
» nous enſeigneront le ſecret de vous plaire ;
» vous y gagnerez, parce que nous nous ef-
» forcerons, par des repréſentations ſoignées
» & intéreſſantes, de retrouver ce que nous
» aurons perdu par notre négligence. Nous
» n'avons pas la force de nous corriger par
» nous-mêmes ; notre place eſt devenue une
» prébende ſimple & inamovible : uſez donc,
» Meſſieurs, uſez du châtiment ſalutaire qui
» nous convient ; abandonnez-nous ; (*tour-*
» *nant la tête vers le contour de la ſalle*)
» que ces loges, cet amphithéatre demeu-
» rent vuides pour quelques mois ; & notre

» intérêt alors, puiſſamment réveillé par cet » aiguillon, nous ramenera aux principes que » nous avons trop oubliés. «

CHAPITRE CCXII.

Battements de mains.

Langue & monnoie univerſelles des Pariſiens; ils ne s'expliquent point autrement; ils *claquent* pour la reine & pour les princes quand ils paroiſſent dans leurs loges, & qu'ils ont fait la gracieuſe révérence; ils *claquent* quand l'acteur paroît ſur la ſcene, & tout auſſi fort; ils *claquent* pour un beau vers; ils *claquent* ironiquement, quand la piece les ennuie ou les impatiente; ils *claquent*, quand ils demandent impérieuſement l'auteur; ils *claquent* pour Gluck & font plus de bruit que tous les inſtruments de l'orcheſtre, que l'on n'entend plus. Ils *claquent* dans un jardin public au retour d'un héros; ils *claquent* dans la chapelle de l'académie Françoiſe, lors d'un panégyrique, ou même d'une oraiſon funebre: nouveauté fort étrange, & qui pourroit ſoumettre bientôt les prédicateurs évangéliques au joug de l'approbation & de l'improbation. Ils *claquent* les vers & la proſe dans toutes les ſéances

académiques ou aſſemblées littéraires. Quelquefois ces battements de mains vont juſqu'à la frénéſie ; on y a joint depuis quelque temps les mots de *bravo*, *braviſſimo*. On bat auſſi des pieds & de la canne ; tintamarre affreux, étourdiſſant, & qui choque cruellement l'ame raiſonnable & ſenſible qui quelquefois même en eſt l'objet. Cette manie bruyante avilit beaucoup les jugements de nos parterres, & en général le prononcé du public, dans nos ſalles de ſpectacles.

On avoit conſeillé à un auteur perpétuellement ſifflé, de faire conſtruire une machine qui imiteroit les *claquements* de trois à quatre cents mains, & de la confier dans un coin du ſpectacle à un ami fidele & ſûr. *Il n'avoit qu'à acheter des billets*, comme certains confreres ; c'eût été la même choſe.

Juſqu'à quand le Pariſien abuſera-t-il de la faculté de *claquer*, interrompra-t-il avec étourderie un couplet éloquent, en détruira-t-il tout l'effet en le coupant avec une folle impatience ? Cette précipitation tumultueuſe nuit à l'acteur & au poëte ; on ne les laiſſe point achever, & l'illuſion, au milieu de ce bruit inſenſé, s'enfuit à tire-d'aile. Pourquoi tant *babiller avec les mains*, & plus qu'aucun peuple de la terre n'a babillé avec la langue ?

Mais quel eſt l'applaudiſſement qui doit flatter le grand poëte & le grand acteur ? C'eſt lorſqu'un ſombre & profond ſilence regne dans la ſalle, lorſque le ſpectateur, le cœur briſé & l'œil baigné de larmes, n'a ni la penſée ni la force de ſe livrer à des battements de mains ; que, plongé dans l'illuſion victorieuſe, il oublie le comédien & l'art ; tout ſe réaliſe autour de lui ; un trait ineffaçable deſcend dans ſon ame, & le preſtige l'environnera long-temps.

CHAPITRE CCXIII.

Théatre Bourgeois.

Amuſement fort répandu, qui forme la mémoire, développe le maintien, apprend à parler, meuble la tête de beaux vers, & qui ſuppoſe quelques études. Ce paſſe-temps vaut mieux que la fréquentation du café, l'inſipide jeu de cartes & l'oiſiveté abſolue.

On penſe bien que ces acteurs, qui repréſentent pour leur propre divertiſſement, ne ſont pas aſſez formés pour ſatisfaire l'homme de goût ; mais en fait de plaiſirs, qui raffine a tort. Pour moi, j'ai remarqué que la piece que je connoiſſois devenoit toujours nouvelle, lorſque les acteurs m'étoient nou-

veaux. Je ne ſais rien de plus faſtidieux que d'aſſiſter à une troiſieme & quatrieme repréſentation par les mêmes comédiens.

Je n'ignore pas qu'on y déchire ſans miſéricorde les chefs-d'œuvre des auteurs dramatiques, qu'on y eſtropie les airs des meilleurs compoſiteurs; que ces aſſemblées donnent lieu à des ſcenes plus plaiſantes que celles que l'on repréſente : & tant mieux; le ſpectateur s'amuſe à la fois de la piece & des perſonnages. Puis les alluſions deviennent plus piquantes; car l'hiſtoire des actrices a la publicité de l'hiſtoire romaine.

On joue la comédie dans un certain monde, non par amour pour elle, mais à raiſon des rapports que les rôles établiſſent. Quel amant a refuſé de jouer *Oroſmane ?* Et la beauté la plus craintive s'enhardit pour le rôle de *Nanine.*

J'ai vu jouer la comédie à Chantilly par le prince de Condé & par Madame la ducheſſe de Bourbon. Je leur ai trouvé une aiſance, un goût, un naturel qui m'ont fait grand plaiſir. Vraiment ils auroient pu être comédiens, s'ils ne fuſſent pas nés princes.

Le duc d'Orléans, à Saint-Aſſiſe, s'acquitte auſſi très-bien de ſes rôles avec facilité & rondeur. La reine de France, enfin, a joué la comédie à Verſailles dans ſes petits appartements. N'ayant pas eu l'honneur de la voir, je n'en puis rien dire.

Ce goût eſt répandu depuis les plus hautes claſſes juſqu'aux dernieres ; il peut contribuer quelquefois à perfectionner l'éducation, ou à en réformer une mauvaiſe, parce qu'il corrige tout à la fois l'accent, le maintien & l'élocution. Mais cet amuſement ne convient qu'aux grandes villes, parce qu'il ſuppoſe déjà un certain luxe & des mœurs peu rigides. Gardez-vous toujours des repréſentations théatrales, petites & ſages républiques ; craignez les ſpectacles : c'eſt un auteur dramatique qui vous le dit.

Parmi les anecdotes plaiſantes que fourniſſent les amateurs bourgeois, dont la fureur eſt de jouer la tragédie, je choiſirai cette hiſtoriette, que je trouve dans le *Babillard*.

» Un cordonnier habile à chauſſer le pied » mignon de toutes nos beautés, & renom- » mé dans ſa profeſſion, chauſſoit le cothur- » ne tous les dimanches. Il s'étoit brouillé » avec le décorateur. Celui-ci devoit pour- » voir la ſcene, au cinquieme acte, d'un » *poignard*, & le poſer ſur l'autel. Par une » vengeance malicieuſe, il y ſubſtitua un » *tranchet* ; le prince, dans la chaleur de la » déclamation, ne s'en apperçut pas ; & » voulant ſe donner la mort à la fin de la » piece, il empoigna, aux yeux des ſpecta- » teurs, l'inſtrument benin qui lui ſervoit à » gagner ſa vie «. Qu'on juge des éclats de

rire

rire qu'excita ce dénouement, qui ne parut pas tragique.

CHAPITRE CCXIV.

Coliſée.

Nous ne ſommes pas des Romains ; nous n'avons pas voulu bâtir un amphithéatre qui ſubſiſtât au bout de dix-huit ſiecles ; nous n'avons pas voulu aſſembler deux cents mille ſpectateurs ; c'eût été trop pour la garde de Paris. Nous n'avons voulu qu'emprunter le nom d'un des plus majeſtueux monuments de Rome, & le défigurer encore ; car le ſuperbe amphithéatre s'appelloit le *Colloſſée*. Notre *Coliſée* après dix ans tombe en ruines. Les créanciers l'ont ſaiſi, & n'ont jamais pu enſuite être d'accord. On l'a fermé. Il n'avoit de beau & d'agréable que ſon emplacement, dans la poſition la plus heureuſe qu'on ait pu choiſir. L'intérieur de ce caravenſerai étoit triſte ; des ſymphonies monotones, des danſes miſérables ou puériles ; des joûtes ſur une eau ſale & bourbeuſe ; des feux d'artifice ſans variété ; une cohue fatigante ou un vuide ennuyeux : voilà tout le divertiſſement de ces ſortes d'endroits.

La redoute Chinoiſe l'a remplacé ; tem-

ple nouveau, ouvert à l'oiſiveté abſolue, & qui enleve aux nobles repréſentations dramatiques une foule de ſpectateurs.

Là on ſe ſert l'un à l'autre de ſpectacle. Les Adonis au teint blafard, les Narciſſes adorant leurs images dans les glaces, les héros d'opéra frédonnant des airs, les fats à cheveux longs, les laïs à la tête haute y circulent & font foule.

Quand on compare ces Vaux-Hall aux lieux charmants de Londres, on voit que le François ne connoît qu'un genre de plaiſir, celui de voir & d'être vu. L'Anglois a des goûts plus vifs, plus variés, plus profonds; il ne ſe nourrit pas de vanité, de l'étalage, de la parure, de clinquant, d'une promenade en rond mille fois répétée devant les mêmes objets. Il lui faut des divertiſſements plus ſubſtantiels. La différence des gouvernements enfin ſe fait ſentir par le contraſte de la froide élégance de nos aſſemblées, & de l'abondance variée & piquante qui regne en Angleterre.

Il eſt vrai que l'Anglois donne une guinée, & que nous débourſons meſquinement trente ſols. Puis, qui ne ſe mêle pas de nos plaiſirs, c'eſt-à-dire, qui ne les corrompt pas? L'autorité préſide à tous nos divertiſſements; on nous les arrange, & il ne nous eſt pas permis de les modifier.

CHAPITRE CCXV.

Foire Saint-Germain.

Les ſpectacles des Boulevards ſont obligés d'aller à cette foire, à laquelle on devroit bien donner une entrée ſpacieuſe; car il n'y a qu'une porte étroite, dont le terrein deſcend encore en pente. Il faut que toutes les voitures & les fantaſſins pêle-mêle paſſent par ce dangereux ſentier.

Là, des hommes de ſix pieds, montés ſur des brodequins, coëffés comme des ſultans, paſſent pour des géants. Une ourſe raſée, épilée, à qui l'on a paſſé une cheminſe, un *habit*, veſte & culotte, ſe montre comme un animal unique, extraordinaire. Un coloſſe de bois parle, parce qu'il a dans le ventre un petit garçon de quatre ans. Il faut la révolution de pluſieurs années pour amener à l'œil du naturaliſte quelque choſe digne de ſon attention. La charlatanerie groſſiere eſt là ſur ſon trône. Le ſaltinbanque effronté a obtenu le privilege de duper le public; il a payé ce privilege, qu'importe enſuite qu'il donne des *gourdes* au Pariſien? On le connoît ſi bonnace, qu'on ſait d'avance qu'un faux merveilleux le tranſportera non moins que s'il étoit véritable.

Les ſalles des farceurs ſont preſque toujours remplies. On y joue des pieces obſcenes ou déteſtables, parce qu'on leur interdit tout ouvrage qui auroit un peu de ſel, d'eſprit & de raiſon. Quoi, voilà un théatre tout dreſſé, un peuple tout aſſemblé, & l'on condamnera les auditeurs à n'entendre que des ſottiſes, tandis que notre théatre ſi riche devroit être conſidéré comme un tréſor national! Et pourquoi appartiendroit-il excluſivement aux comédiens du roi?

Quoi, Dugazon ſeroit l'héritier de Corneille! Quoi, ces chefs-d'œuvre que tout l'or des ſouverains ne ſauroit faire renaître, demeureroit en propre à une poignée de comédiens! Quoi ils n'appartiendroient pas eſſentiellement à tous ceux qui ſe ſentent l'ame & le talent de les faire valoir! Quoi, l'auteur auroit pu avoir une autre idée que de répandre par-tout ſes productions & ſa gloire! Quoi, ſacrifier l'art à l'intérêt paſſager de l'acteur, ne donner qu'un point reſſerré au génie, l'obliger à prendre tel organe, l'aſſervir à l'inſtrument qu'il anime; & quand j'ai compoſé, je donnois donc mes pieces à une ſeule troupe! Brûlons nos pieces.

Le grand duc de Toſcane, qui poſſede le véritable génie d'un légiſlateur, parmi une foule de loix utiles & conçues dans une haute ſageſſe, a donné à tous les théatres la liberté abſolue du choix des pieces; certain

que la concurrence & l'émulation ſerviroient ce bel art beaucoup mieux que tous les réglements qu'un petit eſprit de claſſification a établis parmi nous pour lui ôter ſon eſſor & ſa grandeur.

Là enfin on voit (& qu'importe le lieu ?) le célebre Comus, homme doué du génie le plus ſouple & le plus inventif, & qui, ſans les études ordinaires, doit tout à la ſagacité rare qu'il a reçue de la nature. Ce phyſicien fécond en découvertes, en étonnant nos regards, exerce & ſurprend notre intelligence. Il faut bien ſe garder de le confondre avec les *faiſeurs de tours* dont il eſt environné. Quiconque l'aura vu, ne tombera pas dans cette erreur groſſiere : non-ſeulement il eſt l'émule de ceux qui étudient la nature ; mais il a droit encore à un rang diſtingué parmi les plus habiles ſcrutateurs de ſes phénomenes : les merveilles qui s'operent ſous ſes mains induſtrieuſes, valent bien quelques pages ſyſtêmatiques écrites en beau ſtyle.

CHAPITRE CCXVI.

Comédiens Italiens.

Tout en conſervant ce titre, ils ne repréſentent plus aucune pièce italienne, ou, pour mieux dire, ces *canevas* où Carlin a ſi ſouvent déployé un jeu aſſaiſonné de tant de graces naïves & piquantes. Ils ſont rentrés dans le droit de donner au public des pieces morales & intéreſſantes : droit dont ils n'abuſent point, il faut l'avouer ; mais les pieces à vaudevilles ayant pris faveur, ils ont obéi au goût momentané de la capitale. Ils ſe piquent de ſervir le public avec un zele infatigable ; on les voit ardents à le récréer de nouveautés, n'épargner ni ſoins ni peines. Leur déſintéreſſement eſt rare. Ils ne lézinent point ſur les décorations ni ſur les habillements ; jaloux de donner aux repréſentations le plus grand éclat. Ils ont un tact aſſez sûr pour la muſique vive, légere, expreſſive ; mais ils ne ſavent pas encore juger les comédies d'une maniere auſſi juſte : cela viendra.

Les pieces à vaudevilles occupent donc preſque excluſivement ce théatre depuis dix-huit mois. Comme tout ſuccès touche à un

excès, il eſt à craindre que ce théatre ne s'infeſte de *rébus*, de *couplets trop libres*, *d'équivoques*, &c. Pourquoi faire baiſſer les yeux aux graces ?

Ces jolis riens offrent des tableaux naïfs & ne ſont pas dépourvus de gaieté ; mais il eſt à craindre que ces bluets, nés dans un champ fertile, n'étouffent les épis nourriciers, ſubſtantiels & à la tête dorée.

Les auteurs avoient cru pouvoir établir ſur cette ſcene un ſecond théatre national ; ils n'ont pas réfléchi que l'art du chant excluoit preſque toujours celui de la déclamation, & que les pieces vraiment dramatiques avoient un caractere trop profond pour s'allier à la légéreté de ces petites pieces, la plupart vuides de ſens. L'ariette & le vaudeville tueront toujours Marivaux & ſes ſucceſſeurs.

CHAPITRE CCXVII.

Spectacles des Boulevards.

Le peuple, qui a beſoin d'amuſements, s'y précipite en foule ; mais ces théatres ſont ceux qui mériteroient le plus l'attention du magiſtrat, & les pieces devroient être des compoſitions agréables & morales ; car

il n'y a pas d'oppoſition entre ces deux mots, quoi qu'en diſent les poëtes corrupteurs.

Pourquoi ces pieces ſont-elles pour la plupart baſſes, plates, ordurieres? C'eſt qu'une poignée de comédiens oſe dire qu'il n'appartient qu'à eux de repréſenter des pieces raiſonnables; c'eſt qu'on les ſoutient dans cette ridicule prétention; c'eſt qu'à la ſuite de cette incroyable & honteuſe légiſlation, le peuple eſt condamné à n'entendre que l'expreſſion du libertinage & de la ſottiſe. Et voilà où aboutit la police des ſpectacles chez un peuple renommé par ſes chefs-d'œuvre dramatiques.

Les parades qu'on repréſente extérieurement ſur le balcon comme une eſpece d'invitation publique, ſont très-préjudiciables aux travaux journaliers, en ce qu'elles ameutent une foule d'ouvriers qui, avec les inſtruments de leur profeſſion ſous le bras, demeurent là la bouche béante, & perdent les heures les plus précieuſes de la journée.

Les figures en cire du ſieur Curtius ſont très-célebres ſur les Boulevards, & très-viſitées; il a modelé les rois, les grands écrivains, les jolies femmes, & les fameux voleurs; on y voit Jeannot, Deſrues, le comte d'Eſtaing & Linguet; on y voit la famille royale aſſiſe à un banquet artificiel: l'empereur eſt à côté du roi. Le crieur s'égo-

fille à la porte : *Entrez, entrez, Meſſieurs, venez voir le grand couvert, entrez, c'eſt tout comme à Verſailles.* On donne deux ſols par perſonne, & le ſieur Curtius fait quelquefois juſqu'à cent écus par jour, avec la montre de ces mannequins enluminés.

CHAPITRE CCXVIII.

Lectures.

Il s'eſt introduit un nouveau genre de ſpectacles. C'eſt un auteur qui ne lit pas à ſes amis pour en recevoir des conſeils & des avis, mais qui indique tel jour, telle heure (& il ne manque plus que l'affiche) qui entre dans un ſallon meublé, ſe place entre deux flambeaux, demande un ſucrier ou du ſyrop, calomnie ſa poitrine, tire ſon manuſcrit de ſa poche, & lit avec emphaſe ſa production nouvelle, quelquefois ſomnifere.

Il ne manque point d'admirateurs, parce qu'il les convoite avec toutes les ſuppliques adroites de l'orgueilleux amour-propre; on lui prodigue de ces mots obligeants qu'on ne refuſe pas, & qu'il prend à la lettre pour des éloges ſinceres. Quand il imprime, le public ſe rit de l'ouvrage admiré dans le ſal-

lon. L'auteur furieux, crie que le goût eſt perdu, & que la décadence de la littérature eſt viſible, puiſqu'on ne ſent pas comme ſes premiers juges & admirateurs.

Dans ces ſortes de lectures tout prête au ridicule; le poëte arrive avec une tragédie rimée & faſtidieuſe, ou avec un gros poëme épique, dans une aſſemblée peuplée de jeunes & jolies femmes diſpoſées à folâtrer & à rire, qui ont à côté d'elles leurs amants; elles s'occupent plus de ce qui les environne, que de l'auteur & de ſa piece. Une inflexion de voix, un mot, un geſte, un rien ſuffit pour diſpoſer les caracteres à la plus grande gaieté. Qu'une femme rie par haſard, une autre éclatera, & tout le cercle fera de vains efforts pour contraindre ſa belle humeur. Que deviendra le pauvre auteur avec ſon rouleau de papier? S'il montre du courroux, il paroîtra plus ridicule encore; qu'on ne l'écoute point, ou qu'on l'entende mal, il eſt obligé de continuer. Le voilà ſur la ſellette, expoſé à toutes les réflexions malignes! On corrige tout bas ſon amour-propre qui perce dans ſon débit; il s'en doute: il geſticule avec plus de véhémence, comme pour forcer les ſuffrages: ce n'eſt plus un auteur, c'eſt un comédien.

Et pourquoi lire à d'autres qu'à ſes amis? Pourquoi prendre d'autres juges que le pu-

plic ? Pourquoi ſe montrer ſi jaloux d'une approbation équivoque ? Enchanter un cercle ou une cotterie, n'eſt-ce pas rétrécir l'idée qu'un écrivain doit ſe former de la gloire ? Voilà les fautes où tombent journellement les beaux eſprits & les *hommes de goût* de la capitale. C'eſt ici qu'il faut citer le fameux docteur Sacroton (1) qu'ils n'ont pas lu pour leur malheur. *Il faut apprécier*, dit-il, *le talent dans la place publique, & jamais ailleurs ; c'eſt là ſon vrai jour ; des ſuccès de chambre ſont toujours des ſuccès douteux.*

On a vu une ſociété intitulée, *les Trente*, faire *paroli* aux *Quarante* de l'académie françoiſe, établir des lectures publiques, dont pluſieurs furent très-intéreſſantes ; & ſans une fatale diviſion (inévitable parmi les beaux eſprits) cette ſociété devenoit une académie en regle, qui auroit rivaliſé avec la ſuperbe ; un repas chez un traiteur précédoit les lectures. Hélas ! l'eſprit chez eux n'étoit jamais à jeûn : ainſi faiſoient les célebres auteurs du dernier ſiecle.

Il ſe forme pluſieurs *aſſemblées littéraires*, dont les membres ne ſe croient pas inférieurs aux immortels ; ils liſent un jour de la ſemai-

(1) Comédie parade en un acte, imprimée à Paris chez la veuve Ballard, imprimeur du roi, rue des Mathurins, 1780.

ne, les auditeurs applaudiſſent, & ceux qui ſont applaudis ſont auſſi contents le ſoir de leur triomphe, qu'un académicien l'eſt lorſqu'on l'a claqué au Louvre pour ſes vers ou pour ſa proſe.

La loge des *Neuf ſœurs* renferme auſſi des auteurs qui liſent leurs productions dans des fêtes brillantes, & dont la littérature fait le principal ornement; & pourquoi n'y auroit-il que les académiciens qui euſſent le droit de débiter leurs ouvrages & d'être applaudis? ne faut-il pas donner une libre iſſue au conſolant amour-propre de chaque écrivain, ſi heureux quand il ſe lit, quand il entend ſa voix réſonner dans un lieu peuplé? L'équité (diſons mieux) la compaſſion l'ordonne.

Un lecteur fameux eut une ſorte de célébrité dans Paris, il y a huit à dix ans; on en raffola, on ſe l'arracha. Il rendoit avec intelligence & préciſion, avec une variété de ton ſurprenante, tous les perſonnages d'une piece de théatre. Seul il donnoit au *drame* qu'il déclamoit, les honneurs de la repréſentation; il valoit une troupe entiere: mais il s'identifioit tellement avec la piece adoptée, qu'il s'imaginoit, ou peu s'en faut, l'avoir faite, ce que l'auteur préſent lui pardonnoit facilement & de bon cœur, puiſque cette forte illuſion lui étoit néceſſaire pour mieux entrer dans le ſens des rôles.

Or, l'auteur qui étoit préſent, c'étoit moi.

Ce fameux lecteur, par une contradiction ſinguliere, étoit acteur médiocre ſur les planches, lorſqu'il ne débitoit qu'un rôle; il lui falloit une piece entiere pour développer ſon talent preſque unique; il donnoit un peu la comédie par tout l'appareil & le préambule qu'il mettoit dans ſes lectures, mais cela ne le rendoit que plus rare. Enfin il fut célébré & fêté dans les provinces comme dans la capitale, & par-tout il fit oublier l'auteur.

CHAPITRE CCXIX.

Préteurs à la petite Semaine.

Usuriers qu'on ne connoît guere qu'à Paris, & qui jugent eux-mêmes leur métier extrêmement honteux, puiſqu'ils ont le front perpétuellement voilé. Leurs courtiers habitent autour des halles; les femmes qui vendent des fruits & des légumes qu'elles portent ſur *l'éventaire*, les détailleurs en tous genres ont beſoin le plus ſouvent de la modique avance d'un écu de ſix livres pour acheter des maquereaux, des pois, des groſeilles, des poires, des ceriſes. Le préteur le confie à condition qu'on lui rapportera au

bout de la ſemaine ſept livres quatre ſols ; ainſi ſon écu, quand il travaille, lui rapporte près de ſoixante livres par an, c'eſt-à-dire, dix fois ſa valeur. Voilà le taux modéré des prêteurs à la petite ſemaine.

Si je diſois que des hommes opulents font ainſi manœuvrer leurs fonds, & qu'ils exercent cette uſure énorme ſans remords ; quelle idée ne ſe formera-t-on pas de la dureté de certaines ames, & de leur ſoif cruelle pour les richeſſes ?

Mais lequel doit ſurprendre le plus, de la détreſſe extrême de ces petits détailleurs qui ne ſavent pas avoir ſix livres devant eux, ou du ſuccès conſtant d'une auſſi terrible uſure ? Mais qui, ayant tout ſoldé & payé, reſte avec un louis d'or en propriété abſolue ? J'oſerois dire que le tiers de Paris n'en eſt pas encore venu là : auſſi les *avanceurs* ſavent combien l'eſpèce monnoyée devient rare de jour en jour ; parce que les emprunts publics, ces funeſtes abſorbants des fonds du commerce, en ont tari le cours.

Ils vendent donc l'argent tout ce qu'ils peuvent le vendre ; or plus on eſt pauvre, moins on peut agir autrement que la piece de monnoie à la main. Point de crédit pour l'indigent ; & par la même raiſon qu'il paie le vin & la viande bien plus cher que le prince du ſang, il achete un écu de ſix livres à un prix exorbitant : de là vient qu'il

lui eſt difficile de ſortir de l'abyme où il eſt plongé, les mains & les pieds lui gliſſent quand il veut s'élancer au dehors ; car il eſt bien plus difficile de faire ſix francs avec cinq ſols, que de gagner un million avec dix mille livres.

Oh ! qui ne recule pas l'œil épouvanté, quand il vient à contempler de près la lutte éternelle de la miſere & de l'opulence ?

Ces avanceurs ne s'en rapportent pas toujours à leurs courtiers ou agents ; ils ſont curieux deux ou trois fois l'année de voir l'aſſemblée de ces éternels débiteurs qui les enrichiſſent, & de juger par eux-mêmes de la diſpoſition des eſprits & de la manœuvre des ſubalternes.

Le même homme qui porte un habit d'écarlate, des galons, la canne à pomme d'or, qui ne ſort qu'en voiture, qui fait briller à ſon doigt un riche diamant, qui fréquente les ſpectacles & voit bonne compagnie, prend certains jours du mois un habit rapé, une vieille perruque, de vieux ſouliers, des bas rappetaſſés, laiſſe croître ſa barbe, ſe peint les cheveux & ſe blanchit les ſourcils : il ſe rend alors dans une maiſon écartée, dans une ſalle où il n'y a qu'une mauvaiſe tapiſſerie, un grabat, trois chaiſes & un crucifix ; là il donne audience à ſoixante poiſſardes, revendeuſes & pauvres fruitieres ; puis il leur dit d'une voix compoſée : » Mes amies,

vous voyez que je ne ſuis pas plus riche que vous, voilà mes meubles, voilà le lit où je couche quand je viens à Paris; je vous donne mon argent ſur votre conſcience & religion; car je n'ai de vous aucune ſignature, vous le ſavez, je ne puis rien réclamer en juſtice. Je ſuis utile à votre commerce; & quand je vous prodigue ma confiance, je dois avoir ma ſûreté. Soyez donc toutes ici ſolidaires l'une pour l'autre, & jurez devant ce crucifix, l'image de notre divin Sauveur, que vous ne me ferez aucun tort, & que vous me rendrez fidellement ce que je vais vous confier «.

Toutes les poiſſardes & fruitieres levent la main & jurent d'étrangler celle qui ne ſeroit pas fidelle au paiement : des ſermens épouvantables ſe mêlent à de longs ſignes de croix. Alors l'adroit ſycophante prend les noms, & diſtribue à chacune un écu de ſix livres, en leur diſant, » je ne gagne pas ce »que vous gagnez, il s'en faut «. La cohue ſe diſſipe & l'anthropophage reſte ſeul avec deux émiſſaires dont il regle les comptes & paie les gages.

Le lendemain il traverſe les halles & la place Maubert dans un équipage; perſonne ne le reconnoît & ne peut le reconnoître; c'eſt un autre homme; il eſt brillant, il eſt reçu dans la bonne ſociété; & ſouvent au coin de nos cheminées de marbre, il

parle de bienfaiſance & d'humanité. Perſonne ne lui conteſte la probité, l'honneur, même une ſorte de généroſité; & pendant qu'on le juge ainſi, inviſible & préſent, dans quatre ou cinq entrepôts obſcurs, il pompe, il exprime la ſubſtance du pauvre peuple.

CHAPITRE CCXX.

Charlatans.

On nomme ainſi ceux qui, montés ſur des tréteaux, appellent les paſſans dans les places publiques. Le premier médecin du roi a chaſſé tous ces vendeurs d'orviétan, qui nuiſoient aux intérêts de la compagnie fourrée. Il n'y en a plus haranguant le peuple, & c'eſt dommage; car le docteur Sacroton diſoit à ſon élève, en lui faiſant l'énumération des avantages du charlataniſme: *Comptes-tu pour rien de voyager par-tout, de porter le ſabre au côté, les piſtolets à l'arçon, le bonnet fourré en tête, d'avoir un char qui, arrivé ſur la place, ſe métamorphoſe tout-à-coup en théatre, avec la rapidité d'une décoration d'opéra; & là, ſemblable aux orateurs Romains, de parler en public, haranguant tour-à-tour les nations, & parlant en liberté à un peu-*

plé ſerré & attentif ? Qui eſt-ce qui parle aujourd'hui au public ? Perſonne, mon ami, perſonne, excepté vous. Tu peux réuſſir par la parole, & aller plus loin que tu ne penſes.

Plus de gros *Thomas*, plus de harangueur ſous la voûte du ciel. Le premier médecin a détruit ſans pitié ces derniers reſtes de liberté, & perſonne ne diſtribue plus ni *opiates*, ni *élixirs*, ni *poudres*. Le métier appartient en totalité aux ſuppôts de la faculté.

Les charlatans ſe ſont refugiés dans l'empire des ſciences & de la littérature. L'un vous promet la découverte démontrée & la définition exacte d'un agent univerſel, qui a la propriété de modifier la matiere en tout ſens, & d'opérer toutes les merveilles de la nature.

L'autre vous expliquera, d'une maniere claire & démonſtrative, les cauſes de l'attraction, de la rotation des planetes ſur leur axe, & de leur circonvolution autour du ſoleil.

Le troiſieme vous donnera la théorie du ſoleil, celle des étoiles, des mondes, des planetes, des cometes, ſur-tout de notre globe, & détrônera Newton pour ſon coup d'eſſai.

Un quatrieme, moins ambitieux, ne vous offre que le ſecret de la génération ; il vous

dira, pour une ſouſcription de trente-ſix livres, ce que c'eſt que l'économie animale; il vous inſtruira par-deſſus le marché du méchaniſme des paſſions, & vous aurez la ſcience univerſelle pour douze écus.

Rangeons dans cette claſſe ces naturaliſtes qui, en robe-de-chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit, font des ſyſtêmes ſur la formation des montagnes, qu'ils n'ont jamais vues ni parcourues; qui, ſe chauffant à un bon feu, écrivent ſur les glaciers de la Suiſſe. Ils n'ont examiné, ni les *marbres* ni les *granits* des Alpes, & ils prononcent ſur ces grands objets en ordonnateurs des mondes, expliquant de deſſus leur chaiſe la ſtructure & les fondements du globe; tandis que leurs pieds n'ont jamais foulé ni un rocher élevé, ni un abyme un peu profond. Bientôt ils oſeront dire, je vois diſtinctement le noyau de la terre, car il eſt tranſparent pour moi.

Rangeons encore dans la même claſſe ces académiciens beaux-eſprits, qui n'ont rien écrit, dont les noms ſont inconnus, qui courent les penſions, & qui ſe font payer pour des ouvrages qu'ils n'acheveront jamais : ils diſent reſpecter le public, ce qui reſſemble beaucoup au reſpect des impuiſſants pour les femmes.

Polydore porte le petit-collet, paſſe-port de l'impudence; il veut ſe donner non-ſeulement un air d'érudition, mais de goût,

mais de ſupériorité, mais de génie ; il parle avec emphaſe d'un auteur grec, il ſe récrie ſur la beauté de l'expreſſion, ſur la fineſſe des tours. Les modernes n'ont pas l'ombre de cette phyſiononie. Le divin Pindare a le rithme qui communique avec les dieux, & le ſublime Homere frappe merveilleuſement l'anapeſte. Quand il a prononcé ces grands mots devant des femmes & quelques financiers, il ſe recueille & ſe tait, comme ſi le génie le ſaiſiſſoit tout-à-coup & l'accabloit de tout ſon poids. Ne diriez-vous pas que Polydore a étudié, médité l'auteur dont il a parlé, qu'il le poſſede parfaitement ? Soyez ſûr néanmoins qu'il n'en a lu que la traduction tout au plus, qu'il entend mal le texte, & que s'il l'a ouvert ſur ſa table, c'eſt pour en impoſer aux ſots ; & comment croit-il en impoſer à d'autres ? On dit aux charlatans des places publiques, *guériſſez* ; on pourroit dire aux charlatans littéraires, plus nombreux que jamais, *imprimez* ; mais ils n'impriment pas.

CHAPITRE CCXXI.

Verſificateurs.

Ils pullulent. Malheur à qui fait des vers en 1781 ! Le François a ſa *proviſion bien ample ;* il eſt devenu exceſſivement difficile ; car qu'eſt-ce qu'une nouvelle combinaiſon des hémiſtiches de Racine, Boileau, Rouſſeau, Voltaire, Greſſet, Colardeau ? Ce n'eſt pas trop la peine de nous donner laborieuſement la même empreinte ; n'eſt-il pas ridicule de voir feu M. Dorat avoir déjà des copiſtes & des imitateurs ? Quand on lit l'*Almanach des Muſes*, ne diroit-on pas que toutes les pieces de vers ſont du même auteur ? tant les idées, le ſtyle & le ton ont une couleur uniforme.

Quand on rencontre un verſificateur, il faut lui dire, pour éviter toute diſpute, je ne me connois pas en vers. Alors il vous prend au mot, & vous dit modeſtement, qu'il n'y a que *trois* ou *quatre* perſonnes en état d'apprécier ſon rare talent, que le *goût par excellence* s'eſt réfugié dans ſa tête & dans celle de trois ou quatre perſonnes qui l'admirent. On ſourit tout bas, & on le laiſſe dire, car cela le rend bienheureux.

Si l'on diſoit à un verſificateur qui court un rebelle hémiſtiche pendant un mois entier, que tel écrivain en proſe (qu'il n'a pas lu, parce qu'il ne lit que Racine) eſt un grand poëte, que tel écrivain Anglois qu'il appelle *barbare*, outre ſon originalité & ſon génie, a ſouvent plus de goût que ſon Boileau, il ne vous comprendroit certainement pas : auſſi contentez-vous de lui dire, je ne me connois pas en vers. Par ce moyen, vous ménagerez vos poumons, & vous aurez le plaiſir de voir juſqu'à quel point un verſificateur déraiſonne & retrécit ſes idées.

Mais c'eſt encore plus la faute de la langue que la ſienne propre. Ce verſificateur ſue, travaille, & il ne manque au fond que de diſcernement.

Qu'eſt-ce qu'une langue où le génie à chaque pas rencontre l'obſtacle invincible de quelques difficultés grammaticales, où la chicane à chaque vers trouve à reprendre, où les *ſouligneurs* (1) gagnent tout le terrein que perd l'écrivain audacieux, où toute in-

(1) Race de petits journaliſtes qui, ſans motif ni raiſon, en rendant compte d'un ouvrage, ſoulignent tout ce qui leur déplaît. Obſervez qu'en général ils proſcrivent les expreſſions créées & de génie. Ainſi ils ôtent à la langue tout ſon eſſor.

novation à le deſſous, ou cette expreſſion de Corneille n'a pu ſe naturaliſer.

Tonbras eſt invaincu, mais non pas invincible.

Il faut dire hardiment que cette langue n'eſt pas poétique ; que ſa poéſie n'eſt qu'une proſe rimée ; qu'elle n'a ni abondance, ni énergie, ni audace ; qu'elle n'en aura jamais, puiſqu'il eſt défendu de l'enrichir, puiſque ſa marche, loin d'être libre & fiere, eſt compaſſée, meſurée, retrécie, ſoumiſe au compas. Ajoutons qu'il faut être inſenſé pour s'aſſujettir au lâche caprice d'un peuple attaché à ces ſottes habitudes ; conſultant les journaliſtes, aſſaſſins périodiques de la poéſie, & qui, conformément à leur ſtyle rampant, rejettent la force & l'énergie, lorſque le poëte s'en ſert pour peindre ſes penſées avec les ſons qui lui plaiſent.

Puiſque ce peuple ne veut adopter que ce qu'il a, ſon triſte & indigent Boileau & ſon ſec & dur Rouſſeau, il faut le laiſſer dans le ſoin puérile de calculer des ſyllabes, au lieu d'imaginer & de créer une foule d'expreſſions qui lui manquent. La preuve que ſa poéſie eſt nulle, c'eſt qu'il eſt encore à s'en appercevoir.

Les verſificateurs ne me pardonneront pas ce chapitre ; je parle néanmoins en leur faveur, & les poëtes m'entendront.

Il eſt un parallele qui revient ſans ceſſe dans les converſations des verſificateurs, &

qui m'ennuie étrangement ; c'eſt le parallele de Corneille & de Racine. Avec une lueur de littérature, des ſots parlent une heure entiere ſur cet objet, & ont l'air de dire quelque choſe. Cela paſſe dans les brochures que le plus petit commis, au lieu de faire des bordereaux, fabrique avec une ſorte de préſomption ; & pluſieurs journaux roulent à l'appui de trois ou quatre noms ſemblables inceſſamment reſſaſſés. On diroit que l'effort de l'eſprit humain ſe trouve dans une tragédie françoiſe, & rien de plus faux cependant.

Un jeune homme vint prier Timothée de lui apprendre à jouer de la flûte. N'avez-vous pas déjà eu quelques maîtres, lui demanda le poëte ? Oui, répondit le jeune homme. Eh bien ! repliqua Timothée, en devenant mon diſciple, vous me devrez une double récompenſe ? — Pourquoi donc ? — Parce que j'aurai avec vous une double peine. Il faut d'abord que je vous faſſe oublier les principes dont vous êtes imbu, & que je vous enſeigne enſuite ce dont vous ne vous doutez ſeulement pas.

CHAP.

CHAPITRE CCXXII.

Calembours.

La langue merveilleuſe des *calambours* tire à ſa fin. Quelques adeptes la cultivoient, & elle leur tenoit lieu d'eſprit & de talents. Que vont-ils devenir ? Comment une ſi brillante renommée s'évapore-t-elle ſi promptement ? Quelle ingratitude après tant de cris d'admirations ! Oh, que le peuple de Paris eſt léger dans l'encens qu'il prodigue !

On citoit, on claſſoit à part ceux que l'inſpiration ou le haſard avoient favoriſés ; & de fort honnêtes gens qui n'auroient jamais pu ſe faire imprimer qu'*incognito*, étoient parvenus, à l'aide de ce nouvel idiome, à compoſer une petite brochure qui les plaçoit ſubitement au rang diſtingué des heureux plaiſants de ce monde.

Le peuple ne les a pas trop goûtés ; il a mieux aimé le langage de *Vadé* qui peignoit une nature baſſe, mais du moins exiſtante. Il pouvoit juger de la reſſemblance ; mais lorſqu'on voulut lui expliquer toute la fineſſe d'un *calambour*, il dit dans ſon ſtyle naïf : *Quand Jean Bête eſt mort, il a laiſſé bien des héritiers.*

Toutes ces mauvaiſes plaiſanteries ten-

doient à dénaturer la langue, à preſcrire le peu de mots nobles & harmonieux qui nous reſtent, à gêner perpétuellement l'écrivain, obligé d'aller au devant de l'équivoque folle ou licencieuſe. Les freres *calumbourdiers* ſe ſont donc rendu coupables du crime de *leze-majeſté françoiſe*, quant à la langue, nombre d'expreſſions ſont devenues impropres dans le ſtyle & dans la converſation, parce qu'ils les avoient profanées. On revient de ce ridicule qui ne pouvoit être durable & qui a trop duré; mais c'eſt aux écrivains ſenſés qu'il appartient de ſe roidir dans tous les temps contre les excluſions bizarres de mots, & de braver les mauvais plaiſants & les ſots rieurs qui abondent.

CHAPITRE CCXXIII.

Feux d'artifice.

On a remarqué qu'il ne s'étoit preſque jamais donné de ſpectacles extraordinaires au public, qu'il n'y fût arrivé quelque malheur : la populace Pariſienne ne ſait point établir l'ordre dans ſes mouvements; une fois ſortie des bornes, elle devient pétulante, incommode & tumultueuſe.

C'eſt par cette raiſon qu'on a ſupprimé

le feu de la Saint-Jean, & les feux que l'on tiroit pour la naiſſance des princes & princeſſes, ou pour des victoires équivoques. Au lieu de ces ſtériles jouiſſances, on marie des filles, on délivre des priſonniers. Eh bien! ces idées-là ſont encore dues à des écrivains patriotiques.

Je voudrois voir tous les artificiers du royaume ruinés: ce luxe de nos fêtes amene toujours quelques accidents; & comment peut-on ſe réſoudre d'ailleurs à voir ſauter en l'air ce qui pourroit ſuffire à l'entretien & à la nourriture de cent familles pauvres pendant une année! Comment donner un ſi grand prix d'un plaiſir ſi court! J'aime encore mieux les cocagnes de Naples, où les vigoureux lazzarons font un repas qui dure trois jours, & attrappent un gilet par deſſus le marché.

Il eſt bien inconcevable qu'on ait choiſi pour l'exécution de ces feux d'artifice, *la place de Greve*, qu'on ait vu l'effigie du ſouverain élevée avec pompe ſur le même pavé où l'on a écartelé Ravaillac & Damien: comment les emblêmes mythologiques de la joie publique peuvent-ils ſuccéder à la roue & au bûcher? & comment érige-t-on les *armes de France* au même endroit où trois jours auparavant l'échafaud dégouttoit du ſang du crime? Comment & pourquoi le corps municipal a-t-il eu ſi long-temps des idées ſi

baſſes & ſi rampantes ? Pourquoi ! C'eſt qu'il vouloit appercevoir de ſes fenêtres & avec la même aiſance le feu de joie & la potence.

Connoiſſez-vous, mes chers lecteurs, un beau feu d'artifice ? C'eſt celui qu'a donné le feu roi de Danemarck ; il fit dreſſer une belle charpente. Le peuple amoncelé s'attendoit aux fuſées volantes, au bruit des pétards, des gerbes brillantes & paſſageres. Quatre hérauts d'armes, magnifiquement vêtus, parurent aux quatre coins de l'édifice ; ils tirerent chacun un papier, le peuple fit ſilence ; c'étoit un édit généreux, qui remettoit au peuple *quatre impôts* ſur les denrées, les plus à charge à ſa ſubſiſtance.

Il n'eſt pas beſoin de décrire un feu d'artifice ; toutes les expreſſions n'atteindroient pas à la rapidité, au brillant, au tonnant de ces gerbes radieuſes & enflammées qui charment l'œil ſans le bleſſer, & plaiſent à l'oreille ſans l'épouvanter ; mais il nous faut décrire les banquets où la munificence des échevins appelle le peuple.

Ces buffets ſont merveilleux dans les deſcriptions ; de près, cela fait pitié. Imaginez des échafauds d'où l'on jette des langues fourrées, des cervelats, & des petits-pains ; le laquais lui-même fuit le ſauciſſon envoyé par des mains qui s'amuſent à le lancer avec force à la tête de la multitude. Les petits-

pains deviennent, pour ainſi dire, des cailloux entre les mains de ces inſolents diſtributeurs. Imaginez enſuite deux tuyaux étroits qui verſent un vin aſſez inſipide. Les forts de la Halle & les fiacres s'uniſſent enſemble, mettent un broc au haut d'une longue perche, l'élevent en l'air : mais la difficulté eſt de l'aſſujettir au milieu d'une foule emportée & rivale, qui déplace inceſſamment le vaſe où coule la liqueur ; les coups de poings tombent comme la grêle ; il y a plus de vin répandu ſur le pavé que dans le broc ; celui qui n'a pas les larges épaules d'un porte-faix, & qui n'eſt point entré dans la *ligue*, pourroit mourir de ſoif devant ces fontaines de vin, après s'être enflammé le goſier par la charcuterie.

La petite bourgeoiſie, que la ſimple curioſité a amenée, s'écarte avec frayeur de ces hordes qui viennent de conquérir un ſeau de vin : elle craint d'être heurtée, renverſée, foulée aux pieds ; car ces terribles conquérants vont revenir pour chaſſer leurs rivaux, & mettre à ſec les futailles.

L'abjection & la miſere, voilà les convives de ces fameux banquets ; voyez-les dévorer debout les cervelats qu'ils ont attrapés ; on diroit d'un peuple famélique, livré depuis un an aux horreurs de la diſette, & à qui un nouvel Henri IV auroit envoyé du pain & du porc aſſaiſonné.

Enſuite des ſymphoniſtes déguenillés, perchés ſur des treteaux, & environnés de ſales lampions, font crier des violons aigres ſous un dur archet; la canaille fait un rond immenſe, ſans ordre ni meſure, ſaute, crie, hurle, bat le pavé ſous une danſe lourde : c'eſt une bacchanale beaucoup plus groſſiere que joyeuſe; & comment donne-t-on une auſſi froide orgie pour une fête nationale ? Eſt-ce ainſi que les anciens faiſoient participer les citoyens pauvres à l'alégreſſe publique ?

Si l'on jette de l'argent, c'eſt pis encore: malheur au grouppe tranquille, où l'écu eſt tombé ! Des furieux, des enragés, le viſage ſanglant & couvert de boue, fondent avec emportement, vous précipitent ſur le pavé, vous rompent bras & jambes pour ramaſſer la piece de monnoie : c'eſt une maſſe qui tombe & ſe releve, ainſi qu'on voit dans les forges l'énorme marteau de fer qui écraſe tout ſur ſon paſſage en un clin-d'œil.

On eſt obligé de fuir la cohue tumultueuſe, de ſe retrancher chez ſoi, parce que l'on riſque de perdre la vie au milieu d'une populace qui vous bleſſe pour un cervelat, ou pour une piece de douze ſols.

Ce qu'il y a de plus noble & de plus impoſant dans ces fêtes, c'eſt le *Te Deum* qu'on chante dans l'égliſe cathédrale. Le bruit du canon qui ſe mêle par intervalles

au ſon de la muſique exécutée par un orcheſtre ſavant & nombreux, produit un effet ſingulier, rare & touchant.

CHAPITRE CCXXIV.

Meſſes.

On dit par jour quatre à cinq mille meſſes à quinze ſols piece. Les capucins font grace de trois ſols. Toutes ces meſſes innombrables ont été fondées par nos bons aïeux qui pour un rêve commandoient à perpétuité le ſacrifice non ſanglant. Point de teſtament ſans une fondation de meſſes; c'eût été une impiété, & les prêtres auroient refuſé la ſépulture à quiconque eût oublié cet article, ainſi que les faits anciens le prouvent.

Entrez dans une égliſe, à droite, à gauche, en face, en arriere, de côté, un prêtre ou conſacre, ou éleve l'hoſtie, ou la mange, ou prononce l'*Ite miſſa eſt.*

Des prêtres Irlandois ſe ſont quelquefois aviſés de dire deux meſſes par jour; & vu l'immenſité de la ville, le haſard ſeul a fait reconnoître la ſupercherie. Un double appétit les forçoit à cette double célébration.

Dans le ſiecle paſſé, un prêtre du Petit-Saint-Antoine étoit marié ſecrétement, & tenoit ſon ménage près de la place Maubert. Il ſe partageoit avec la même ferveur entre l'autel & ſon épouſe. Bon prêtre, bon mari, pere de cinq enfants, il s'habilloit deux fois par jour pour tromper les regards & remplir ſes doubles fonctions qui lui étoient également cheres. Sa félicité fut traverſée par un cruel délateur; le parlement caſſa ſon mariage, & il fut exilé à perpétuité: heureux de ne pas ſubir une peine plus grave.

L'abbé Pellegrin n'étoit pas marié; mais il faiſoit des opéras tout en diſant la meſſe. Le démon ne préſidoit pas à ſes compoſitions; car elles étoient extrêmement froides. On fit ſur lui ces vers:

Le matin catholique, & le ſoir idolâtre,
Il dîne de l'autel & ſoupe du théatre.

Un prince ayant nommé pour ſon aumônier l'abbé P*** connu par ſes nombreuſes & intéreſſantes productions, lui dit à ſa premiere audience: M. l'abbé, vous voulez donc être mon aumônier; mais ſachez que je n'entends point de meſſes. — Et moi, Monſeigneur, je n'en dis point.

On appelloit *meſſe muſquée*, une meſſe tardive, qui ſe diſoit, il y a quelques années, au Saint-Eſprit à deux heures; le beau monde pareſſeux s'y rendoit en foule avant le dî-

ner. On donnoit trois livres au prêtre, parce qu'il étoit obligé de jeûner juſqu'à cette heure; la loueuſe de chaiſes y gagnoit encore. L'archevêque a défendu cette meſſe, & l'on a pris depuis la méthode de s'en paſſer. Il auroit mieux valu ne point abolir la *meſſe muſquée.*

Depuis dix ans, le beau monde ne va plus à la meſſe, ou n'y va que le dimanche, pour ne pas ſcandaliſer les laquais, & les laquais ſavent qu'on n'y va que pour eux.

Le 3 Août 1670, le nommé *François Sarrazin*, natif de Caen en Normandie, âgé de vingt-deux ans, d'abord huguenot, puis catholique, mais toujours ennemi de la préſence réelle, attaqua l'hoſtie l'épée à la main, au moment que le prêtre la levoit, dans l'égliſe Notre-Dame, à l'hôtel de la Sainte Vierge. En voulant percer ladite hoſtie immédiatement après la conſécration, il bleſſa de deux coups le prêtre, qui prit la fuite; mais ſes bleſſures ne furent pas dangereuſes.

Auſſi-tôt toutes les meſſes ceſſerent; on dépouilla les autels de leurs ornements; l'égliſe fut fermée juſqu'au jour de la *réconciliation.*

Le 5 Août, *François Sarrazin* fit amende honorable, ayant un écriteau devant & derriere, portant ces mots, *ſacrilege impie.* On lui coupa le poing, & il fut brûlé vif.

en place de Greve. Il ne donna aucun ſigne de repentir ni de regret de mourir.

Le 12 ſe fit la réparation ſolemnelle du ſacrilege commis. Il y eut une proceſſion générale, où aſſiſterent toutes les cours ſouveraines. Toutes les boutiques, tant de la ville que des fauxbourgs, furent fermées par ordre du ſieur de la Reynie, lieutenant de police. Voyez la *Gazette de France* 1670, page 771, juſqu'à la page 796.

Aucun ſacrilege de cette eſpece, graces à Dieu, n'a été commis dans notre ſiecle, malgré les écrits, les diſcours & le grand nombre d'incrédules. L'on n'a pas troublé la moindre aſperſion d'eau bénite; & juſques dans les proceſſions publiques du jubilé, le culte, toujours extérieurement reſpecté, n'a reçu aucune atteinte.

On dira que la Barre d'Abbeville a donné un ſcandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la mutilation de ce crucifix ſur un pont. Ce crucifix de plâtre étoit à portée d'être renverſé à chaque minute par les charrettes, & le chevalier de la Barre n'étoit pas homme à tirer l'épée contre un crucifix; il avoit de la raiſon & de la philoſophie. Il mourut avec une fermeté tranquille. Le parlement, uniquement pour prouver aux jéſuites ſon attachement à la foi, rendit un arrêt ſemblable à ceux de l'inquiſition; il s'en eſt repenti lorſqu'il n'étoit plus temps.

On peut aſſurer qu'il ne ſévira déſormais d'une maniere auſſi violente, que contre un nouveau *François Sarrazin*, ſi un pareil inſenſé ſe repréſentoit; ce dont on doute très-fort.

On a l'air d'un ſot écolier qui n'a rien vu & rien entendu, quand on ſe met à déclamer contre les myſteres & les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui faſſent des plaiſanteries ſur la meſſe. La dit qui veut, l'entend qui veut; on ne parle plus de cela.

CHAPITRE CCXXV.

Meſſe de la Pie.

Un bourgeois avoit perdu pluſieurs fourchettes d'argent; il en accuſa ſa ſervante, porta ſa plainte, & la livra à la juſtice. La juſtice la pendit. Les fourchettes ſe retrouverent ſix mois après ſur un vieux toît derriere un amas de tuiles, où une pie les avoit cachées. On ſait que cet oiſeau, par un inſtinct inexplicable, dérobe & amaſſe des matieres d'or & d'argent. On fonda à Saint-Jean-en-Greve une meſſe annuelle pour le repos de l'ame innocente. L'ame des juges en avoit un plus grand beſoin.

C'eſt fort bien fait que de dire une meſſe : mais il falloit enſuite rendre l'inſtruction plus ſcrupuleuſe, abolir cette peine diſproportionnée au délit ; car la ſévérité exceſſive de la loi l'annulle entiérement ; & le vol domeſtique, très fréquent parmi nous, eſt preſque impuni de nos jours, parce que le maître & le juge déteſtent intérieurement ſon extrême rigueur.

Une punition modérée, mais inévitable, rétabliroit l'ordre bien plus puiſſamment. Sur dix ſervantes, quatre ſont des voleuſes. Perſonne ne veut ſe charger de l'accuſation, à cauſe des ſuites. On les renvoie, elles volent chez le voiſin, & s'accoutument à l'impunité.

Il eſt triſte d'être obligé d'avoir inceſſamment l'œil ouvert ſur ſes domeſtiques, & l'on peut dire qu'à Paris il ne regne aucune confiance entre le maître & le ſerviteur. La maîtreſſe de la maiſon a une poche remplie de clefs différentes ; elle tient ſous le pêne le vin, le ſucre, l'eau-de-vie, les macarons, l'huile & les confitures. Les femmes de procureurs enferment le pain & les reſtes du ſoupé, échappés à la voracité des clercs. L'une d'elles étant allée dîner en ville, & ayant oublié de donner à la ſervante la clef de la miche, le troiſieme clerc, qui ne s'embarraſſoit pas d'avoir ſon congé, chargea le buffet ſur les épaules d'un robuſte porte-faix,

& entrant dans la ſalle à manger, dit tout haut : *La clef, Madame, voici l'armoire?*

CHAPITRE CCXXVI.

La Fête-Dieu.

La fête-Dieu eſt la fête la plus pompeuſe du catholiciſme. Paris ce jour-là eſt propre, ſûr, magnifique & riant : on voit que les égliſes poſſedent beaucoup d'argenterie, ſans compter l'or & les diamants ; que les ornements ſont d'une richeſſe peu commune, & que le culte enfin coûte & a coûté exceſſivement au peuple ; car tous ces tréſors ſtagnants ont été pris ſur lui.

On dit qu'on a vu, il y a quelques années, à la proceſſion de Saint-Sulpice, deux chevaliers de Saint-Louis careſſer l'orgueil & le faſte des cardinaux, en portant l'extrémité de leurs manteaux rouges, à peu près comme des laquais portent la queue à une ducheſſe. Seroit-il poſſible que des guerriers décorés, à l'appât d'une médiocre ou forte récompenſe, euſſent pu ſe réſoudre à faire la fonction des plus vils de tous les hommes, & cela aux yeux de la nation !

Qui ne croiroit, en voyant la pompe de cette fête, que la ville ne renferme aucun

incrédule dans ſon ſein ? Tous les ordres de l'état environnent le ſaint ſacrement. Toutes les portes ſont tapiſſées ; tous les genoux fléchiſſent ; les prêtres ſemblent les dominateurs de la ville ; les ſoldats ſont à leurs ordres ; les ſurplis commandent aux habits uniformes, & les fuſils meſurant leurs pas, marchant à côté des bannieres. Les canons tirent ſur leur paſſage ; la pompe la plus ſolemnelle accompagne le cortege. Les fleurs, l'encens, la muſique, les fronts proſternés, tout feroit croire que le catholiciſme n'a pas un ſeul adverſaire, un ſeul contradicteur ; qu'il regne, qu'il commande à tous les eſprits.... Eh bien, l'on a admiré la marche & l'ordre de la proceſſion, le dais, le ſoleil, les coups d'encenſoirs qui jailliſſent à temps égaux, la beauté des ornements ; on a entendu la muſique militaire entrecoupée de fréquentes & majeſtueuſes décharges ; l'on a compté les cardinaux, les cordons-bleus, les évêques, les préſidents en robe rouge, qui ont aſſiſté à cette ſolemnité ; on a comparé les chaſubles & les chapes des différentes paroiſſes ; on a parlé des repoſoirs : voilà ce qui a frappé tous les eſprits ; voilà ce qui a attiré leur reſpect & leurs hommages.

Le ſoir les enfants font des repoſoirs dans les rues. Ils ont des chandeliers de bois, des chaſubles de papier, des encenſoirs de fer-blanc, un dais de carton, un petit ſoleil

d'étain. L'un fait le curé, l'autre le ſous-diacre. Ils promenent l'hoſtie en chantant, diſent la meſſe, donnent la bénédiction, & obligent leurs camarades à ſe mettre à genoux. Un petit bedeau fait le furieux dès que l'on commet la moindre irrévérence. Les grands enfants qui le matin ont fait à peu près les mêmes cérémonies, levent les épaules, & ſe moquent de la proceſſion des petits, quand ils la rencontrent.

Le marquis de Brunoi, fils du banquier Montmartel, riche de vingt-ſix millions, dépenſoit à Brunoi cent mille écus pour le repoſoir & la proceſſion de cette fête annuelle. Jaloux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'égliſe, il raſſembloit de tous côtés des eccléſiaſtiques, qu'il chargeoit d'ornements magnifiques, & qu'il traitoit enſuite d'une maniere ſplendide. Comme ſes parents ſollicitoient ſon interdiction à raiſon ſur-tout de ce faſte religieux, il répondit au juge qui lui faiſoit ſubir un interrogatoire : » Si j'avois donné cet argent à une cour» tiſanne, on ne l'eût pas trouvé mauvais ; je » l'ai appliqué à la décoration du culte ca» tholique dans un royaume catholique, & » l'on m'en a fait un crime «.

Ce millionnaire a été interdit ſur la requête de ſes parents. Les détails de ſon procès ſont infiniment curieux ; & le caractere du marquis de Brunoi eſt un vrai phéno-

mene moral. Il vient de décéder. Son opulence a fait ſon malheur.

CHAPITRE CCXXVII.

Confeſſionnal.

Je traverſe une égliſe, je vois une robe ſoyeuſe, ondoyante, qui tombe avec grace ſur une jambe dont mon œil devine la légéreté & le contour : un mantelet ſerre des appas, ſans en dérober l'élégance ; des cheveux blonds percent à travers la coëffure : je m'arrête, il faut que je devine l'âge ſans voir la figure... C'eſt une beauté de dix-ſept ans, qui eſt à genoux dans la boîte, le cou baiſſé, & dont l'haleine douce, fraîche & pure ſe perd dans la barbe griſe d'un capucin ; également intéreſſante, ſoit qu'elle mente par pudeur, ſoit qu'elle haſarde par crainte des demi-aveux. Mais ſi elle ſe confeſſe à un jeune vicaire aux ſourcils noirs, au nez aquilin, à la belle jambe, aux manchettes liſſées, quelle borne auront la curioſité de l'un & la naïve confiance de l'autre ?

Je ne la vois pas, mais je devine encore que ſon ſein palpite ; elle parle & n'oſe ſouffler. Sans doute elle eſt innocente en comparaiſon de cette femme âgée qui fait con-

tre-poids. Pourquoi donc la confeſſion de la jeune fille eſt-elle plus longue ? Pourquoi !... Qui l'entend ? qui l'interroge ? qui ſe ſent aſſez de force, de dignité & de prudence pour ne pas craindre ſon cœur en ſcrutant celui d'une jeune perſonne qui s'agenouille, les yeux baiſſés, les mains jointes, qui attend ſon arrêt, & qui ne peut pas pleurer les péchés qu'elle a commis ou fait commettre ? Voyez-la ſortir du confeſſionnal : elle eſt muette, interdite, penſive : elle fuit vos regards avec une modeſtie profonde ; mais le remords n'eſt pas peint ſur cette phyſionomie douce : la rougeur couvre ſes joues ; mais cette rougeur, on ne la prendra point pour de la honte.

Quand M. de la Lande lut à l'académie des ſciences un mémoire ſur les cometes, & qu'on crut qu'il admettoit la poſſibilité d'un globe venant heurter notre planete & la réduiſant en poudre ; comme une comete traverſoit alors notre tourbillon, le bruit de la fin du monde ſe répandit dans tout Paris & plus loin encore ; car il pénétra juſques dans les montagnes de la Suiſſe. L'alarme fut univerſelle ; & l'aſtronome, ſans y penſer, fit plus avec ſes rêveries que tous les prédicateurs enſemble. On ſe précipita dans les égliſes avec tremblement & frayeur. On vit les confeſſionnaux des paroiſſes environnés d'une foule de perſonnes qui vouloient

ſe munir d'une abſolution ; c'étoit à qui entreroit dans le ſacré tribunal. Le grand pénitencier de Notre-Dame, à qui ſeul eſt remis le droit d'entendre les *cas réſervés*, fut plus aſſailli que les autres ; autour de ſa chapelle erroient des figures telles qu'on n'en avoit jamais vues ; des phyſionomies pâles & mélancoliques, des hommes qui ſembloient ſortir du ſein des forêts ; leur confeſſion étoit comme empreinte ſur leurs fronts ; la crainte & le repentir commencés n'en pouvoient adoucir encore la férocité. Le jour marqué pour le déſaſtre univerſel, fut écoulé ſans que la terre eût été choquée : alors tous ces viſages effrayants & effrayés diſparurent ; la foule devint plus rare autour des confeſſionnaux : les mains qui ne pouvoient ſuffire à marquer du ſigne de la réconciliation tant de têtes tremblantes ou coupables, rentrerent dans une oiſiveté abſolue.

CHAPITRE CCXXVIII.

Billets de Confeſſion.

L'archevêque de Paris, auſſi fortement déclaré pour la *défunte compagnie de Jéſus*, que le cardinal Paſſionei (1) en étoit l'ennemi, s'étoit aviſé de refuſer les *derniers ſacrements* aux janſéniſtes; & pour mieux les diſtinguer, il exigeoit des *billets de confeſſion*, afin de connoître quel étoit le directeur de la conſcience du malade. Quand il refuſoit les ſacrements, on vouloit les obtenir à toute force.

On a vu plus d'une fois un huiſſier ſignifier au porte-Dieu d'apporter ſur l'heure le viatique; le porte-Dieu prenoit la fuite; le parlement le décrétoit; les deux partis couroient à Verſailles pour avoir raiſon; on ne ſavoit auquel entendre. Enfin ces querelles bizarres & ſcandaleuſes ont fini, graces aux gens de lettres, parce qu'on s'eſt moqué fort haut & fort à propos de ces quittances ſacerdotales.

(1) Ce cardinal ſe faiſoit fort de prouver, papier ſur table, que le général des jéſuites diſtribuoit pour 24 millions de penſions ſecretes en Europe.

ſe munir d'une abſolution ; c'étoit à qui entreroit dans le ſacré tribunal. Le grand pénitencier de Notre-Dame, à qui ſeul eſt remis le droit d'entendre les *cas réſervés*, fut plus aſſailli que les autres ; autour de ſa chapelle erroient des figures telles qu'on n'en avoit jamais vues ; des phyſionomies pâles & mélancoliques, des hommes qui ſembloient ſortir du ſein des forêts ; leur confeſſion étoit comme empreinte ſur leurs fronts ; la crainte & le repentir commencés n'en pouvoient adoucir encore la férocité. Le jour marqué pour le déſaſtre univerſel, fut écoulé ſans que la terre eût été choquée : alors tous ces viſages effrayants & effrayés diſparurent ; la foule devint plus rare autour des confeſſionnaux : les mains qui ne pouvoient ſuffire à marquer du ſigne de la réconciliation tant de têtes tremblantes ou coupables, rentrerent dans une oiſiveté abſolue.

CHAPITRE CCXXVIII.

Billets de Confeſſion.

L'archevêque de Paris, auſſi fortement déclaré pour la *défunte compagnie de Jéſus*, que le cardinal Paſſionei (1) en étoit l'ennemi, s'étoit aviſé de refuſer les *derniers ſacrements* aux janſéniſtes ; & pour mieux les diſtinguer, il exigeoit des *billets de confeſſion*, afin de connoître quel étoit le directeur de la conſcience du malade. Quand il refuſoit les ſacrements, on vouloit les obtenir à toute force.

On a vu plus d'une fois un huiſſier ſignifier au porte-Dieu d'apporter ſur l'heure le viatique ; le porte-Dieu prenoit la fuite ; le parlement le décrétoit ; les deux partis couroient à Verſailles pour avoir raiſon ; on ne ſavoit auquel entendre. Enfin ces querelles bizarres & ſcandaleuſes ont fini, graces aux gens de lettres, parce qu'on s'eſt moqué fort haut & fort à propos de ces quittances ſacerdotales.

(1) Ce cardinal ſe faiſoit fort de prouver, papier ſur table, que le général des jéſuites diſtribuoit pour 24 millions de penſions ſecretes en Europe.

Le caractere du prélat de la capitale formera un chapitre infiniment curieux dans l'hiſtoire du ſiecle. Ardent zélateur de la diſcipline eccléſiaſtique, doué d'une volonté forte & permanente, il auroit eu dans tout autre ſiecle la plus grande influence politique ; & dans le nôtre même, il a lutté contre le parlement & contre le trône avec une fermeté inflexible. Son parfait dévouement à la puiſſante compagnie de Jéſus a commencé ſa fortune, & il s'eſt montré reconnoiſſant au-delà de toute expreſſion.

La fameuſe réponſe de Jean-Jacques Rouſſeau à ſon mandement le citera à la poſtérité la plus reculée ; & ſi le prélat a bien ſu lire ce morceau vigoureux & convaincant, il a dû ſentir qu'on pouvoit réſiſter aux puiſſances de la terre avec une ſorte d'avantage, mais qu'il n'auroit pas fallu joûter imprudemment contre un philoſophe armé d'une telle dialectique.

CHAPITRE CCXXIX.

Saint-Joſeph.

C'eſt une petite chapelle ſuccurſale, ſituée dans la rue Montmartre ; mais Moliere & la Fontaine y repoſent, & ces deux écrivains

originaux me plaiſent plus avec Fénélon & la Bruyere, que tous les autres auteurs du ſiecle de Louis XIV, de quelques noms qu'ils s'appellent. Saint-Etienne-du-Mont, qui renferme les cendres de Blaiſe Paſcal & de Jean Racine, m'intéreſſe beaucoup moins.

Blaiſe Paſcal avoit néanmoins des penſées de génie à côté de penſées abſurdes.

On ſait qu'il fallut toute la fermeté de Louis XIV, pour qu'on rendît les honneurs de la ſépulture à l'auteur du *Tartuffe*; qu'un prêtre oratorien voulut faire faire amende honorable publiquement au bon La Fontaine; enfin, qu'on a refuſé de creuſer une foſſe pour la le Couvreur & Voltaire.

CHAPITRE CCXXX.

Proteſtants.

Les proteſtants avoient un temple à Charenton, lequel pouvoit contenir cinq mille perſonnes; ils y tinrent leurs ſynodes nationaux de 1623, 1631, 1644. Le ſage édit de Nantes, donné par Henri IV, ayant été révoqué par la dure & aveugle intolérance de Louis XIV, on détruiſit le temple en cinq jours.

On imagina d'établir ſur ſes ruines un

couvent où l'on pratiqueroit une adoration perpétuelle du S. Sacrement, comme pour expier ce qui avoit été prêché en ce lieu contre la foi de la préſence réelle du corps de notre Seigneur Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie.

Aujourd'hui les proteſtants n'ont plus de temple ; ils vont chez les ambaſſadeurs de leur communion : ils ſont néanmoins en très-grand nombre, & compoſent un ſixieme de la ville. Ils n'inſultent en aucune maniere au culte reçu, ni à ceux qui le profeſſent ; ils ſont paiſibles, laborieux, & attendent en ſilence un changement que les lumieres morales & politiques doivent infailliblement amener.

Pourquoi le parlement de Paris, ſollicité par l'autorité royale d'aſſurer enfin leur état civil en France, a-t-il tergiverſé dans l'accompliſſement de ces vues ſages & paternelles ? Pourquoi s'eſt-il oppoſé à la ſuppreſſion des corvées, à celle des maîtriſes ?... J'examinerois le *pourquoi ;* mais mon ſujet m'emporte, & je ne puis l'abandonner.

CHAPITRE CCXXXI.

Liberté Religieuſe.

La liberté religieuſe eſt au plus haut degré poſſible à Paris ; jamais on ne vous demandera aucun compte de votre croyance: vous pouvez habiter trente ans ſur une paroiſſe ſans y mettre le pied, & ſans connoître le viſage de votre curé : vous aurez ſoin toutefois d'y rendre le pain béni, d'y faire baptiſer vos enfants ſi vous en faites, & d'accomplir la taxe des pauvres ; taxe modique, que tout citoyen devroit tripler de lui-même. Quand vous ſerez malade, le curé ne viendra point vous troubler, à moins qu'il ne ſoit impoli, ou que vous ne ſoyez un homme célebre ou très-connu. Vous pouvez néanmoins lui fermer la porte au nez, ſi ſa viſite vous déplait trop fort.

Le prêtre n'entre plus que chez le petit peuple, parce que cette claſſe n'a point de portier. Chez tout autre malade, on attend qu'il agoniſe : alors on envoie en hâte à la paroiſſe ; le prêtre eſſoufflé accourt avec les ſaintes huiles. Il n'y a plus perſonne ; la bonne intention eſt réputée pour le fait.

On commande un convoi de cent piſto-

les, & l'on a à l'enterrement un ſimulacre de confeſſeur en robe théologale, qui n'a jamais vu le mort en vie : on lui donne un louis d'or & un gros cierge pour cette complaiſance. Le curé, le confeſſeur, les héritiers, tout le monde eſt content : ainſi le ſage décampe à petit bruit pour l'autre monde ; il y aborde en *louvoyant*, ſans trop choquer les uſages de celui-ci, & ſans cauſer de ſcandale.

Il y plus de cent mille hommes qui regardent le culte en pitié. On ne voit dans les égliſes que les perſonnes qui veulent bien les fréquenter. Elles ſont remplies certains jours de l'année : les cérémonies y attirent la foule ; les femmes compoſent toujours les trois quarts au moins de l'aſſemblée. On va dans le carême entendre les prédicateurs un peu renommés, pour juger leur ſtyle, leur éloquence & leur débit.

On diſoit à un évêque, » de quoi vous plaignez-vous ? avez-vous vu un ſeul ſacrilege ? un ſeul philoſophe a-t-il troublé le moindre catéchiſme ? ceux qui prêchent en chaire ont-ils rencontré un ſeul argumenteur ou contradicteur ? ils ont conſtamment joui du plus beau droit poſſible, celui de n'être jamais interrompus ni contredits, quoi qu'ils diſent «. L'évêque reprit : *Plût à Dieu qu'il y eût de temps en temps quelques ſacrileges ! on penſeroit*

penſeroit du moins à nous ; mais on oublie de nous manquer de reſpect.

On n'a refuſé la ſépulture, que je ſache, qu'à M. de Voltaire ; & le curé de Saint-Sulpice a fort mal entendu ce jour-là les intérêts de ſa religion. Dix autres curés, à ſa place, l'auroient enterré, parce qu'il étoit mort ; ils l'auroient enterré de plus, comme converti & bon catholique, & ils auroient très-bien fait.

Son corps n'en a pas moins été dépoſé en terre ſainte ; & ſi on lui a refuſé un ſervice à Paris, il l'a obtenu à Berlin dans l'égliſe catholique, par ordre du roi de Pruſſe, bon plaiſant quand il s'en mêle. Le ſang de l'Agneau a coulé ſur la tombe de l'auteur de *Mahomet*. Le parti opiniâtre des philoſophes n'en a pas eu le démenti ; il a obtenu la meſſe pour le repos de ſon ame, & aucun d'eux ne veut être privé de cet avantage ; car tel eſt leur plaiſir.

Les juifs, les proteſtants, les déiſtes, les athées, les janſéniſtes, non moins coupables aux yeux des moliniſtes, les *rienniſtes* vivent donc à leur fantaiſie ; on ne diſpute plus nulle part ſur la religion. C'eſt un vieux procès définitivement jugé ; & il étoit bien temps, après une inſtruction de tant de ſiecles. Il n'y a rien qui annonce un plus mauvais ton, que de vouloir railler un prêtre dans une ſociété : il fait ſon métier gaiement, ainſi qu'un

officier fait le ſien. On ne ſcandaliſe plus perſonne, & l'on n'eſt plus ſcandaliſé.

Quand il arrive un *jubilé*, on court les égliſes *par ton :* mais cette ferveur eſt paſſagere ; & ceux qui ont voulu ſe montrer *du nombre des croyants*, pour ſe diſtinguer, oublient leur rôle trois mois après, & retombent dans l'inſouciance générale, qui caractériſe aujourd'hui à ce ſujet tous les hommes de la capitale qui ne ſont pas peuple.

Les lumieres ont amené ce calme déſirable, & le fanatiſme eſt réduit à ſe dévorer lui-même. On n'entend plus parler du janſéniſme & du moliniſme que dans quelques maiſons obſcures, où regnent la ſottiſe & l'hypocriſie ; & par quelques femmes qui, ne pouvant partager les plaiſirs du monde, s'occupent de ces vieilles diſputes devant des habitués de paroiſſe, directeurs nés de la canaille, & preſque confondus avec elle.

CHAPITRE CCXXXII.

Plébéiens.

Mais auſſi la *liberté politique*, qui ſeroit encore plus précieuſe, à Paris eſt nulle. Je ſuppoſe que l'on veuille reſſuſciter parmi nous le nom de *plébéiens :* eh bien ! cela ſeroit im-

poſſible, parce qu'il n'y auroit aucun ſens attaché à ce mot. On ne pourroit pas dire le *plébéien François*, ainſi qu'on dit le *plébéien Anglois*. Le plébéien n'exiſte pas à Paris : il eſt peuple, populace ou bourgeois : il a des titres, des maiſons, des privileges ou des charges ; mais il n'a point d'exiſtence politique : il n'a ni l'habitude ni le pouvoir d'expoſer ſans contrainte ſa haine ou ſon mécontentement. Le plébéien Anglois juge, pour ainſi dire en corps, ſes intérêts & ſes guides : il a un caractere de raiſon & de rectitude. Le peuple de Paris, pris en maſſe, n'a point cet inſtinct ſûr qui démêle ce qui lui ſeroit convenable, parce qu'il manque d'inſtruction, qu'il ne ſait point lire, ainſi que le plébéien Anglois.

Comme il ne jouit point de la liberté de la preſſe, il manquera long-temps de capacité ; il eſt voué à l'ignorance. Son patriotiſme n'étant pas éclairé, il eſt néceſſairement foible ou ne connoît que des ſaillies qui ſe refroidiſſent. Il n'a pas même la liberté de ſe livrer à ſes affections : on redouteroit peut-être ſes applaudiſſements autant que ſes murmures.

Paris enfin n'a point de bouche publique, par où s'échappe le cri fort & direct de la vérité : elle ne tonne jamais à l'oreille du ſouverain ; elle ſort d'une maniere timide & détournée du ſein du petit nombre qui,

ſupportant moins le fardeau des maux publics, voit avec plus d'indifférence les mépriſes du gouvernement.

Ainſi point d'activité, point d'énergie pour les choſes publiques, parce que le peuple n'a ni le droit de parler ni d'être écouté. Il ſait très-bien qu'on métamorphoſeroit en attentat ſéditieux, en révolte illégitime, la contradiction la plus légere, la moindre impatience, & il ſe rend ſimple ſpectateur des opérations miniſtérielles. Il croit que le gouvernement eſt, comme le cours du ſoleil, phyſiquement déterminé par une nature invariable. Auſſi la ſtupidité & l'ignorance politique ſont le caractere de la multitude à Paris, plus que dans les autres pays de l'Europe; & je n'en excepte aucun.

On ne peut donc rien imaginer de plus ſot que la maniere dont un bourgeois parle des puiſſances voiſines. Il arrange tout ſur l'idée du *ſyndic* de ſa communauté, & il prend la hiérarchie du *commiſſaire*, du *lieutenant de police*, & du *miniſtre*, pour le modele de tout gouvernement. Il ne conçoit pas pourquoi des républicains ſe mêlent ſi vivement de la choſe publique; il eſt diſpoſé à les regarder comme des mutins, des ſéditieux, qu'un roi devroit moriginer, pour les rendre plus paiſibles.

CHAPITRE CCXXXIII.

Capitation.

Toute tête laïque la paie, même le dauphin de France, comme premier ſujet, ce qui eſt un bon perſifflage. J. J. Rouſſeau s'étoit obſtiné à ne point payer de capitation, alléguant que le bureau de la ville, qui avoit alors le département de l'opéra, lui devoit *ſoixante mille francs* pour ſon *Devin du village.*

On étoit ſur le point d'envoyer garniſon dans ſon grenier, lorſque le receveur averti à temps, porta le cas litigieux au tribunal du prévôt des marchands, échevins & quarteniers. Il y eut aſſemblée; & après avoir recueilli les voix, il fut décidé qu'on remettroit généreuſement les *trois livres douze ſols* de capitation (1) à l'auteur d'*Emile.*

J'oſe atteſter ce fait, ayant été témoin des pourſuites & de la réſiſtance opiniâtre de Jean-Jacques. Il avoit défendu à ſa femme & à ſes amis de payer pour lui au bureau, ſous peine d'encourir ſon indignation éternelle. On lui objectoit que la garniſon n'avoit point de reſpect pour les grands écri-

(1) C'eſt la taxe ordinaire d'une ſervante.

vains, quels qu'ils fuſſent. *Eh bien !* répondit-il, *ſi l'on s'empare de ma chambre & de mon lit, j'irai m'aſſeoir au pied d'un arbre, & là j'y attendrai la mort.* Il étoit homme à le faire comme il le diſoit : heureuſement qu'on reconnut à temps quel homme pauvre & illuſtre on pourſuivoit. Il demeuroit alors au cinquieme étage, rue Plâtriere, non loin de la grande poſte.

Cet impôt, qui n'a point un titre honorable, alarme plus que les *dixiemes* & que les *entrées*, parce qu'il frappe directement l'individu, & qu'il ſoumet ſa perſonne. Il rapporte peu en comparaiſon des autres impoſitions. Il ne diſpoſe pas le citoyen à concevoir de lui-même un noble orgueil : mais, grace au travail financier, il prend depuis quelques années un accroiſſement arbitraire, qui ne tarderoit pas à le rendre lourd & redoutable, ſi la voie des réclamations n'étoit pas ouverte. Le prévôt des marchands eſt juge en cette partie ; & il fait droit aux requêtes, quand on s'y prend de bonne heure.

A cette capitation ſe joignent les quatre ſols pour livre, & la taxe impoſée pour le rétabliſſement du palais, &c. Tout cela compoſe un ſecond impôt preſqu'équivalent au premier.

Si la finance n'étoit pas l'antipode de la raiſon & de l'humanité, l'impôt ſeroit aſſis

ſur les arts & le luxe, tels que les équipages, les hôtels, les laquais, les jardins enclos dans la ville; & l'on ne demanderoit de l'argent qu'à ceux qui ont de l'argent.

Si l'on ne payoit pas ſa capitation, il n'y auroit pas d'*exécution civile*; c'eſt-à-dire, qu'on n'enleveroit pas vos meubles pour les vendre ſur le carreau: mais il y auroit *exécution militaire*. Le receveur, au nom du roi de France, vous enverroit *garniſon*, & vous auriez chez vous des ſoldats qui coucheroient dans votre lit, & qui feroient la ſoupe dans votre âtre.

L'opéra donne tous les ans quelques repréſentations extraordinaires pour la *capitation des acteurs*. Ainſi ils paient en monnoie de ſinge; c'eſt-à-dire, en ſauts & en gambades: le ſurplus leur tient lieu de gratification.

Il y a des capitations de *trente ſols*; & l'on envoie des commandements *de par le roi* dans des recoins placés ſous des tuiles, & ouverts à tous les vents. Dans l'Inde, les pauvres paient le tribut avec des poux; ils donnent ce qu'ils ont. Les infortunés dont je parle, s'acquitteroient beaucoup plus facilement ſelon la méthode indienne.

Des extenſions inapperçues ont doublé graduellement la capitation. On a augmenté de la même maniere les vingtiemes, la taille & les acceſſoires; & pendant quel

temps ? Sous l'adminiſtration de M. Necker. Il a cependant paſſé pour n'avoir pas mis d'impôts.

Il faut que le bourgeois de Paris ait l'attention de ne pas ranger le commis de la capitation & des doubles vingtiemes parmi les citoyens honorables. Il doit, conformément à l'eſprit & à l'expreſſion de l'Evangile, les regarder comme des *publicains*. C'eſt une petite vengeance légitime, qu'il doit exercer en paſſant pour punir à ſa maniere les âpres agents du fiſc & la dureté de leur emploi, & ſouvent de leur caractere ; car ils ſont toujours diſpoſés à ſe ſéparer de l'intérêt général des citoyens, pour embraſſer & faire exécuter des loix arbitraires. Ainſi l'on ne doit pas les *eſtimer* par leurs fonctions qui ont un caractere oppreſſif, ou du moins abuſif. Voyez ce que M. Necker dit lui-même au roi, de la *capitation ſoumiſe à des principes incertains, & qui excite fréquemment des difficultés & des plaintes.* Il avoue qu'elle dépend d'une *répartition arbitraire.* Qu'ajouter à ce mot ?

CHAPITRE CCXXXIV.

Filles d'Opéra.

L'argent coule pour des fêtes, pour des ſpectacles, pour les frivoles jouiſſances du luxe. L'opéra, ſur-tout, eſt entretenu à grands frais, pour efféminer les courages, fondre les têtes fortes de la nation dans le creuſet de la volupté, & les couler en molleſſe.

On n'a rien épargné. L'art des enchantereſſes prodigue ces molles poſtures qui jettent l'étincelle des deſirs dans de jeunes organes. La hardieſſe de leurs regards, qui devroit révolter, invite une folle jeuneſſe. On oublie que ces beautés ſont à prix d'or, & qu'elles ont des rivales qui ne ſont point vénales. On leur prête mille graces piquantes, parce qu'elles ſemblent pleines du dieu qu'elles célebrent & qu'elles chantent; & ce n'eſt que dans leurs bras qu'on ſe déſabuſe de leurs charmes. Toute victime de la débauche eſt toujours une froide prêtreſſe de l'amour.

Une fille eſt enlevée au pouvoir paternel, dès que ſon pied a touché les planches du theatre. Une loi particuliere rend vaines les

loix les plus antiques & les plus ſolemnelles. Cette fille d'opéra ſe montre aux foyers toute reſplendiſſante de diamants : elle eſt reſpectée de ſes compagnes, à raiſon de ſa robe éclatante, de ſa voiture légere, de ſes chevaux ſuperbes. Il s'établit même un intervalle entre elles, ſelon le degré d'opulence, & l'on ne diroit plus que la plus riche fait le même métier. Elle reçoit avec hauteur celle qui débute : elle traite avec les airs d'une femme de qualité, le bijoutier ſéduiſant & l'induſtrieuſe marchande de modes. Le magiſtrat déride ſon front en ſa préſence, le courtiſan lui ſourit, le militaire n'oſe la bruſquer. Sa toilette eſt tous les matins ſurchargée de nouveaux préſents : le Pactole ſemble rouler éternellement chez elle.

Mais la mode qui l'éleva vient à changer. Une petite rivale qu'elle n'appercevoit pas, qu'elle dédaignoit, ſe met inſolemment ſur les rangs, brille, l'éclipſe, & fait déſerter ſon ſallon. La courtiſanne ſuperbe, quoiqu'ayant encore de la beauté, ſe trouve l'année ſuivante ſeule, avec des dettes immenſes. Tous les amants ſe ſont enfouis ; & quand ſes affaires ſeront liquidées, à peine aura-t-elle de quoi payer ſa chauſſure & ſon rouge.

CHAPITRE CCXXXV.

Répugnance pour le Mariage.

Tandis que tant de filles jouiſſent d'une liberté licencieuſe & qui ne tourne pas même au profit de la population, que ferez-vous de ce nombre infini de filles, ſous l'aile de leurs parents, auſteres gardiens de leur pudicité, & qui ſont condamnées par leur indigence, ou par leur ſotte fierté, à paſſer leur vie dans le célibat ? Ne ſont-elles pas inceſſamment ſur le bord de l'abyme, & ne deviendront-elles pas tôt ou tard la proie de la mélancolie ou de la débauche ?

La beauté & la vertu n'ont parmi nous aucune valeur, ſi une dot ne vient à leur appui : il faut qu'il y ait un vice radical dans notre législation, puiſque les hommes fuient & redoutent de ſigner le plus doux des contrats. Effrayé des charges qu'entraîne le titre de mari, l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abuſée.

Ou les femmes ont agi contre elles-mêmes en ſe livrant au luxe, ou nous ne ſommes pas éloignés du dernier terme de la corruption. On ne prend plus de femmes ſans dot ; les hommes ne ſe marient plus ou ne

ſe marient qu'à regret. Quel renverſement dans l'ordre ſocial ! & quel eſt le remede à apporter à ce vice politique ?

Comment n'y auroit-il pas des célibataires dans une ville où le vice trouve tant de facilités ? & comment la diſſipation de nos femmes, le mépris qu'elles font de leurs devoirs, n'épouvanteroient-ils pas les hommes ſur les ſuites d'un nœud que l'uſage tourne en ridicule, que les loix ne protégent que quand le mal eſt fait, & qu'il n'y a plus rien à ajouter au ſcandale ?

Détaillons dans les chapitres ſuivants ce qui fait, pour ainſi dire, du mariage un objet de dériſion. Tout l'avantage eſt pour le vice ; & que reſte-t-il à la vertu ?

CHAPITRE CCXXXVI.

Le Nom que vous voudrez.

La foule nombreuſe des courtiſannes, qui arrêtent dans leurs filets la jeuneſſe la plus brillante, & l'enlevent aux autres femmes, a fait naître à Paris une eſpece de femmes, qui, ſans avoir l'effronterie du vice, n'ont pas l'auſtere rigueur de la vertu. Elles n'ont pas la même aſſurance dans le maintien, mais le regard à peu près auſſi complaiſant :

elles ne reçoivent point d'argent, mais elles acceptent des bijoux qui ont un air de décence. Elles déclament affreuſement contre les filles, leurs rivales & leurs ennemies; mais tantôt elles ont perdu au jeu, elles ſe plaignent tout bas d'être ruinées, & on leur prête ſecrétement de quoi n'être pas grondées de leurs maris, qu'elles ſavent craindre & non reſpecter.

L'homme qui veut les poſſéder, n'aura guere que la peine de changer leur navette, leur étui, leurs boîtes, parce que l'or ne ſera point de pluſieurs couleurs, & qu'il eſt indiſpenſable que la mode à cet égard ſoit conſtamment ſuivie.

La mode autoriſe que ces femmes ſe montrent au bal, au Coliſée, aux ſpectacles; & qu'on ne diſe pas en les rencontrant, *c'eſt une telle*, mais *c'eſt Madame une telle, à qui M *** donne le bras*. Malheur à qui voudroit en médire! Tout le cercle des bonnes amies, qui, de proche en proche, ſe prolonge juſqu'à l'infini, prendroit feu; & toutes les fois que le médiſant ſe préſenteroit quelque part, on auroit des migraines à ſon ſervice; il ſeroit regardé comme le perturbateur de tous les petits arrangements de ſociété, &, pour ſe ſervir du terme reçu, un monſtre. Cette épithete m'avertit de clorre bien vîte le chapitre.

CHAPITRE CCXXXVII.

De certaines Femmes.

Si les femmes attaquoient, que deviendrions-nous devant leurs charmes, devant leur audace paſſionnée & leurs amoureux tranſports? La nature leur a donné la pudeur, qui eſt une ſuite du défaut de forces qui leur ont été ſagement refuſées. Aujourd'hui certaines femmes par déſœuvrement, par curioſité & ſur-tout par ambition, ne s'interdiſent point l'attaque : mais le ſyſtême de la nature n'eſt pas rompu pour cela ; les hommes ont le droit de refuſer, ou en ſont quitte pour une *paſſade*

Ce petit chapitre ne ſera point entendu dans les pays fortunés où regne encore l'innocence : ailleurs il ne le ſera que trop. Je n'ai donc pas beſoin de l'achever. C'eſt bien à regret que ma plume touche à ces turpitudes ; mais je peins Paris.

CHAPITRE CCXXXVIII.

Filles publiques.

Elles ſe donnent après tout pour ce qu'elles ſont ; elles ont un vice de moins, l'hypocriſie : elles ne peuvent cauſer les ravages qu'une femme libertine & prude occaſionne ſouvent ſous les fauſſes apparences de la modeſtie & de l'amour. Malheureuſes victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parents, rarement déterminées par un tempérament fougueux ; elles ne s'offenſent ni de l'outrage ni du mépris ; elles ſont avilies à leurs propres yeux ; & ne pouvant plus regner par les graces de la pudeur, elles ſe jettent du côté oppoſé, & elles étalent l'audace de l'infamie.

Mais il y a encore des degrés dans cet abyme de corruption ; l'une ſe livre tout-à-la-fois aux plaiſirs & à l'argent ; l'autre eſt une brute qui n'a plus de ſexe, & qui ne ſent pas même la dériſion qu'elle inſpire.

Nous n'offenſerons pas ici les oreilles chaſtes, ni les yeux de l'innocence, en leur préſentant les ſcenes de la débauche & de la crapule ; nous tairons les fantaiſies du libertinage, les ſaillies & les fougues de cent

cinquante mille célibataires voués à trente mille proſtituées. Elles vont à ce nombre.

Un peintre qui a du génie, M. Retif de la Bretonne en a tracé le tableau dans ſon *Payſan perverti* : les touches en ſont ſi vigoureuſes, que le tableau en eſt révoltant ; mais il n'eſt malheureuſement que trop vrai. Arrêtons-nous, & gardons-nous d'épouvanter les imaginations ſenſibles ; car les déſordres voilés de l'humanité ne ſont pas bons à mettre au grand jour.

Diſons ſeulement, que le nombre des filles publiques ne favoriſant que trop le déſordre des paſſions, a donné aux jeunes gens un ton libre, qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes ; de ſorte que dans ce ſiecle ſi poli, on eſt groſſier en amour.

Nous ſommes ſi éloignés de la galanterie ingénieuſe de nos peres, que notre converſation avec les femmes que nous eſtimons le plus, eſt rarement délicate. Elle abonde en mauvaiſes plaiſanteries, en équivoques & en narrations ſcandaleuſes. Il ſeroit temps de corriger ce mauvais ton ; c'eſt aux femmes qu'il appartient d'établir la réforme, en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de ſouffrir, ſous peine de paſſer pour *bégueules*.

Les paſſions honteuſes & publiques portent avec elles leur contre-poiſon, & ne ſont pas peut-être ſi difficiles à réprimer que celles

dont le déréglement paroît excuſable ; enſorte que je croirois qu'une *fille publique* eſt plus près de devenir honnête femme, que la *femme galante.*

Mais le ſcandale des filles publiques eſt pouſſé trop loin dans la capitale. Il ne faudroit pas que le mépris des mœurs fût ſi viſible, ſi affiché : il faudroit reſpecter davantage la pudeur & l'honnêteté publique.

Comment un pere de famille, pauvre & honnête, ſe flattera-t-il de conſerver ſa fille innocente & intacte dans l'âge des paſſions, lorſque celle-ci verra à ſa porte une proſtituée miſe élégamment, attaquer les hommes, faire parade du vice, briller au ſein de la débauche, & jouir, ſous la protection des loix même, de ſa licence effrénée ? Le retour qu'elle fera ſur elle-même lui dira qu'il n'y a aucun prix ſolide attaché à l'exercice de la vertu, & elle ſe laſſera de ſe combattre elle-même. La raiſon ne pourra pas lui faire appercevoir diſtinctement les avantages qui réſultent de la ſageſſe ; elle ne verra que l'exemple le plus dangereux des ſéducteurs, ſur-tout pour ſon ſexe.

Auſſi n'eſt-il guere poſſible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles : la corruption dans le dernier ordre des citoyens, ainſi que dans le premier, n'a preſque plus de progrès à faire.

On compte à Paris trente mille *filles pu-*

bliques, c'eſt-à-dire, *vulgivagues*; & dix mille environ moins indécentes, qui ſont *entretenues*, & qui d'année en année paſſent en différentes mains. On les appelloit autrefois *femmes amoureuſes*, *filles folles de leur corps*. Les filles publiques ne ſont point amoureuſes; & ſi elles ſont folles de leur corps, ceux qui les fréquentent ſont beaucoup plus inſenſés.

La police va chercher des *eſpionnes* dans ce corps infame. Ses agents mettent ces malheureuſes à contribution, ajoutent leurs déſordres aux déſordres de la choſe, exercent un empire ſourdement tyrannique ſur cette portion avilie, qui penſe qu'il n'y a plus de loix pour elle. Ils ſe montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus que la plus vile proſtituée; car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris, tant ils remportent le prix de la baſſeſſe! Oui, il y a des êtres au-deſſous de ces femmes de mauvaiſe vie; & ces êtres ſont *certains hommes de police*.

Une ordonnance de police fait défenſe aux marchands de louer à ces femmes, à prix d'argent, à la ſemaine ou à la journée, des *robes*, des *peliſſes*, des *mantelets*, & *autres ajuſtements*; ce qui prouve d'un côté l'extrême miſere, & de l'autre l'uſure effroyable que ces marchands ne rougiſſoient pas d'exercer ſur ces créatures, qui n'ont ni

meubles ni vêtements, & qui ſentent la néceſſité de ſe parer, afin d'être payées à un plus haut prix; car une *peliſſe* ſe rend plus exigeante qu'un *caſaquin*.

Toutes les ſemaines on en fait des enlevements nocturnes avec une facilité qui, trop exceſſive, ne ſauroit manquer de déplaire au ſpéculateur politique, malgré le mépris qu'inſpire l'eſpece que l'on traite ainſi. Le ſpéculateur ſongera à la violation de l'aſyle domeſtique dans les heures de la nuit, à la foibleſſe du ſexe, aux mauvais traitements qu'il eſſuie, & aux inconvénients qui peuvent en réſulter, ces créatures étant quelquefois enceintes; car le libertinage ne les diſpenſe pas toujours d'être meres.

On les conduit dans la priſon de la rue S. Martin, & le dernier vendredi du mois *elles paſſent à la police*; c'eſt-à-dire, qu'elles reçoivent à genoux la ſentence qui les condamne à être enfermées à la Salpétriere. Elles n'ont ni procureurs, ni avocats, ni défenſeurs; on les juge fort arbitrairement.

Le lendemain on les fait monter dans un long charriot, qui n'eſt pas couvert. Elles ſont toutes debout & preſſées. L'une pleure, l'autre gémit; celle-ci ſe cache le viſage; les plus effrontées ſoutiennent les regards de la populace qui les apoſtrophe; elles ripoſtent indécemment, & bravent les huées.

qui s'élevent ſur leur paſſage. Ce char ſcandaleux traverſe une partie de la ville en plein jour; les propos que cette marche occaſionne ſont encore une atteinte à l'honnêteté publique.

Les plus *huppées* & les *matrones*, avec un peu d'argent, obtiennent la permiſſion d'aller dans un charriot couvert.

Arrivées à l'hôpital, on les viſite, & on ſépare celles qui ſont infectées, pour les envoyer à Bicêtre, y trouver la cure ou la mort: nouveau tableau qui s'offre à ma plume, mais que je recule encore, frémiſſant de le tracer, & non guéri de l'impreſſion horrible qu'il a laiſſée dans tous mes ſens.

O toi qui loin des villes reſpires en paix l'air des monts, heureux habitant des Alpes! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes, pures, intactes, comme la neige qui couronne les ſommets reſplendiſſants de ces montagnes qui ceintrent l'horizon; dans ce ſéjour des vertus, auſſi éloigné par tes mœurs du ſiege brillant de la corruption, que tu en es loin par tes goûts ſimples & paiſibles, apprends à connoître & à mieux goûter les chaſtes embraſſements d'une tendre épouſe, & les careſſes d'une ſœur aimée. Tu ſais combien la pureté de l'ame & la modeſtie vraie & touchante prêtent de charme & d'intérêt à la beauté, quelle diſtance infinie ſe trouve entre le ſou-

rire maniéré & le regard d'une Pariſienne, & le front animé & pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur & de ſanté, pour qui la débauche eſt encore un mot ſans idées! Ah ! trop heureux républicains, conſervez tous, dans vos paiſibles retraites, cette pureté de mœurs, gage de la félicité & des vertus domeſtiques; pleurez ſur le jeune imprudent, qui épris d'un vain faſte, amoureux d'un luxe puérile, trompé par une liberté licencieuſe, va ſe précipiter dans les groſſieres voluptés de la capitale; retenez-le, enchaînez-le; & de peur que des mots honteux ne viennent frapper les chaſtes oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne, & qui les feroient rougir ſans qu'elles en compriſſent toute l'étendue, dites-lui en langue non vulgaire: *Siſte, miſer! Ibi luxus & avaritia matrimonio diſcordi junguntur; ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro; ibi horribilis cacomonades Veneris templum & voluptatum ſedes occupat; ibi amoris ſagittæ mortiferæ & venenatæ; ibi exercentur artes damnoſæ ſeu ſaltem vanæ & prorſus inutiles; ibi moventur lites & jurgia; ibi juſtitia ipſa gladium pro miſeris tenet; ibi miſeros agricolas excoriant & procurator & publicanus, nec miſſura cutem, niſi plena cruoris, hirundo; ibi faſtus & opes dominantur; ibi virtus laudatur & alget,*

dum vitia coronantur. Unde proverbium frequens & ſolemne : omne malum ab urbe.

On peut évaluer à près de *cinquante millions* par an, l'argent qu'on prodigue aux *filles publiques*, en les comprenant toutes ſous cette dénomination. L'article des aumônes ne va guere qu'à *trois millions*; diſproportion qui donne à réflechir. Cet argent va aux marchandes de modes, aux bijoutiers, aux loueurs de carroſſes, aux traiteurs, aux aubergiſtes, aux hôtels garnis, &c. Et ce qui inſpire un profond effroi, c'eſt que ſi la proſtitution venoit à ceſſer tout-à-coup, vingt mille filles périroient de miſere, les travaux de ce ſexe malheureux ne pouvant pas ſuffire ici à ſon entretien ni à ſa nourriture. Auſſi ce débordement eſt-il comme inſéparable d'une ville populeuſe; & une infinité de métiers ne ſubſiſtent que par la circulation rapide des eſpeces qu'entretient le libertinage. L'avare lui-même tire ſon or de ſon coffre, pour en acheter de jeunes attraits que le beſoin lui ſoumet; une paſſion plus forte a dompté ſa paſſion chérie. Il regrette ſon or, il pleure; mais l'or a coulé.

CHAPITRE CCXXXIX.

Courtiſannes.

On appelle de ce nom celles qui, toujours couvertes de diamants, mettent leurs faveurs à la plus haute enchere, ſans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente qui ſe vend à bas prix. Mais le caprice, le ſort, le manege, un peu d'art ou d'eſprit mettent une énorme diſtance entre des femmes qui n'ont que le même but.

Depuis l'altiere Laïs qui vole à Long-Champ dans un brillant équipage (que ſans ſa préſence licencieuſe on attribueroit à une jeune ducheſſe), juſqu'à la *raccrocheuſe* qui ſe morfond le ſoir au coin d'une borne, quelle hiérarchie dans le même métier! Que de diſtinctions, de nuances, de noms divers, & ce pour exprimer néanmoins une ſeule & même choſe! Cent mille livres par an, ou une piece d'argent ou de monnoie pour un quart-d'heure, cauſent ces dénominations qui ne marquent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

On peut placer les courtiſannes entre les femmes décemment entretenues & les filles publiques. Un auteur les a très-bien définies. « On les prendroit, dit-il, pour les femelles

» des courtiſans; elles ont effectivement tous » les mêmes vices, emploient les mêmes » ruſes & les mêmes moyens, font un mé- » tier auſſi déſagréable, ont autant de fati- » gues, ſont auſſi inſatiables; en un mot, » leur reſſemblent beaucoup plus que les fe- » melles de certaines eſpeces ne reſſemblent » à leurs mâles «.

CHAPITRE CCXL.

Filles entretenues.

Au-deſſous des courtiſannes par le rang, elles ſont moins dépravées. Elles ont un amant qui paie, dont elles ſe moquent, qu'elles rongent & dévorent, & un autre à leur tour, qu'elles paient, & pour lequel elles font mille folies.

Ou ces femmes deviennent inſenſibles, ou elles aiment juſqu'à la fureur. Alors elles paient à l'amour le tribut d'un cœur délicat. Sur le retour elles ont la rage de ſe marier. Ceux qui préferent la fortune à l'honneur, les épouſent & s'aviliſſent. Ces épouſeurs ſont ordinairement un petit violon, un médiocre peintre, un mince architecte.

On ne dit point en Perſe (ſelon le marquis d'Argens) la *Zaïde*, la *Fatime*; mais la

la *cinquante tomans*, la *vingt tomans*. (Un *toman* vaut quinze écus de notre monnoie.) De même, ajoute-t-il, aux noms de nos filles entretenues, on devroit ſubſtituer ceux de la *cent louis*, la *cinquante louis*, la *dix louis*, &c. le tout pour l'utilité publique & l'inſtruction des étrangers, qui paient fort ſouvent à un prix exceſſif ce qui eſt à très-bon marché pour tout le monde.

CHAPITRE CCXLI.

Le Payſan perverti. Par M. Retif de la Bretonne.

J'ai renvoyé pour ce que je ne pouvois pas dire, à ce roman hardiment deſſiné, qui a paru il y a quelques années. La force du pinceau y fait un portrait animé des déſordres du vice & des dangers affreux auxquels l'inexpérience & la vertu ſont expoſées dans une capitale diſſolue. Cet ouvrage doit être ſalutaire, malgré ſes peintures trop nues & trop expreſſives, parce qu'il n'eſt pas un pere en province, qui, d'après cette lecture, ne fixe conſtamment ſon fils auprès de lui : & c'eſt un très-grand mal que cette manie récente d'envoyer tous les enfants à

Paris, où ils viennent ſe perdre & ſe corrompre.

Les villes du ſecond & du troiſieme ordre ſe dépeuplent inſenſiblement, & le gouffre immenſe de la capitale dévore non-ſeulement l'or des parents, mais encore l'honnêteté & la vertu native de leurs fils, qui paient cher leur imprudente curioſité.

Le ſilence abſolu des littérateurs ſur ce roman plein de vie & d'expreſſion, & dont ſi peu d'entr'eux ſont capables d'avoir conçu le plan & formé l'exécution, a bien droit de nous étonner & nous engage à dépoſer ici nos plaintes ſur l'injuſtice ou l'inſenſibilité de la plupart des gens de lettres, qui n'admirent que de petites beautés froides & conventionnelles, & ne ſavent plus reconnoître ou avouer les traits les plus frappants & les plus vigoureux d'une imagination forte & pittoreſque.

Eſt-ce que le regne de l'imagination ſeroit totalement éteint parmi nous, & qu'on ne ſauroit plus s'enfoncer dans ces compoſitions vaſtes, morales & attachantes, qui caractériſent les ouvrages de l'abbé Prévoſt & de ſon heureux rival, M. Retif de la Bretonne? On ſe conſume aujourd'hui ſur des hémiſtiches, *nugæ canoræ*; on peſe des mots; on écrit des puérilités académiques : voilà donc ce qui remplace le nerf, la force, l'étendue des idées & la multiplicité des ta-

bleaux. Que nous devenons ſecs & étroits!

Il reſte à une plume douée de cette énergie un tableau neuf à tracer : une mere malheureuſe qui ſe trouve preſſée entre la famine & le déshonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant ſa fille qui combat longtemps, qui triomphe & qui expire au milieu des hommes cruels, calculateurs de ſes ſouffrances, & qui attendoient d'elle ce ſacrifice horrible & forcé. Elle meurt avec la conſcience de la vertu, il eſt vrai ; mais ſa mort eſt ſans fruit. Le lendemain de ſon trépas, ſa fille tombe dans les embûches du vice, ou plutôt elle cede au malheur & à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit, s'il eſt du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre, il aura trouvé ſans doute des meres faciles & criminelles, & à un tel point que je n'oſe ici l'écrire ; mais il ſaura en même temps qu'un pareil tableau ne mériteroit pas d'être relégué dans la claſſe des fixions imaginaires.

CHAPITRE CCXLII.

Bal de l'Opéra.

Le bal de l'opéra entretient cette licence, la conſacre par une ſorte de convention générale. Il invite les caracteres les plus réſervés à ſe livrer au goût univerſellement avoué. Il eſt réputé très beau, quand on y eſt écraſé: plus il y a de cohue, & plus on ſe félicite le lendemain d'y avoir aſſiſté.

Quand la preſſe eſt conſidérable, les femmes ſe jettent dans le flux & le reflux; & leurs corps délicats ſupportent très-bien d'être comprimés en tout ſens au milieu de la foule, qui tantôt eſt immobile, & tantôt flotte & roule.

Il faut avoir bien peu d'eſprit, dit-on, pour n'en avoir pas ſous le maſque; ce qu'on y entend eſt cependant beaucoup moins ſpirituel que ce qui ſe dit dans nos cercles. On n'y parle point des perſonnes ni des événements; & tous les propos deviennent vagues, futiles, excepté ceux de galanterie. Si le gouvernement permettoit pour un ſeul bal un *franc parler abſolu*, cela ſeroit très-piquant.

Les filles entretenues, les ducheſſes, les

bourgeoiſes ſont cachées ſous le même domino, & on les diſtingue : on diſtingue beaucoup moins les hommes ; ce qui prouve que les femmes ont en tout genre, des nuances plus fines & plus caractériſées.

Il regnoit autrefois dans les bals une groſſe gaieté ; il n'y en a plus ; on s'obſerve ſous le maſque autant que dans la ſociété.

J'ai vu à Paris un bal où cinquante **** avoient ſous leurs dominos ſix coups à tirer. Il eſt vrai qu'on ne le ſut que le lendemain ; mais il faut avouer que c'étoit un ſingulier bal que celui-là.

C'eſt au bal, vers le matin, que l'on peut dire qu'à Paris ſur-tout on rencontre des laideurs aimables.

Je ſuis fâché qu'on y perde inſenſiblement cette tournure attentive & polie que l'on doit aux femmes dans toutes les circonſtances ; & ſur-tout dans une aſſemblée publique.

Quand un carme, un cordelier, un bénédictin s'échappant du cloître, a pu aſſiſter une fois au bal de l'opéra ſans être vu ni reconnu, il s'eſtime le plus heureux des hommes ; il ne ſait pas que l'ordre lévitique y abonde, & que les petits collets qui courent tout le jour en habit violet, ſont blaſés ſur ce divertiſſement.

La ſeule choſe que l'on exécute à Paris gravement, & comme s'il s'agiſſoit de l'affaire la plus importante, c'eſt *un qua-*

drille. J'ai été ſtupéfait de la dignité qu'on y mettoit.

On ſait que l'on envoie une poupée pour ſervir de modele chez l'étranger; mais ſait-on que dans une lettre on envoie le plan d'un ballet, d'une contre-danſe variée par mille figures, ou d'un quadrille nouveau, pour le faire exécuter avec juſteſſe & préciſion à cinq cents lieues de diſtance ?

Le bal de l'opéra a donné lieu à un événement qui tiendra ſa place dans l'hiſtoire, en ce qu'il aura ſervi à prouver que, malgré les changements des ſiecles, les anciens uſages reviennent rapidement ſur leurs pas, lorſque quelques circonſtances frappantes rappellent le génie national.

On donne ſix livres par tête, pour entendre une ſymphonie bruyante & monotone. Quand on n'a rien à demander aux femmes, on s'y ennuie; mais on y va pour dire le lendemain, j'ai été hier au bal, & j'ai manqué d'y étouffer.

On y danſe quelquefois; mais celui qui a vu les danſes vives & animées des jeunes beautés du pays célebre par les ſoupirs de *Julie*, les pas gais & légers des vives Alſaciennes, les ſauts des Provençales, l'expreſſion de la joie ſincere & ingénue parmi les Brétonnes, ne pourra plus ſouffrir les graces froides & l'affeterie de nos danſes de bal, ſoit paré, ſoit *maſqué.*

CHAPITRE CCXLIII.

Sans Titre.

Il eſt des vices ſur leſquels la cenſure doit ſe taire, parce qu'elle riſqueroit de les dévoiler ſans les corriger. Que fera la morale contre ces vices déplorables & ces turpitudes deſtinées à mourir dans les ténebres ? Comment les complices de ces abominations ſecretes reviendroient-ils aux vertus dont ils ſont incapables ? C'eſt une génération qui ne laiſſe plus d'eſpérance ; frappée de gangrene, elle doit tomber, pourrir & diſparoître ; & l'indignation même peut ſe changer en pitié, quand on ſonge à l'aviliſſement où ſe plongent ces êtres ſi baſſement corrompus.

La rigueur contre ces erreurs monſtrueuſes eſt un remede dangereux, & le plus ſouvent inutile. Il eſt déſavantageux d'attaquer ce qu'on ne peut détruire ; & lorſqu'il s'agit de la correction des mœurs, il faut réuſſir, & ne point faire de vaines tentatives.

Le magiſtrat qui tient un regiſtre ſecret des prévaricateurs des loix de la nature, peut s'effrayer de leur nombre : il doit réprimer les mœurs coupables qui vont juſqu'au ſcandale ; mais hors de là, quelle circonſpec-

tion ! La recherche deviendroit auſſi odieuſe que le crime : quelle étonnante effronterie dans des vices nouveaux ! Ils n'avoient pas de noms parmi nous il y a cent ans ; aujourd'hui les détails de ces débordements entrent dans nos entretiens. Les vieillards ſortent de la gravité de leur caractere, pour parler de ces licences criminelles ; la ſainteté des mœurs eſt offenſée par des propos d'autant plus dangereux qu'on plaiſante preſque publiquement ſur ces incroyables turpitudes.

D'où vient ce nouveau ſcandale qui a éclaté parmi nous ? Qui a fait à l'honnêteté publique ce cruel outrage ? Qui a livré à la dériſion la ſainte douleur de la vertu qui gémit ſur ces infamies qui aviliſſent les femmes, en font un ordre à part dont on décrit les deſirs & les étranges fureurs ? Etoit-ce là où devoit conduire le progrès de la civiliſation & des arts ? Quelle dégradation ! Ce genre de corruption a été un phénomene même pour quelques eſprits libertins ; & dans ſes excès, il n'a pas choqué notre ſiecle autant qu'il l'auroit dû.

Il faut gémir, laiſſer ces vices honteux, qui puniſſent ceux qui s'y livrent, ſe fondre & diſparoître devant les paſſions douces, honnêtes & vertueuſes, qui par leur charme éternel doivent reprendre leur aimable empire. C'eſt l'idée de Monteſquieu, & il l'avoit ſûrement méditée, lorſqu'il la publia

dans un livre auſſi grave que *l'Eſprit des loix.*

CHAPITRE CCXLIV.

Les petits Chiens.

La folie des femmes eſt pouſſée au dernier période ſur cet article. Elles ſont devenues gouvernantes de roquets, & ont pour eux des ſoins inconcevables. Marchez ſur la patte d'un petit chien, vous êtes perdu dans l'eſprit d'une femme ; elle pourra diſſimuler, mais elle ne vous le pardonnera jamais : vous avez bleſſé ſon *manitou*.

Les mets les plus exquis leur ſont prodigués : on les régale de poulets gras, & l'on ne donne pas un bouillon au malade qui gît dans le grenier.

Mais ce qu'on ne voit qu'à Paris, ce ſont de grands imbécilles qui, pour faire leur cour à des femmes, portent leur chien publiquement ſous le bras dans les promenades & dans les rues ; ce qui leur donne un air ſi niais & ſi bête, qu'on eſt tenté de leur rire au nez, pour leur apprendre à être hommes.

Quand je vois une belle profaner ſa bouche en couvrant de baiſers un chien qui ſouvent eſt laid & hideux, & qui, fut-il beau,

ne mérite pas des affections ſi vives, je trouve ſes yeux moins beaux ; ſes bras, en recevant cet animal, paroiſſent avoir moins de graces. J'attache moins de prix à ſes careſſes ; elle perd à mes yeux une grande partie de ſa beauté & de ſes agréments. Quand la mort de ſon épagneul la met au déſeſpoir, qu'il faut le partager, pleurer avec elle & attendre en ſilence que le temps amene l'oubli d'un ſi grand déſaſtre, cette extravagance anéantit ce qui lui reſte de charmes.

Jamais une femme ne ſera Cartéſienne : jamais elle ne conſentira à croire que ſon petit chien n'eſt ni ſenſible ni raiſonnable quand il la careſſe. Elle déviſageroit Deſcartes en perſonne, s'il oſoit lui tenir un pareil langage ; la ſeule fidélité de ſon chien vaut mieux, ſelon elle, que la raiſon de tous les hommes enſemble.

J'ai vu une jolie femme ſe fâcher ſérieuſement & fermer ſa porte à un homme qui avoit adopté cette ridicule & impertinente opinion. Comment a-t-on pu refuſer la ſenſibilité aux animaux ? Croyons-les très-ſenſibles ; & loin de juſtifier la barbarie des hommes à leur égard, ne leur faiſons que le moindre mal poſſible : mais, en nous nourriſſant de la chair des bœufs, des moutons & des dindons, n'accablons pas de folles careſſes un petit chien que nous ne mangeons pas.

La femme d'un médecin avoit ſon petit

chien malade : ſon mari avoit promis de le guérir ; il n'en faiſoit rien, ou n'en étoit pas venu à bout : impatientée, elle fit venir Lyonnois (1), qui réuſſit parfaitement. Combien vous faut-il, dit le brave docteur de la faculté au conſervateur de l'eſpece canine ? *Oh, Monſieur, entre confreres*, reprit Lyonnois, *il ne faut rien.*

CHAPITRE CCXLV.

Suffiſance.

Elle eſt aſſez familiere au Pariſien qui a de la fortune. La ſuffiſance de l'officier n'eſt pas prononcée comme celle de l'homme de robe, ou celle du fade petit-collet. Elle dépare un peu dans preſque tous les états la politeſſe & le ſavoir-vivre ; mais comme c'eſt un défaut général, il devient preſqu'inſenſible. L'extrême urbanité eſt le réſultat d'une infinité de points délicats qu'il faut ſaiſir : elle n'exiſte réellement que chez certains hommes dont le caractere eſt élevé & l'ame très-ſenſible. L'homme de cour poſſede parfaitement cette noble urbanité, quoiqu'il ne

(1) Fameux médecin de chiens.

l'ait pas dans le cœur ; c'eſt qu'il ſent avec fineſſe, & qu'il eſt attentif aux convenances. L'attitude du militaire a toujours quelque choſe de plus forcé que celle de l'homme de cour ; celui-ci s'arrête au véritable degré, l'autre le franchit.

Quand la nuance eſt un peu forte, elle n'a plus cette grace & cette aiſance qui diſtingue les bons originaux en ce genre. Les copiſtes, en voulant en approcher, tombent dans une impertinence bien décidée : tels ſont les commis de Verſailles, pluſieurs financiers, quelques officiers aux Gardes, quelques auteurs, & les voilà entachés de ridicule aux yeux du connoiſſeur.

CHAPITRE CCXLVI.

Vente de l'Eau.

Quand on dit en Suiſſe, où les fontaines publiques abondantes & commodes ſont multipliées juſques dans le moindre village, qu'on vend l'eau à Paris ; que le robinet des fontaines eſt à ſec la moitié de l'année ; que les chevaux ſont obligés, pour boire, d'aller à la riviere ; que l'on ne voit jaillir l'eau que dans les ſales baſſins de quelques promena-

des ; on ſe prend à rire, & l'on hauſſe les épaules d'étonnement & de pitié.

La vente de l'eau monte dans la capitale à une ſomme effrayante. Mettons neuf cents mille habitants, (car c'eſt là mon compte), & taxons-les à trois livres par an ; c'eſt-à-dire, trente voies d'eau l'une portant l'autre à deux ſols : voilà deux millions ſept cents mille livres.

La ville de Londres, au moyen de neuf pompes à feu, ſe trouve arroſée & fournie d'eau abondamment. On vient d'en établir une près de la grille de Chaillot, & l'on nous fait eſpérer qu'on multipliera ces *machines à feu* dans tous les quartiers où le beſoin l'exigera.

Voici donc une innovation qui porte un caractere de grandeur & d'utilité nationale. La prompte diſtribution de l'eau, indépendamment de ſes nombreux avantages, a celui de procurer un air plus ſalubre à reſpirer. Et quel ſervice à rendre aux habitants de la capitale !

Mais pourquoi prendre les eaux ſi bas ? N'étoit-il pas plus ſimple d'amener les eaux du Port-à-l'Anglois par une machine hidraulique, à la place de l'Eſtrapade, la plus élevée de Paris ? de-là, elles ſe répandroient plus facilement, & ſeroient plus pures : mais on a voulu commencer par le quartier le plus riche, le fauxbourg Saint-Honoré, comme

le plus en état de payer les avances de la compagnie qui a fait des fonds pour l'établiſſement des *machines à feu*. Ces avances montent à près de deux millions.

Il en coûtera cinquante livres par an pour un muid d'eau par jour : vingt muids coûteront donc mille livres, & ainſi à proportion les tuyaux conducteurs de différentes groſſeurs, ſelon le beſoin des particuliers, aboutiront à chaque maiſon, & l'eau s'élevera d'elle-même à quinze pieds.

Plus de prétexte pour les boulangers qui font le pain avec l'eau des puits, infectée par la filtration des foſſes d'aiſance & de mille autres immondices ; ils auront une eau pure, ainſi que les braſſeurs, les teinturiers, les limonnadiers, les dégraiſſeurs, les blanchiſſeuſes, &c. Outre que ces pompes ſeront d'un grand ſecours contre les incendies, elles laveront encore à volonté le pavé de Paris, le plus infect & le plus immonde de toutes les villes du royaume.

C'eſt le feu qui éleve l'eau dans ces deux curieuſes machines ſituées au deſſus de la porte de la Conférence. La ſimple vapeur de l'eau en ébullition eſt l'agent d'un mouvement prodigieux, & que nulle autre force connue ne pourroit produire ; elle éleve l'eau à cent dix pieds au deſſus des baſſes eaux de la Seine, & fait monter en vingt-quatre heures *quatre cents mille pieds cubes d'eau*,

peſant vingt-huit millions huit cents mille livres. Ainſi voilà de quoi abreuver, laver & inonder à ſouhait tous les quartiers de la ville ; il ne manque plus que des tuyaux, de l'argent & la bonne volonté des petits propriétaires, qui ne s'empreſſent pas, dit-on, à ſe ranger dans la claſſe des ſouſcripteurs. Tant les vieilles & ſottes habitudes prévalent ſur les innovations les plus utiles ; ou plutôt tant le bourgeois, foulé de mille manieres, devient meſquin pour les choſes eſſentielles.

Mais quand toutes ces pompes à feu ſeront dreſſées, douze à quinze mille porteurs d'eau n'auront plus d'emploi ; peut-être ſeront-ils incapables de tout autre travail, car ils ont la ſangle imprimée entre les deux épaules, & l'habitude de leur corps voué à l'équilibre ſe prêtera difficilement à porter des fardeaux d'une autre nature.

Les freres Perrier ſont les entrepreneurs de ces machines ; l'un invente avec génie, & l'autre exécute de même.

Ils s'occupent en ce moment d'un travail curieux & utile, celui de réduire en petit tous les arts & métiers. Aucun inſtrument des profeſſions méchaniques n'y manquera, joliment exécuté en relief dans la proportion d'un pouce pour un pied ; cette collection déjà commencée appartiendra à Mgr. le duc de Chartres. C'eſt immortaliſer les arts que de

leur donner ainſi l'aſyle reſpecté des palais : ſi les anciens avoient eu cette prévoyance, nous ne ſerions pas à gémir ſur la perte d'une infinité de procédés qu'il a fallu reconquérir à travers la pénible lenteur des ſiecles, & dont pluſieurs nous manquent ſans doute encore ; nous aurions pu retrouver dans un petit coffre enſeveli ſous terre à Herculanum ou ailleurs, les découvertes de tous les peuples ingénieux qui nous ont précédés. L'Encyclopédie écrite ſera toujours vague, bornée, inſuffiſante, en comparaiſon de l'objet même qui frappe à la fois l'œil & l'entendement ; l'objet ne leur dérobe alors aucune de ſes proportions : il eſt vu ſous toutes ſes faces. Les rapports deviennent palpables, & il n'y a plus de langue morte à apprendre, ni de calculs incertains & longs à tracer, pour aboutir le plus ſouvent à une erreur ingénieuſement profonde.

CHAPITRE CCXLVII.

Les Demoiſelles.

Rien de plus faux dans le tableau de nos mœurs que *notre comédie*, où l'on fait l'amour à des *demoiſelles*. Notre théatre ment

en ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *demoiſelles ;* elles ſont enfermées dans des couvents juſqu'au jour de leurs nôces. Il eſt moralement impoſſible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais ſeules, & il eſt contre les mœurs d'employer tout ce qui reſſembleroit à la ſéduction. Les filles de la haute bourgeoiſie ſont auſſi dans des couvents ; celles du ſecond étage ne quittent point leur mere, & les filles, en général, n'ont aucune eſpece de liberté & de communication familiere avant le mariage.

Il n'y a donc que les filles du petit bourgeois, du ſimple artiſan & du peuple, qui aient toute liberté d'aller & de venir, & conſéquemment de faire l'amour à leur guiſe. Les autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parents. Le contrat n'eſt jamais qu'un marché, & on ne les conſulte point. On appelle *griſettes* les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de modes, de lingeres & de couturieres. Pluſieurs d'entre elles tiennent le milieu entre les filles entretenues & les filles d'opéra.

Elles ſont plus réſervées & plus décentes ; elles ſont ſuſceptibles d'attachement : on les entretient à peu de frais, & on les entretient ſans ſcandale. Elles ne ſortent que les dimanches & fêtes ; & c'eſt pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami* qui dédommage

de l'ennui de la ſemaine; car elle eſt bien longue, quand il faut tenir une aiguille du matin au ſoir. Celles qui ſont ſages amaſſent de quoi ſe marier, ou épouſent leur ancien amant. Les autres vieilliſſent l'aiguille à la main, ou ſe mettent en maiſon.

Or un auteur comique devroit être fort attentif ſur toutes ces convenances, & ſavoir qu'une déclaration d'amour ne ſe fait jamais à une demoiſelle que lorſqu'on y eſt autoriſé par le vœu des parents, & le mariage eſt alors ordinairement arrêté. Ainſi nos auteurs modernes, en faiſant de toutes les *amoureuſes* de théatre des filles de qualité, n'ont peint que les amours des *griſettes*.

Ils doivent dorénavent n'admettre que de jeunes veuves, s'ils ne veulent pas aller directement contre les uſages. Mais auſſi pourquoi, dans toutes les comédies, des *filles de qualité*, ainſi que des *comtes* & des *marquis*, tandis qu'un étage plus bas la ſcene devient plus variée, plus plaiſante, plus animée? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la tragédie, de même on a créé un autre jargon pour la comédie: & ni les rois ni les gens de qualité ne reconnoiſſent là leur idiome. C'en eſt un que l'auteur s'eſt fait avec une étude infinie, & pour manquer péniblement toutes ſes pieces.

CHAPITRE CCXLVIII.

Galanterie.

Elle remplace l'amour qui regnoit encore à Paris, il n'y a pas plus d'un ſiecle. Du temps de Louis XIV, on mettoit dans ſes goûts de la décence & de la délicateſſe.

Les fortes paſſions ſont rares aujourd'hui; mais auſſi n'ont-elles pas ce caractere farouche qui faiſoit ſuccéder la vengeance à la tendreſſe, & les crimes aux plaiſirs les plus doux. On ne ſe bat plus pour les femmes; leur conduite a rendu ces combats ridicules.

Ce que l'imagination ou exaltée ou trompée avoit ajouté de trop à l'amour, on l'a émondé; & à conſidérer le changement d'un œil philoſophique, l'amour que nous avons adopté convient à la foibleſſe de notre caractere & au peu de beſoin que nous avons de ſentir notre ame s'élever & prendre un certain eſſor. Nous nous paſſons de force & de grandeur dans tout le reſte: pourquoi en mettrions-nous dans l'amour?

On ne voit plus un amant délaiſſé, chercher dans le poiſon un remede à ſes maux: il y en a de plus doux; & l'inconſtance (que je ne prétends pas juſtifier) vaut cependant

mieux que les mouvements frénétiques, qui tenoient encore plus à l'orgueil perſonnel qu'à la vraie tendreſſe.

Il ſeroit dangereux, dit-on, que l'amour dévorât toutes nos autres paſſions. La patrie & la ſociété y perdroient. Ne voir, n'adorer qu'un ſeul objet, lui tout ſacrifier, c'eſt perdre la liberté, c'eſt livrer à une ſorte de délire & d'extravagance toutes les facultés de notre ame. Voilà la logique reçue.

L'eſtime vraie & ſentie, ajoute-t-on, quand elle eſt perpétuée, ſuppoſe bien plus de vertus dans l'objet aimé : & une femme qui ſent avec délicateſſe, eſt bien plus jalouſe d'inſpirer un tel ſentiment, que d'attirer les hommages uniquement attribués à ſes charmes, parce que ces hommages s'évaporent & ne ſont pas dus à ſon ame. C'eſt ainſi que l'on prétend juſtifier nos mœurs : mais la patrie, dont on parle, y a tout perdu.

L'amour proprement dit n'eſt donc plus à Paris, ſi nous oſons l'avouer, qu'un libertinage mitigé, qui ne ſoumet que nos ſens, ſans tyranniſer la raiſon ni le devoir : auſſi éloigné de la débauche que de la tendreſſe, décent dans ſes vivacités quand il peut l'être, & délicat dans ſon inconſtance, il n'exige point de ſacrifice qui nous coûteroit trop cher. Loin de nous armer les uns contre les autres, il ne s'approprie point les

moments qui ſont conſacrés au devoir ; il reſpecte les nœuds de l'amitié, quelquefois même il les reſſerre : enfin, il fait paſſer l'honneur avant tout, & proſcrit également toute foibleſſe & toute lâcheté.

Le légiſlateur pourroit effacer aujourd'hui de ſon code les loix contre la violence. Nos Lucreces n'ont plus de Tarquins à redouter. Le ſéducteur ne l'eſt que pour celle qui veut bien être ſéduite, & la veritable vertu peut ſe conſerver intacte au milieu de tant d'exemples contraires. Mais fera-t-on honneur à mon ſiecle, de l'abſence d'un tel vice ? Je ne crois pas, parce qu'il ſuppoſe l'anéantiſſement de pluſieurs vertus. Le viol pouvoit, ainſi que le ſacrilege, que les femmes & les autels étoient religieuſement adorés.

L'amour ne ſera donc point appellé parmi nous le bourreau des cœurs. Toujours content, toujours folâtre, il s'envole avant l'ennui : il attaque avec tant de légéreté, que ſes atteintes ne bleſſent que les cœurs qui conſentent à être bleſſés.

Je dis qu'en ôtant à cette paſſion ce qu'elle avoit de féroce & de redoutable, on a diminué quelques crimes & beaucoup de grands talents. A en juger par l'hiſtoire, les forfaits ſanglants étoient comme inſéparables des affections profondes, jalouſes & vindicatives, qui tyranniſoient nos aïeux : ainſi tout eſt compenſé.

Les grandes paſſions, diſent les apologiſtes du ſiecle, ſont aſſez incompatibles avec le bonheur : il n'appartient qu'à elles, il eſt vrai ; mais le bonheur eſt ſi rare, qu'il vaut mieux prendre en légere monnoie la ſomme des plaiſirs. N'ayant plus de grandes choſes à faire, nous n'avons plus beſoin de paſſions fortes.

CHAPITRE CCXLIX.

Des Femmes.

La remarque de Jean-Jacques Rouſſeau n'eſt que trop vraie, que les femmes à Paris, accoutumées à ſe répandre dans tous les lieux publics, à ſe mêler avec les hommes, ont leur fierté, leur audace, leur regard & preſque leur démarche.

Ajoutons que les femmes, depuis quelques années, jouent publiquement le rôle d'entremetteuſes d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour, renouvellent les ſollicitations, aſſiegent les miniſtres, fatiguent les commis. Elles ont leurs bureaux, leurs regiſtres ; & à force d'agiter la roue de fortune, elles y placent leurs amants, leurs favoris, leurs maris, & enfin ceux qui les paient.

On voit beaucoup de femmes qui diſent d'après Ninon, *je me ſuis faite homme.* Auſſi une inſultante galanterie ne rend plus aux belles qu'un culte ironique & offenſant.

Jamais autrefois, en parlant du ſexe, on ne diſoit *les femmes*; on auroit proféré une expreſſion groſſiere.

Jean-Jacques Rouſſeau a dit des choſes ſi dures aux femmes de Paris, que je n'oſe même le combattre. Il avoue que l'on peut & que l'on doit y chercher une amie. Je penſe en effet qu'il s'y trouve beaucoup de femmes ſenſées, véritablement ſenſibles aux nobles procédés, & capables de la plus grande conſtance en amitié. Mais en amour... Oh! je n'ai pas le droit, comme Jean-Jacques, de leur dire de terribles vérités. Lui ſeul a ſu leur plaire en ne les flattant pas.

Mylord Cheſterfield, après avoir encenſé de ſon mieux notre nation, a fini par dire à l'oreille de ſon fils, que les femmes parmi nous ſont de grands enfants qu'il faut amuſer avec deux hochets, la vanité & la galanterie.

Nous avons des mines charmantes, des yeux vifs & malins, des phyſionomies gracieuſes & fines, des têtes ſpirituelles; mais on compte les belles têtes, & elles ſont exceſſivement rares.

Pourquoi les femmes aiment-elles la ca-

très-reſpectables ; c'eſt celle du ſecond ordre de la bourgeoiſie. Attachées à leurs maris & à leurs enfants, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons, elles offrent le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amaſſer, ſont peu brillantes, encore moins inſtruites. On ne les apperçoit pas, & cependant elles ſont à Paris l'honneur de leur ſexe.

La coutume de Paris a trop accordé aux femmes ; ce qui les rend impérieuſes & exigeantes. Un mari eſt ruiné, s'il perd ſa femme. Elle aura été malade pendant dix années, elle lui aura coûté infiniment : il faut qu'il reſtitue tout à ſon décès. De-là la triſteſſe avec laquelle on ſerre des nœuds qui ailleurs ſont ſi doux.

A un certain âge, la femme qui ne ſe fait pas bel-eſprit, ſe conſtitue dévote. Elle en prend la contenance, aſſiſte à tous les ſermons, court toutes les bénédictions, viſite ſon directeur, & s'imagine enſuite qu'il n'y a qu'elle au monde qui faſſe de bonnes actions. Elle ſe le perſuade ſi bien, qu'elle damne tous ceux qu'elle rencontre, & ſurtout ceux qui impriment.

Nos femmes ont perdu le caractere le plus touchant de leur ſexe, la timidité, la ſimplicité, la pudeur naïve ; elles ont remplacé cette perte immenſe par les agrémens

de l'eſprit, les graces du langage & des manieres, elles ſont plus connues, moins reſpectées : on les aime ſans croire à leur amour ; elles ont des amants plutôt que des amis. Ceux-là diſparoiſſent, & ceux-ci ont le malheur de les ennuyer. Elles ſe trouvent ſeules ſur le retour de l'âge, après avoir paſſé au milieu de tant d'hommes dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'eſtime.

Elles ont fait trop de chemin pour pouvoir revenir à leur ſexe ; il faut qu'elles ſe faſſent hommes tout-à-fait, au riſque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne ſeront plus des êtres mixtes, & notre hommage alors ſera plus ſérieux.

CHAPITRE CCL.

Cocarde.

Ces mêmes femmes qui préſidoient aux tournois, qui enrichiſſoient de leurs mains les cottes-d'armes de leurs amants, qui leur préſentoient leurs armures, qui les envoyoient au combat, s'acquittent aujourd'hui envers la gloire, en donnant une *cocarde*. C'eſt que l'amour pour la patrie eſt d'un poids tout auſſi léger que le préſent.

Les femmes aiment-elles les hommes

circonſtances où elle ſembloit d'abord demeurer indéciſe.

Qu'il y ait une rixe entre mari & femme : le mari commence par avoir tort ; & au bout de trois jours, il eſt peint des plus affreuſes couleurs. La ligue offenſive & défenſive ſe manifeſte de tous côtés : enfin les avocats, les loix, le jugement ſont pour le pauvre époux ; tout cela eſt caſſé à un autre tribunal. Les femmes ſoutiennent leur parti, malgré les démonſtrations les plus authentiques ; & après avoir ameuté les eſprits, finiſſent par les entraîner.

Mais malheur à celle qui n'eſt pas mariée ! rien ne lui eſt permis, on lui fait un crime de tout. Les meres ſont d'autant plus vigilantes qu'elles connoiſſent tous les tours que les paſſions peuvent inſpirer. Ainſi le rôle de fille eſt le plus cruel rôle du monde. On la dreſſe à tous les riants atours de la mignardiſe & de la coquetterie ; on ne lui imprime que l'amour des arts qui ſervent & embelliſſent la volupté ; on ne lui impoſe d'autre devoir que la ſcience de plaire : & l'on veut que, renonçant au but de tant d'inſtructions, elle ſoit froide, ſourde à tous les propos qui circulent autour d'elle, & qu'elle demeure même inſenſible au plaiſir qui naît de l'impreſſion de ſes charmes.

Il faut donc qu'elle diſſimule avec un cœur neuf, & qui ne ſembloit pas né pour ſou-

tenir le rôle d'une feinte perpétuelle. Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle ſent ſi bien ; le monde devient injuſte & abſurde à ſon égard. Qu'elle ſoit mélancolique, elle eſt tourmentée, dit-on, du deſir & du beſoin d'avoir un amant. Eſt-elle gaie, folâtre ? Cet enjouement touche à peu de réſerve. Elle ne peut ni rire ni ſoupirer : on veut qu'elle ſoit fille, & qu'elle ne le ſoit pas.

Et voilà pourquoi les filles s'ennuient avec les femmes, & les femmes avec les filles. Auſſi ne peuvent-elles pas cauſer enſemble ; & s'il y a une très-étroite union entre une femme & une fille, l'innocence de celle-ci touche à ſon terme.

CHAPITRE CCLIII.

Les Vapeurs.

La molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.

Ce vers de Voltaire eſt d'un phyſicien. En effet, la molleſſe du corps indique l'inaction de l'ame. Toutes les parties de notre corps tombent dans un relâchement qui enleve aux fibres l'élaſticité néceſſaire pour que les ſécrétions ſe faſſent avec régularité.

De là les *vapeurs* qui naiſſent de ce défaut d'occupation qui a détérioré les facultés

de l'ame. L'imagination eſt d'autant plus active, qu'elle regne ſur des organes délicats, qui inceſſamment flattés, ont perdu leur reſſort, & ſe ſont affaiſſés dans une langueur qui ſoumet les nerfs aux plus terribles convulſions, parce que, détendus par trop de jouiſſances, ils ſe replient & agiſſent ſur eux-mêmes.

C'eſt l'imagination qui ouvre le champ de la douleur, parce que cette puiſſance, quand elle n'a pas un objet qui la captive, a le don de métamorphoſer en maux tout ce qui l'environne. L'oiſiveté favoriſe les paſſions trop ſenſuelles; & celles-ci ſont ſi tôt épuiſées, que le principe de ſenſibilité qui ſurvit ne ſait plus où ſe prendre & s'attacher.

Ce principe fatigue, devient un tourment. Il n'y a plus de voluptés pour l'être miſérable qui ſe ſent exiſter, & qui voudroit des plaiſirs à l'infini; tandis que ſes organes ſont oblitérés, & que les nerfs ne peuvent plus tranſmettre les ſenſations dont ils ſont les véhicules.

Terrible état! c'eſt le ſupplice de toutes les ames efféminées, que l'inaction a précipitées dans des voluptés dangereuſes, & qui, pour ſe dérober aux travaux impoſés par la nature, ont embraſſé tous les fantômes de l'opinion.

Nos docteurs accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes, ne connoiſſent plus que

les vapeurs & les maux de nerfs. Quand un *fort* de la halle eſt malade, ils diſent qu'il a des vapeurs, & ils le mettent au bouillon de poulet & à l'eau de tilleul.

Une jolie femme qui a des vapeurs, ne fait plus autre choſe que de ſe traîner de ſa baignoire à ſa toilette, & de ſa toilette à ſon ottomane ; ſuivre dans un char commode une file ennuyeuſe d'autres chars, cela s'appelle *ſe promener ;* & elle ne prend point d'autre exercice. Celui-ci eſt même réputé trop violent, & elle n'en uſe que deux fois le mois.

Ainſi les riches ſont punis du déplorable emploi de leur fortune. En voyant d'un œil ſec la miſere d'autrui, ils n'en ſont pas plus heureux ; & ne ſachant point tirer un parti réel & avantageux de leur opulence, ils ſont maudits, ſans faire un pas de plus vers le bonheur.

CHAPITRE CCLIV.

De l'Idole de Paris, le Joli (1).

J'entreprends de prouver que le joli, dans tous les genres, eſt la perfection du beau & même du ſublime ; que l'avantage d'être aimable l'emporte ſur tous les autres ; & que le peuple qui peut ſe dire la plus jolie nation, doit paſſer ſans contredit pour le premier peuple de la terre. J'écris pour les hommes-femmes de Paris.

On a eu juſqu'ici une fauſſe opinion de ce qui méritoit l'hommage univerſel des hommes. La nature a beſoin d'être corrigée & embellie par l'art. Si on la mutile, c'eſt comme on ſait, pour la rendre plus gracieuſe. L'agrément eſt le dernier trait que l'on puiſſe donner aux belles choſes. Finit-on un édifice, un tableau, un inſtrument ? on lui prête des ornements qui ſeuls le font valoir. Il en eſt de même des mœurs, on ne commence à jouir que lorſqu'on commence à raffiner.

Lorſqu'une nation eſt encore barbare, elle

(1) Ce chapitre ironique a déjà été imprimé ; mais c'eſt ici ſa véritable place.

peut facilement rencontrer le ſublime. C'eſt ainſi que l'œil avide de l'Arabe découvre l'ombre d'un arbuſte au milieu des déſerts brûlants où il s'égare. On fait alors de grandes choſes ; mais c'eſt ſans le ſavoir : on n'agit que par inſtinct. Qu'eſt-ce en effet que le ſublime, ſinon une exagération perpétuelle, un coloſſe que l'ignorance conſtruit & admire ? Le génie, dans ſes bonds impétueux, extravague en nous étonnant. Les peuples mêmes les plus ſauvages ont créé ſans effort ce ſublime tant admiré : la rudeſſe des paſſions ſuffit pour l'enfanter.

C'eſt une nature brute, qui n'a pas beſoin de culture. Alors on peint les tableaux communs du lever & du coucher du ſoleil ; on s'extaſie à la vue d'un ciel étoilé ; on ſe promene à pas lents ſur le bord de la mer, & l'on admire ces flots mugiſſants, qui battent majeſtueuſement ſes rives.

On idolâtre le fantôme de la liberté, & l'on a la ſottiſe de combattre & de mourir pour elle. On rejette un riant eſclavage qui n'en mérite pas le nom, & qui doit vous créer une foule de plaiſirs enchanteurs : état délicieux, où des chaînes d'or & de ſoie ne vous captivent que pour vous faire parcourir un cercle d'amuſements variés, où l'on vous ôte une force dangereuſe, pour vous laiſſer une foibleſſe fortunée. On refuſe dans ces temps groſſiers d'élever des rois ſur

ſa tête, & l'on ſe prive ſtupidement de l'aſpect d'une cour brillante, qui réunit, & les chefs-d'œuvre heureux des arts & du goût. On vit ſans peintres, ſans ſtatuaires, ſans muſiciens, ſans coëffeurs, ſans cuiſiniers, ſans confiſeurs. Il regne dans les mœurs un courage giganteſque, une vertu ſévere & pédante : tout eſt grand & ennuyeux. Les maiſons ſont vaſtes comme des cloîtres ; tous les divertiſſements publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractere mâle. Les femmes ſont ſéqueſtrées de la ſociété, & n'allument le feu de l'amour que dans le cœur de leurs époux. Elles ne ſe diſputent point les hommes ; elles ſe bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité paternelle, l'autorité maritale, noms ſi judicieuſement devenus ridicules parmi nous, jouiſſent de tous leurs triſtes droits. Les mariages ſont féconds ; une maniere de vivre uniforme & ſérieuſe eſt le caractere dominant de ce peuple, qui ne differe guere des ours.

Mais, dès qu'un rayon vient l'éclairer, dès qu'il ſort de cette gravité impoſante & taciturne, il commence d'abord à entrevoir le beau ; il taille, il façonne, il ſe crée des regles : le goût & la délicateſſe viennent & enfantent le *joli*, mille fois plus ſéduiſant. On ne voit plus ſur les tables le dos énorme d'un bœuf, d'un ſanglier, ou d'un

cerf. On ne voit plus des héros groſſiers dévorer des moutons, des princeſſes filer ou faire la leſſive. On s'honore d'une noble oiſiveté; & des mets délicats, remplis de ſucs quinteſſenciés, ſe ſuccedent pour réveiller un appétit ſans ceſſe éteint & renouvellé.

Les guerriers (ſi toutefois ils mangent) effleurent l'aile d'un faiſan ou celle d'une perdrix; quelques-uns d'entr'eux ne vivent même que de chocolat ou de ſucreries. On ne vuide plus des outres, on goûte des liqueurs fines, poiſon délectable & chéri. Les hommes au poignet de fer, à l'eſtomac d'autruche, aux muſcles nerveux, ne ſe montrent qu'à la foire.

C'eſt l'heureux ſiecle où l'on répand plus d'aiſance dans le commerce de la vie, où l'on brillante tous les objets, où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertiſſements pour chaſſer l'immortel ennui.

On voit naître enfin la *bonne compagnie*, terme parfait de la ſucceſſion graduelle des choſes; & la coëffure devient l'affaire importante & capitale.

L'amour n'eſt plus auſſi cette flamme conſumante qui faiſoit pleurer les Achilles, qui pouſſoit les Paladins à travers les monts & les forêts; c'eſt une affaire de vanité: & telle femme s'imagine l'emporter en mérite ſur les autres femmes à proportion de ſes

amants. Elles ont le cœur aſſez bon pour ſe croire obligées de faire beaucoup d'heureux. Tout change ; mais c'eſt pour le mieux. Fils ! vous ne dépendrez plus ſervilement d'un pere qui penſoit bonnement que la nature lui avoit donné quelque empire ſur vous. Femme ! vous vous moquerez de votre époux ; plus de liens gênants ; chaque individu eſt libre, & n'eſt ſoumis qu'au joug politique...

O comme tout devient facile & naturel ! Ce qui enflammoit l'imagination de nos aïeux mélancoliques, eſt à peine un ſujet de plaiſanterie. Ces idées ſublimes, qui avoient égaré des têtes ardentes, qui leur avoient inſpiré ce fanatiſme opiniâtre qui tient à de fortes penſées, & qui fait peut-être les grands hommes, ne paroiſſent plus que ſur un ſtérile papier, où elles ſont jugées, non ſur leur degré d'élévation & de force, mais ſur l'expreſſion qui les habille & les décore. M. de la Harpe vous dira que Milton, Dante, Shakeſpear, &c. ſont des écrivains *monſtrueux*. Il eſt vrai que M. l'académicien eſt éloigné de cette *monſtruoſité*.

Ce beau même qui, comme une ſtatue inanimée & polie, n'avoit parlé qu'à l'ame, ne ſemble plus qu'une image intellectuelle, faite pour les rêveries des philoſophes. Mais le joli eſt revenu à ſon tour ; le joli a touché tous les ſens ; le joli eſt toujours chan-

mant, juſques dans ſes caprices. Il prête en effet des attraits à la volupté ; il eſt l'orateur des cercles ; il attache la curioſité ; il orne les talents de tous les avantages : toujours léger & différent de lui-même, il voit dans toutes ſes attitudes le goût préſider à ſa ſtructure délicate.

Il falloit toute l'étendue de nos lumieres pour donner une forme à cet enchanteur, qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la nature, qu'il imite, ou plutôt qu'il ſurpaſſe.

Qu'eſt-ce que la beauté ? Un rapport, une juſte proportion, une harmonie très-ſouvent froide & dénuée de graces. Le joli n'a pas beſoin d'être examiné ; il inſpire l'ivreſſe dès qu'il eſt apperçu : un ſoupir involontaire rend hommage à ſa perfection. Voyez ces petits chefs-d'œuvre gracieux, ces miniatures exquiſes, ces merveilles fragiles ; elles en ſont plus précieuſes, l'œil s'y fixe avec complaiſance, l'œil admire, & l'imagination, tout active qu'elle eſt, ſe trouve ſatisfaite, & ne conçoit rien au delà.

Tranſportons en idée dans nos villes un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie, & qui reparoiſſent encore ſur notre globe ſous les noms de *Tartares*, de *Hongrois*, &c. Vous appercevrez une haute ſtature, une large & forte poitrine, un menton qui nourrit une barbe

rude & épaiſſe, des bras charnus, une jambe fortement tendue, qui à chaque pas fait jouer un faiſceau de muſcles élaſtiques & ſouples. Cet homme eſt auſſi agile que robuſte. Il ſupporte la faim, la ſoif; il couche ſur la terre; il brave l'ennemi, les ſaiſons & la mort. Plaçons à ſes côtés cet élégant que les graces ont ſemblé careſſer en le formant; il exhale au loin une odeur d'ambre; ſon ſourire eſt doux, & ſes yeux ſont vifs. A peine ſon menton porte l'empreinte de la virilité; ſa jambe eſt fine & légere; ſes mains ſemblent créées, non pour les travaux de Mars, mais pour piller les tréſors de l'amour. La ſaillie étincele en ſortant de ſa bouche de roſe; il voltige comme l'abeille, & ne paroît formé que pour repoſer comme elle dans le calice des fleurs; il gronde le zéphyr, pour peu qu'il dérange l'édifice de ſa chevelure. Impatient, à peine s'arrête-t-il ſur une idée; ſon imagination eſt auſſi prompte, auſſi changeante que ſon être eſt ſémillant.

Eh bien! prononcez, gentils François, lequel des deux mérite la préférence? Avouez que le premier vous fera peur, autant que l'autre vous cauſera de plaiſir à voir ou à entendre.

Paſſons aux arts. On s'eſt donné, je crois, le mot pour admirer ces productions dramatiques, où les perſonnages ſont agités de mou-

vements convulsifs, où les passions sont peintes sous leurs vraies couleurs : cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majestueux qui regne dans nos grandes salles de spectacle. Mais, lorsqu'à table on veut appeller la gaîeté, encore plus nécessaire au bien-être que les vins les plus délicieux, récitera-t-on alors, comme faisoient les anciens, les morceaux tragiques de cet épouvantable Shakespear ou de ce triste Sophocle ? O que le temps est bien mieux employé ! Le rimeur plaisant, le chansonnier aimable l'emportent même sur les maîtres du Parnasse. Un couplet de chanson, un vaudeville, un madrigal, un petit conte, tiennent tous les esprits attentifs ; bons ou mauvais, on rit toujours, parce que le joli est le pere de la joie, & qu'il mérite la couronne, lorsque l'homme, rendu à lui-même, & dépouillé de sa robe, ose avouer ses goûts, ses caprices, & paroître ce qu'il est.

Légers Anacréons de nos jours, qui valez ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathylle, accourez, aimables frivolistes, & faites disparoître le sublime Homere, le divin Platon & tous ceux qui leur ressemblent !

Oui, le *joli* est le dieu aimable, unique, qui met en mouvement les facultés intérieures & leur donne un ressort, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le su-

blime ne ſont point rares ; ils abondent dans la nature ; nos yeux en ſont fatigués. Le ſublime eſt au ſein de cette immenſe forêt, dans ce déſert ſans bornes, dans les auguſtes ténebres de ce temple ſolitaire. Il ſe déploie ſur la voûte radieuſe du firmament ; il vole ſur les ailes des tempêtes ; il s'éleve avec ce volcan dont la flamme rouge & ſombre embraſe la nue ; il accompagne la majeſté de ces vaſtes débordements ; il regne ſur cet Océan qui joint les deux mondes ; il deſcend dans ces cavernes profondes où la terre montre ſes entrailles ouvertes & déchirées. Mais le joli, le joli, qu'il eſt rare ! Il ſe cache avec un ſoin égal à ſa gentilleſſe ; il faut le découvrir ; c'eſt-à-dire, ſavoir le reconnoître. Où ſe trouvent les yeux fins & exercés, qui ſont dans la confidence de ſes graces ? C'eſt une fleur paſſagere, qu'un rayon va brûler, qu'un ſouffle va détruire ; c'eſt à la main de l'homme à la cueillir, ſans flétrir ſon doux velouté ; c'eſt à elle ſeule qu'il appartient de compoſer le bouquet fait pour le ſein de la beauté.

C'eſt peu : l'homme unit ſon induſtrie à l'ouvrage de la nature, & ſoudain le goût de l'un ſurpaſſe l'orgueilleuſe création de l'autre. C'eſt alors qu'on voit naître ces parterres deſſinés, ces bocages ſoumis à l'ingénieux ciſeau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces eſtampes, ces ariettes & ces vers

étincelants qui mouſſent comme les perles liquides du Champagne.

Heureuſe nation, qui avez de jolis appartements, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires, qui priſez avec fureur ces charmantes bagatelles, puiſſiez-vous proſpérer long-temps dans vos jolies idées, perfectionner encore ce joli perſifflage qui vous concilie l'amour de l'Europe, & toujours merveilleuſement coëffés, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légere exiſtence !

CHAPITRE CCLV.

Les Convois.

Rembruniſſons nos pinceaux, il en eſt temps. Tout change, tout paſſe avec une effrayante rapidité, le ſon des cloches funebres me l'annonce. Cette population ira bientôt ſe fondre dans les cercueils ; ils ſont tout ouverts, ils attendent leur proie. Le magaſin eſt plein : on ſait que le nombre des victimes ne diminuera jamais. On a l'expérience journaliere que la mort frappe des coups prompts & inattendus ; mais il n'y a point de ville où le ſpectacle du tré-

pas faſſe moins d'impreſſion. On eſt accoutumé aux enterrements ; & qui veut être pleuré après ſa mort, ne doit pas mourir à Paris ; l'on y regarde paſſer un convoi avec une extrême indifférence.

Les prêtres & les foſſoyeurs comptent ſur des trépas périodiques ; ils connoiſſent les mois de l'année où la groſſe ſonnerie retentira plus fréquemment dans les airs, & ſavent quand les cierges du poids de deux livres ſortiront de la boutique de l'épicier. Les jurés crieurs reviennent exprès de la campagne, & développent d'avance la lugubre tenture. Les foſſes ſont creuſées & béantes.

Le *layetier*, fabricateur de notre dernier vêtement (*robe d'été*, *robe d'hiver*, a dit la Fontaine), a reçu ordre de l'égliſe, d'apporter un plus grand nombre de bieres. Le curé & les fabriques calculent, chacun de ſon côté, l'argent que produira la mortalité.

Dans les ſociétés, rien de ſi vrai à la lettre que ce petit dialogue d'une fable ancienne, inſéré depuis dans la comédie du Cercle. Monſieur un tel eſt mort. — Je coupe en cœur. — Cela eſt fâcheux aſſurément. — Vous jouez en trefle, Madame. — C'étoit un honnête homme ; de quoi eſt-il mort ? — Carreau. — Il s'eſt aviſé de mourir ſubitement... Et la partie continue ſans que la moindre altération ſe manifeſte ſur les

viſages : on a froncé les ſourcils par air ; mais le cœur eſt demeuré froid. La même indifférence attend ces ames indifférentes.

On devroit louer, comme les anciens, des pleureurs aux enterrements, puiſque nous ne verſons plus une ſeule larme à la mort de nos parents & de nos amis. Un homme apprend que ſa femme vient de ſe noyer ; il frappe du pied & dit : *Cela eſt bien déſagréable !*

Dans l'eſpace de cent années, il faut que deux millions cinq cents mille individus dépoſent leurs oſſements & leurs chairs alkaliſées ſur un point de ſix mille toiſes de circonférence ; & dans cet eſpace, trente cimetieres ſuffiſent pour recevoir ce grand nombre de cadavres. Chaque paroiſſe réclame ſes morts avec un ſoin jaloux, & il faut des diſpenſes pour aller pourrir un peu plus loin.

Certes il n'y a point de champ de bataille où la mort faſſe entendre d'une voix plus terrible & plus éclatante ces mots de la guerre : *ſoldats, ſerrez les rangs.* Les rangs ſont éclaircis à chaque inſtant par des coups auſſi rapides & auſſi inviſibles que ceux du boulet ; mais la fréquence des trépas répand une ſorte d'inſenſibilité qui des eſprits paſſe ſur les fronts.

Un convoi n'eſt pas une cérémonie triſte ; les riches ont un grand luminaire, toute l'argenterie de l'égliſe, une tenture qui ceint les

colonnes du temple, un poële richement brodé, un *de profundis* en faux bourdon : quatre-vingt prêtres en ſurplis blancs portent des cierges allumés, tandis que toutes les cloches en branle retentiſſent au loin dans les airs; on chante poſément les vêpres; un maître des cérémonies guide & place l'aſſemblée; un beau goupillon paſſe dans toutes les mains; on ſe range ſur une même ligne, on ſalue & l'on eſt ſalué avec preſque autant de grace que dans un ſallon.

Pour le pauvre, on le congédie avec quelques verſets des *laudes* ou des *matines*, à la pâle lueur de quatre cierges entamés, qui portent ſur des chandeliers de cuivre; on galoppe l'indiſpenſable *de profundis*, & ceux qui portent le cercueil & la croix de bois, courent d'un pas impatient & précipité le jeter dans la foſſe. Un petit goupillon, dont les barbes ſont rares & uſées, trempe dans un ſale bénitier où l'on a verſé l'eau bénite d'une main encore avare; le plus ſouvent il eſt à ſec, & la main du fils ou de l'ami, s'il lui en reſte un, ne peut arroſer que de ſes pleurs l'endroit où ſont dépoſées des cendres chéries. Le prêtre eſt déjà loin quand le fils ôte de ſes yeux le mouchoir humide; il ſe trouve ſeul ſur la tombe de ſon pere; & juſqu'au bedeau boiteux, tout a déſerté le cimetiere en murmurant contre la pauvreté du défunt & de celui qui l'enterre.

Les billets d'enterremens reſſemblent à des invitations ; *vous êtes prié d'aſſiſter*, &c. On trouve au bas : *de la part de Mad. ſa veuve ; de la part de M. ſon gendre.* On devroit y marquer l'âge du décédé ; mais il n'y a rien de ſi incivil à Paris, que de s'informer de l'âge des morts & de celui des vivans.

On paie toujours d'avance à l'égliſe le convoi, le ſervice & l'enterrement. On vous préſente un tarif tout imprimé : vous choiſiſſez combien vous voulez de prêtres, de cierges, de flambeaux, de chandeliers. Voulez-vous la petite ou la grande ſonnerie ? vous paierez tant ; *trois volées* pour la petite, *neuf* pour la grande ; *vous en aurez :*

Monſieur le mort, laiſſez-nous faire ;
Il ne s'agit que du ſalaire.

Tout cela ſe calcule : tant pour la préſence de M. le curé, &c.

Celui de S. Euſtache eſt beaucoup plus cher que celui de S. Pierre-aux-Bœufs, attendu qu'il eſt plus gros ſeigneur. Il n'enterre que les perſonnes de diſtinction : cinquante francs pour l'ouverture d'une foſſe ; *tant* pour les chantres qui glapiront quand on deſcendra le corps ; *tant* pour la garniture & le parement du maître-autel ; *tant* pour le petit chœur ou le grand chœur ; *tant* pour le confeſſeur ou ſon ſimulacre ; *tant* pour ſes gants blancs.

On ne viendra chercher le défunt que lorſque vous aurez délivré votre argent : il ne vous ſeroit pas permis d'acheter une biere chez un layetier ; l'égliſe en tient magaſin & doit ſeule vous la vendre ; c'eſt un accaparement, elle gagne ſur votre biere près de la moitié du prix intrinſeque.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier ſoupir, qu'on l'arrache encore chaud de ſon lit ; on ne cherche plus qu'à ſe débarraſſer de ſon corps. La loi terrible & fatale des vingt-quatre heures, regne impérieuſement dans cette derniere cataſtrophe de la vie humaine, comme dans les fictions théatrales qu'adore la nation. Elle ne ſe départira jamais de ces deux mauvaiſes & cruelles regles.

On fuit ; on abandonne le corps à un *vieillard*. Ce *vieillard* eſt un prêtre indigent & ſubalterne, qui garde un mort la nuit, & à qui l'on donne *vingt ſols & une bouteille de vin*. Il lit quelquefois à côté du cadavre, au lieu de l'office des morts, *Tibulle* ou la *Pucelle* : familiariſé avec le trépas, il veille indifféremment ſous ſon étole la beauté qui n'eſt plus & le vieillard qui a terminé ſa carriere ; le cierge funéraire ne l'attriſte pas : tandis que le bénitier eſt au pied du lit, il tire ſa bouteille cachée ſous un coin du linceul, & il abrege en la vuidant, les longues heures de la nuit.

Avant

Avant les vingt-quatre heures le corps ſera dépouillé, enveloppé d'un drap, cloué dans la biere, & porté dans le trou.

Le lendemain on ne diſtinguera plus ſon cercueil; quatre ou cinq nouveaux peſeront ſur le ſien: c'eſt ce qu'on peut voir, puiſqu'ils ſont le plus ſouvent à découvert; & l'œil, s'il en a le courage, a la permiſſion de les compter. Le foſſoyeur ne jetera de la terre deſſus que quand cette pyramide de tombeaux aura la proportion réquiſe; ils ne ſeront en terre proprement dit, que quand il y en aura un nombre ſuffiſant, & que le gouffre avide ſera entiérement rempli.

On s'eſt élevé contre cette précipitation inhumaine; mais les avertiſſements, ceux même des naturaliſtes, ne font rien ſur les uſages enracinés: plus ils ſont mauvais, plus ils ſont tenaces.

CHAPITRE CCLVI.

D'un Pauvre.

Mais peut-être n'y a-t-il pas auſſi de ville où les mourants ſoient plus diſpoſés à quitter la vie. Les deux extrêmes de la ſociété policée ne ſont pas heureux, l'un par l'ennui, & l'autre par la miſere. L'un a fatigué ſes

ſens, & ne retrouve plus le reſſort néceſſaire pour ſes jouiſſances. L'autre achete trop cher la courte & pénible ſatisfaction de ſes beſoins. Il eſt las de la vie dont le premier eſt dégoûté. A ce ſujet, je veux vous donner la narration ſuivante.

Dans le fauxbourg Saint-Marcel, lieu où par excellence dominent la miſere, le mauvais air, conſéquemment le mauvais pain, l'huile empoiſonnée, une fievre pourpreuſe, *brochant ſur le tout*, moiſſonnoit les pauvres par centaines. Ils n'avoient pas le temps de ſe faire traîner à l'Hôtel-Dieu. Les confeſſeurs ne ſortoient pas d'une maiſon, & l'extrême-onction deſcendoit du grenier au ſeptieme étage (1).

Les bras tomboient aux foſſoyeurs. Le cercueil bannal, depuis quinze jours, rouloit de porte en porte, & ne s'étoit pas trouvé vuide un ſeul inſtant. On avoit demandé un renfort pour exhorter les mourants; car la communauté des prêtres de la paroiſſe ne pouvoit plus y ſuffire. Vint un capucin vénérable: il entre dans une eſpece d'écurie baſſe, où ſouffroit une victime de la contagion. Il y voit un vieillard mori-

(1) Parce que le grenier en formoit le huitieme. J'ai fait cette note pour les Etrangers, qui n'auroient pas conçu comment on pouvoit deſcendre au ſeptieme étage.

bond, étendu ſur des haillons dégoûtants. Il étoit ſeul : une botte de paille lui ſervoit de couverture & d'oreiller ; pas un meuble, pas une chaiſe ; il avoit tout vendu, dans les premiers jours de ſa maladie, pour quelques gouttes de bouillon. Aux murs noirs & dépouillés pendoient ſeulement une hache & deux ſcies : c'étoit là toute ſa fortune, avec ſes bras, quand il pouvoit les mouvoir ; mais alors il n'avoit pas la force de les ſoulever. *Prenez courage, mon ami,* lui dit le confeſſeur ; *c'eſt une grande grace que Dieu vous fait aujourd'hui ; vous allez inceſſamment ſortir de ce monde, où vous n'avez eu que des peines.... Que des peines ?* reprit le moribond d'une voix éteinte. *Vous vous trompez ; j'ai vécu aſſez content, & ne me ſuis jamais plaint de mon ſort. Je n'ai connu ni la haine, ni l'envie : mon ſommeil étoit tranquille ; je me fatiguois le jour, mais je repoſois la nuit. Les outils que vous voyez me procuroient un pain que je mangeois avec délices, & je n'ai jamais été jaloux des tables que j'ai pu entrevoir. J'ai vu le riche plus ſujet aux maladies qu'un autre. J'étois pauvre, mais je me ſuis aſſez bien porté juſqu'à ce jour. Si je reprends la ſanté, ce que je ne crois pas, j'irai au chantier, & je continuerai à bénir la main de Dieu qui juſqu'à préſent a pris ſoin de moi.* Le con-

ſolateur étonné ne ſavoit trop comment s'y prendre avec un tel malade. Il ne pouvoit concilier le grabat avec le langage du mourant. Il ſe remit néanmoins, & lui dit: *Mon fils, quoique cette vie ne vous ait pas été fâcheuſe, vous ne devez pas moins vous réſoudre à la quitter; car il faut ſe ſoumettre à la volonté de Dieu..... Sans doute*, reprit le moribond d'un ton de voix ferme & d'un œil aſſuré, *tout le monde doit y paſſer à ſon tour. J'ai ſu vivre, je ſaurai mourir: je rends graces à Dieu de m'avoir donné la vie, & de me faire paſſer par la mort, pour arriver à lui. Je ſens le moment.... le voici..... Adieu, mon pere.*

Voilà le ſage, je crois; & cet homme, pendant qu'il vivoit, fut peut-être mépriſé du riche qui ne ſait point faire uſage de la vie, & qui ſe déſole en lâche lorſqu'il s'agit de mourir.

CHAPITRE CCLVII.

Aux Riches.

Uſez, uſez donc du moment qui vous reſte pour faire le bien; tout va fuir bientôt de vos mains. Soyez charitables, pour

ne point ſentir l'inévitable remords qui vous attend, ſi vous endurciſſez votre cœur. Entendez-vous les cris des néceſſiteux ? Ils vous redemandent la portion que vous retenez ſur leur ſubſiſtance, tandis que les excès vous tuent. Venez, approchez. Quel ſpectacle déplorable ! & ſi les maux vont toujours en croiſſant, quel ſera donc le ſort de cette ville ?

Ici, une malheureuſe mere, impuiſſante à nourrir ſon fils à la mamelle, voit ſon ſein épuiſé tromper la bouche affamée de l'enfant chéri, dont la débile exiſtence peſe à celle qui lui a donné le jour, & qui ne peut retarder que de quelques inſtants la mort prête à l'enlever. Là, l'homme vieilli à cinquante ans ſous le faix des travaux publics, n'a d'autre perſpective que la conſolation d'être reçu dans un hôpital pour y mourir. O vous ! qui nagez dans l'opulence, qui foulez ce même peuple ſous les pieds de vos chevaux, tandis que votre regard encore plus cruel plonge ſur lui avec dédain & orgueil, ne croyez pas que ſes maux ſoient ſans remedes : ne vous perſuadez pas que le malheur ſoit l'inévitable partage de la plus nombreuſe portion d'hommes. Voyez dans le bien commencé le bien qui reſte à faire, & ne penſez pas que les moyens manquent pour ſecourir l'humanité ſouffrante.

Il eſt peu d'hommes qui, en donnant aux pauvres, n'ait réflechi qu'il n'alloit pas aſſez loin, & que ſon ſuperflu appartenoit de droit & en entier aux indigents. Mais on étouffe cette voix ſecrete, qui eſt autant le cri de la juſtice que celui de la pitié. On s'étourdit, on étend ſon néceſſaire au-delà de ſes vraies dimenſions: on le ſent, on cherche à ſe le cacher; mais on s'avoue à ſoi-même qu'on n'a qu'une charité meſquine & imparfaite. Le trait de la vérité échappe à notre propre & ſecret aveu; tant la conſcience eſt un ſentiment profond, durable, armé contre nous-mêmes! On l'affoiblit, mais on ne l'éteint jamais.

Je laiſſe ceux qui me liront ſur cette réflexion, perſuadé que, s'ils la négligent, elle s'élevera un jour d'une maniere terrible contre eux, & au moment où ils voudroient avoir accompli le bien qu'il ſera trop tard de vouloir faire. Je les préviens qu'il n'y aura plus alors que l'idée conſolante d'avoir été humains, ſecourables, qui applanira pour eux ce paſſage ſi redoutable pour quiconque n'a pas obéi à cette voix intime, notre premier & incorruptible juge.

CHAPITRE CCLVIII.

Suicide.

Ferai-je ici le tableau du ſombre déſeſpoir? Dirai-je pourquoi l'on ſe tue à Paris depuis environ vingt cinq ans? On a voulu mettre ſur le compte de la philoſophie moderne ce qui n'eſt au fond, je l'oſerai dire, que l'ouvrage du gouvernement. La difficulté de vivre, & d'un autre côté le jeu & les loteries trop autoriſées, voilà ce qui occaſionne les nombreux ſuicides, dont on n'entendoit preſque pas parler autrefois. Les impôts ne diminuent point; les droits d'entrées ſont toujours épouvantables. On a gêné le commerce intérieur, ou plutôt il n'exiſte pas, tant il eſt ſurchargé d'entraves. Les douanes le fatiguent & le repouſſent; on a deſſéché ſucceſſivement toutes les branches nourricieres; on a tout fait paſſer dans la main du roi, argent, charges, priviléges, maîtriſes, &c. Les agents de la finance moderne, calculateurs impitoyables, ſemblables aux vampires qui vont encore ſucer les morts, donnent le dernier coup de cabeſtan ſur un peuple déjà mis au preſſoir. A la longue, tant de fardeaux accumulés

le font ſuccomber. Les éternelles loix prohibitives enchaînent l'induſtrie ; on lui a ôté ſon reſſort.

Ceux qui ſe tuent, ne ſachant plus comment exiſter, ne ſont rien moins que des philoſophes : ce ſont des indigents, las, excédés de la vie, parce que la ſubſiſtance eſt devenue pénible & difficultueuſe.

Quand rendra-t-on à la conſommation des denrées un cours plus facile ? Quand le miniſtere, ſemblable à l'enfant qui fait un bouquet de la fleur de l'arbre, ſans s'embarraſſer du fruit, ceſſera-t-il de taxer des denrées, c'eſt-à-dire, d'aller contre ſes propres intérêts ? car ſi le peuple n'eſt pas nourri avec une certaine abondance, comment pourra-t-on compter ſur la force, ſur la ſanté, ſur l'attachement des citoyens ? Les Pariſiens ſeront énervés, & la plupart ſe refuſeront à reproduire leurs ſemblables (1).

La police a ſoin de dérober au public la connoiſſance des ſuicides. Quand quelqu'un s'eſt homicidé, un commiſſaire vient ſans robe, dreſſe un procès-verbal ſans le moindre éclat, & oblige le curé de la paroiſſe à enterrer le mort ſans bruit. On ne traîne plus ſur la claie ceux que des loix ineptes

(1) De là le proverbe : *Enfant de Paris, mauvaiſe nourriture.*

pourſuivoient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un ſpectacle horrible & dégoûtant, qui pouvoit avoir des ſuites dangereuſes, dans une ville peuplée de femmes enceintes.

Le nombre des ſuicides peut monter, année commune, à cent cinquante perſonnes. La ville de Londres n'en fournit pas autant, quoique beaucoup plus peuplée; & de plus la conſomption eſt chez les Anglois une véritable maladie, qui n'exiſte point à Paris. Cette comparaiſon nous diſpenſe de toute autre réflexion.

A Londres, c'eſt donc le riche qui ſe tue, parce que la *conſomption* attaque l'Anglois opulent, & que l'Anglois opulent eſt le plus capricieux des hommes, conſéquemment le plus ennuyé. A Paris, les ſuicides ſe trouvent dans les claſſes inférieures, & ce crime ſe commet le plus ſouvent dans des greniers, ou dans des chambres garnies.

Pluſieurs ſuicides ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au lieutenant de police, afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompenſe cette attention, en ordonnant leur ſépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort; & dans mille ans d'ici, ceux qui écriroient l'hiſtoire d'après ces papiers, pourroient révoquer en doute ce que j'avance ici: mais il n'eſt que trop vrai que le ſuicide

eſt plus commun aujourd'hui à Paris que dans toute autre ville du monde connu.

CHAPITRE CCLIX.

Filets de Saint-Cloud.

Les corps des malheureux qui ſe noient n'ont pas tous l'avantage d'avoir le vaſte & ſuperbe Océan pour tombeau, ainſi qu'ils s'en étoient flattés. Ils s'arrêtent, excepté pendant les temps de glaces, *aux filets de Saint-Cloud*; & celui qui a cru pouvoir s'échapper de ce monde ſans laiſſer aucune trace, eſt reconnu : ſes reſtes viennent atteſter à la *morne* ſon crime, ſon infortune & ſon erreur.

Dans une fête publique que l'on donna, il y a trente-deux ans environ, ſur le bord de la Seine, gonflée par les groſſes eaux, le déſordre & l'intempérance ayant fait tomber dans la riviere pluſieurs perſonnes, le nombre s'en trouva ſi conſidérable, qu'on leva les *filets de Saint-Cloud*, afin que rien n'atteſtât la multitude des malheureuſes victimes.

On trouve ſouvent dans ces filets les plus ſinguliers débris, que le haſard entaſſe pêle-mêle, & que la Seine a chariés de la capi-

tale. On dit que cela ne laiſſe pas que de former un revenu pour ceux qui en ont l'adminiſtration & le bénéfice.

CHAPITRE CCLX.

Capitaliſtes.

Le peuple n'a plus d'argent ; voilà le grand mal. On lui ſoutire ce qui lui en reſte, par le jeu infernal d'une loterie meurtrière & par des emprunts d'une ſéduction dangereuſe, qui ſe renouvellent inceſſamment. La poche des capitaliſtes & de leurs adhérents recele au moins la ſomme de ſix cents millions. C'eſt avec cette maſſe qu'ils jouent éternellement contre les citoyens du royaume. Leurs porte-feuilles ont fait ligue, & cette ſomme ne rentre jamais dans la circulation.

Stagnante, pour ainſi dire, elle appelle encore les richeſſes, fait la loi, écraſe, abyme tout concurrent, eſt étrangere à l'agriculture, à l'induſtrie, au commerce, aux arts. Conſacrée à l'agiotage, elle eſt funeſte, & par le vuide qu'elle cauſe, & par le travail obſcur & perpétuel dont elle ſolle la nation. Il faut que dans cinq ou ſix années l'argent paſſe tout entier, par une opération

violente & forcée, dans la main de ces capitaliſtes, qui s'entr'aident pour dévorer tout ce qui n'eſt pas eux.

Et néanmoins on taxe les arts, on met un impôt ſur l'induſtrie, on fait payer le commerce, l'on demande de l'argent à un homme qui travaille. Puiſque l'on n'entend plus que ce mot de l'*argent*, de l'*argent*, encore de l'*argent*, qu'on laiſſe donc les moyens d'amaſſer de l'*argent*; que tous ſoient appellés à morceler, à couper, à dépecer la maſſe énorme des métaux monnoyés, qui réſident dans un petit nombre de mains; favoriſez tout ce qui peut creuſer les canaux par où ce métal ſi attendu doit ſe répandre, au lieu de faire des loix, des ſtatuts, des réglements bizarres, des prohibitions éternelles. Quand tout ſe fait avec de l'argent, n'attendez pas que des vertus purement patriotiques germent ſur le ſol de la miſere & de l'indigence.

CHAPITRE CCLXI.

L'Hôtel des Fermes.

Je ne paſſe point devant l'hôtel des fermes, ſans pouſſer un profond ſoupir: je me dis, là s'engouffre l'argent arraché avec violence

de toutes les parties du royaume, pour qu'après ce long & pénible travail, il rentre altéré dans les coffres du roi. Quel marché ruineux, quel contrat funeſte & illuſoire a ſigné le ſouverain ! Il a conſenti à la miſere publique, pour être moins riche lui-même. Je voudrois pouvoir renverſer cette immenſe & infernale machine, qui ſaiſit à la gorge chaque citoyen, pompe ſon ſang ſans qu'il puiſſe réſiſter, & le diſpenſe à deux ou trois cents particuliers qui poſſedent la maſſe entiere des richeſſes. Chaque plume de commis eſt un tube meurtrier qui écraſe le commerce, l'activité, l'induſtrie. La ferme eſt l'épouvantail qui comprime tous les deſſeins hardis & généreux. On ne ſonge plus, dans cette anarchie, qu'à ſe jeter du parti des voleurs ; & l'horrible finance ſe ſoutient par ſes déprédations même. Là, enfin on tient école publique de pillages raffinés ; là on offre des plans plus oppreſſifs les uns que les autres.

La finance eſt le ver ſolitaire qui énerve le corps politique. Ce ver abſorbe les principaux ſucs, fait naître de fauſſes faims, & tue enfin le ſein qui le renferme.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on a voulu abſoudre la finance, parce qu'elle gagne moins aujourd'hui qu'autrefois ; mais il faut bien que ſes gains ſoient encore immenſes, puiſqu'elle bataille ſi vigoureuſement pour le maintien de ſes opérations.

Puiſſent les aſſemblées provinciales, le plus bel établiſſement de notre ſiecle, le plus propre à amener le bien le plus grand & le plus deſiré, miner ce corps financier, auteur de tant de maux & de déſordres! C'eſt quand il ſera tombé, que l'on s'étonnera qu'il ait pu ſubſiſter ſi long-temps au déſavantage du ſouverain & de la nation. L'homme qui a préparé ce grand bienfait, peut être sûr que ſa mémoire ne périra point, & qu'il obtiendra ſa place parmi les noms que l'on prononce avec reconnoiſſance & reſpect. Il eſt inconteſtable que voilà ce qu'il a fait de mieux. Le reſte! Ah!

CHAPITRE CCLXII.

Mont de Piété.

On vient enfin d'établir un *mont de piété*, qu'ailleurs on nomme *lombard*; & l'adminiſtration, par ce ſage établiſſement ſi long-temps deſiré, a porté un coup mortel à la barbare & âpre furie des voraces uſuriers, toujours acharnés à dépouiller les néceſſiteux. Les agioteurs maſqués, qui cachoient leurs opérations vexatoires, ſe ſont vu forcés dans leurs inviſibles retranchements. Il faut qu'ils

renoncent à un commerce illégitime, dont la trop puiſſante amorce étouffoit toute ſpéculation généreuſe, toute entrepriſe magnanime; car on ne ſavoit plus que tourmenter l'argent, pour achever la ruine de celui qui en étoit affamé.

Rien ne prouve mieux le beſoin que la capitale avoit de ce *lombard*, que l'affluence intariſſable des demandeurs. On raconte des choſes ſi ſingulieres, ſi incroyables, que je n'oſe les expoſer ici avant d'avoir pris des informations plus particulieres, qui m'autoriſent à les garantir. On parle de *quarante tonnes remplies de montres d'or*, pour exprimer ſans doute la quantité prodigieuſe qu'on y en a porté. Ce que je ſais, c'eſt que j'ai vu ſur les lieux ſoixante à quatre-vingts perſonnes qui, attendant leur tour, venoient faire chacune un emprunt qui n'excédoit pas *ſix livres*. L'un portoit ſes chemiſes, celui-ci un meuble; celui-là un débris d'armoire; l'autre ſes boucles de ſouliers, un vieux tableau, un mauvais habit, &c. On dit que cette foule ſe renouvelle preſque tous les jours, & cela donne une idée non équivoque de la diſette extrême où ſont plongés le plus grand nombre des habitants.

Que donneroit-on à un auteur pauvre & ayant du génie, qui porteroit un manuſcrit, par exemple, *l'Eſprit des loix*, ou *l'Hiſtoire du commerce des deux Indes*, ou *l'E-*

mile, non imprimés ? Qu'en diroit l'huiſſier-priſeur ? A quel taux mettroit-il l'ouvrage ?

L'opulence emprunte de même que la pauvreté. Telle femme ſort d'un équipage, enveloppée dans ſa capote, & y dépoſe pour vingt-cinq mille francs de diamants, pour jouer le ſoir. Telle autre détache ſon jupon, & y demande de quoi avoir du pain.

Le mont de piété a fait tomber les diamants, parce que c'eſt la premiere choſe qu'on y a miſe en gage, & inſenſiblement on a vu les perſonnes les plus riches ne plus figurer avec ce brillant ſuperflu. Il y a eu enſuite dans cette privation des motifs très-reſpectables, & qui nous ſont connus. Plus d'un ſervice important a été rendu ſur ces objets d'un luxe dont il eſt facile de ſe paſſer. Les femmes ont donné cet exemple : le ſentiment d'avoir fait une bonne action peut dédommager amplement leur ame ſenſible de cette frêle & petite jouiſſance. On aſſure que le tiers des effets ne ſont pas retirés : nouvelle preuve de l'étrange diſette de l'eſpece monnoyée. Les ventes qui ſe font, offrent beaucoup d'objets de luxe à un bas prix ; ce qui peut faire un peu de tort aux petits marchands : mais d'ailleurs il n'eſt pas mauvais que ces objets-là, qui avoient une valeur démeſurée, perdent aujourd'hui de leur taux inſenſé.

Il s'eſt déjà gliſſé, dit-on, des abus dans

cette adminiſtration : on rudoie un peu trop le pauvre peuple, on priſe les objets offerts par l'indigent à un trop vil prix ; ce qui rend le ſecours preſqu'inutile. Il faudroit que le ſentiment de la charité dominât entiérement, & l'emportât ſur de futiles & vaines conſidérations. Il ne ſeroit pas difficile de faire de cet établiſſement le *temple de la miſéricorde*, généreuſe, active & compatiſſante. Le bien eſt commencé ; pourquoi ne s'acheveroit-il pas de maniere à ſatisfaire ſur-tout les plus infortunés ?

CHAPITRE CCLXIII.

Monopole.

Un homme s'empare d'une eſpece de denrée en entier : alors il fait la loi tyranniquement. Voilà où le commerce devient dangereux, oppreſſif. C'étoit originairement un échange équitable ; il n'y a plus de proportion, elle eſt rompue ; une partie des contractants eſt écraſée ; ce n'eſt plus un commerce, c'eſt un monopole, je ſuis violenté.

Cet homme tyrannique me vend la choſe plus qu'elle ne vaut, parce qu'il la poſſede ſeul : il doit être puni par les loix.

Mais ſi cette marchandiſe eſt de premiere néceſſité ; ſi c'eſt du pain, du vin, des légumes, de l'huile, &c. il eſt mon véritable aſſaſſin. Qu'on entaſſe les ſophiſmes, que les économiſtes viennent me prouver que le bled eſt à lui, & qu'il eſt libre d'y mettre un prix arbitraire ; ce vendeur ſera toujours un barbare : il me voit ſouffrir, & il augmente le marché ſuivant ; il fait la famine & il en rit.

Il ſera puni, me dira-t-on, il ſe trompera tôt ou tard dans ſes calculs. Mais ſes ſpéculations erronées auront été bien plus dangereuſes pour moi que pour lui ; car, s'il perd ſon argent, moi j'aurai perdu la vie.

Non : tant que les hommes ſeront avides, intéreſſés, inſenſibles, il ne faut pas que les denrées de premiere néceſſité ſoient abandonnées aux noirs projets de l'avarice. Il eſt ridicule & honteux de livrer à l'étranger pour trente ſols de plus ſur un ſetier, le bled que j'ai vu croître ſous mes yeux ; le citoyen doit être nourri, & de préférence, des productions de ſon ſol.

Les monopoles, tantôt ſur les œufs, tantôt ſur les légumes, tantôt ſur les fruits, tantôt ſur les épices, ne ſont que trop fréquents dans la capitale, & l'on pourroit accuſer les ſuppôts de la police de complicité ; car elle n'a pas toujours été aſſez vigilante à réprimer ces indignes abus, qui affament

la partie indigente du peuple & lui font déteſter l'exiſtence.

Quelquefois les hommes en place ne rougiſſent pas de prêter & d'avancer leur argent pour ces opérations abominables. Sous le voile qui les couvre, & qu'ils croient impénétrable, ils jouiſſent des fruits infames de leur avarice. Ce crime devenu commun, a flétri des noms juſqu'alors reſpectés; c'eſt un nouveau forfait de l'opulence, & preſqu'inconnu avant ce ſiecle. J'ai vu arrher & accaparer les choux, les poires & même les laitues.

Voici quatre vers ſur les monopoleurs, par M. Dorat, qui m'ont toujours beaucoup plû.

Ils engloutiſſent tout par un trafic honteux;
Souvent même leurs mains, par de lâches adreſſes,
Détournent de Cérès les ſolides richeſſes,
Et la fertilité diſparoît devant eux.

CHAPITRE CCLXIV.

Le Regrat.

Le *regrat* eſt encore ce qui tue la partie indigente des habitants de la capitale. Cette malheureuſe portion achete les denrées beaucoup plus cher, & n'a que le rebut des au-

tres citoyens. N'ayant pas le moyen de faire quelques modiques avances pour ſes proviſions annuelles, elle paie le double de ce que valent les choſes. Tout augmente d'un tiers au moins pour cette claſſe infortunée qui eſt obligée d'avoir recours à de petits marchands qui revendent en détail ce qu'ils ont déjà acheté en détail.

Ainſi le cordonnier, le maçon, le tailleur, le porte-faix, le journalier, &c. paient le vin, le bois, le beurre, le charbon, les œufs, &c. à un bien plus haut prix que le duc d'Orléans & le prince de Condé. Ce n'eſt point là aſſurément le chef-d'œuvre de la ſociété. On ne ſonge point à diminuer ces abus qui empêchent le peuple d'être nourri. L'homme qui a trois millions de revenu, a les comeſtibles à bien meilleur marché. Le vin qu'il boit eſt excellent, & ne lui coûte pas plus cher que le vin que l'homme du peuple eſt obligé d'acheter au cabaret; car il faut apprendre à l'étranger qu'à chaque repas l'homme du peuple achete ſa chétive ration de vin, n'ayant le plus ſouvent ni cave, ni carafon, ni argent pour en avoir une petite proviſion. *Au plus pauvre la beſace.* Plus on eſt indigent, plus l'indigence vous mine & vous ronge.

Le ſel, par exemple, que l'on vend par regrat au peuple *treize ſols la livre* (1) eſt

(1) Treize ſols une livre de ſel! tandis que

non-seulement falsifié dans son origine, mais de plus rempli de mille ordures qui en composent près de la moitié. La ferme oblige, pour ainsi dire, ces *regratiers*, à empoisonner les malheureux consommateurs, en leur vendant à eux-mêmes ce sel treize sols: ils n'ont d'autre expédient que de le gâter pour y trouver leur compte; ils y versent de l'eau, ils y mêlent du sable & des ordures. Un abus aussi intolérable est public.

La ferme est donc coupable d'empoisonnement; car ce sel analysé offre des matieres étrangeres, & cette falsification dangereuse est l'œuvre de la cupidité financiere. Comment l'ame ne se souleveroit-elle pas d'horreur contre ces pitoyables ennemis des citoyens, qu'on rencontre à chaque pas, pervertissant tout, gênant tout, & voulant encore se dérober à la flétrissure qu'ils méritent?

Le vin que l'on vend dans les cabarets en détail, est de même falsifié; & l'on n'a pas encore vu pendre un marchand de vin pour avoir tué de cette maniere ses compatriotes. On met aux galeres le contrebandier qui ne corrompt pas les denrées qu'il vend.

Il n'est malheureusement que trop aisé

---

la nature le donne à notre royaume presque pour rien.

de falsifier des boissons telles que le vin, le cidre, l'eau-de-vie. Le marchand enfermé dans son cellier, compose secrétement ces mixtions, y coule la litharge, ou par avarice ou par ignorance. Ces procédés frauduleux & toujours criminels ne sont pas assez rigoureusement réprimés par la police, qui s'endort ou s'oublie sur un article aussi important.

Enfin, les farines gâtées ont été distribuées quelquefois de force aux boulangers des fauxbourgs, parce que l'administration qui avoit fait *magasin de farines* quand elles furent endommagées par plusieurs accidents, ne voulut pas perdre ses avances, & força le peuple à manger ce bled pourri (1).

Le commerce des bleds est donc bien dangereux dans les mains des hommes puissants : ils en font payer aux autres erreurs ou les revers. *Si je deviens marchand, qui fera le métier de roi ?* disoit un souverain à qui l'on proposoit un acaparement.

(1) Ceci s'est passé sous le regne précédent.

CHAPITRE CCLXV.

Falſifications.

On devroit donc éclairer de plus près toutes les opérations des meuniers, boulangers, marchands de vin, épiciers, regratiers, &c. parce qu'il s'y mêle perpétuellement des fraudes qui pour la plupart nuiſent à la ſanté des citoyens. L'invigilance de la police à cet égard mérite qu'on lui en faſſe des reproches; mais ſouvent auſſi les préſents que ces falſificateurs font aux ſubalternes prépoſés, leur aſſurent une impunité dangereuſe. Quoi de plus important néanmoins à ſurveiller avec vigueur, que ce qui contribue à la ſanté publique?

On pourſuit avec vigilance les voleurs de mouchoirs, & l'on ne pourſuivroit pas de même celui qui m'empoiſonne? Quelle contradiction!

CHAPITRE CCLXVI.

Mendiants.

Et comment voulez-vous, à la ſuite de tant d'abus trop accrédités, que cette ville, qu'on appelle *ſuperbe*, ne pullule pas de mendiants ? L'œil de l'étranger eſt toujours déſagréablement frappé de leur nombre, & il ne revient point de ſa ſurpriſe. Autant de mendiants, autant de taches dans la légiſlation d'un peuple. Il ne faut pas pour cela les étouffer comme on a fait dans ce qu'on nomme *dépôts*. C'eſt une cruauté abominable & gratuite.

On n'a pas aſſez cherché les moyens de remédier à cet épouvantable déſordre ; ce qui déshonorera infailliblement nos magiſtrats, s'ils ne s'occupent de cet objet. On leur a propoſé pluſieurs plans également bons ; ils n'ont plus qu'à choiſir.

Il paroît que chez les anciens il y avoit des pauvres, mais point d'indigents. On voit que les eſclaves avoient leurs habits, leurs tables, leurs lits : il n'eſt point dit dans aucun auteur, qu'on rencontrât dans les villes de ces objets ſales & dégoûtants, qui déterminent violemment la pitié, ou repouſſent

la main charitable. La mal-propreté, rongée de vermine, ne couroit pas les rues avec des gémiſſements qui déchirent l'oreille, & des plaies qui épouvantent les yeux.

Ces abus ſont incorporés avec la légiſlation, plus occupée à conſerver les grandes fortunes que les petites. Les grands propriétaires, quoi qu'en diſent les ſyſtêmes nouveaux, ſont funeſtes. Ils peuplent la terre de forêts, puis de biches & de daims : ils s'épuiſent en jardins fleuriſtes, & l'oppreſſion des riches va toujours écraſant la partie la plus malheureuſe.

On a traité les pauvres, en 1769 & dans les trois années ſuivantes, avec une atrocité, une barbarie qui feront une tache ineffaçable à un ſiecle qu'on appelle *humain* & *éclairé*. On eût dit qu'on en vouloit détruire la race entiere, tant on mit en oubli les préceptes de la charité. Ils moururent preſque tous dans les *dépôts*, eſpece de priſons où l'indigence eſt punie comme le crime.

On vit des enlevements qui ſe faiſoient de nuit par des ordres ſecrets. Des vieillards, des enfants, des femmes perdirent tout-à-coup leur liberté, & furent jetés dans des priſons infectes, ſans qu'on fût leur impoſer un travail conſolateur. Ils expirerent en invoquant en vain les loix protectrices & la miſéricorde des hommes en place.

Le prétexte étoit, que l'indigence eſt

voiſine du crime, que les ſéditions commencent par cette foule d'hommes qui n'ont rien à perdre; & comme on alloit faire le commerce des bleds, on craignit le déſeſpoir de cette foule de néceſſiteux, parce qu'on ſentoit bien que le pain devoit augmenter. On dit, *étouffons-les d'avance*; & ils furent étouffés: on n'imagina pas d'autres moyens.

Ces horreurs ont ceſſé en grande partie. On ne ſauroit en accuſer que des ſubalternes avides, qui outre-paſſent le pouvoir, & qui, frappent ſur le pauvre ſans défenſe, croyant bien remplir leur emploi par les moyens les plus extrêmes & les plus ſéveres.

En général, ceux qui travaillent de leurs bras, ne ſont pas aſſez payés, vu la difficulté de vivre dans la capitale: ce qui précipite dans la honteuſe mendicité des hommes las de tourmenter leur exiſtence preſqu'infructueuſement.

Le voyageur, dont le premier coup-d'œil juge beaucoup mieux que le nôtre corrompu par l'habitude, nous répétera que le peuple de Paris eſt le peuple de la terre qui travaille le plus, qui eſt le plus mal nourri, & qui paroît le plus triſte. L'Eſpagnol ſe procure à bon marché la nourriture & le vêtement: enveloppé dans ſon manteau & couché au pied d'un arbre, il dort & végete paiſiblement. L'Italien s'abandonne à un doux re-

pos, qu'interrompt un léger travail, & ouvre ſon ame aux délices journalieres de la muſique. L'Anglois bien nourri, fort & robuſte, heureux & libre dans les tavernes, reçoit tout les fruits de ſon active induſtrie, & en jouit perſonnellement. L'Allemand boit, fume & s'engraiſſe ſans ſoucis. Le Suédois hume l'eau-de-vie de grains. Le Ruſſe, ſans prévoyance fâcheuſe, trouve une ſorte d'abondance dans l'eſclavage. Mais le Pariſien pauvre, courbé ſous le poids éternel des fatigues & des travaux, élevant, bâtiſſant, forgeant, plongé dans les carrieres, perché ſur les toîts, voiturant des fardeaux énormes, abandonné à la merci de tous les hommes puiſſants, & écraſé comme un inſecte dès qu'il veut élever la voix, ne gagne qu'avec peine & à la ſueur de ſon front une chétive ſubſiſtance qui ne fait que prolonger ſes jours, ſans lui aſſurer un ſort paiſible pour ſa vieilleſſe.

CHAPITRE CCLXVII.

Mendiants valides.

Mais s'il eſt pluſieurs mendiants que la miſere force à tendre la main, & qui, affaiſſés ſous le poids du malheur, ont dans

le geſte l'abattement de la vraie douleur, & dans les yeux le feu ſombre du déſeſpoir, il eſt auſſi un grand nombre de gueux hypocrites, qui par des gémiſſements impoſteurs & des infirmités factices, ſurprennent votre libéralité, & trompent votre compaſſion.

D'une voix artificielle, plaintive & monotone, ils articulent en traînant le nom de Dieu, & vous pourſuivent dans les rues avec ce nom ſacré; mais ces miſérables ne craignent ni ſa juſtice ni ſa préſence. Ils mentent à chaque paſſant: entretenus par les aumônes, ils font ſemblant d'être ſouffrants, mutilés, pour ſe dérober au travail qu'ils déteſtent.

On a vu jadis des poltrons ſe couper le pouce, pour ſe diſpenſer d'aller à la guerre. Eux, ils ſe couvrent de plaies hideuſes, pour attendrir le peuple; mais quand la nuit vient, ſuivez ces vagabonds dans le cabaret reculé de quelque fauxbourg, lieu du rendez-vous: vous verrez tous ces eſtropiés, droits & diſpos, ſe raſſembler pour leurs bruyantes orgies. Le boîteux a jetté ſa béquille, l'aveugle ſon emplâtre, le boſſu ſa boſſe de crin; le manchot prend un violon; le muet donne le ſignal de l'intempérance effrénée. Ils boivent, ils chantent, ils hurlent, ils s'enivrent; la licence la plus débordée regne dans ces aſſemblées. Ils ſe vantent des impôts préle-

vés ſur la ſenſibilité publique, de la violence qu'ils font aux ames compâtiſſantes & crédules. Ils ſe communiquent leurs ſecrets; ils répetent leurs rôles lamentables avec des éclats de rire licencieux. La communauté de femmes eſt en uſage, comme à Lacédémone, parmi ces miſérables qui, dans une égalité ſcandaleuſe, ne reconnoiſſent aucun principe, & ont dépouillé ces ſentiments de pudeur qui ſemblent innés dans tous les hommes policés.

Ils ſe félicitent de ſubſiſter ſans rien faire, de partager tous les plaiſirs de la ſociété, ſans en connoître les charges. Les enfants qui proviennent de ces commerces infames & illicites, ſont adoptés par les premiers d'entre eux, qui ont beſoin d'un objet innocent pour exciter la pitié publique. Ils dreſſent leur voix enfantine à l'accent de la mendicité; & à meſure que l'enfant grandit, il transforme en métier la funeſte éducation qu'on lui a donnée.

Lorſqu'ils manquent d'enfants, ces miſérables enlevent ceux d'autrui: alors ils contournent & diſloquent leurs membres pour leur donner ce qu'ils appellent *des jambes & des bras de Dieu.*

Cet infame & criminel métier enrichiſſoit autrefois plus qu'il n'enrichit aujourd'hui, vu la ſévérité de la police ſur cet article. On a vu des mendiants donner trente & qua-

rante mille francs en mariage à leurs filles, & vivre chez eux très-commodément, après avoir *râlé* une journée entiere pour attirer des aumônes abondantes.

Mais comment oſe-t-on punir la mendicité, lorſqu'on voit celle des ordres religieux, revêtue d'une apparence légale, &, pour ainſi dire, conſacrée ? Ces ordres ſont riches, & ne mendient, dit-on, que par humilité ; mais l'exemple n'eſt-il pas dangereux ? & comment peut-on établir une différence entre des fainéants vêtus d'un froc, & des fainéants de profeſſion, qui ſubſiſtent de la charité publique ?

Toutes ces filles qui, le ſoir, vous offrent leurs appas pour une légere rétribution, peuvent être conſidérées comme de jeunes mendiantes ; car elles ſont encore plus affamées que libertines. Elles vous demandent votre argent plutôt que vos careſſes.

CHAPITRE CCLXVIII.

Néceſſiteux.

Il n'eſt preſque pas poſſible, dans la ſituation actuelle de notre gouvernement, qu'il ne ſe trouve un grand nombre de coupables, parce qu'il y a une foule de *néceſſiteux* qui

n'ont qu'une exiſtence précaire, & que la premiere loi eſt qu'il faut vivre. L'horrible inégalité des fortunes, qui va toujours en augmentant, un petit nombre ayant tout & la multitude rien; les peres de famille dépouillés de leur argent par la voie trop ſéduiſante des loteries & rentes viageres, fléau moderne, & ne laiſſant preſque plus à leurs enfants que des contrats en parchemin annullés à leur décès; le fardeau de la miſere, la dureté inſolente du riche qui marchande la ſueur & la vie du manouvrier, les entraves miſes à l'induſtrie, les impôts multipliés, le déplacement & l'incertitude des états, le défaut de circulation, le hauſſement prodigieux des denrées, les routes du commerce obſtruées, tout précipite l'infortune dans un inévitable déſordre.

Arrivent les loix pénales, entourées de bourreaux; mais on corrige rarement le mal qu'on n'a point ſu prévoir. Les potences, les échafauds, les roues, les galeres, inutiles vengeances! Les mêmes délits recommencent, parce que la ſource n'en a pas été fermée: il en eſt de même de ces plaies, qui verſent toujours un ſang corrompu, parce qu'on n'attaque point la maſſe infectée.

Pluſieurs riches ne ſont pas devenus plus humains. L'injuſte diſtribution de la propriété a été maintenue par les loix même & par les ſupplices. Les coupables ont eu la tenta-

tion qui naiſſoit de leur ſituation : leurs beſoins n'ont point changé. Ils auroient été fideles obſervateurs des loix, ſi les loix les euſſent protégés en quelque choſe : mais leurs mains étant vuides, la loi les repouſſoit. La faim d'un côté, de l'autre des peines atroces les tenoient en ſuſpens. Jugez de l'impérieuſe & cruelle néceſſité, puiſqu'ils ont haſardé leur vie. Je ne parle point ici de ces crimes atroces & réfléchis qu'enfantent la vengeance & la trahiſon, mais de ces crimes hardis qui exigent le partage des biens. C'eſt la ſociété qui a commencé le mal, parce qu'elle n'a pas aſſez travaillé pour la ſubſiſtance commune, que tous ont droit d'attendre ; & le malheureux qui monte ſur l'échafaud, me paroît toujours accuſer un riche.

CHAPITRE CCLXIX.

L'Hôtel-Dieu.

J'irai à l'hôpital, s'écrie le pauvre Pariſien ; *mon pere y eſt mort, j'y mourrai auſſi* ; & le voilà à moitié conſolé. Quelle abnégation ! Quelle profonde inſenſibilité !

Cruelle charité que celle de nos hôpitaux ! Fatal ſecours, appât trompeur & funeſte !

Mort cent fois plus triſte & plus affreuſe que celle que l'indigent recevroit ſous ſon toît, abandonné à lui-même & à la nature ! La maiſon de Dieu ! & on oſe l'appeller ainſi ! Le mépris de l'humanité ſemble ajouter aux maux qu'on y ſouffre. Le médecin, le chirurgien ſont payés ; d'accord : les remedes ne coûtent rien ; je le ſais : mais on couchera le malade à côté d'un moribond & d'un cadavre ; on lui mettra le ſpectacle de la mort ſous les yeux, lorſque les angoiſſes de la terreur pénétreront déjà ſon ame épouvantée... La maiſon de Dieu ! On le plongera dans un air rempli de miaſmes putrides ; on le ſoumettra à un deſpotiſme qui n'écoutera ni le cri de ſa douleur, ni ſes repréſentations, ni ſes plaintes ; on ne lui donnera perſonne pour le conſoler, pour l'affermir ; on ſera indifférent à l'enlever comme mort ou comme convaleſcent : la pitié même ſera aveugle & meurtriere ; car elle n'aura plus ce qui la caractériſe, la compaſſion profonde, l'attention ſecourable, les larmes de la ſenſibilité... La maiſon de Dieu ! Tout eſt dur & farouche dans ces lieux où tout ſouffre. Les maladies les plus contraires ſeront ſous la même couverture, & une ſimple indiſpoſition ſe convertira en un mal cruel.

Qui ne fuiroit ces hoſpices ſanglants & dénaturés ? Qui oſera mettre le pied dans cette maiſon, où le lit de la miſéricorde eſt

cent fois plus affreux que le grabat nu de l'indigent; & tandis que ces horreurs révoltantes affligent les regards de l'étranger & oppreſſent les cœurs irrités, on apprend avec une ſurpriſe mêlée d'effroi & d'indignation, que les hommes auxquels cette adminiſtration importante eſt confiée, n'ont rien fait encore pour éviter du moins la honte des reproches; que le grand ſcandale ſubſiſte; que, tandis que tous les biens du clergé appartiennent de droit aux pauvres, diſent les ſaints canons, le clergé n'a point ſecouru puiſſamment l'humanité ſouffrante, & que ſon zele a paru tiede ſur le devoir le plus ſacré que ſes obligations lui impoſoient.

Que ſeroit-ce, ſi le vol ſacrilege des biens deſtinés au ſoulagement des miſérables, ſi ces richeſſes détournées faiſoient ſortir la cruauté des établiſſements même fondés par la bienfaiſance? Eſt-il ſous le ciel un crime qui méritât plus l'exécration de tous les hommes? Et cependant la voix publique accuſe hautement ces régiſſeurs, dont le nom ne devroit être cité qu'avec attendriſſement & reſpect.

L'Hôtel-Dieu a été fondé en 660 par Saint Landry & le comte Archambaud, pour y recevoir les malades de l'un & de l'autre ſexe ſans exception de perſonnes. Le juif, le turc, le proteſtant, l'idolâtre, le

chrétien y entrent également. Il y a douze cents lits, & le nombre des malades ſe monte à cinq ou ſix mille. Comptez pour l'Hôpital-général dix à douze mille perſonnes, pour Bicêtre quatre à cinq mille; vous aurez le dénombrement des infortunés qui ne ſavent où poſer leur tête; car dans nos gouvernements modernes l'on reçoit l'exiſtence ſans obtenir le point où doit repoſer cette même exiſtence.

Il eſt preſque impoſſible de ſavoir quels ſont les revenus de l'Hôtel-Dieu. Ils ſont immenſes; & ce qui le feroit croire, c'eſt l'attention que l'on a d'en dérober la connoiſſance au public. Les abus paroîtroient beaucoup plus révoltants à côté de cette opulence. Rapprochez la *maiſon de Charité* de Lyon, & l'*hôpital de Verſailles* de l'Hôtel-Dieu de Paris; d'un côté, vous appercevrez un ordre admirable, une régie digne d'éloges, & qui attendrit le contemplateur; de l'autre, vous verrez tous les vices qui affligent l'ame, qui la ſoulevent, & qui ne lui permettent pas de paſſer ſur cet objet ſans exhaler ſa profonde indignation.

On eſpéroit que le dernier incendie tourneroit à l'avantage des malades; qu'on bâtiroit ſur un nouvel emplacement un édifice plus ſpacieux, plus ſain; mais on a laiſſé ſubſiſter preſque tous les anciens abus.

L'Hôtel-Dieu de Paris a tout ce qu'il faut

pour être peſtilentiel, à cauſe de ſon athmoſphere humide & peu airée ; les plaies s'y gangrenent plus facilement, & le ſcorbut & la gale n'y font pas moins de ravages, pour peu que les malades y ſéjournent.

Les maladies les plus ſimples dans leur principe, acquiérent des complications graves par une ſuite inévitable de la contagion de l'air ; c'eſt par la même raiſon que les plaies ſimples à la tête & aux jambes ſont mortelles dans cet hôpital.

Rien ne confirme mieux ce que j'avance que le dénombrement des miſérables qui périſſent tous les ans à l'Hôtel-Dieu de Paris & à Bicêtre : il meurt le cinquieme des malades ; calcul effrayant, & qu'on enviſage avec la plus parfaite indifférence !

Il eſt prouvé par l'expérience & par les obſervations des phyſiciens, qu'un hôpital qui contient plus de cent lits, eſt une vraie peſte : on peut ajouter que, toutes les fois que l'on traitera deux malades dans la même chambre, on les expoſera évidemment à ſe nuire beaucoup, & que par conſéquent l'on agira contre toutes les loix de l'humanité.

Puiſſe-t-il ſe rencontrer des hommes aſſez courageux pour remédier à ce qui dégrade aux yeux de l'étranger cette partie de l'adminiſtration publique ! Puiſſent-ils braver les adverſaires qui frémiſſent du moindre changement ! Puiſſe enfin le génie du

bien l'emporter ſur le génie du mal, toujours fort, toujours opiniâtre, & faiſant la plus vigoureuſe défenſe contre tous les plans généreux qui intéreſſent l'humanité!

On croit pouvoir aſſurer ici que le revenu de l'Hôtel-Dieu eſt tel, qu'il ſuffiroit pour nourrir preſque la dixieme partie de la capitale; & le patrimoine ſacré des pauvres ſe trouve livré aux vices d'une adminiſtration inſuffiſante, pour ne pas dire plus, puiſqu'elle ſe trompe depuis ſi long-temps, & dans le choix des moyens, & dans l'exécution.

CHAPITRE CCLXX.

Clamart.

Les corps que l'Hôtel-Dieu vomit journellement, ſont portés à Clamart: c'eſt un vaſte cimetiere, dont le gouffre eſt toujours ouvert. Ces corps n'ont point de biere; ils ſont couſus dans une ſerpilliere. On ſe dépêche de les enlever de leur lit; & plus d'un malade réputé mort, s'eſt réveillé ſous la main hâtive qui l'enfermoit dans ce groſſier linceul; d'autres ont crié qu'ils étoient vivants, dans le charriot même qui les conduiſoit à la ſépulture.

Ce charriot eſt traîné par douze hommes: un prêtre ſale & crotté, une cloche, une croix, voilà tout l'appareil qui attend le pauvre: mais alors tout eſt égal.

Ce charriot lugubre part tous les jours de l'Hôtel-Dieu à quatre heures du matin; il roule dans le ſilence de la nuit. La cloche qui le précede, éveille à ſon paſſage ceux qui dorment; il faut ſe trouver ſur la route pour bien ſentir tout ce qu'inſpire le bruit de ce charriot, & toute l'impreſſion qu'il répand dans l'ame.

On l'a vu, dans certains temps de mortalité, paſſer juſqu'à quatre fois en vingt-quatre heures: il peut contenir juſqu'à cinquante corps. On met les enfants entre les jambes des adultes. On verſe ces cadavres dans une foſſe large & profonde; on y jette enſuite de la chaux vive; & ce creuſet qui ne ſe ferme point, dit à l'œil épouvanté, qu'il dévoreroit ſans peine tous les habitants que renferme la capitale.

L'arrêt du parlement, du 7 Juin 1765, qui ſupprime tous les cimetieres dans l'enclos de la ville de Paris, eſt demeuré ſans effet.

La populace ne manque pas, le jour de la fête des morts, d'aller viſiter ce vaſte cimetiere, où elle preſſent devoir ſe rendre bientôt à la ſuite de ſes peres. Elle prie & s'agenouille, puis ſe releve pour aller boire.

Il n'y a là ni pyramides, ni tombeaux, ni inſcriptions, ni mauſolées : la place eſt nue. Cette terre graſſe de funérailles eſt le champ où les jeunes chirurgiens vont la nuit, franchiſſant les murs, enlever des cadavres pour les ſoumettre à leur ſcalpel inexpérimenté : ainſi après le trépas du pauvre, on lui vole encore ſon corps ; & l'empire étrange que l'on exerce ſur lui, ne ceſſe enfin que quand il a perdu les derniers traits de la reſſemblance humaine.

CHAPITRE CCLXXI.

Les Enfants trouvés.

L'hôpital des enfants trouvés eſt un autre gouffre, qui ne rend pas la dixieme partie de l'eſpece humaine qu'on lui confie. Dans la province de Normandie on a calculé, d'après l'expérience de dix ans, qu'il mouroit cent quatre enfants ſur cent huit. Voyez la Gazette des Deux-Ponts, du 9 Avril 1771 ; le réſultat s'eſt trouvé à peu près pareil dans pluſieurs provinces du royaume.

Sept à huit mille enfants légitimes ou illégitimes arrivent tous les ans à l'hôpital de Paris, & leur nombre augmente chaque année. Il y a donc ſept mille peres malheu-

reux, qui renoncent au ſentiment le plus cher au cœur de l'homme. Ce cruel abandon que combat la nature, annonce une foule de néceſſiteux ; & ce fut de tout temps l'indigence qui cauſa la plupart des déſordres trop généralement attribués à l'ignorance & à la barbarie des hommes.

Dans les pays où le peuple jouit d'une certaine aiſance, les citoyens même des dernieres claſſes ſont fideles à la loi de la nature ; la miſere ne fit & ne fera jamais que de mauvais citoyens.

A ne conſidérer que les cauſes ordinaires qui précipitent les enfants dans ce malheureux gouffre, mille raiſons preſſantes excuſent une grande partie de ceux qui ont eu le malheur de ſe trouver réduits à cette cruelle néceſſité. Les calamités nationales ont épuiſé peu-à-peu les forces & les reſſources du corps politique ; mais il eſt une foule de cauſes ſecondes qu'il ſera très-aiſé de démêler, pour peu qu'on veuille réflechir ſur la conſtitution politique de la capitale.

La difficulté de vivre s'y fait ſentir de plus en plus. Quelque envie qu'aient tous les individus de ſe procurer de quoi ſubſiſter honnêtement, il ne leur eſt plus également poſſible d'y parvenir. Et comment ſonger à la ſubſiſtance des enfants, quand celle qui accouche eſt elle-même dans la miſere, & ne voit de ſon lit que des murailles dépouillées ?

Le quart de Paris ne ſait pas bien ſûrement la veille ſi ſes travaux lui fourniront de quoi ſubſiſter le lendemain. Faut-il être étonné qu'on ſe porte au mal moral, quand on ne connoît que le mal phyſique ?

En tout temps, à toutes les heures du jour & de la nuit, ſans queſtion & ſans formalité, on reçoit tous les enfants nouveaux-nés qu'on préſente à cet hôpital.

Ce ſage établiſſement a prévenu & empêché mille crimes ſecrets : l'infanticide eſt auſſi rare qu'il étoit commun autrefois ; ce qui prouve que la législation change totalement les mœurs d'un peuple.

Une fille qui a eu une foibleſſe, la dérobe à tous les regards ; elle n'en porte point la peine. Je crois qu'on a mis le libertinage un peu plus à ſon aiſe ; d'accord : mais outre qu'il eſt des inconvénients inſéparables de toute grande ſociété, & qu'il ſeroit inutile de vouloir anéantir, on a paré à une multitude de malheurs, de ſcandales & de forfaits.

On avoit propoſé de faire de tous ces enfants trouvés autant de ſoldats. Projet barbare ! Parce qu'on a nourri un enfant, a-t-on le droit de le dévouer à la guerre ? Ce ſeroit une charité bien inhumaine que celle qui l'éleveroit pour lui redemander ſon ſang & lui ôter la liberté malgré lui. Nul ne doit naître ſoldat, que tous les citoyens ne le ſoient indiſtinctement.

La tendreſſe maternelle s'éteignoit devant le fatal point-d'honneur, lorſque le généreux ſaint Vincent de Paule (qui mériteroit un éloge de la main du panégyriſte de Deſcartes & de Marc-Aurele) offrit un aſyle à ces innocentes victimes, qui doivent le jour à la foibleſſe, à la ſéduction, ou au libertinage.

J'ai dit que le nombre des enfants trouvés montoit à ſept mille par année; mais il faut obſerver qu'un grand nombre de ces enfants viennent de la province. Là, quand une fille devient mere, elle fait partir ſecrétement l'enfant qu'elle craint de conſerver, & que dans toute autre circonſtance elle eût idolâtré.

Ce malheureux enfant, qui perdroit celle qui lui a donné le jour, exilé par le préjugé, au moment de ſa naiſſance, eſt recueilli, de lieue en lieue, par des mains mercenaires. Hélas! c'eſt peut-être un *Corneille*, un *Fontenelle*, un *le Sueur*, qui dans ce tranſport va ſuccomber à l'intempérie des ſaiſons, aux fatigues du voyage; l'oſerai-je dire, au défaut de la nourriture; & ce qu'il y a d'incroyable, c'eſt que ce même enfant, venu de Normandie ou de Picardie à travers mille dangers, y retournera le ſoir même de ſon arrivée à Paris, parce que le ſort lui aura donné à la *créche* une nourrice Normande ou Picarde.

C'eſt un homme qui apporte ſur ſon dos les enfants nouveaux-nés, dans une boîte matelaſſée, qui peut en contenir trois. Ils ſont debout dans leur maillot, reſpirant l'air par en haut. L'homme ne s'arrête que pour prendre ſes repas & leur faire ſucer un peu de lait. Quand il ouvre ſa boîte, il en trouve ſouvent un de mort; il acheve le voyage avec les deux autres, impatient de ſe débarraſſer du dépôt. Quand il l'a dépoſé à l'hôpital, il repart ſur le champ pour recommencer le même emploi, qui eſt ſon *gagne-pain*.

Preſque tous les enfants qu'on tranſporte de Lorraine par Vitry, périſſent dans cette ville. Metz a vu dans une ſeule année neuf cents enfants expoſés. Quelle matiere à réflexion!

Il ſeroit temps de chercher un remede à ce mal. Ou il faudroit ceſſer de méſeſtimer la fille honnête & courageuſe qui nourriroit de ſon lait ſon enfant, & racheteroit ainſi ſa faute par tous les ſoins maternels; ou il faudroit épargner à ces enfants ce tranſport pénible qui en moiſſonne le tiers, tandis qu'un autre tiers périt avant l'âge de cinq ans.

En Pruſſe, toutes les filles nourriſſent leurs enfants, & publiquement. Il ſeroit puni, celui qui les offenſeroit de paroles dans cette auguſte fonction de la nature. On s'accou-

tume à ne voir plus en elles que des meres ; voilà ce qu'a fait un roi philoſophe ; voilà comme il a donné des idées ſaines à ſa nation.

On avoit propoſé de ſubſtituer au lait de femme, celui de chevre & de vache : le Nord ſe trouve très-bien de ce ſyſtême. Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'idée que nous avons donnée aux nations étrangeres ? Elles ſavent mettre en pratique ce que nous imaginons infructueuſement.

CHAPITRE CCLXXII.

Loterie royale de France.

Autre ſource de grands maux, & nouvellement ouverte. C'eſt un fléau qui ne ſe renouvelle pas moins de deux fois par mois. Cette loterie, fatale dans tous les ſens poſſibles, eſt une véritable contagion qui nous eſt arrivée d'Italie. Elle fut condamnée d'abord à Rome, ſous peine de banniſſement : pourquoi faut-il qu'elle ſe ſoit répandue dans preſque toutes les grandes villes de l'Europe ? Paris avoit aſſez de maux inteſtins à combattre, ſans celui-là.

Les entrepreneurs ſavent très-bien que leur gain eſt immenſe & infaillible ; que le

nombre des perdants doit ſurpaſſer de beaucoup ceux qui gagnent ; que preſque toutes les chances ſont à leur avantage ; qu'il n'y a aucune proportion entre la miſe & le lot ; & ils font jouer au pauvre peuple, deux fois par mois, le jeu le plus inſenſé & le plus dévorant. Le ſtupide vulgaire ſe flatte d'attraper un *quaterne* ou un *quine*.

Les ſuites funeſtes de cette cruelle loterie ſont incalculables. L'illuſion fait porter aux cent douze bureaux l'argent réſervé à des devoirs eſſentiels. Les domeſtiques, incités par un appât dangereux, trompent & volent leurs maîtres. Les parents aveuglés par leur tendreſſe, croient doubler leur fortune, & la perdent entiérement. Les commis, les caiſſiers haſardent leur dépôt, & ſe donnent enſuite la mort par déſeſpoir. Pluſieurs maiſons ſont tombées par ce jeu ruineux. Une certaine ivreſſe s'empare de tous les infortunés, & ils perdent le dernier ſoutien de leur vie défaillante. On eſt pleinement inſtruit de toutes ces ſcenes tragiques, déſaſtreuſes & preſque journalieres ; & malgré toute l'évidence du danger & toute la force du ſentiment, qui fait voir cette loterie comme vexatoire, on en laiſſe ſubſiſter les funeſtes opérations ; tant on a ſoif d'argent, tant on fait peu de cas des mœurs & de la tranquillité des familles !

Ces conquêtes odieuſes de l'état ſur les

citoyens, & des citoyens ſur leurs freres, ſont-elles dignes de la mere-patrie, & la ſociéte devroit-elle immoler ainſi ſes enfants, leur tendre des pieges, & appeller d'inévitables déſordres, en agitant périodiquement toutes ces roues de fortune?

On parle de décorer la ville, de bâtir des édifices; *l'aiſance & les mœurs en ſont le plus bel ornement*, diſoit Zénon. La Divinité ne manque ni de temples ni d'autels; mais ce qui doit ſur-tout réjouir ſes regards, c'eſt la ſubſiſtance aiſée & journaliere d'un peuple heureux & content. La prudence en politique eſt l'œil des autres vertus.

Extrait, ambe, terne, quaterne, quine, mots ci-devant inconnus au peuple, quels déſaſtres ne lui avez-vous pas déjà cauſés! Quel argent ne lui avez-vous pas enlevé furtivement! Helas! il ignore que cette loterie eſt toute a l'avantage des banquiers, & il paſſe ſa vie *à combiner des numéros*. La crainte & l'eſpérance le rendent ſuperſtitieux & hébêté, & ne ſachant pas même *calculer*, il reſte dans la plus groſſiere illuſion. Son ignorance à cet égard devroit être ſa ſauve-garde.

Le roi de Pruſſe, ſage législateur, a banni les loteries de Berlin & de ſes états: ce grand exemple, donné par une tête forte & habile à gouverner, dit plus que tous les raiſonnements; & ſa longue expérience dépoſe contre ces jeux qui deſſechent les forces vitales d'un

empire, en ôtant au peuple une partie de ſa ſubſiſtance.

CHAPITRE CCLXXIII.

Le Chapitre équivoque.

Comment préſerver Paris de la faim qui menace perpétuellement les deux tiers de ſes habitants, inſenſiblement ruinés par les ſéductions les plus perfides & les plus multipliées ? Parlons à une ville dépravée, & dans une ville corrompue. Depuis que la ſociété a admis & conſacré par ſes loix même une prodigieuſe inégalité de fortunes, le grand forfait a été commis, & depuis chacun a & a dû avoir ſa maniere d'exiſter. C'eſt un combat perpétuel, où tout fait effort ſur la maſſe des richeſſes, pour en détacher quelque partie. Il ne s'agit plus ici des loix platoniques ; il faut conſidérer aujourd'hui le renverſement de la ſociété naturelle, les effets monſtrueux du luxe, & la dépravation générale qu'il a entraînée. L'état eſt un corps malade, gangréné ; il ne s'agit pas de lui impoſer les devoirs d'un corps ſain & vigoureux, mais de le traiter conformément à ſes plaies preſqu'incurables.

Le luxe ſeul peut guérir les plaies du luxe :

c'eſt un poiſon devenu néceſſaire à l'enſemble. La premiere loi eſt de vivre. Le ſpectacle le plus hideux eſt le viſage de la miſere oiſive, & qui attend la mort, les bras croiſés, en pouſſant quelques gémiſſements inarticulés ; & comme la capitale eſt un amas confus & incohérent d'hommes qui n'ont ni terres à cultiver, ni manufactures à diriger, ni charges à remplir, qui ſont écraſés du fardeau journalier de l'indigence, & qui ne peuvent vivre que d'une induſtrie prompte & particuliere, il faut, puiſque le mal eſt fait, & qu'on a toléré tant de ſortes d'abus, il faut donner des moyens de ſubſiſtance à cette foule d'hommes qui pourroient faire pis.

L'état autoriſe publiquement une loterie, qui n'eſt qu'un jeu de haſard, toujours favorable au banquier, & dont le gain eſt pour lui ſeul. Et pourquoi interdire les mêmes jeux aux particuliers, tandis qu'on les ruine d'une maniere toujours infructueuſe pour chacun d'eux ? C'eſt l'état qui joue, mais qui joue à coup ſûr. Qu'il reſtitue donc aux particuliers les avantages & les bénéfices : il vaut mieux qu'un homme ſoit joueur que d'être un uſurier, un eſcroc, un voleur. Dès que l'oiſiveté regne dans une grande ville, le ſeul moyen de parer à ſa deſtruction inévitable, eſt de faire en ſorte que les moyens de ſubſiſtance ne ſoient refuſés à perſonne ;

car

car la loi voulant être raiſonnable, deviendroit aveugle & inhumaine.

Le jeu eſt un commerce momentané, rapide, ſuſceptible d'un nombre infini de chances, propre à diviſer merveilleuſement les trop groſſes fortunes. Il forme une circulation d'argent, & cette circulation abreuve, vivifie, & de plus favoriſe les conſommations. Ceux qui ne jouent pas, ſe reſſentent du bénéfice de ceux qui gagnent. Dans l'ivreſſe du gain, l'argent coule, échappe, & ſe répand ſur tous les pas de l'heureux joueur. L'avarice devient généreuſe, & tous les fronts ſont déployés par le mouvement actif de l'eſpérance & de la joie.

Une circulation très-rapide eſt imprimée à l'argent; tous les marchands s'en reſſentent, & de proche en proche tous les plus petits canaux du corps politique reçoivent des germes de fécondité.

J'aimerai toujours mieux voir dans Paris des maiſons de jeu, que des maiſons de proſtitution. Les premieres peuvent cauſer quelque bien, les ſecondes ne peuvent qu'être funeſtes en tous ſens. Le ſyſtême de Laws fut un jeu public. Jamais on ne vit tant d'activité en France; le mouvement du commerce étoit rapide, les affaires multipliées, & tous les petits états jouiſſoient. Ce jeu moins déſordonné, moins violent, contenu

dans les limites qui appartiennent à chaque objet, eût été très-utile.

Ne nous abuſons donc pas aujourd'hui, & voyons les choſes telles qu'elles ſont. Depuis que l'or eſt l'eſprit vital des empires, & que les rois eux-mêmes ne regnent que par l'or, on ne compte plus que ſes heureux poſſeſſeurs. Dans les rangs les plus élevés, tout comme ailleurs, on ſe baiſſe pour ramaſſer l'or, & ſans lui tout eſt vaine décoration.

Les dignités ſtériles ne ſont plus des dignités. La ſcience du blaſon eſt reléguée dans les dictionnaires, & nous demandons, comme l'Anglois, non plus *quel homme eſt-ce?* mais *combien a-t-il?* L'égalité des individus, qui le croiroit! ſemble devoir renaître des fermentations même du luxe : en attendant qu'il nous tue, il nous ſuſpend, égaux, ſur les bords de l'abyme. Plus de maîtres dans nos cités que ceux qu'on ſe donne, plus d'eſclaves que ceux qui n'ont point d'or : qui a de l'or, peut regarder tout homme en face; qui a payé l'impôt au ſouverain, eſt abſolument quitte envers lui.

On ſe l'arrache, on ſe le partage, cet or ſi néceſſaire; & dans ce combat, le vainqueur d'aujourd'hui ſera demain vaincu. Qui ne ſent que dans un tel choc politique, & ſujet à tant de balancements, les différentes places que chacun occupe, n'admettent point

de différences légitimes aux yeux de la raiſon; qu'il n'y a d'autre diſtinction réelle & permanente que l'or; qu'il faut donc le lancer en tout ſens, afin qu'il paſſe de main en main, & que chacun ait le droit d'en obtenir des parcelles? Ne ſent-on pas que, conſacrer d'un côté les monſtrueux héritages, & empêcher de l'autre que tel homme n'hérite d'un autre à une table de jeu, c'eſt la contradiction la plus abſurde, la plus dangereuſe, même au gouvernement actuel, qui s'étant fait banquier, a diſtrait ſciemment le bien qui pouvoit réſulter de ce jeu effroyable, où tous les déſavantages ſont néceſſairement pour ceux qui *pontent?*

Si ce remede paroît oppoſé à des réflexions plus ſages, je ne l'indique que comme un remede momentané, & qui donne le temps au légiſlateur de recourir à des moyens plus conformes à la vertu. C'eſt Colbert qui a commencé le mal, & je ſuis pleinement juſtifié par ſes inſtitutions & celles de ſes imitateurs. Colbert à la tête du commerce & des manufactures, leur a ſacrifié l'agriculture. Il a porté dans le ſein des villes cette foule d'hommes qui fertiliſoient les campagnes; il a créé la claſſe innombrable des rentiers. On avoit des ouvrages d'un travail précieux, & l'on manquoit de pain. On lit avec étonnement que, durant les troubles de France qui précéderent le regne de Henri IV,

le royaume produiſoit des ſubſiſtances deux fois au-delà de la conſommation des habitants, & que, pendant les opérations brillantes de Louis XIV, au milieu des miracles de la peinture & de la ſculpture, la nation ſouffroit de la diſette; diſette qui depuis s'eſt fréquemment renouvellée : ce qui prouve un vice dans le miniſtere de ce Colbert ſi vanté, qui a procuré à Louis XIV de nouveaux moyens de prodigalité, qui a fondu le peuple dans le ſervice de la cour, qui a augmenté la puiſſance royale au-delà de ſes bornes naturelles.

Et ce qu'il faut remarquer, c'eſt que, malgré Colbert, le manufacturier & le marchand n'ont jamais pu jouir d'un degré d'eſtime égal à leurs travaux. Pourquoi celui qui achete ſe croiroit-il au deſſus de celui qui vend? Les beſoins ne ſont-ils pas réciproques? & de quelle choſe dans le monde l'argent n'eſt-il pas le ſigne? On ſoudoie le trône, on paie les autels. Le monarque & le pontife ont des revenus qu'ils touchent de leurs mains en monnoie. Les récompenſes les plus illuſtres ont, dans tous les états modernes, l'argent pour baſe. Je vois les grands ſeigneurs auſſi âpres à l'obtenir, que ceux qui en ſont totalement privés. Tous les grands comédiens de ce monde, depuis ceux qui jouent ſur les tréteaux juſqu'à ceux qui repréſentent dans les cours, ſont payés, &

d'avance : conformité assez remarquable. Le commerce, dit-on, est fondé sur le gain : voilà ce qui l'avilit. Mais tout respire le gain. Celui qui se trouve au lever du roi, fait une espece de trafic de son temps, de ses courses, de ses assiduités, de ses courbettes. Il ne voyage cependant que de Paris à Versailles. Le négociant visite tous les ports de l'Europe ; il est utile à tous les hommes. Tel a rapporté de ses voyages une multitude de connoissances ; & tel gentilhomme qui ne veut vendre que son sang, marchande des années entieres un régiment qui lui échappe ; & le voilà pauvre, lui & ses descendants, pour deux cents années.

Ai-je plaisanté, ai-je raisonné ? C'est ce que je vous laisse à deviner, lecteur.

CHAPITRE CCLXXIV.

Mes Regrets, & bien superflus.

En voyant tout ce qui déshonore à ce point un peuple riche & policé, quel écrivain n'a point regretté de ne pas trouver dans cette ville une *tribune aux harangues*, où l'on parleroit au public assemblé ? On y tonneroit contre de cruels abus, qui ne cessent en tous pays, que quand on les a dénoncés à l'ani-

madverſion publique. Les plus beaux morceaux d'éloquence qui nous reſtent de l'antiquité, ſont émanés de la tribune ; & aujourd'hui, que les lumieres politiques deviennent plus ſaines, on y propoſeroit ce qui pourroit être utile au public.

Qui oſeroit y monter ſans ſe ſentir échauffé des nobles flammes du patriotiſme ? Aujourd'hui, dans les gouvernements les plus libres, les peuples ne connoiſſent les débats des adminiſtrateurs que par les papiers publics ; moyen toujours précieux, mais bien inférieur à la parole qui tonne au milieu d'une immenſe aſſemblée.

CHAPITRE CCLXXV.

Souhait.

Cette population qui s'accroît, s'accroîtra encore ; car depuis que les routes ſont ouvertes, tout vient, tout fond des provinces ſur la capitale ; des colonies de jeunes gens y accourent, abandonnent les toîts paternels, ſoit pour y faire fortune, ſoit pour y vivre avec plus de liberté ; & de là ce nombre infini de gens qui cherchent de l'emploi & de l'occupation. La maſſe d'argent s'y précipite, & d'autant plus qu'il ne reflue pas

vers les provinces, & que les provinces y verſent inceſſamment le leur. Mais cette maſſe ſe concentre en un petit nombre de mains.

Ces conſidérations ont fait deſirer à pluſieurs que Paris devînt port, comme il l'a été autrefois, à ce qu'il ſemble. Il eſt sûr que le commerce maritime conviendroit très-bien à la capitale d'un royaume auſſi peuplé que la France, ſur-tout ſi l'on conſidere que preſque tout l'argent eſt dans Paris. Ce commerce ne nuiroit en rien aux autres villes du royaume, parce que les relations nouvelles, ouvertes avec l'Amérique, pourroient occuper le double & le triple des vaiſſeaux qui courent les mers; parce que le propre du commerce eſt de vivifier toutes les parties qu'il arroſe; parce qu'avec le temps & quelques efforts, l'on peut enlever à l'Angleterre & à la Hollande une partie de cet empire preſqu'excluſif qu'elles s'attribuent.

Quelle incroyable activité, & quel ſurcroît d'induſtrie naîtroient de ce nouveau point de vue! Il agrandiroit & ennobliroit les ſpéculations de nos financiers, transformés en agioteurs, faute de plus grands moyens. Il fourniroit une multitude de reſſources à tant d'hommes qui languiſſent avec du courage & du talent.

Le projet de faire aborder les vaiſſeaux marchands au pied du ſuperbe palais des

Tuileries, n'eſt pas jugé impraticable. On prétend même que, pour vaincre toutes les difficultés, la dépenſe totale n'excéderoit pas quarante-ſix millions. J'ai vu un plan qui me ſemble devoir être vainqueur de tous les obſtacles, & qui rendroit la riviere navigable en tout temps.

Eh quoi! eſt-ce au peuple qui a joint la Méditerranée à l'Océan, eſt-ce au pays qui a enfanté Riquet & Laurent à redouter une entrepriſe beaucoup plus facile? Et quand il fallut ordonner aux eaux du canal de Languedoc de paſſer ſur un pont & de traverſer une riviere, de couler à travers une montagne percée à ſa crête, de monter, de deſcendre une autre montagne ſans s'égarer, c'étoient d'autres travaux, d'autres difficultés à dompter; difficultés regardées comme inſurmontables. On en vint à bout néanmoins, ſur plus de quarante lieues d'étendue; & la ſcience des machines n'étoit point alors perfectionnée au point où elle eſt aujourd'hui.

Quelle entrepriſe plus utile & plus néceſſaire! On a dépenſé bien davantage pour des boſquets peuplés de marbres ſtériles, & qui n'atteſtent que l'orgueil des rois, & non leur magnificence. Mes vœux hâtent le moment où cette ville aura un débouché pour ſes nombreux enfants, obligés le plus ſouvent de s'expatrier, ou de ramper dans des occupations qui dégradent l'ame. Je lui vois

alors un gage de ſubſiſtance aſſurée, un gage de félicité, & je ne tremblerai plus ſur ſes futurs deſtins ; elle aura un rang égal aux capitales du monde. Mais je ne la conſidérerai vraiment comme floriſſante, que quand elle ſe ſera fait jour au ſein des mers, pour appeller en ligne directe l'abondance dans ſes murs : ſans ce moyen, le revers le plus inattendu peut tout-à-coup la deſſécher, la flétrir, & donner la mort à ſes citoyens.

CHAPITRE CCLXXVI.

Paris-Port.

Tandis qu'on a dépenſé trois ou quatre millions pour des guerres folles, inutiles, inconſéquentes, comment n'a-t-on pas réaliſé le projet de faire venir les vaiſſeaux à Paris? Rendre *Paris-port*, comme il l'a été autrefois; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville ; y faire aborder les vaiſſeaux qui viendroient y mouiller des quatre parties du monde; ne ſeroit-ce pas donner tout-à-coup au commerce de la France la plus vigoureuſe de toutes les impulſions? L'opulence de la capitale, ſa population, l'activité de ſes habitants, tout garantiroit les fonds, les matelots & le ſuccès.

Le projet eſt praticable ; il ne faudroit que creuſer le lit de la riviere, pour qu'elle fût navigable ; & les frais devroient-ils être épargnés pour cette magnifique & importante opération ?

Alors peut-être, ſans la marine royale (cette coûteuſe & inutile décoration) les armateurs ſortiroient en foule, & ſe rendroient redoutables, parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée, induſtrieuſe & riche. Le ſort de la capitale ne ſeroit plus incertain : des reſſources promptes ſeroient aſſurées à tous les régnicoles. La France comporte par ſes richeſſes territoriales, cinq à ſix villes maritimes du premier ordre, & nous en avons à peine trois.

Tout ce qui eſt dépenſé à Paris en luxe frivole, en jouiſſances futiles, prendroit naturellement ſon cours vers un commerce grand & généreux, qui éleveroit les ames & les eſprits. L'agiotage diſparoîtroit pour faire place au négoce : l'uſure rougiroit quand elle appercevroit des moyens plus grands, plus lucratifs & légitimes. Enfin, ſi les ſuccès ſont proportionnés à la maſſe de pouvoir qu'on met en action, de quels avantages ne pourroit-on pas ſe flatter !

La tête d'un pareil royaume figureroit avec plus de ſplendeur, environné de mille vaiſſeaux ; & l'abondance qui ne vient à

elle qu'en épuiſant les environs & fatiguant les hommes, les chevaux & les routes, viendroit flotter ſans peine & ſans efforts au pied de ſes magnifiques remparts. L'induſtrie aiguillonnée en tout ſens, ne ſeroit plus timide ni obſcure; elle s'agrandiroit avec le projet; & la réaction de tous les eſprits opéreroit quelque choſe de grand, c'eſt-à-dire, de relatif à la puiſſance réelle du royaume.

Cette nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques isles éloignées, ſur la poſſeſſion deſquelles s'égare la routine de la politique moderne.

Si l'on remonte dans l'hiſtoire, l'on verra que des peuples de la Suede, du Danemarck & de la Norwege, au nombre de quarante mille hommes, ayant à leur tête Sigefroi, vinrent en l'année 885, faire le ſiege de Paris avec ſept cents voiles, ſans compter les barques; en ſorte qu'au rapport d'Abbon, religieux de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, contemporain & témoin oculaire, qui a écrit l'hiſtoire de cette guerre en deux volumes en vers latins, la riviere étoit couverte de leurs bâtiments l'eſpace de deux lieues. Il ajoute qu'ils étoient déja venus deux fois dans le même ſiecle.

Jules-Céſar rapporte dans le troiſieme livre de ſes Commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un

hiver ſix cents vaiſſeaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printemps il fit monter ſur ces vaiſſeaux ſon armée, avec armes, bagages, chevaux & proviſions, & qu'il deſcendit la Seine, paſſa à Dieppe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, le premier Août 1766, le capitaine Berthelot arriver au Pont-Royal, vis-à-vis des Tuileries, ſur ſon vaiſſeau de cent ſoixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingt pieds de hauteur? Lorſqu'il partit le 22 du même mois, chargé de marchandiſes, l'eau de la Seine étoit à peu près à la même hauteur, c'eſt-à-dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaiſſeau eſt arrivé de Rouen à Paris en ſept jours, de Rouen à Poiſſi en quatre, & une autre fois du Havre à Paris en dix jours.

L'académie des ſciences, belles-lettres & arts de Rouen, annonça dans ſa ſéance publique, tenue le premier Août 1759, qu'elle propoſoit pour ſujet du prix de l'année ſuivante, cette queſtion: *La Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaiſſeaux plus conſidérables que ceux qu'elle porte, & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre, ou de lui procurer cet avantage?* En 1760, le prix fut remis, l'académie n'ayant pas été ſatisfaite des mémoires qui

lui furent envoyés. En 1761, les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle ſe décida à changer la matiere du prix.

Le projet n'a jamais été jugé impraticable par les ingénieurs, & le devis eſtimatif des ouvrages, ſigné par pluſieurs architectes, a été mis ſous les yeux du miniſtere.

On a de l'argent pour des guerres deſtructives & incertaines, pour les vieux rébus du radotage miniſtériel; on n'en a point pour féconder une ville immenſe, & ſoulager les provinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.

CHAPITRE CCLXXVII.

Les Priſons.

Retombons de ces ſublimes projets à ce qui exiſte. Abandonnons nos beaux rêves, pour contempler notre indigence & notre pauvreté réelle. Voyons notre extrême indifférence pour tout ce qui intéreſſe de ſi près l'humanité. Des images conſolantes ont erré autour de moi: les cachots, les chaînes, le bruit des clefs diſſipent le ſonge!

La loi arrête l'innocent comme le coupable, lorſqu'il s'agit de conſtater un délit; mais la priſon étant déjà une peine très-

grave, elle doit être adoucie autant qu'il eſt poſſible qu'elle le ſoit. Or, pour s'aſſurer de ma perſonne, il ne faut pas pour cela attaquer ma ſanté, me priver des regards du ſoleil & de l'air, me jetter dans une demeure infecte, me faire languir au milieu d'une troupe de brigands, dont la ſeule vue eſt un ſupplice.

Si le ſoupçon exige que je ſois totalement privé de ma liberté, que je ne ſois point à la merci de l'avarice d'un geolier; qu'en m'arrachant à mes foyers, on ne me confonde point avec ceux qu'on va conduire au gibet; car je puis être innocent.

La loi ne me devra aucun dédommagement, quand elle aura reconnu mon innocence; d'accord: parce qu'elle aura agi au nom de l'intérêt général, auquel tout eſt & doit être ſubordonné. Mais que je n'emporte pas une affreuſe maladie de ma captivité, tandis qu'il eſt ſi facile de m'épargner ces horreurs, en m'accordant un peu d'air au milieu de ma ſolitude.

Les priſons ſont reſſerrées, mal-ſaines, infectes: on les a juſtement comparées à de hauts & larges puits, aux parois deſquels ſeroient adoſſées des maſures étroites & hideuſes. Si le priſonnier veut y être ſéparé, il paiera *ſoixante francs par mois* un petit emplacement de *dix pieds quarrés*. Tout s'y vend le double, & l'on diroit qu'il y a

au *guichet* une taxe particuliere pour rendre la miſere des priſonniers encore plus profonde.

D'énormes chiens font la garde, & même la police avec les geoliers. Rien n'eſt plus frappant que l'analogie qui les caractériſe. Ces éleves ſont dreſſés à ſaiſir un priſonnier au collet, & à le mener au cachot; ils obéiſſent au moindre ſigne.

Une petite porte épaiſſe s'ouvre trente fois par quart-d'heure; il faut que tout ce qui ſert à l'entretien & à la nourriture paſſe par-là: il n'y a point d'autre entrée.

Les cachots ſont les réceptacles de toutes les horreurs & de toutes les miſeres humaines: les vices les plus monſtrueux y ſont naturaliſés, & le criminel oiſif s'enfonce là dans de nouveaux crimes.

On nomme *pailleux* les miſérables qui reſpirent encore dans ces ſouterreins. L'humanité eſt réellement effrayante & hideuſe ſous ce déplorable point-de-vue: tirons le rideau.

Il y a à la porte de la priſon un *cercueil bannal* pour les priſonniers & *pailleux* qui décedent; ils n'obtiennent point de biere de la charité publique; on ne leur accorde qu'un linceul. Ce cercueil très-épais & très-ſolide reçoit chaque jour tous les morts, & indiſtinctement; quelquefois il en contient deux, quand les trépaſſés ſont des adoleſcens.

Le cercueil bannal de la priſon du Châtelet ſert depuis plus de quatre-vingt ans. Les *pailleux* l'appellent *la croûte de pâté*. O Sauvages errants dans les forêts de l'Amérique ſeptentrionale ! vous mangez vos ennemis, vous faites un trophée ſanglant de leur chevelure ; mais vous n'avez jamais du moins offert à la main tremblante de l'hiſtorien les tableaux que j'aurois ici à tracer..... Non, laiſſons les monſtrueuſes turpitudes de l'humanité dégradée ſous les voiles épais qui la couvrent. Les gardiens féroces de ces criminels ne s'attendriſſent jamais, & ils ajoutent d'eux-même à la dureté de leur miniſtere.

Un édit bienfaiſant & paternel va faire ceſſer une grande partie de ces abus ; & le bien qui ſe fait, devient le gage du bien qui ſe fera. Qu'il ſe fait lentement !

CHAPITRE CCLXXVIII.

Sentence de mort.

Quelle voix ſiniſtre & retentiſſante, empliſſant les rues & les carrefours, ſe fait entendre juſqu'au ſommet des maiſons, & crie qu'un homme plein de jeuneſſe va périr, égorgé de ſang-froid par un autre hom-

me, au nom de la ſociété ? Le colporteur, en courant & hurlant, vend la ſentence encore humide ; on l'achete pour ſavoir le nom du coupable, & apprendre quel eſt ſon crime : on a bientôt oublié l'un & l'autre. C'eſt une condamnation ſubite qui vient épouvanter les eſprits au moment où l'on ne s'y attendoit pas.

La populace quitte les ateliers & les boutiques, & s'attroupe autour de l'échafaud, pour examiner de quelle maniere le patient accomplira le grand acte de mourir en public au milieu des tourments.

Le philoſophe qui, du fond de ſon aſyle, entend crier la ſentence, gémit ; & ſe remettant à ſon bureau, le cœur gonflé, l'œil attendri, il écrit ſur les loix pénales & ſur ce qui néceſſite le ſupplice ; il examine ſi le gouvernement, la loi n'ont rien à ſe reprocher ; & tandis qu'il plaide la cauſe de l'humanité dans ſon cabinet ſolitaire, & qu'il ſonge à remporter le prix de Berne, le bourreau frappe avec une large barre de fer, écraſe le malheureux ſous onze coups, le replie ſur une roue, non la face tournée vers le ciel, comme le dit l'arrêt, mais horriblement pendante ; les os briſés traverſent les chairs. Les cheveux hériſſés par la douleur, diſtillent une ſueur ſanglante. Le patient, dans ce long ſupplice, demande tour-à-tour de l'eau & la mort. Le peuple re-

garde au cadran de l'Hôtel-de-ville, & compte les heures qui ſonnent; il frémit conſterné, contemple & ſe tait.

Mais le lendemain un autre criminel fait relever l'échafaud, & le ſpectacle affreux de la veille n'a point empêché un nouveau forfait. La populace revient contempler le même ſpectacle; le bourreau lave ſes mains ſanglantes, & va ſe confondre dans la foule des citoyens.

L'aſſaſſin meurt; & l'homme qui a fait éprouver à une armée entiere les horreurs de la famine, qui a été plus terrible aux ſoldats de la patrie que le fer & le feu de l'ennemi; qui a fait diſparoître des voitures de farines, & peuplé les hôpitaux; cet homme vient bâtir un palais devant l'effigie du monarque qu'il a trompé & volé! Il devroit y entendre le murmure de l'état, les cris plaintifs des ſoldats qu'il a fait mourir d'inanition: il devroit ſe réveiller, agité par la frayeur, & voir des ſpectres menaçants errer autour de lui. Cependant il dort avec ſécurité; des regiſtres ſignés par des hommes de loi, vendus à ſes rapines, ont légitimé ſes vols. A l'aide de calculs faux, il paroît innocent: ſon vil & infame métier l'accrédite pour ainſi dire, & lui donne un rang parmi cette race affamée d'or. Dans ſes moments de bonne humeur, il raconte juſqu'à ſes exploits meurtriers, & comment,

mettant le feu lui-même à des magasins, il a revendu à l'état ce qui lui avoit été payé. Incendiaire & assassin en Allemagne, il en plaisante à Paris.

Et le millionnaire qui médite, invente des plans *extendeurs* d'impositions ingénieuses & calculées sur la partie indigente du peuple, lorsqu'il a bien dîné, calcule ce qui doit lui revenir de tel forfait politique, au moment où il est travaillé d'une digestion laborieuse.

Je ne lui pardonnerai jamais; je le citerai incessamment au tribunal de l'humanité; je pardonnerai plutôt au malheureux qui, n'ayant qu'un pistolet & du courage, m'attaquera au détour d'une rue, pour m'ôter le signe représentatif des aliments dont il a besoin.

Oui, l'homme qui m'assassineroit, me paroîtroit moins odieux que tous ces oppresseurs de la patrie. Je lui pardonne d'avance si ce malheur doit m'arriver; partie offensée, je lui rends mon affection, je le justifie même, & je garde le sentiment de la haîne pour l'être monstrueux qui égorge dans le sein du luxe & des richesses, & le sentiment du mépris pour des loix qui n'ont pas la force d'arrêter ou de punir ces détestables attentats.

CHAPITRE CCLXXIX.

Le Bourreau.

L'exécuteur de la haute-juſtice a pour gages *dix-huit mille livres* par an. Il n'en touchoit que ſeize mille il y a ſix ans. Il avoit le droit de porter ſes mains immondes ſur les denrées publiques, pour en prendre une portion. On l'a dédommagé en argent.

Il n'y a eu qu'un homme de décapité à Paris depuis quarante ans environ. Auſſi le bourreau eſt-il inexpérimenté dans cette fonction.

La derniere claſſe du peuple connoît parfaitement ſa figure ; c'eſt le grand acteur tragique, pour la populace groſſiere, qui court en foule à ces affreux ſpectacles, par le ſentiment de cette inexplicable curioſité, qui entraîne juſqu'à la foule polie, quand le crime ou le criminel ſont diſtingués.

Les femmes ſe ſont portées en foule au ſupplice de Damiens ; elles ont été les dernieres à détourner leurs regards de cette horrible ſcene.

Le petit peuple s'entretient fréquemment de l'exécuteur, dit qu'il a table ouverte pour les pauvres chevaliers de Saint-Louis, & va-

chercher chez lui de la graiſſe de pendu; car il vend les cadavres aux chirurgiens, ou les garde pour lui, à ſon choix: le criminel ne peut pas ſe vendre de ſon vivant, ainſi qu'il fait à Londres.

Rien ne diſtingue cet homme des autres citoyens, même lorſqu'il exerce ſes épouvantables fonctions; ce qui eſt très-mal vu. Il eſt friſé, poudré, galonné, en bas de ſoie blancs, en eſcarpins, pour monter au fatal poteau: ce qui me paroît révoltant, puiſqu'il devroit porter, en ces momens terribles, l'empreinte d'une loi de mort. Ne ſaura-t-on jamais parler à l'imagination, & puiſqu'il s'agit d'effrayer la multitude, ne connoîtra-t-on jamais l'empire des formes éloquentes? L'extérieur de cet homme devroit l'annoncer.

Il eſt ſans contredit le dernier citoyen de la ville, & lui ſeul eſt frappé par ſon emploi d'un opprobre inhérent. Il a des valets qui exercent, pour cent écus, le métier qu'il fait pour ſix mille. Et il trouve des valets!

Il y auroit beaucoup de réflexions à faire ſur cet agent de notre législation criminelle, pour ſavoir à qui il appartient ſpécialement; mais cet examen nous jeteroit dans une diſſertation étrangere à la nature de cet ouvrage.

Il marie ſes filles, quand il en a, à des

bourreaux de province. Entre eux ils s'appellent (à l'inſtar des évêques) *Monſieur de Paris*, *Monſieur de Chartres*, *Monſieur d'Orléans*, &c; & *Charlot* & *Berger* fourniſſent aux entretiens du peuple une matiere inépuiſable. Tels ſavetiers ſavent l'hiſtoire des pendus & des bourreaux, ainſi qu'un homme de bonne ſociété ſait l'hiſtoire des rois de l'Europe & de leurs miniſtres.

CHAPITRE CCLXXX.

Place de Grève.

Là ſont venus tous ceux qui ſe flattoient de l'impunité (& l'on ne ſauroit imaginer comment ils s'abuſoient à ce point extrême): un *Cartouche*, un *Ravaillac*, un *Nivet*, un *Damiens*, & plus ſcélérat qu'eux encore, un *Deſrues*. Il y montra la froide intrépidité & le courage tranquille de l'hypocriſie. Je l'ai vu & entendu au Châtelet; car il ſe trouvoit alors dans la même priſon avec l'auteur de la *Philoſophie de la nature*; & j'allois viſiter l'écrivain.

Deſrues n'avoit à la bouche que les noms ſacrés de Dieu, de religion. Le génie du crime n'a guere été plus loin; & par la médi-

tation & par la complication de ſes forfaits, il a offert un exemple effrayant de ce que pouvoit receler & imaginer l'abîme noir & impénétrable du cœur humain, quand la perverſité y regne.

Cette place eſt encore étroite, quoique nouvellement élargie. Les exécutions devroient ſe faire ailleurs; car on oblige une foule de rentiers qui ont prêté leur argent au roi, à voir tous les apprêts révoltants d'une exécution; & rien de ſi hideux, de ſi indigne de la majeſté des loix. Mais tout ce qui concerne la juriſprudence criminelle eſt parmi nous dans un ſi déplorable cahos, qu'il y a bien d'autres réformes à faire, avant que de donner aux exécutions une couleur qui les diſtingue d'un meurtre ſanglant, ou d'une vengeance atroce.

L'aſſaſſin au fond des bois a-t-il jamais couché un homme ſur une croix de Saint-André, pour lui caſſer les os de onze coups? puis l'a-t-il ployé ſur une roue de carroſſe, un confeſſeur à ſes côtés, qui ne peut délier le patient, & qui l'exhorte à ſouffrir? Certes la juſtice eſt plus effrayante que le crime. L'aſſaſſin donne ſon coup de poignard, craint d'enviſager ſa victime, fuit avec le remords, tandis que la juſtice compte pendant vingt-quatre heures les cris déſeſpérés d'un malheureux qu'environne un peuple immenſe.

On reproche à la populace de courir en

foule à ces odieux ſpectacles ; mais quand il y a une exécution remarquable, ou un criminel fameux, renommé, le beau monde y court comme la plus vile canaille.

Nos femmes, dont l'ame eſt ſi ſenſible, le genre nerveux ſi délicat, qui s'évanouiſſent devant une araignée, ont aſſiſté à l'exécution de Damiens ! je le répete, & n'ont détaché que les dernieres leurs regards du ſupplice le plus horrible & le plus dégoûtant que la juſtice ait jamais oſé imaginer, pour venger les rois.

On avoit fait venir tous les bourreaux des villes circonvoiſines, pour prêter la *main* à ces révoltantes opérations qui ont attiré des amateurs & des curieux.

L'auteur d'un ouvrage moderne ſur la paſſion du jeu, affirme que ce jour-là même *on joua à la Greve, qu'on y joua de l'argent*, en attendant l'huile bouillante, le plomb fondu, les tenailles rougies au feu & les quatre chevaux qui devoient écarteler l'aſſaſſin ; & nous nous croyons civiliſés, policés ; & nous oſons parler de nos loix, de nos mœurs ; tandis que, ſans le cri éloquent des écrivains, nous n'aurions pas appris à rougir de ces atroces turpitudes. Que nous avons encore beſoin d'être conduits à la ſenſibilité & à la raiſon !

Le patient, tant la coutume a d'empire, ne harangue jamais le public ; ce qu'il fait ſi ſouvent

ſouvent en Angleterre : il n'en obtiendroit pas la permiſſion. Le général Lally paroiſſant vouloir parler au peuple, on lui mit un *bâillon*. Ainſi la forme du gouvernement ſe caractériſe par-tout, & ne permet à perſonne d'élever la voix ; même à ſa derniere heure, & de haranguer un inſtant avant d'expirer.

Les colporteurs qui crient les ſentences de mort, la médaille de cuivre ſur l'eſtomac, font quelquefois retentir l'arrêt fatal juſqu'aux oreilles du ſupplicié ; cruauté impardonnable ! Ils appuient ſur-tout fortement ſur ces mots, *qui condamne un aſſaſſineur*. Cet horrible barbariſme eſt de leur invention ; mais il frappe plus vivement les organes du peuple que le mot *aſſaſſin*, & le peuple dit & dira toujours *aſſaſſineur* : cela lui ſemble plus énergique.

Il y a quelques années qu'un fils ayant fait aſſaſſiner ſon pere, fut rompu à la place Dauphine avec ſon complice, exécuteur du meurtre. Le parricide, qui avoit entraîné dans le crime un homme foible, par l'appât du plus mince intérêt, ſe montra ſur l'échafaud, ſi dur, ſi hautain, ſi peu repentant, tandis que ſon compagnon prioit & ſe réſignoit, qu'au premier cri qu'il jetta ſous le premier coup de barre, un battement univerſel partit de toutes les mains.

J'ai cru que ce trait, peut-être unique,

devoit appartenir au tableau des mœurs du peuple de la capitale.

On ne coupe plus de têtes ; ce qui prouve que les *grands* ne prévariquent point. Le ſabre qui coupe les têtes nobles, eſt rouillé dans le fourreau, & l'exécuteur a oublié cette partie de ſon métier. Il ne ſait plus que pendre & rouer : ſon bras inexpérimenté a manqué le général Lally.

Chaque année offre une race nouvelle de voleurs & de ſcélérats qui ont un caractere différent. L'an paſſé, c'étoient des empoiſonneurs connus ſous le nom d'*endormeurs*, qui mêloient dans le tabac & dans les boiſſons un venin aſſoupiſſant, dangereux & mortel : cette année ; ce ſont des voleurs d'égliſes, des ſacrileges, qui pendant les nuits enfoncent, pillent les ſacriſties, emportent ciboires, calices, croix, chandeliers, &c. On a dépouillé, tant ſur la route de Flandres qu'aux environs de Paris, près de quarante égliſes.

On a vu, dit-on, de ces ſacrileges qui avoient volé un ciboire, en renvoyer les hoſties au curé du lieu dans une lettre, après avoir employé une de ces mêmes hoſties, comme pain à cacheter.

On a révoqué en doute les exécutions nocturnes, faites aux flambeaux. Il paroît conſtaté que rien n'eſt moins imaginaire. On ne conçoit pas comment la loi ſe plait à un

meurtre clandeſtin. L'interprétation la plus forcée n'a jamais pu lui donner cet horrible caractere. La peine de mort ne ſauroit être conſidérée que comme un exemple, & jamais comme une punition ; or, qu'eſt-ce que d'étrangler un homme dans les ténebres, à l'inſu des citoyens qui dorment ? Si vous lui faites grace de la publicité, faites-lui grace de la vie. Ce n'eſt qu'au nom de la ſociété qu'il doit la perdre ; & votre arrêt eſt un crime, ſi elle ignore tout à la fois le délit & le ſupplice.

Les Anglois & les Suiſſes ont une juriſprudence criminelle que la juſtice, la raiſon & l'humanité peuvent avouer ; & nous avons encore à rougir de nos formes lamentables & barbares : nous n'avons pas encore appris à garantir notre liberté, notre vie & notre honneur des invaſions du pouvoir aveugle & de la ſcélérateſſe réfléchie. La loi reſte indéciſe entre le crime audacieux & l'innocence timide : elle a peine à les diſtinguer ; & tandis que l'inſtruction s'eſt paſſée dans l'ombre loin de l'œil & de l'oreille des citoyens, le ſupplice vient épouvanter leurs regards ; & en voyant ſes abominables inſtruments dreſſés dans la place publique, il faut qu'ils demandent quel eſt le coupable & qu'elle eſt ſon délit.

CHAPITRE CCLXXXI.

Servante mal pendue.

Il y a dix-ſept ans environ qu'une jeune payſanne, d'une figure très-agréable, s'étoit miſe en ſervice chez un homme qui avoit tous les vices qu'entraîne la corruption des grandes villes. Epris de ſes charmes, il tenta tous les moyens de la ſéduire. Elle étoit honnête ; elle réſiſta. La ſageſſe de cette fille ne fit qu'irriter la paſſion du maître qui, ne pouvant la ſoumettre à ſes deſirs, imagina la vengeance la plus noire & la plus abominable. Il enferma furtivement, dans la caſſette où cette fille mettoit ſes hardes, pluſieurs effets à lui appartenants & marqués à ſon nom ; puis il cria qu'il étoit volé, appella un commiſſaire, & fit ſa dépoſition en juſtice : à l'ouverture de la caſſette, on reconnut les effets qu'il avoit réclamés.

La pauvre ſervante empriſonnée, n'avoit que ſes pleurs pour défenſe ; & pour toute réponſe aux interrogatoires, elle diſoit qu'elle étoit innocente. On ne ſauroit trop accuſer notre juriſprudence criminelle, quand on ſonge que les juges n'eurent aucun ſoupçon de la ſcélérateſſe de l'accuſateur, & qu'ils

ſuivirent la loi dans toute ſa rigueur ; rigueur exceſſive, & qui devroit diſparoître de notre code, pour faire place à un ſimple châtiment, qui laiſſeroit moins de vols impunis.

La fille innocente fut condamnée à être pendue. Elle le fut mal, parce que c'étoit le coup d'eſſai du fils de l'exécuteur des hautes œuvres. Un chirurgien avoit acheté le corps. Il fut porté chez lui. Voulant le ſoir même y porter le ſcalpel, il ſentit un reſte de chaleur ; l'acier tranchant lui tomba des mains, & il mit dans ſon lit celle qu'il alloit diſſéquer.

Ses ſoins pour la rappeller à la vie ne furent pas inutiles ; il manda en même temps un eccléſiaſtique, dont il connoiſſoit la diſcrétion & l'expérience, tant pour le conſulter ſur cet étrange événement, que pour être témoin de ſa conduite.

Au moment que cette fille infortunée ouvrit les yeux, elle ſe crut dans l'autre monde ; & appercevant la figure du prêtre, qui avoit une groſſe tête & une phyſionomie fortement prononcée, (car je l'ai connu, & c'eſt de lui que je tiens ce fait) elle joignit les mains avec tremblement, & s'écria : *Pere éternel, vous ſavez mon innocence, ayez pitié de moi.* Elle ne ceſſa d'invoquer cet eccléſiaſtique, croyant voir Dieu même. On fut long-temps à lui perſuader qu'elle n'étoit

pas décédée, tant l'idée du ſupplice & de la mort avoit frappé ſon imagination ! Rien n'étoit plus touchant & plus expreſſif que ce cri d'une ame innocente, qui s'élevoit vers celui qu'elle regardoit comme ſon juge ſuprême ; & au défaut de ſa beauté attendriſſante, ce ſpectacle unique étoit fait pour intéreſſer vivement l'homme ſenſible & l'homme obſervateur. Quel tableau pour un peintre ! Quel récit pour un philoſophe ! Quelle inſtruction pour un homme de loi !

Le procès ne fut pas ſoumis à une nouvelle réviſion, ainſi qu'on l'a imprimé dans le *Journal de Paris*. La ſervante, guérie de ſon effroi, revenue à la vie, ayant reconnu un homme dans celui qu'elle adoroit, & qui lui fit reporter ſes prieres vers le ſeul Etre adorable, quitta pendant la nuit la maiſon du chirurgien, doublement inquiet pour cette fille & pour lui. Elle alla ſe cacher dans un village éloigné, tremblant de rencontrer les juges, les ſatellites & l'affreux poteaux qui pourſuivoient ſes regards.

L'horrible calomniateur demeura impuni, parce que ſon crime manifeſte aux yeux des témoins particuliers, ne l'étoit pas de même aux yeux des magiſtrats & des loix.

Le peuple eut connoiſſance de la réſurrection de cette fille ; il accabla d'injures le ſcélérat auteur de cette infamie. Mais dans cette ville immenſe ce forfait fut bientôt ou-

blié, & le monſtre reſpire peut-être encore : du-moins il n'a pas porté devant les hommes la peine qu'il méritoit.

Un livre à faire ſeroit le *Récueil de tous les Innocents condamnés*, pour voir les cauſes de l'erreur, & l'éviter dans la ſuite. Ne ſe trouvera-t-il point enfin un magiſtrat qui s'occupera de cet ouvrage important ?

CHAPITRE CCLXXXII.

Baſtille.

Priſon d'état : c'eſt aſſez la qualifier. *C'eſt un château*, dit Saint-Foix, *qui, ſans être fort, eſt le plus redoutable de l'Europe.*

Qui ſait ce qui s'eſt fait à la Baſtille, ce qu'elle renferme, ce qu'elle a renfermé ? Mais comment écrira-t-on l'hiſtoire de Louis XIII, de Louis XIV & de Louis XV, ſi l'on ne ſait pas l'hiſtoire de la Baſtille ? Ce qu'il y a de plus intéreſſant, de plus curieux, de plus ſingulier, s'eſt paſſé dans ſes murailles. La partie la plus intéreſſante de notre hiſtoire nous ſera donc à jamais cachée : rien ne tranſpire de ce gouffre, non plus que de l'abîme muet des tombeaux.

Henri IV fit garder le tréſor royal à la Baſtille. Louis XV y fit enfermer le Diction-

naire Encyclopédique, qui y pourrit encore.

Le duc de Guiſe, maître de Paris en 1588, le fut auſſi de la Baſtille & de l'Arſenal. Il en fit gouverneur Buſſi le Clerc, procureur au parlement. Buſſi le Clerc ayant inveſti le parlement, qui refuſoit de délier les François du ſerment de fidélité & d'obéiſſance, conduiſit à la Baſtille préſidents & conſeillers, tous en robe & en bonnet quarré; là il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la Baſtille, qui avez reçu ſous les trois derniers regnes les ſoupirs & les gémiſſements de tant de victimes, ſi vous pouviez parler, que vos récits terribles & fideles démentiroient le langage timide & adulateur de l'hiſtoire.

Auprès de la Baſtille ſe trouve l'Arſenal, qui recele le magaſin à poudre, voiſinage tout auſſi terrible que la demeure.

La tour de Vincennes renferme encore des priſonniers d'état, qui paroiſſent devoir y finir leurs triſtes jours. Qui a pu calculer au juſte les lettres de cachet délivrées ſous les trois derniers regnes.

On a une hiſtoire de la Baſtille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulieres & bizarres; mais rien de ce qu'on ſouhaiteroit tant d'apprendre, rien, en un mot, qui puiſſe porter quelque jour ſur certains ſecrets d'état, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'hiſtorien, on

y traitoit ſous un d'Argenſon avec une rigueur inouie & une violence tyrannique les priſonniers déja trop punis de la perte de leur liberté.

Le gouvernement, aujourd'hui plus doux & plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la mort de Henri IV, s'eſt beaucoup relâché ſans doute de cette cruelle ſévérité, & l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuſes & inutiles.

Quand un priſonnier décede à la Baſtille, on l'enterre à S. Paul, pendant la nuit à trois heures du matin. Au lieu de prêtres, des guichetiers portent le cercueil, & les membres de l'état-major aſſiſtent à la ſépulture. Ainſi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

Dès qu'on parle de la Baſtille à Paris, on récite ſoudain l'hiſtoire du *maſque de fer:* chacun la fabrique à ſon gré, & y mêle des réflexions non moins imaginaires.

Au reſte, le peuple craint plus le Châtelet que la Baſtille: il ne redoute pas cette derniere priſon, parce qu'elle lui eſt comme étrangere, n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conſéquent il ne plaint guere ceux qui y ſont détenus, & le plus ſouvent il ignore leurs noms. Il ne témoigne aucune reconnoiſſance aux généreux défenſeurs de ſa cauſe. Les Pariſiens aiment mieux acheter du pain pour vivre,

naire Encyclopédique, qui y pourrit encore.

Le duc de Guiſe, maître de Paris en 1588, le fut auſſi de la Baſtille & de l'Arſenal. Il en fit gouverneur Buſſi le Clerc, procureur au parlement. Buſſi le Clerc ayant inveſti le parlement, qui refuſoit de délier les François du ſerment de fidélité & d'obéiſſance, conduiſit à la Baſtille préſidents & conſeillers, tous en robe & en bonnet quarré; là il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la Baſtille, qui avez reçu ſous les trois derniers regnes les ſoupirs & les gémiſſements de tant de victimes, ſi vous pouviez parler, que vos récits terribles & fideles démentiroient le langage timide & adulateur de l'hiſtoire.

Auprès de la Baſtille ſe trouve l'Arſenal, qui recele le magaſin à poudre, voiſinage tout auſſi terrible que la demeure.

La tour de Vincennes renferme encore des priſonniers d'état, qui paroiſſent devoir y finir leurs triſtes jours. Qui a pu calculer au juſte les lettres de cachet délivrées ſous les trois derniers regnes.

On a une hiſtoire de la Baſtille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulieres & bizarres; mais rien de ce qu'on ſouhaiteroit tant d'apprendre, rien, en un mot, qui puiſſe porter quelque jour ſur certains ſecrets d'état, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'hiſtorien, on

me quand elle ne le tue pas, il avoit ſupporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une conſtance mâle & courageuſe. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis preſque la rigidité du fer, & ſon corps plongé ſi long-temps dans un cercueil de pierre, en avoit contracté, pour ainſi dire, la fermeté compacte.

La porte baſſe de ſon tombeau tourne ſur ſes gonds effrayants, s'ouvre, non à-demi, comme de coutume, & une voix inconnue lui dit qu'il peut ſortir.

Il croit que c'eſt un rêve : il héſite, il ſe leve, s'achemine d'un pas tremblant, & s'étonne de l'eſpace qu'il parçourt. L'eſcalier de la priſon, la ſalle, la cour, tout lui paroît vaſte, immenſe, preſque ſans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu ; ſes yeux ont peine à ſupporter la clarté du grand jour ; il regarde le ciel comme un objet nouveau ; ſon œil eſt fixe : il ne peut pas pleurer : ſtupefait de pouvoir changer de place, ſes jambes, malgré lui, demeurent auſſi immobiles que ſa langue. Il franchit enfin le redoutable guichet.

Quand il ſe ſentit rouler dans la voiture qui devoit le ramener à ſon ancienne habitation, il pouſſa des cris inarticulés ; il ne put en ſupporter le mouvement extraordinaire, il fallut le faire deſcendre.

Conduit par un bras charitable, il de-

que le plus beau diſcours où l'on prouveroit qu'ils ont droit à une vie aiſée. On y mettoit autrefois les écrivains pour bien peu de choſe ; on a reconnu que l'auteur, le livre & ſes opinions en acquéroient plus de célébrité ; on a laiſſé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain ; & l'on a compris que, lorſqu'on avoit la force phyſique, il falloit peu s'inquiéter des idées politiques & morales, verſatiles & changeantes par leur nature.

Là gémit ou ne gémit plus le célebre Linguet. Quel eſt ſon délit ? On l'ignore.

L'effet en eſt affreux, la cauſe eſt inconnue.
VOLTAIRE.

CHAPITRE CCLXXXIII.

Anecdote.

A l'avénement de Louis XVI au trône, des miniſtres nouveaux & humains firent un acte de juſtice & de clémence, en reviſant les regiſtres de la Baſtille, & en élargiſſant beaucoup de priſonniers.

Dans leur nombre étoit un vieillard qui depuis quarante-ſept années gémiſſoit, détenu entre quatre épaiſſes & froides murailles. Durci par l'adverſité, qui fortifie l'hom-

me quand elle ne le tue pas, il avoit ſupporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une conſtance mâle & courageuſe. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis preſque la rigidité du fer, & ſon corps plongé ſi long-temps dans un cercueil de pierre, en avoit contracté, pour ainſi dire, la fermeté compacte.

La porte baſſe de ſon tombeau tourne ſur ſes gonds effrayants, s'ouvre, non à-demi, comme de coutume, & une voix inconnue lui dit qu'il peut ſortir.

Il croit que c'eſt un rêve : il héſite, il ſe leve, s'achemine d'un pas tremblant, & s'étonne de l'eſpace qu'il parçourt. L'eſcalier de la priſon, la ſalle, la cour, tout lui paroît vaſte, immenſe, preſque ſans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu ; ſes yeux ont peine à ſupporter la clarté du grand jour ; il regarde le ciel comme un objet nouveau ; ſon œil eſt fixe : il ne peut pas pleurer : ſtupefait de pouvoir changer de place, ſes jambes, malgré lui, demeurent auſſi immobiles que ſa langue. Il franchit enfin le redoutable guichet.

Quand il ſe ſentit rouler dans la voiture qui devoit le ramener à ſon ancienne habitation, il pouſſa des cris inarticulés ; il ne put en ſupporter le mouvement extraordinaire, il fallut le faire deſcendre.

Conduit par un bras charitable, il de-

mande la rue où il logeoit ; il arrive ; sa maison n'y est plus, un édifice public la remplace. Il ne reconnoît ni le quartier, ni la ville, ni les objets qu'il y avoit vus autrefois. Les demeures de ses voisins, empreintes dans sa mémoire, ont pris de nouvelles formes. En vain ses regards interrogerent toutes les figures, il n'en vit pas une seule dont il eût le moindre souvenir.

Effrayé, il s'arrête, & pousse un profond soupir : cette ville a beau être peuplée d'êtres vivants, c'est pour lui un peuple mort ; aucun ne le connoît, il n'en connoît aucun ; il pleure, & regrette son cachot.

Au nom de la Bastille qu'il invoque & qu'il réclame comme un asyle, à la vue de ses habillements qui attestent un autre siecle, on l'environne. La curiosité, la pitié s'empressent autour de lui : les plus vieux l'interrogent, & n'ont aucune idée des faits qu'il rappelle. On lui amene par hasard un vieux domestique, ancien portier, tremblant sur ses genoux, qui, confiné dans sa loge depuis quinze ans, n'avoit plus que la force suffisante pour tirer le cordon de la porte. Il ne reconnoît pas le maître qu'il a servi ; mais il lui apprend que sa femme est morte, il y a trente ans, de chagrin & de misere ; que ses enfants sont allés dans des climats inconnus ; que tous ses amis ne sont plus. Il fait ce récit cruel avec cette indif-

férence que l'on témoigne pour les événement passés & presque effacés.

Le malheureux gémit, & gémit seul. Cette foule nombreuse, qui ne lui offre que des visages étrangers, lui fait sentir l'excès de sa misere plus que la solitude effroyable dans laquelle il vivoit.

Accablé de douleur, il va trouver le ministre, dont la compassion généreuse lui fit présent d'une liberté qui lui pese. Il s'incline, & dit: Faites-moi reconduire dans la prison d'où vous m'avez retiré. Qui peut survivre à ses parents, à ses amis, à une génération entiere? qui peut apprendre le trépas universel des siens sans desirer le tombeau? Toutes ces morts, qui pour les autres hommes n'arrivent qu'en détail & par gradation, m'ont frappé dans un même instant. Séparé de la société, je vivois avec moi-même. Ici, je ne puis vivre ni avec moi, ni avec les hommes nouveaux, pour qui mon désespoir n'est qu'un rêve. Ce n'est pas mourir qui est terrible, c'est mourir le dernier.

Le ministre s'attendrit. On attacha à cet infortuné le vieux portier qui pouvoit lui parler encore de sa femme & de ses enfants. Il n'eut d'autre consolation que de s'en entretenir. Il ne voulut point communiquer avec la race nouvelle qu'il n'avoit pas vu naître: il se fit au milieu de la ville une espece de

retraite non moins ſolitaire que le cachot qu'il avoit habité près d'un demi-ſiecle ; & le chagrin de ne rencontrer perſonne qui pût lui dire, *nous nous ſommes vus jadis*, ne tarda point à terminer ſes jours.

CHAPITRE CCLXXXIV.

Maiſons de force.

Indépendamment du château de la Baſtille & du château de Vincennes, affectés aux priſonniers d'état, les miniſtres avec des lettres de cachet, ou par des formules particulieres, vous envoient à Bicêtre & à Charenton. Ce dernier endroit eſt pour les inſenſés & pour les maniaques. Mais ſous ce nom ſont encore quelques priſonniers d'état ; ce ſont des religieux de la Charité qui ſont les geoliers de ces priſons.

Sur les plaintes d'une famille, les jeunes libertins ſont enfermés à Saint-Lazare. Les femmes (car on les enferme auſſi) ſont conduites aux filles de la Madeleine, à Sainte-Pélagie & à la Salpétriere.

Ces différents empriſonnements ſont néceſſités quelquefois par des circonſtances impérieuſes ; mais il ſeroit toujours à deſirer que la détention d'un citoyen ne dépendît pas

d'un ſeul magiſtrat, & qu'il y eût une ſorte de tribunal pour examiner quand ce grand acte d'autorité, ſouſtrait à l'œil des loix, ceſſe d'être illicite.

Quelques avantages réels compenſent ces formes irrégulieres, & il y a en effet une infinité de déſordres que la marche lente & grave de nos tribunaux ne ſauroit ni connoître, ni arrêter, ni prévoir, ni punir. Le criminel audacieux ou ſubtil triompheroit dans le dédale tortueux de nos loix civiles. Les loix de police plus directes le ſurveillent, le preſſent, & l'environnent de plus près. L'abus eſt à côté du bienfait, j'en conviens; mais beaucoup de violences particulieres & de délits bas & honteux ſont réprimés par cette force vigilante & active qui devroit néanmoins publier ſon code, & le ſoumettre à l'inſpection des citoyens éclairés.

Les inſpecteurs de police, hommes nouveaux dans notre législation, ſont beaucoup écoutés du lieutenant de police, ſur-tout dans les cas particuliers & obſcurs. Mais leurs rapports peuvent être fautifs, exagérés, paſſionnés. La premiere impreſſion demeure dans l'eſprit du magiſtrat qui, vu ſes occupations trop étendues, ne ſauroit donner à chaque objet qu'un coup-d'œil rapide.

Les inſpecteurs de police, qui occaſionnent un grand nombre de détentions (car ils y ſont intéreſſés) ne devroient être qu'*in-*

veſtigateurs des délits & *captateurs* : mais, faute d'une procédure exacte, ils deviennent juges pour ainſi dire, puiſque c'eſt ſur leur ſimple dépoſition que l'on établit la preuve & la punition du délit. Or, comme ces inſpecteurs frappent le plus ſouvent ſur la portion du peuple qui n'a ni voix, ni défenſe, ni réclamation, & qu'ils ſont intéreſſés à trouver des coupables, il eſt aiſé d'imaginer ce que l'erreur & le zele même ſans parler des autres paſſions, peuvent produire d'attentatoire à la rigide équité. L'humeur & la précipitation ont leur danger.

Les évêques dans les provinces, il y a trente ans, faiſoient encore enlever les filles de proteſtants par lettres de cachet, pour les confiner dans un couvent, & là les détacher de la communion de leurs peres. Cette violence a toujours été fort rare dans la capitale.

CHAPITRE CCLXXXV.

Dépôts ou Renfermeries.

Priſons de nouvelle inſtitution, imaginées pour débarraſſer promptement les rues & les chemins de mendiants, afin que l'on ne voie plus la miſere ſuppliante à côté du faſte inſolent.

On les plonge avec la derniere inhumanité dans des demeures fétides & ténébreuſes, où on les laiſſe livrés à eux-mêmes. L'inaction, la mauvaiſe nourriture, l'abandon où ils ſont, l'entaſſement des compagnons de leur miſere ne tardent pas à les faire diſparoître l'un après l'autre.

Ces *dépôts* (de quelque prétexte que l'on veuille les colorer) offenſent à la fois l'équité naturelle, les loix civiles, la ſaine politique, la religion & l'humanité. Il faut que l'on ſoit bien peu fécond en reſſources & en moyens, pour dévouer à une mort lente tant d'infortunés, au lieu de ſavoir les employer, après leur avoir ôté leur liberté. Aucun pouvoir humain n'a le droit d'enfermer un mendiant, s'il ne lui offre ſur le champ un genre d'occupation qui exerce ſes bras, ſans l'atterrer.

Ces opreſſions condamnables & qui n'admettent aucune excuſe, contriſtent l'ame la moins ſenſible, & l'on pourroit rapporter ici des faits capables d'affliger les cœurs les plus indifférents : mais il nous ſuffit d'avoir dénoncé ces horreurs trop bien conſtatées aux hommes équitables & puiſſants. Il eſt même impoſſible qu'elles ne prennent pas fin ſous un gouvernement fort diſtrait, il eſt vrai, mais d'ailleurs doux & humain. Il ſentira qu'on ne doit pas traiter ainſi les pauvres qui n'ont commis aucun crime ; & que ce n'é-

toit pas la peine de les ravir à une oiſiveté volontaire ou forcée, pour leur impoſer cette même oiſiveté devenue un ſupplice, & le déſeſpoir & la mort qui s'enſuivent.

Quand un miniſtre fait arrêter un homme avec une lettre de cachet ou par un ordre verbal, & que pour des raiſons à lui connues il ne le fait pas conduire à la Baſtille, on l'enferme au Châtelet ; & là, l'homme-victime reſte *en dépôt*. C'eſt une expreſſion toute nouvelle, qui s'applique à une vexation auſſi nouvelle. Il faut bien apprendre aux étrangers toute la richeſſe de notre langue. Ainſi le mot *dépôt* a pluſieurs ſignifications : c. q. f. d.

Une lettre de cachet enleve, tranſporte un homme dans un cachot, & l'y laiſſe pourrir le reſte de ſes jours ; mais cette même lettre de cachet eſt impuiſſante à ſaiſir ſes biens & à l'en priver. Les biens de l'empriſonné reviendront à ſes héritiers naturels ; ainſi l'argent parmi nous eſt baucoup plus ſacré que la liberté perſonnelle.

CHAPITRE CCLXXXVI.

Vie d'un Homme en place.

Un miniſtre ſe leve, ſon antichambre eſt déjà pleine de gens qui l'attendent: il paroît; des milliers de placets paſſent dans les mains embarraſſées de ſes deux ſecrétaires, qui, froids & immobiles, repréſentent à ſes côtés. Il ſort; des ſolliciteurs ſe trouvent ſur ſon paſſage, & le pourſuivent juſqu'à ſa voiture. Il dîne; des recommandations à droite & à gauche l'inveſtiſſent pendant le repas, & des femmes lui parlent à l'oreille pendant le deſſert. Il rentre dans ſon cabinet; il voit ſur ſon bureau cent lettres qu'il faut lire; des audiences particulieres le tyranniſent encore.

Comment exiſte-t-il, dira-t-on? Comment? Il eſt diſtrait pendant qu'on lui parle, & il oublie tout ce qu'on lui dit; il laiſſe à des commis le ſoin de répondre à tout le monde & d'expédier ſon immenſe beſogne; il ſigne les lettres, voilà à peu près toutes ſes fonctions. Mais il ſe réſerve quelqu'intrigue de cour, qu'il ourdit avec adreſſe, qu'il ſuit avec conſtance, & dont il prépare le dénouement. Il ſonge toute ſa vie, non au devoir de ſa place, mais à reſter en place.

Les gens en place ſont d'un ſérieux à glacer. Leur converſation eſt la ſéchereſſe même : ils ne s'expriment que par monoſyllabes ; mais toute cette démonſtration extérieure eſt pour le public : en particulier, comme ils n'ont plus la crainte de ſe compromettre, ils abjurent une morgue qui nuiroit à leurs plaiſirs, & l'on voit l'homme qui pour un inſtant n'eſt plus dupe de ſa vanité.

Le valet-de-chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille livres de rentes ; il a lui-même un valet-de-chambre, lequel en a un autre ſous ſes ordres. C'eſt le ſubalterne qui nettoie l'habit, qui apprête la perruque artiſée de monſeigneur ; le valet en chef la reçoit de la quatrième main, & ne fait que la poſer ſur la tête miniſtérielle, où répoſent les grandes deſtinées de l'état. Après cette fonction auguſte, c'eſt à ſon tour de ſe faire habiller par ſes gens ; il les appelle à haute voix, il les gronde ; il reçoit ſon monde, protege & commande qu'on mette les chevaux à ſa voiture. Le valet-de-chambre du valet-de-chambre n'a pas tout-à-fait un équipage, mais il eſt très-bien ſervi.

Tandis que le ſerviteur du roi va repréſenter utilement à Verſailles, le ſerviteur de monſeigneur repréſente à Paris, & promet des graces à ceux qu'il rencontre, comme ſe trouvant lui à la principale ſource.

Monſeigneur eſt tout puiſſant à onze heures du matin ; il donne audience, & ſon ſallon eſt rempli. D'un coup-d'œil il diſtribue la faveur. Heureux ceux qu'il a regardés ! Leur cœur bondit d'eſpérance & de joie. L'homme puiſſant invite ſes créatures à ſa table ; elles ſe proſternent, & leur viſage devient rouge de plaiſir & de contentement. A une heure entre quelqu'un qui vient trouver monſeigneur, le fait paſſer dans ſon cabinet & lui redemande *le porte-feuille.* Monſeigneur n'eſt plus rien. Il fait mettre à voix baſſe deux chevaux à ſa plus humble voiture, quitte Verſailles ſans revoir le viſage du maître qui le chaſſe, & va dîner ſeul à Paris avec ſon chagrin, & loin de la cohue brillante qui lui prodiguoit les révérences & les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle, ſe diſperſe pour aller dîner ailleurs, & chacun dit à part ſoi : *demain j'irai voir le ſucceſſeur & le féliciter.*

Comment cette portion de royauté que l'homme puiſſant tenoit entre ſes mains lui échappe-t-elle tout à-coup ? Cela a l'air d'un ſonge, d'un acte de féerie. Les hommes en place ne ſont-ils que des pantins, ainſi que l'a dit Diderot ? Coupez le fil qui le faiſoit mouvoir, le pantin reſte immobile.

Et que fait le pantin réduit à lui-même ? Il cherche à culbuter à ſon tour celui qui l'a fait choir ; il compoſe de nouveaux rêves

de grandeur ; il ne peut ſe réſoudre à n'être plus rien ; il abhorre la tranquillité & le loiſir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquiſe à régir la foule des humains, à leur inſpirer tour-à-tour la crainte & l'eſpérance, & à recevoir, en qualité d'homme puiſſant, leurs louanges intéreſſées, leurs reſpects ſimulés & leurs courbettes menſongeres.

Quelle vie, par exemple, que celle d'un lieutenant de police ! Il n'a pas un inſtant à lui ; il eſt obligé tous les jours de punir ; il tremble de ſe livrer à l'indulgence, parce qu'il ne ſait pas s'il ne ſe la reprochera point un jour. Il a beſoin d'être ſévere, & d'aller contre le penchant de ſon cœur ; il ne ſe commet pas un crime dont il ne reçoive l'image honteuſe ou cruelle. On ne lui parle que d'hommes vicieux & de vices ; à chaque inſtant on vient lui dire, voilà un *meurtre*, un *ſuicide*, une *violence !* Il n'arrive pas un accident, qu'il ne lui faille ordonner le remede, & précipitamment ; il n'a qu'un inſtant pour délibérer & agir, & il faut qu'il craigne également, & d'abuſer du pouvoir qui lui eſt confié, & de n'en pas uſer à propos. Les rumeurs populaires, les propos extravagants, les factions théatrales, les fauſſes alarmes, tout le regarde.

Repoſe-t-il ? un incendie le tire bruſquement de ſon lit. N'y a-t-il pas d'incendie ?

des jeunes gens de qualité font tapage la nuit, infirment le prononcé du commiſſaire du quartier. On réveille le magiſtrat pour juger ces étourdis. La cour, la ville, la province lui font des interrogations multipliées: il faut qu'il réponde à tout, il faut qu'il ſuive à la piſte le brigand, l'aſſaſſin obſcur qui a commis un crime; car le magiſtrat paroit blâmable, s'il n'a pas ſu le livrer de bonne heure à la juſtice; on calculera le temps que ſes prépoſés auront mis à cette capture; & ſon honneur exige que l'intervalle entre le délit & l'empriſonnement ſoit le plus court poſſible. Quelles fonctions redoutables! Quelle vie pénible! Et cette place eſt convoitée!

On ne s'intrigue aujourd'hui, diſoit *Duclos*, que pour l'argent: les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places où l'on ne ſe flatte pas même de ſe maintenir; mais l'opulence qu'elles auront procurée, conſolera de la diſgrace. Nos aïeux aſpiroient à la gloire toute nue: ce n'étoit pas, ſi l'on veut, le ſiecle des lumieres; mais c'étoit celui de l'honneur.

Un courtiſan de nos jours diſoit: *il faut tenir le pot-de-chambre aux miniſtres tant qu'ils ſont en place, & le leur verſer ſur la tête quand ils n'y ſont plus.* Or, les courtiſans agiſſent comme ils parlent.

de grandeur ; il ne peut ſe réſoudre à n'être plus rien ; il abhorre la tranquillité & le loiſir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquiſe à régir la foule des humains, à leur inſpirer tour-à-tour la crainte & l'eſpérance, & à recevoir, en qualité d'homme puiſſant, leurs louanges intéreſſées, leurs reſpects ſimulés & leurs courbettes menſongeres.

Quelle vie, par exemple, que celle d'un lieutenant de police ! Il n'a pas un inſtant à lui ; il eſt obligé tous les jours de punir ; il tremble de ſe livrer à l'indulgence, parce qu'il ne ſait pas s'il ne ſe la reprochera point un jour. Il a beſoin d'être ſévere, & d'aller contre le penchant de ſon cœur ; il ne ſe commet pas un crime dont il ne reçoive l'image honteuſe ou cruelle. On ne lui parle que d'hommes vicieux & de vices ; à chaque inſtant on vient lui dire, voilà un *meurtre*, un *ſuicide*, une *violence !* Il n'arrive pas un accident, qu'il ne lui faille ordonner le remede, & précipitamment ; il n'a qu'un inſtant pour délibérer & agir, & il faut qu'il craigne également, & d'abuſer du pouvoir qui lui eſt confié, & de n'en pas uſer à propos. Les rumeurs populaires, les propos extravagants, les factions théatrales, les fauſſes alarmes, tout le regarde.

Repoſe-t-il ? un incendie le tire bruſquement de ſon lit. N'y a-t-il pas d'incendie ?

des jeunes gens de qualité font tapage la nuit, infirment le prononcé du commiſſaire du quartier. On réveille le magiſtrat pour juger ces étourdis. La cour, la ville, la province lui font des interrogations multipliées: il faut qu'il réponde à tout; il faut qu'il ſuive à la piſte le brigand, l'aſſaſſin obſcur qui a commis un crime; car le magiſtrat paroit blâmable, s'il n'a pas ſu le livrer de bonne heure à la juſtice; on calculera le temps que ſes prépoſés auront mis à cette capture; & ſon honneur exige que l'intervalle entre le délit & l'empriſonnement ſoit le plus court poſſible. Quelles fonctions redoutables! Quelle vie pénible! Et cette place eſt convoitée!

On ne s'intrigue aujourd'hui, diſoit *Duclos*, que pour l'argent: les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places où l'on ne ſe flatte pas même de ſe maintenir; mais l'opulence qu'elles auront procurée, conſolera de la diſgrace. Nos aïeux aſpiroient à la gloire toute nue: ce n'étoit pas, ſi l'on veut, le ſiecle des lumieres; mais c'étoit celui de l'honneur.

Un courtiſan de nos jours diſoit: *il faut tenir le pot-de-chambre aux miniſtres tant qu'ils ſont en place, & le leur verſer ſur la tête quand ils n'y ſont plus.* Or, les courtiſans agiſſent comme ils parlent.

CHAPITRE CCLXXXVII.

Orateurs ſacrés.

Les prédicateurs jouiſſent ſeuls à Paris du beau droit de parler au peuple aſſemblé. Il ſeroit à deſirer qu'ils en ſentiſſent toute l'étendue. Nourris des lumieres de la philoſophie, quelques-uns ont expoſé des vérités fortes. Au lieu de ridiculiſer bêtement un emploi auſſi noble, ne vaudroit-il pas mieux conſacrer ce rare privilege par les devoirs qu'on leur impoſeroit? devoirs d'hommes & de citoyens. Voici le moment pour eux de ſe montrer tels & de mériter la vénération générale.

Profeſſeurs publics de morale, ſous l'étendard ſacré de la religion, ils pourroient réellement combattre par la parole les abus les plus dominants, &, développant les maximes de l'évangile, étendre juſqu'à la plus grande circonférence le précepte divin de la charité, en attaquant de toutes parts les malverſations les plus criantes.

Tout crime, depuis le plus grand juſqu'au moindre, dérive de l'avarice & de la dureté des cœurs. Les prédicateurs pourroient ſoumettre à leur tribunal tous les forfaits politiques

tiques qui cauſent les malheurs du peuple. Rien ne ſauroit arrêter ce cri de l'ame. La vérité nue & ſimple a une force qui terraſſe ; d'ailleurs jamais l'autorité n'a oſé frapper directement la ſainte vérité.

Sous ce point de vue, les prédicateurs, ſans offenſer le miniſtere, pourroient le ſervir. Qu'ils s'emparent des idées ſaines, univerſellement répandues. Toutes les idées utiles à l'humanité ſont dans l'évangile, qui ne recommande qu'amour & charité ; la philoſophie de nos jours eſt une branche du chriſtianiſme. Quelques-uns, je le répete, ont déjà rempli ce généreux devoir en préſence du monarque : & quelle ſublime fonction, que de porter à l'oreille du prince les gémiſſements qu'il ne peut entendre, & les penſées auguſtes qu'on voudroit interdire à la royauté !

Je chéris beaucoup l'éloquence de la chaire ; j'ambitionnerois fortement de pouvoir prendre la place de ces orateurs qui peuvent apporter des conſolations aux calamités regnantes, parler au peuple d'un ton apoſtolique & répandre la parole divine, telle qu'elle eſt empreinte dans l'auguſte morale du livre qui la contient. C'eſt en ce moment que la dignité du ſacerdoce paroît dans tout ſon éclat. Perſuader, convaincre, conſoler, développer tous les tréſors de la morale la plus ſublime, la plus pro-

pre à donner aux hommes l'amour de la paix & de la charité, quel reſpectable emploi !

Quant à ces abbés beaux-eſprits, qui courent des bénéfices, en faiſant de belles phraſes pour prêcher, s'il ſe peut, *un avent à la cour*, qui ne veulent que faire fortune, qui pillent dans le fonds d'autrui quelques lambeaux, quelques tournures oratoires, & qui ne diſent rien à la foule qui ſouffre ; quant à ces énergumenes ſous le froc, qui vomiſſent de plates groſſiéretés contre des philoſophes qu'ils ne ſavent ni lire, ni entendre, ni apprécier ; qui ont fait divorce avec la raiſon, qui transforment le talent de la chaire en celui d'inventer des imputations calomnieuſes : je les plains de profaner un auſſi auguſte miniſtere, de ne pas ſentir quelle eſt leur véritable force, & l'empire qu'ils pourroient prendre ſur les eſprits, s'ils s'étudioient à parler aux hommes ſur leurs véritables intérêts.

On dit qu'un ex-jéſuite nommé Beauregard, qui affecte la véhémence, a cru atteindre le ſublime de ſon art, en s'écriant dans ſes tranſports riſibles & frénétiques : *On nous accuſe d'intolérance. Eh ! ne ſait-on pas que la charité a ſes fureurs, & que le zele a ſes vengeances ?* Une autre fois il commença ainſi un diſcours : *Approchez, acolyte, tirez les rideaux, voilez le ſanctuaire...*

je vais parler des philoſophes.... Cela eſt fort plaiſant.

Tel autre prédicateur prêche dans un fauxbourg de Paris, ou dans un miſérable village, un ſermon qu'il a compoſé contre le luxe. *Mes freres*, dit-il en apoſtrophant un auditoire déguenillé, *la ſenſualité de vos tables, ces mets recherchés, ces délicateſſes voluptueuſes qui réveillent vos ſens engourdis & fatigués de plaiſir...* Et il débite cela à de pauvres malheureux qui ne mangent le dimanche que du pain, du lard, des choux à l'eau & au ſel.

Que fait-il? La répétition d'un diſcours qu'il prononcera le lendemain à Saint-Roch, dans le quartier opulent de la finance. Le peuple dort au ſermon, parce qu'il eſt rarement adapté à ſon élocution & à ſes connoiſſances. M. Oulier de Beſançon dit avoir vu, en 1739, dans l'égliſe Sainte-Claire à Stockholm, un bedeau qui portoit une longue canne & frappoit ſur la tête de ceux qui dormoient pendant la prédication. Si l'on adoptoit cette fonction en France, la main du prépoſé ne ſeroit pas oiſive dans nos temples, & il en faudroit plus d'un.

CHAPITRE CCLXXXVIII.

Anti-Anglois.

On rencontre dans les ſociétés quelques détracteurs de la France; mais les détracteurs des nations étrangeres & ſur-tout des Anglois abondent, & n'ont pas plus de raiſon ſans doute. Il eſt très-utile qu'il y ait une eſpece de rivalité entre elles, qu'elles ſe reprochent leurs fautes, leurs erreurs & leurs ſottiſes; qu'elles s'oppoſent mutuellement le progrès de leurs arts; qu'elles ſe ſurveillent enfin. C'eſt par ce moyen qu'elles ſe mettront à portée de profiter de leurs découvertes & de mêler leurs lumieres reſpectives.

La France, par ſa poſition, par l'induſtrie & le caractere de ſes habitants, paroît avoir de grands avantages ſur l'étranger; & les injures qu'on lui dit, ſont de vrais reproches d'amants, qui voudroient la voir auſſi belle, auſſi floriſſante qu'elle pourroit l'être.

Vingt millions d'habitants, cent cinquante millions d'arpents de terre en quarré ou environ: quelle puiſſante monarchie! à qui, d'ailleurs, le phyſique fournit abondamment toutes les denrées de premier beſoin & de luxe. Ne devroit-elle pas avoir l'avantage

ſur tous les gouvernements de l'Europe ? La nature lui a donné la ſupériorité, & ſa poſition a décidé ſa puiſſance. Pourquoi donc ce même état ne voit-il pas ſa félicité égaler ſa grandeur ? Pourquoi la nation Angloiſe a-t-elle cette fierté, cette énergie, ces reſſources, ce courage intrépide & calme qui la fait réſiſter à une guerre civile, à trois grandes puiſſances unies, à ſes factions particulieres ? Eh ! qui ne voit que ſa conſtitution politique en a fait des hommes qui figurent avec dignité, & qui ont mérité par leur génie, leur fermeté, leurs lumieres & leurs loix, d'enchaîner la tyrannie, & de commander à l'Océan ?

CHAPITRE CCLXXXIX.

L'Académie Françoiſe.

L'académie françoiſe, ſi célebre entre nos majeſtueuſes barrieres de ſapin, & n'ayant plus d'exiſtence au-delà, ſe déroberoit-elle à nos pinceaux ? Non : elle appartient ſpécialement au caquet de la grande ville.

Richelieu ne pouvoit former un établiſſement, même par inſtinct, qui ne tendît au deſpotiſme. L'inſtitution de l'académie eſt viſiblement une inſtitution monarchique. On

au corps, au défaut de la ſourde critique, on emploiera un ſilence perfide & prémédité. Plus d'annonceurs, plus de prôneurs. Il faut que le livre s'éleve par ſes propres forces. Et quel livre dans ſon origine a été apprécié ce qu'il vaut ? Les penſions & les récompenſes qui vont chercher de préférence les académiciens placés à la ſource des graces, achevent de jetter au milieu de la littérature un ſujet de plainte & de diſcorde.

Les ſervices que l'académie françoiſe a rendus à la langue ſont foibles, pour ne pas dire nuls. La langue, ſans ce corps, eût fait ſans doute des progrès plus rapides & plus audacieux. Quoi de plus fatal que de l'avoir *fixée* au milieu de tant d'arts féconds en conceptions neuves ? Quoi de plus ridicule que ce ton dogmatique qu'elle prend quelquefois ? Tout en ſe moquant de la Sorbonne, ne va-t-elle pas citant de *vieux mots* & de *vieilles autorités*, comme des théologiens qui ergotent ſur les bancs ?

Ce corps, compoſé d'ailleurs des bons écrivains de la nation, mais qui eſt loin de les renfermer tous, vaut beaucoup, mais individuellement ; raſſemblés, ils ſubiſſent la fatale loi des corps : ils deviennent petits, n'ont plus que de petites idées, emploient de petits moyens, & ſont conduits par de petits motifs. Ce corps deviendroit utile, s'il ſecouoit jamais les miſérables préjugés

qui l'inveſtiſſent, & s'il oſoit adopter un goût diamétralement oppoſé à celui qui l'anime; c'eſt-à-dire, ſi au lieu d'un ton & d'une maniere locale, qui reſſemble à la couleur d'une école de peinture, il appercevoit enfin l'immenſité de l'art qui exprime la penſée, s'il invitoit, s'il admettoit tous les tons, tous les ſtyles, toutes les manieres, & qu'il ſût qu'il n'y a point de *regles fixes* pour cet art inconnu, qui rend ſur le papier la force de nos idées & la chaleur de nos ſentiments.

Les gens de lettres formant le plus petit nombre dans ce corps littéraire, il ſe dénature, s'oppoſe à lui-même, & recueille malgré lui ſes ennemis dans ſon propre ſein. Il n'a pas eu le courage de renoncer à une décoration étrangere; & le crédit, l'intrigue y ayant fait breche tant de fois, le littérateur pauvre, fier & modeſte, perdra bientôt la ſeule place que la patrie lui offroit, & la plus propre à récompenſer ſes travaux. C'eſt pour un grand une jouiſſance de plus que de dépoſſéder un homme de lettres qui n'a pour lui que la voix publique. Le bon Patru, qui étoit franc du collier, récita à l'académie cet apologue, lorſqu'elle voulut nommer un grand ſeigneur ignorant, au lieu d'admettre un écrivain connu: *Un ancien Grec avoit une lyre admirable, à laquelle ſe rompit une corde; au lieu d'en*

remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre n'eut plus d'harmonie.

Je crois que les gens de lettres feroient beaucoup mieux s'ils prenoient le parti de renoncer de bonne heure à cette récompenſe inſidieuſe. Leurs talents en auroient certainement plus de vigueur & de liberté. Ils ne troqueroient plus follement la gloire qui les attend loin des murs de la capitale, pour obtenir la renommée de Paris, toujours orageuſe, & qui ne s'y concentre que pour bientôt mourir.

Dans les académies, les gens de lettres ſe voient de trop près; les défauts de chacun paroiſſent davantage; l'amour-propre ſe tourne en aigreur; les intérêts ſe diviſent; plus de concorde; l'harmonie eſt détruite.

J'aime la réponſe du poëte Lainez. Un membre de l'académie françoiſe lui propoſoit de faire des démarches pour entrer dans ce corps. Il répondit fièrement : *Eh! qui vous jugeroit?*

L'académie, mue par des intérêts particuliers, ne ſent pas aſſez que le peuple lecteur ſurveille, juge ſes choix, & trouve très-ridicule la réception qui ne lui amene pas un nom connu. Quand il faut analyſer un mérite qui ſort des ténebres, le public ſe révolte, & rit aux dépens de l'obſcur récipiendaire.

Quelques académiciens voudroient re-

préſenter comme *hommes de génie*. Mais le génie eſt comme la pudeur ; il eſt impoſſible de le jouer.

L'académie françoiſe ne propoſe plus pour ſujet des prix qu'elle diſtribue annuellement, *quelle eſt la plus grande de toutes les vertus du roi*, ainſi qu'elle faiſoit ſous le regne de Louis XIV. Aujourd'hui les gens de lettres qui la compoſent (nous leur devons cette juſtice) ne ſe bornent pas à épurer le ſtyle, ils ſe regardent encore comme appelés à former les mœurs de la nation, & jamais ils ne s'aviſeront de traiter une auſſi lâche & déshonorante queſtion.

Echappés à l'adulation, ils n'ont pu échapper de même à une certaine pédanterie : elle eſt plus fine, plus adroite, plus ingénieuſe chez les uns que chez les autres, il faut l'avouer ; mais tous croient, ou voudroient faire croire que l'académie eſt un tribunal réel, qui commande au goût, & eſt fait pour le régler ; que le titre d'académicien emporte avec ſoi l'idée d'un juge abſolu des arts : ce qui n'eſt pas, vu leur extrême prévention pour leur propre maniere, leur dédain affecté pour tout ce qui ne ſe ſoumet pas au ton de leur école, & l'ignorance où ils ſont ſur beaucoup d'ouvrages étrangers & nationaux, que leur pareſſe ou leurs travaux les empêchent de lire & d'examiner.

CHAPITRE CCXC.

Sur le mot Goût.

Un théologien s'échauffe, devient fanatique, & déraiſonne au mot *grace*, & tel académicien au mot *goût*. Le dernier voudra vous ſubjuguer, tout comme le premier prendra le ton dogmatique, & ils ne demeureront pas inférieurs l'un à l'autre en invectives. Comment après cela ne pas convenir que chacun a ſa marotte ? Et l'académicien ſe moquera du théologien, quand il a, comme celui-ci, la prétention bizarre de ſe croire infaillible.

Comme on détruit tout le mérite de l'action la plus excellente & la plus pure, en lui prêtant de vicieuſes intentions, de même on anéantit un bel ouvrage avec une critique froide & minutieuſe. Ceci eſt encore le paſſe-temps d'un académicien, ou jaloux, ou chagrin, ou voulant trancher du docteur.

Tel académicien dit, *j'ai du goût*, parce qu'il n'oſe pas dire, *j'ai du génie*. Il ſent bien que tout le monde ſait ce que c'eſt que le génie, parce qu'il eſt aiſé de le reconnoître ; il voit donc qu'il ne peut en impo-

ſer là-deſſus, & il ſe renferme dans le titre d'*homme de goût*, parce qu'il eſt auſſi difficile de le lui conteſter, que peu important de le lui accorder.

Quand il a obtenu ce titre, il s'imagine alors que ſes ouvrages ſont pénétrés de *goût* : ce qui n'eſt pas ; car tel a du *goût* pour apprécier les productions d'autrui, & n'en a pas pour ce qu'il fait.

CHAPITRE CCXCI.

L'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Là l'antiquaire ſourit d'un poëte moderne qui ne s'appelle pas *Homere* ou *Euripide*. Ariſtote l'emporte encore ſur Deſcartes & Newton : plus les idées ſont anciennes, mieux elles valent : le ſiecle des Médicis n'y a pas encore droit de bourgeoiſie.

Tel érudit ne daigne pas appercevoir la colonnade du Louvre, pour parler d'un vieux temple de Cérès, dont il reſtitue l'entablement, l'architrave, &c. Si l'on perd une bataille, c'eſt que l'on a oublié la force de la phalange Macédonienne.

Apelle & Zeuxis étoient les premiers peintres de l'univers ; car leurs tableaux, à force de vétuſté, n'exiſtent plus.

Si nous faiſons quelque choſe de paſſable, c'eſt par pure réminiſcence : les anciens avoient tout dit, tout vu, tout deviné ; nous les répétons à notre inſu, & par un effet de la métempſycoſe ; car nous ſommes une race abâtardie, dégénérée pour les arts : *Vivent les Grecs.*

Notre langue ne vaut pas l'Hébreu, qui eſt une langue ſacrée : nous ne commencerons à valoir quelque choſe que dans quatre mille ans.

Tous ces contempteurs des temps modernes écrivent des in-4 ſur les anciens ; c'eſt aux anciens à les lire. Ils traduiſent les anciens, & ces anciens-là, ſous leur plume, paroiſſent bien ſots & bien vuides. Ils mettent tout Homere en rimes plates, pour en rendre la lecture à jamais impoſſible, & pour l'admirer ſans doute tout ſeuls. D'autres font de mauvaiſe proſe, pour nous faire déteſter notre idiome, & pouvoir crier plus haut encore : *Vivent les Grecs !* Cela eſt adroit.

Spanheim s'extaſioit de volupté ſur une médaille antique : il eſt bon de regarder une médaille une fois, mais c'eſt aſſez. Si c'eſt à raiſon d'antiquité, tel rocher eſt plus vieux que l'alphabet Phénicien, tranſmis ou non tranſmis aux Grecs. Tel homme de lettres eſt curieux, c'eſt bien fait à lui, ſi cela l'amuſe : mais tel autre ne voit pas ſur une

médaille la raiſon d'une exceſſive volupté (1).

Les membres de ce corps ſe nomment académiciens ; mais ce titre eſt une très-foible diſtinction à Paris, & l'on ne ſait trop pourquoi : c'eſt qu'il faut être de l'académie françoiſe pour être un véritable académicien.

D'où vient cette différence entre voiſins qui ne ſont ſéparés au Louvre que par une cloiſon ? Il y a bien autant de préjugés, autant de prétentions d'un côté que de l'autre : pluſieurs membres paſſent même d'une chambre pour aller dans la chambre voiſine ; ils devroient donc être rangés ſur la même ligne ; on fait des vers & de la proſe d'un côté & de l'autre.

Le public, ou plutôt l'opinion, a mis entre ces deux corps un grand intervalle. Il ſeroit facile néanmoins d'oppoſer l'académie des belles-lettres à l'académie françoiſe, ſi la premiere vouloit s'humaniſer un peu avec les belles-lettres, puiſqu'elle en porte le nom, goûter de la littérature moderne, réciter quelques vers françois, & ne point faire de

(1) Le facétieux Piron a fait une épitaphe aſſez plaiſante d'un de ces inveſtigateurs du temps paſſé. Elle eſt peu connue :

Ci gît un antiquaire opiniâtre & bruſque.
Il eſt eſprit & corps dans une cruche bruſque.

divorce avec le bel-eſprit. Alors tous ces antiquaires paſſeroient pour des gens de lettres, & l'on s'accoutumeroit à dire d'eux qu'ils ont de l'*eſprit*; le goût prendroit peut-être enſuite, & les Quarante ſeroient dépoſſédés du privilege excluſif à la réputation & à l'immortalité.

Que cela arrive ou non, je dirai toujours à l'académie françoiſe :

Tes plus grands ennemis, Rome, ſont à tes portes.

Cette académie ne veut plus, dit-on, que ſes membres paſſent déſormais à l'académie françoiſe, parce que c'eſt trop de gloire pour un ſimple mortel, que de réunir ſur ſa tête les titres oppoſés de *ſavant* & de *bel-eſprit* : il faudra opter, & l'on ne pourra plus ſervir à la fois les deux maîtreſſes jalouſes & rivales. Point d'accord entre *l'érudition* & les *graces*.

CHAPITRE CCXCII.

Communautés.

Un premier édit avoit ſupprimé, ſous le miniſtere de M. Turgot, les jurandes & communautés de commerce, *ces parties honteuſes* de notre gouvernement ; & tout rouloit aſſez bien. Dix-huit mois après, un

ſecond édit créa ſix corps de marchands, & quarante-quatre communautés d'arts & métiers.

Les entraves bizarres furent ſupprimées. Une plus grande liberté eſt rendue au commerce; on a réuni des profeſſions qui ont de l'analogie entr'elles, & qui autrefois livrées à des procès interminables, fatiguoient les tribunaux de leurs débats auſſi coûteux que ridicules.

La porte de l'induſtrie eſt ouverte à quiconque veut travailler; mais il en coûte encore de l'argent. Cet argent ne ſe donne plus aux communautés; à qui ſe donne-t-il? Aux coffres royaux: tout rentre inſenſiblement dans ce baſſin unique.

Les bouquetieres, les coëffeuſes de femmes, les jardiniers, les maîtres de danſe, les ſavetiers, les vuidangeurs ont été déclarés par le même édit, *libres dans leur profeſſion*, & exempts de payer.

Avant cet édit on pourſuivoit une malheureuſe femme qui, la veille de la fête d'un patron bannal, portoit des fleurs ſur ſon éventaire: on écraſoit ſes fleurs, & on lui faiſoit payer une amende. On ſaiſiſſoit de *par le roi & juſtice*, des ſouliers à demi reſſemelés, & enfin l'on incaréroit le téméraire qui mettoit des papillottes ſur la tête d'une femme, ſans avoir la *patente* qui l'autoriſoit à friſer & pommader ſes cheveux.

Nous ſortons de l'époque de toutes ces belles inſtitutions, & nous en avons encore pluſieurs à peu près de cette dignité-là : & voilà l'ouvrage des anciens adminiſtrateurs de notre grand état.

CHAPITRE CCXCIII.

Agréminiſtes.

Les belles dames, dont la fantaiſie commande ces ouvrages momentanés, ſuſceptibles de variations infinies, ignorent ſans doute que les ouvriers qui façonnent les agrémens dont elles ornent leurs robes, ſe nomment *agréminiſtes*.

L'ouvrier donne à la ſoie toutes les formes poſſibles ; c'eſt de ſon goût & de ſon génie que naiſſent la variété des deſſins, la diverſité des couleurs artiſtement unies, l'imitation des fleurs naturelles.

On admire une jolie femme, & ſon habillement qui fait partie de ſon exiſtence : mais à la vue des effets très-galants qui réſultent de ſes aigrettes, de ſes pompons, de ſes franges, le poëte chanſonnier ne s'eſt jamais aviſé de célébrer un peu le fuſeau, la navette & la main induſtrieuſe du pauvre *agréminiſte* : tout eſt pour celle qui porte.

la robe élégante, & rien pour l'ouvrier qui lui a imprimé cet éclat, cette fraîcheur, cette légéreté aérienne.

CHAPITRE CCXCIV.

Epingliers. Cloutiers.

Un Sauvage admire un clou, & il a raiſon. C'eſt à Paris que l'homme obſervateur voit combien l'art a demandé de combinaiſons, d'expériences & de ſoins. Il faut trente mains & trente outils pour la formation d'une épingle; vous en aurez mille pour douze ſols.

Les aiguilliers-épingliers regardent leur profeſſion comme l'une des plus anciennes, puiſqu'ils ſoutiennent qu'Hénoc en fût l'inventeur.

L'aiguille eſt néceſſaire à preſque tous les métiers: pour que l'aiguille ne ſoit ni molle ni caſſante, pour qu'elle reçoive la perfection dont elle eſt ſuſceptible, il faut plus de vingt opérations, toutes également eſſentielles & extrêmement délicates. Les cloutiers ont pris S. Cloud pour patron, & les épingliers S. Sébaſtien, parce que celui-ci fut martyriſé à coups de fleches.

CHAPITRE CCXCV.

Gêne de la Preſſe.

Les ennemis des livres le ſont des lumieres, & par conſéquent des hommes. Les entraves dont on ſurcharge la preſſe *invitent* à les braver : ſi l'on jouiſſoit d'une liberté honnête, on n'auroit plus recours à la licence. Il eſt des maux politiques que prévient la liberté de la preſſe, & c'eſt déjà un très-grand bienfait. La police intérieure des états a beſoin d'être éclairée par des écrits deſintéreſſés. Il n'y a que le philoſophe ſatisfait de la ſeule eſtime de ſes concitoyens, qui puiſſe s'élever au-deſſus des nuages que forme l'intérêt perſonnel, & offrir les abus d'une coutume inſidieuſe. Enfin la liberté de la preſſe ſera toujours la meſure de la liberté civile, & c'eſt une eſpece de thermometre pour connoître d'un coup-d'œil ce qu'un peuple a perdu ou gagné.

Si l'on adopte cet axiome, chaque jour nous perdons ; car chaque jour la preſſe eſt plus gênée.

Auſſi les livres que l'on imprime aujourd'hui à Paris ſont-ils pitoyables, lorſqu'ils roulent ſur l'hiſtoire, ſur la politique, ou ſur la morale des nations.

Laiſſez penſer & parler; le public jugera, il ſaura même corriger les auteurs. Le plus ſûr moyen pour épurer l'imprimerie, c'eſt de la rendre libre : l'obſtacle irrite ; ce ſont les prohibitions, les difficultés, qui enfantent les brochures dont on ſe plaint.

Si le deſpotiſme pouvoit tuer la penſée dans ſon ſanctuaire, & nous empêcher de faire voler le trait de nos idées dans l'ame de nos ſemblables, il le feroit. Mais ne pouvant tout-à-fait arracher la langue au philoſophe & lui couper les mains, il établit l'inquiſition ſur les routes, peuple les frontieres de commis, répand les ſatellites, ouvre toutes les caiſſes, pour intercepter la progreſſion infaillible de la morale & de la vérité : vain & puérile effort ! attentat ſuperflu au droit naturel de la ſociété génerale & aux droits patriotiques d'une ſociété particuliere ! La raiſon de jour en jour frappe les nations d'un plus grand éclat ; elle luira ſans nuages. On a beau craindre ou perſécuter le génie, rien n'éteindra dans ſes mains le flambeau de la vérité ; l'arrêt que ſa bouche prononce ſera répété dans toute la poſtérité contre l'homme injuſte. Il a voulu ravir à ſes ſemblables le plus noble de tous les droits, celui de penſer, inſéparable de celui d'être : il aura manifeſté ſa foibleſſe & ſon extravagance, & il méritera le double reproche de tyrannie & d'impuiſſance.

O braves Anglois ! peuple généreux, étranger à notre ſervitude honteuſe, conſervez avec ſoin parmi vous la liberté de la preſſe ; elle eſt le gage de votre liberté. Vous repréſentez aujourd'hui preſque ſeuls pour le genre humain ; vous ſoutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'inſolence du pouvoir arbitraire, partent du noble ſein de votre isle fortunée. La raiſon humaine a trouvé chez vous un aſyle d'où elle peut inſtruire l'univers.

Quand les oppreſſeurs croiront impoſer ſilence à la terre, & la dévorer ſans qu'elle oſe gémir, leurs perfides projets ſeront éclairés dans toutes leurs profondeurs, leurs fronts ſeront cicatriſés des foudres ſacrés de la vérité : l'opprobre les ſaiſira pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race préſente & future.

O braves Anglois ! vos livres ne ſont pas ſoumis au *mandat de M. Le Camus de Néville ;* & il faudroit un long commentaire pour vous expliquer de quelle maniere monſeigneur le garde des ſceaux, ou monſeigneur le chancelier de France, quand il a les ſceaux, ou monſeigneur le vice-chancelier, permet enfin à une mince brochure qu'on ne lira pas, d'être étalée & invendue ſur le quai de Gêvres.

Nous ſommes ſi ridicules & ſi petits devant vous, que vous auriez peine à com-

prendre l'excès de notre foibleſſe & de notre humiliation (1).

Au reſte, cette gêne fait un tort conſidérable à la capitale, & l'étranger en profite. La *graphomanie* a un côté ridicule, mais elle fait ſubſiſter diverſes profeſſions. La montagne Sainte-Genevieve eſt peuplée de colporteurs, de brocheurs, de relieurs, &c. qui mourroient de faim ſans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudiciable à la ſociété. Les anciens écrivains autant que nous, & avoient la même démangeaiſon de publier leurs écrits. C'eſt un beſoin que nous ſatisferons toujours en donnant notre argent aux preſſes hollandoiſes, allemandes, flamandes & genevoiſes.

CHAPITRE CCXCVI.

La petite Poſte.

Son auteur, Chamouſſet, avoit conçu deux cents projets de différentes eſpeces, tous relatifs au bien public : celui-là ſeul a pu être exécuté, mais très-tard ; car les hommes en

(1) Il y eut jadis un édit du roi qui défendoit au profeſſeur Ramus *de lire ſes propres ouvrages.*

place combattent toutes les nouveautés, & ne cedent au bien public que lorſqu'on les y force, ou par une entiere conviction, ou par une ſorte de violence. Le premier mot d'un miniſtre eſt toujours, *je défends*, jamais *j'accorde*.

Cette poſte roule du matin au ſoir, portant lettres & paquets. Comme Paris eſt un monde, on auroit plutôt fait ſouvent de ſe tranſporter à trente lieues, que de déterrer un homme dans tel quartier : on lui écrit ; les billets économiſent le temps, remplacent les viſites, & font qu'on ne ſe déplace pas pour des riens.

C'étoient autrefois en Italie les vendeurs de poulets qui portoient les billets doux aux femmes ; ils gliſſoient le billet ſous l'aile du plus gros, & la dame avertie ne manquoit pas de le prendre. Ce manege ayant été découvert, le premier meſſager d'amour qui fut pris, fut puni par l'*eſtrapade*, avec des poulets vivants attachés aux pieds. Depuis ce temps, *poulet* eſt ſynonyme à *billet doux*. Les commis ambulants de la petite poſte en portent & rapportent ſans ceſſe ; mais une cire fragile & reſpectée tient ſous le voile ces ſecrets amoureux ; le mari prudent n'ouvre jamais les billets adreſſés à ſa femme.

Les amis s'avertiſſent pour les jours qu'ils veulent paſſer enſemble ; le commerce de la vie s'embellit de cette facilité. Mais on écrit

pour

pour ſes affaires ou pour ſes plaiſirs, parce que ce ſeroit une grande imprudence d'écrire autrement; le tout étant entre les mains de la police, qui veut ſavoir juſqu'aux choſes indifférentes.

L'inconvénient eſt, que les anonymes qui vous écrivent des injures, ſont plus à leur aiſe. Mais toute lettre anonyme eſt d'un lâche, & dès-lors mépriſable. Cet abus ne ſauroit contrebalancer l'utilité générale.

Les gens en place ou célebres reçoivent une foule de lettres oiſeuſes; cette affluence ne peut manquer de les diſtraire, & à la longue de les fatiguer. Le fardeau d'une vaſte correſpondance eſt un malheur attaché à la renommée; on perd des heures précieuſes à répondre à des futilités, & à tracer ſur le papier des compliments ſtériles ou des choſes extrêmement vagues.

On ne doit qu'à ſes intimes amis le tableau de ſes véritables idées: on eſt obligé de diſſimuler avec les autres, parce qu'ils ſont toujours prêts à montrer vos lettres, à les faire circuler, & même à les imprimer. Il faut être très-circonſpect avec la multitude; car combien de gens vous tendent des pieges ſous l'apparence du zele, & ne ſont qu'à l'affût des ridicules qu'ils peuvent ſaiſir, contents d'avoir pu tromper ou votre confiance ou votre crédulité!

On a publié une mince brochure, intitu-

lée, *la petite-Poſte dévaliſée.* Ces lettres ſont fictives; mais s'il étoit permis de lever par ſimple curioſité les cachets, & de parcourir toute la correſpondance d'un ſeul jour, Dieu! que de choſes curieuſes & intéreſſantes à lire! La certitude que ces lettres n'ont été écrites que pour une ſeule perſonne, que l'ame s'eſt épanchée en liberté, formeroit des contraſtes ſinguliers & une lecture unique; jamais l'imagination d'un auteur ne produira rien qui en approche; la détreſſe, l'infortune, la miſere, l'amour, la jalouſie, l'orgueil donneroient des tableaux variés, piquants; & comme on ne pourroit douter de la réalité, l'intérêt deviendroit plus vif. Quel plaiſir de voir à nu le ſtyle de l'homme d'affaires, du marquis, de la courtiſanne, de la jeune fille amoureuſe, de l'habitué de paroiſſe, de l'emprunteur, du tartuffe dans toutes les claſſes! Que ne donneroit-on pas pour les lettres originales d'un Deſrues, pour tenir tel billet de tel homme celebre, dans telle circonſtance de ſa vie! Les gens de lettres en trouveroient de très-bien écrites; les philoſophes feroient de nouvelles découvertes ſur le cœur humain, & les gramairiens verroient que, ſur cent lettres, quatre-vingt n'ont pas l'ombre d'orthographe; mais qu'en général, celles qui péchent par ce défaut, ont plus d'eſprit & de naturel que les autres: auſſi ſont-elles écrites pour la plupart

par des femmes. Et parmi les hommes, pour ne pas dire parmi les auteurs, ceux qui ignorent certaines regles grammaticales, s'expriment avec plus de grace, de liberté & de force. Or, réfléchiſſez donc là-deſſus, froids, peſants & maniérés écrivains, qui ſavez ou ne ſavez pas la grammaire.

L'impreſſion fidelle de toutes ces lettres ſeroit un monument bien curieux; mais il n'eſt pas licite de le deſirer, car rien n'autoriſe à léſer de cette maniere la confiance publique.

Cette petite-poſte a été réunie à la grande, parce qu'il eſt dit que tous les établiſſements en France appartiendront ſucceſſivement à des *régies* ou à des *fermiers excluſifs*.

CHAPITRE CCXCVII.

Débiteurs.

Qu'il eſt doux, qu'il eſt agréable de payer ſes créanciers! a dit Littleton, auteur Anglois.

Il paroît que la ſatisfaction que donne le paiement de ſes dettes, touche moins nos jeunes ſeigneurs; jamais ils ne prennent de ſoucis ſur le chapitre de leurs obligations; ils en font un ſujet de plaiſanterie; ils diſent

très-sérieusement à leur homme d'affaires ces mots de la comédie : *Dites à mes créanciers que je m'exécute inceſſamment, que je me marie, & que s'ils me fâchent, je reſterai garçon.*

On devroit preſſer davantage le débiteur ; il y en auroit moins ; car ce n'eſt pas le véritable néceſſiteux qui emprunte, c'eſt le prodigue, le fou, l'inſenſé, le libertin, le diſſipateur.

Le créancier eſt toujours maltraité par la loi : ce qui rend hardi le frippon, & ruine l'honnête homme. Il n'y a point aſſez de ſévérité ; on élude ſi facilement la priſon, les loix civiles ſont ſi lâches, qu'elles n'inſpirent plus le moindre effroi : la propriété en eſt bleſſée, & le commerce gêné. On voit naître une foule d'acheteurs intrépides, qui, prévoyant la molleſſe des loix, s'aſſurent d'avance de ce qu'elles n'ont pas ſu conſerver aux prêteurs.

Il faudroit imprimer une ſorte d'infamie à tout débiteur infidele. N'eſt-il pas honteux de ne pas payer ſon tailleur, ſon traiteur, ſon tapiſſier & ſon boucher ? On paie bien les dettes du jeu ; pourquoi ? Parce qu'on ne ſeroit plus admis dans la ſociété. Il ſeroit facile à des loix plus preſſantes, plus poſitives, de forcer les débiteurs à l'acquittement de leurs obligations ; c'eſt plutôt la mauvaiſe volonté que l'impuiſſance, qui recule devant les engagements les plus ſolemnels.

Plus un débiteur eſt riche, moins il paie ; il défend avec une partie de ſon or l'autre portion de ſon opulence ; il enveloppe ſon créancier de tous les embarras de la procédure, il le jette dans les détours de la chicane ; & à force de reculer l'époque du paiement, il laſſe & fatigue ſon adverſaire, qui lui abandonne enfin la moitié ou les trois quarts de ſa créance.

J'ai dit, je crois, que les jeunes gens, il y a quarante ans, aimoient le fracas & le carillon, & que preſque toutes les nuits ils ſe faiſoient une gloire miſérable de caſſer des lanternes, ou d'attaquer les ſoldats du guet. J'ai dit que ces abus avoient été ſévérement réprimés comme ils devoient l'être. Aujourd'hui nos élégants, moins bruyants & plus perfides ſe vantent d'avoir des dettes, parlent du bijoutier, du marchand de chevaux, du carroſſier, du marchand de ſoie, qui les pourſuivent à toute outrance, les appellent des *impertinents* & des *drôles* ; ils plaiſantent enfin ſur la viſite des huiſſiers ; & tirant de leur poche un amas d'exploits, ils les brûlent lentement à la cheminée tout en ſe contemplant au miroir.

Et que dirions-nous, ſi nous le voulions, du débiteur ſimulé qui fait banqueroute pour un grand ſeigneur à la face du public ? Mais nous ſommes-nous engagés à tout dire ? non.

CHAPITRE CCXCVIII.

Objections.

Que veut dire cet *exagérateur*, ce *peintre outré*, cet *homme chagrin*, qui voit tout *en noir*, qui a déjà fait trois volumes pour médire de Paris, centre des voluptés les plus exquiſes ? Je ſoutiens moi, contre lui, que l'art d'exiſter librement ne ſe trouve que dans cette ville. Ce ſera, ſi l'on veut, l'ancienne Ninive, l'ancienne Babylone : eh bien, le grand mal ! J'aime cette corruption moi. Ne faut-il pas que les riches jouiſſent de leur opulence ? Ne faut-il pas des plaiſirs variés à l'homme ? Y en a-t-il déjà trop ? Ne lui faut-il pas des vices ? N'entrent-ils pas dans la compoſition intime de ſon être ? Ne font-ils pas..... Je m'entends. Quelles couleurs donnez-vous donc, *mauvais ſermonneur*, à cette cité ſuperbe & riante, où l'on vit à ſon gré ? Tout vous effarouche, vous épouvante en elle, juſqu'à ſon immenſe population qui me réjouit fort ; & ne faut-il pas que la capitale d'un grand royaume ſoit extrêmement peuplée ? Les pauvres travaillent : il le faut bien, puiſqu'ils ſont pauvres ; & je jouis moi, parce que je

ſuis riche. Si j'étois né pauvre, je ferois alors pour le riche ce que le pauvre fait pour moi. Les billets de la loterie humaine ne ſauroient être égaux; il y a des perdants & des gagnants.

Hors de Paris point de ſalut ! Que me parlez-vous de liberté ? C'eſt un mot vuide de ſens, comme tant d'autres que les enthouſiaſtes prononcent. N'ai-je pas la liberté de me livrer à toutes mes fantaiſies ? Que faut-il de plus ?

Paris eſt un pays délicieux pour quiconque cherche à jouir, & non à penſer ; & quoi de plus triſte que de penſer ? que ſont les plus ſublimes penſées ? Je vous le demande. Quand j'ai payé ma *capitation*, tout le *pavé du roi* m'appartient ; je le broie à mon gré, pour voler précipitamment à mes plaiſirs.

Si j'ai une rixe avec un homme du peuple qui retarde ma courſe, & que je le roſſe un peu vivement pour lui apprendre à reſpecter un riche de ma qualité ; ſi ſa fille m'a plu, puis m'a déplu huit jours après, je me tire d'affaires avec un peu d'argent. Je ne me mêle point des affaires d'état ; & que m'importe la manœuvre ? Je ſuis paſſager dans le vaiſſeau, je ne veux pas gouverner le gouvernement. Oh, Dieu m'en garde ! Qu'ils s'en tirent ceux qui en ont pris les rênes ; j'admire leur intrépidité. J'aurois

O braves Anglois ! peuple généreux, étranger à notre ſervitude honteuſe, conſervez avec ſoin parmi vous la liberté de la preſſe; elle eſt le gage de votre liberté. Vous repréſentez aujourd'hui preſque ſeuls pour le genre humain, vous ſoutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'inſolence du pouvoir arbitraire, partent du noble ſein de votre isle fortunée. La raiſon humaine a trouvé chez vous un aſyle d'où elle peut inſtruire l'univers.

Quand les oppreſſeurs croiront impoſer ſilence à la terre, & la dévorer ſans qu'elle oſe gémir, leurs perfides projets ſeront éclairés dans toutes leurs profondeurs, leurs fronts ſeront cicatriſés des foudres ſacrés de la vérité: l'opprobre les ſaiſira pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race préſente & future.

O braves Anglois ! vos livres ne ſont pas ſoumis au *mandat de M. Le Camus de Néville;* & il faudroit un long commentaire pour vous expliquer de quelle maniere monſeigneur le garde des ſceaux, ou monſeigneur le chancelier de France, quand il a les ſceaux, ou monſeigneur le vice-chancelier, permet enfin à une mince brochure qu'on ne lira pas, d'être étalée & invendue ſur le quai de Gêvres.

Nous ſommes ſi ridicules & ſi petits devant vous, que vous auriez peine à com-

prendre l'excès de notre foibleſſe & de notre humiliation (1).

Au reſte, cette gêne fait un tort conſidérable à la capitale, & l'étranger en profite. La *graphomanie* a un côté ridicule, mais elle fait ſubſiſter diverſes profeſſions. La montagne Sainte-Genevieve eſt peuplée de colporteurs, de bracheurs, de relieurs, &c. qui mourroient de faim ſans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudiciable à la ſociété. Les anciens écrivains autant que nous, & avoient la même démangeaiſon de publier leurs écrits. C'eſt un beſoin que nous ſatisferons toujours en donnant notre argent aux preſſes hollandoiſes, allemandes, flamandes & genevoiſes.

CHAPITRE CCXCVI.

La petite Poſte.

Son auteur, Chamouſſet, avoit conçu deux cents projets de différentes eſpeces, tous relatifs au bien public : celui-là ſeul a pu être exécuté, mais très-tard ; car les hommes en

(1) Il y eut jadis un édit du roi qui défendoit au profeſſeur Ramus *de lire ſes propres ouvrages.*

roit vainement le tour du globe pour rencontrer des aventures auſſi plaiſantes, auſſi rares, auſſi ſingulieres ; des beautés très-auſteres dans un quartier, vous les trouverez voluptueuſement faciles dans un autre.

Auſſi ne vous étonnez pas de notre eſprit, *M. l'humoriſte.* Que de goûts, de ſentiments, d'appercevances fines, de vues neuves, diſtinguent un homme de la capitale d'un gros campagnard qui ne vit qu'à trente lieues de nous ! Il eſt d'une autre eſpece aſſurément : ce n'eſt plus notre compatriote ; peut-il nous ſuivre, nous entendre ? Voyez-le bouche béante, œil étonné ! Il croit au bonheur, tandis qu'il n'y a de réel au monde que le plaiſir ; c'eſt la monnoie courante de la félicité humaine, & les groſſes pieces n'appartiennent à perſonne ici-bas. Je ne veux point du bonheur monotone des champs : c'eſt le *premier des plaiſirs inſipides*, diſoit Voltaire ; je veux friſer les ſuperficies, & je m'arrête aux voluptés, toujours exquiſes quand elles ſont variées. Or, où trouverai-je mieux que dans Paris ?

Je ſuis à tout ſans peine & ſans gêne. Si je fais couper un habit chez mon tailleur, eh bien, autant vaut-il prendre la couleur du jour, *caca-dauphin* que *prune-monſieur.* C'eſt une ſuprême folie, vous écrierez-vous ; mais tout le monde à la cour eſt ainſi, il n'y a point de réponſe à cela. Il ne faut jamais

diſputer des goûts ni des couleurs. Je quitte mon habit *opéra-brûlé*, mon frac *tiſon*, & je m'habille ce ſoir en *caca-dauphin*, d'après l'échantillon véritable & reconnu. Je ſaurai bien diſtinguer les nuances, & je dirai alors tout comme un grand ſeigneur, *c'en eſt, ce n'en eſt pas.*

Allez, monſieur le miſanthrope ; il y a des choſes très-profondes ſous l'habit *caca-dauphin.* Je le porte en triomphe aux trois ſpectacles, & je m'en ferai gloire ; car apprenez que je ne veux point m'écarter de la plus légere nuance des modes regnantes, ni de la capitale & de Verſailles, d'une lieue ſeulement. Hors de là, Hottentots, Caffres, Eſquimaux, peuplades barbares & ſans goût, je vous le certifie.

Que répondre à ces admirables objections ? Rien. Continuons.

CHAPITRE CCXCIX.

Almanach Royal.

Il a près d'un ſiecle. Il indique l'exiſtence des dieux de la terre, des miniſtres, des hommes en place, des maréchaux de France, des premiers magiſtrats, &c. Il marque leur demeure, le jour & l'heure où il eſt permis

de les aborder & de brûler l'encens dans leur anti-chambre. Tous les favoris de la fortune ſont inſcrits dans ce livre, & les moindres oſcillations de ſa roue y ſont marquées. Ceux qui ſe ſont jetés dans les routes de l'ambition, étudient l'almanach royal avec une attention ſérieuſe.

On y lit depuis le nom des princes juſqu'à ceux des huiſſiers audienciers du Châtelet. Malheur à qui n'eſt pas dans ce livre! Il n'a ni rang, ni charge, ni titre, ni emploi. Heureux les gros décimateurs; ils ſont encore plus riches que ne le dit l'almanach.

Que de noms divers ſont renfermés ſous la même couverture! Le greffier ne tient pas plus de place que le préſident, ni l'exempt de robe courte que le gentilhomme de la chambre. C'eſt preſque l'image de ce qu'ils ſeront un jour dans le tombeau.

On y voit la liſte des conſeillers du roi, qui n'ont jamais conſeillé le monarque, & qui ne lui parleront jamais; la liſte des ſecrétaires du roi, qui n'ont jamais écrit une *panſe* d'*a* ſous ſa dictée.

Plus d'une belle conſulte l'almanach royal, pour voir ſi ſon amant eſt lieutenant ou brigadier, conſeiller ou préſident, agent de change ou banquier. Le nom d'un ſecrétaire de miniſtre ſe grave bien plus avant dans la mémoire que celui d'un académicien, & tout le monde achete cet almanach pour

ſavoir au juſte à quoi s'en tenir. L'un tombe, & l'autre s'éleve ; les noms culbutés ſont comme des noms décédés : plus de conſidération pour ceux que Plutus ou Thémis ont chaſſés de leurs temples.

Une fameuſe courtiſanne avoit chez elle un almanach royal. Quand il arrivoit quelqu'un, il falloit qu'il lui montrât ſon nom ; s'il n'y étoit pas, elle jugeoit ce vulgaire mortel indigne de ſes faveurs, & dès-lors ſa porte lui étoit fermée.

Fontenelle diſoit que c'étoit le livre qui contenoit le plus de vérités.

Que de réflexions on fait en parcourant cet almanach ! On frémit, quand on voit ſeize colonnes en petit caractere, chargées de noms de procureurs, lorſqu'on ſuit la liſte de deux cents médecins, de cent cinquante apothicaires, ſans compter les huiſſiers exploitants. On ſe perd dans le nombreux domeſtique de la maiſon des princes. Quelle valetaille ſous tant de noms divers, & qui cherchent à parer leur ſervitude !

Plus bas vous verrez combien le public entretient de notaires, d'avocats, de greffiers, & autres gens de plume. Il faut que tout cela vive. Quel régiment dévorateur !

Calculez enſuite combien de *mille livres* chaque évêché enleve tous les ans à la terre & aux pauvres cultivateurs, les ſommes immenſes que coûtent les ſucceſſeurs des hum-

bles apôtres ; vous ſerez vraiment effrayé ; on ne l'eſt pas moins lorſqu'on monte aux claſſes ſupérieures : ces perſonnages n'ont que des titres qui annoncent l'oiſiveté, & tout l'or de la nation les couvre. Que de bouches ſucent & rongent le corps politique ! C'eſt le *catalogue* des vampires.

Ceux qu'on voit ſur cet almanach ne ſont ni cultivateurs, ni commerçants, ni artiſans, ni artiſtes, & c'eſt néanmoins la partie de la nation qui régit entiérement l'autre. Anéantiſſez en idée tous ces noms, la nation ne ſubſiſteroit-elle pas encore ?..... Oh ! très-bien, je vous l'aſſure.

Cet almanach rapporte près de quarante mille francs par année. Jamais l'*Iliade* ni l'*Eſprit des loix* n'ont rapporté autant à leurs imprimeurs. Homere eût-il imaginé qu'on imprimeroit tant de noms dévoués à mourir dans la plus profonde obſcurité, malgré le titre qui ſembloit devoir les protéger contre le néant ?... Que je crains que l'almanach préſent & tout entier n'y deſcende avant la révolution du ſiecle ! Voyez les almanachs précédents depuis 1699, & comptez les noms qui ſurvivent ; comptez, vous dis-je, par curioſité, ou par ſpéculation.

CHAPITRE CCC.

Mercure de France.

Qui fait les énigmes, les logogryphes, qui abondent au Mercure de France? Les oiſifs qui s'ennuient dans les châteaux ſolitaires de province. Qui fait cette foule de vers innocents? Des contemplatifs amoureux, qui ſe croient obligés en conſcience de célébrer les charmes de leur maîtreſſe, & de faire enregiſtrer leurs ſoupirs au Mercure de France. Mais *les mauvais vers*, a dit Voltaire, *font les beaux jours des amants*. Heureux les mauvais poëtes! Ainſi la rimaillerie & l'amour marcheront ſouvent de front, & le Mercure ſera le conſtant dépoſitaire de toutes les tendreſſes provinciales qui s'exprimeront en ſtances langoureuſes, ou en galants madrigaux.

Ces vers ſont envoyés par la poſte; les paquets ſont affranchis: bonne précaution! Voilà déjà la poſte qui y gagne quelque choſe; & certes tous les vers qu'elle colporte ne valent pas l'argent qu'elle en reçoit; le régiſſeur & tous les commis ſeront de mon avis. Tout rimeur eſtime qu'en verſifiant il ſe fera un nom dans ce livret bleu. L'un

cherche à louer ſa petite ville, & l'autre ſa perſonne; chacun s'empreſſe à donner ſes titres, à les annoncer à l'univers. L'un nous apprend qu'il eſt avocat ou procureur fiſcal; l'autre, qu'il eſt gendarme ou officier.

Le commis, d'une main indifférente, ouvre les paquets qui à chaque courier tombent ſur ſon bureau & s'y amoncelent. A la naiſſance d'un prince, la grêle redouble, les cartons débordent. Chanſons, madrigaux, épîtres, ſtances, &c. pleuvent, & le commis laſſé ne ſe donne plus la peine de briſer les cachets. C'eſt l'homme le plus fatigué de vers qui exiſte; & qui doit le plus les déteſter. Il entaſſe & enſevelit toutes ces pieces dans d'énormes cartons, où elles dorment, en attendant qu'on en pêche une au beſoin. Malheur à celle qui eſt trop longue ou trop courte pour la page qu'on veut remplir! Fût-elle excellente, on la rejette pour choiſir celle qui s'ajuſte préciſément à l'eſpace vuide.

Le poëte de province s'imagine qu'on admire ſa production, qu'on s'empreſſe à l'imprimer, & elle eſt encore au fond de la boîte du commis. Il attend avec impatience le Mercure, il l'ouvre d'une main précipitée & tremblante, il cherche; & ne la voyant pas, il croit plutôt à l'infidélité de la poſte qu'au dédain de ſes juges.

Il faut lire cent pieces pour en trouver

une paſſable; c'eſt-à-dire, qui ne contiennent pas des fautes groſſieres. On n'imagine pas à quel degré de ridicule & de platitude certains rimeurs de je ne ſais quel pays ont fait deſcendre la verſification. Paix & repos aux bonnes ames qui compoſent ce déluge de vers & de proſe faſtidieuſe! Mais rien ne prouve mieux combien l'ennui ou l'amour regnent en France, puiſqu'on y verſifie ſi prodigieuſement pour des beautés plus belles ſans doute que les écrits qu'on fait en leur honneur.

Quand le provincial voit par haſard ſes vers imprimés & ſignés de ſon nom, alors il treſſaille de joie, & dans un tranſport extatique, il ſe dit: en ce moment, Paris, le roi, la cour liſent mon madrigal; & mon nom devenu célebre à jamais, paſſe ſous leurs regards. Qui ſait ſi le roi ou le miniſtre ne rêve pas ſur un de mes vers, & ſi, frappé de ſurpriſe & d'étonnement, il ne me deſtine pas quelque emploi! Il aſſemble ſa famille, lui montre la page immortaliſante qui le diſtinguera du vulgaire; le volume circule dans toutes les mains, depuis le préſident d'élection juſqu'au notaire; tous admirent en ſilence l'ouvrage & le nom burinés, & ſont intérieurement jaloux.

Anciennement le Mercure diſtribuoit des fadeurs; il devint tout-à-coup incivil & dur entre les mains d'un pédant. Enſuite la ſa-

chereſſe & la ſottiſe le défigurerent, & l'art du *ſouſligneur* fut pris pour l'art du critique. On eſt étonné de voir des écrivains imberbes ou ſans nom, jugeant les arts avec une emphaſe ridicule ou monotone, & Don-Quichottes du *bon goût*, s'eſcrimer pour ſa cauſe ſans le connoître. Quelques futiles remarques, quelques chicanes minutieuſes, voilà tout ce qu'on y trouve. Oh, combien de petits auteurs à Paris ſont habiles à diſſerter ſur des riens!

Comme c'eſt une entrepriſe mercantille, & que *pluſieurs* ſont intéreſſés à ce qu'elle ſoit lucrative à cauſe des *penſions* (car, qui le croiroit? d'honnêtes gens vivent de ces mauvais vers & de cette ſotte proſe), on en a remis le brevet au ſieur *Pankouke*, non imprimeur, mais libraire. Il ſoudoie des gagiſtes à tant la feuille, & cette miſérable rapſodie va toujours ſon train. Par une incroyable & vieille habitude, la province ſouſcrit & ſouſcrira pour le Mercure.

On ſait d'avance, d'après le nom des auteurs, les productions qui doivent être portées aux nues, & celles qui ſeront pulvériſées ſans miſéricorde. Quelques académiciens, par un manege adroit & clandeſtin, ſe font déifier dans le Mercure; on a vu des auteurs ne point rougir de faire *leurs propres extraits*, & ſe donner des louanges ſans pudeur; d'autres ſe font louer par la main de leurs amis.

Guillaume-Thomas Raynal, depuis ſi juſtement célebre par l'Hiſtoire philoſophique & politique des deux Indes, étoit auteur du Mercure en 1751. Il y a loin de la platitude de cet inſipide journal aux idées de cette admirable hiſtoire.

M. Pankouke (car ici il eſt auteur & n'eſt plus libraire) a fait dans le Mercure un *diſcours ſur le beau*. Savez-vous ce que c'eſt que le beau ? Ecoutez M. Pankouke. Il établit d'abord que *le beau eſt immuable & le même pour toutes les nations*. Cela vous étonne un peu, lecteur : vous verrez où il en veut venir. Il proſcrit de ſa pleine autorité *le beau relatif, le beau arbitraire, comme n'exiſtant pas*. M. Pankouke a ſes raiſons particulieres : attendez. Après avoir décidé que le beau eſt *fixe* & *immuable*, il ſe demande *qui en ſeront les juges*. Il répond : *Ceux qui vivent dans une nation éclairée, ceux qui dans cette nation ſont nés avec un goût ſûr, qui ſe rapprochent le plus du centre du goût :* or quel eſt ce *centre* où l'auteur vouloit nous conduire ? *La ſociété qui a le droit de prononcer ſur le beau dans tous les genres*. Et quelle eſt cette ſociété ? *Celle qui renferme* les gens qui travaillent pour *le premier journal de l'univers*, avoué des gens de goût & des penſionnaires ; les gagiſtes, les collaborateurs faits pour parler du beau fixe, & qui en ont le thermometre.

D'où il réſulte évidemment que ce qui eſt *beau immuablement*, c'eſt ce qui s'imprime quatre fois par mois dans le Mercure-Panckouke : *quod erat demonſtrandum.*

Voilà ce qu'on imprime à Paris, & ce qu'on diſtribue à l'hôtel de Thou. O Sulzer ! & ton nom eſt ignoré de cette tourbe mercantille & profane qui écrit intrépidement ſur les arts, & dont la plume ſeche & foible les rabaiſſe au plus étroit horizon. Qu'il eſt meſquin ce livret bleu dédié au roi, & qu'on nous annonçoit comme devant être l'ouvrage des hommes de lettres les plus diſtingués ! Rien de plus aride que l'eſprit en corps de ces Mercuriens.

Au reſte, on n'a voulu parler dans ce chapitre que de la partie littéraire ; la partie politique étant ſous la main abſolue du miniſtere, les faits, les idées & les expreſſions ſont déterminés d'avance : c'eſt néanmoins cette partie politique qui ſoutient encore la malheureuſe partie littéraire.

CHAPITRE CCCI.

Auteurs nés à Paris.

Paris a fourni à la littérature preſque autant de grands hommes que tout le reſte du royaume.

Je vais les dénombrer autant que ma mémoire le permettra, & par ordre alphabétique ; car je ne donne pas ici les rangs ni les places, à l'inſtar des régents de college, ou de MM. les journaliſtes, *tarifeurs* du mérite des vivants. Voici ma liſte. MM. *d'Alembert*, célebre géometre & littérateur diſtingué. *Amontons*, habile machiniſte. *Amyot*, grand-aumônier de France & célebre traducteur. *Anquetil*, l'hiſtorien de la ligue & l'auteur de l'Intrigue du cabinet ; & ſon frere, qui a voyagé dans les Indes orientales. *Anſeaume*, auteur de pluſieurs pieces de théatre. *Arnaud d'Andilly*, fameux par ſa plaidoierie contre les Jéſuites, & par ſon excellente traduction de Joſephe. *Antoine Arnaud*, un de nos grands, féconds & inutiles écrivains. *Baculard d'Arnaud*, auteur de Comminges & d'Euphémie, dont Mélanie n'eſt qu'une copie. *Bailli*, qui a écrit ſur l'aſtronomie & rêvé ſur le peuple

inconnu. *Le Beau*, ſecrétaire de l'académie des belles-lettres, auteur de l'Hiſtoire du bas-Empire. *Caron de Beaumarchais*, fameux par ſes mémoires ſi ſupérieurs à ſes autres écrits. *Bellin*, ingénieur de la marine, auteur de l'Hydrographie françoiſe. Madame *Belot*, qui a traduit de l'anglois avec quelque ſuccès, aujourd'hui Madame la préſidente Meyniere. *Du Belloy*, auteur du Siege de Calais, tragédie que, dès ſon origine, le vent de la cour a fait voguer à pleines voiles. *Le Blond*, qui a fait l'article *Art militaire* dans l'Encyclopédie. *Boileau*, le premier de nos verſificateurs. *Boindin*. *Boucher d'Argis*, juriſconſulte. *Bougainville*, de l'académie françoiſe, & qui a traduit l'Anti-Lucrece. *De Bury*, qui a écrit l'hiſtoire. Le célebre *Boulanger*, auteur de l'Antiquité dévoilée, & à qui l'on a pris beaucoup d'idées. *De Caylus*, antiquaire. *Carraccioli*, auteur des Lettres fictives du pape Ganganelli. *Caſſini de Thuri*. *Jacques Caſſini*, aſtronome. *Chamouſſet*, écrivain patriotique. *Le Camus*, médecin, auteur doué d'imagination. *La Chauſſée*, poëte dramatique. *Clairaut*, de l'académie des ſciences. *Cochin*, garde des deſſins du cabinet du roi. *Collé*, auteur de chanſons, vaudevilles, pieces & parades ſingulieres, qui ont un ton vraiment original. *La Condamine*, fameux par ſon voyage. *Contant d'Orville*, auteur fécond & utile. *Crébillon*

fils, ſi connu par ſes romans pleins d'eſprit. *Crevier*, ancien profeſſeur. *Daquin*, fils du célebre organiſte. *Dionis du Séjour*, de l'académie royale des ſciences. *Dezallier d'Argenville*, maître des comptes. *Ducis*, de l'académie françoiſe. *Dorneval*, auteur du théatre de la foire, recueilli avec le Sage. *Dorat*, poëte agréable. *Butel Dumont*, auteur du Traité ſur le luxe. *Dupré de Saint-Maur*, de l'académie françoiſe. *Duhamel du Monceau*, de l'académie des ſciences. *Le Dran*, chirurgien, de la ſociété royale de Londres. *Fagan. Favart*, auteur de pieces à ariettes. *De Fouchi*, ſecrétaire perpétuel de l'académie des ſciences. *Fuſelier. Floncel. Fougeroux de Bondaroi*, de l'académie des ſciences. Le docte *Fourmont. Fournier*, graveur & fondeur de caracteres. *Gallimart*, géometre. *Goguet*, auteur de l'Origine des loix, des arts & des ſciences. Mad. *de Gomez*, auteur des Cent nouvelles & des Journées amuſantes. Le ſavant *Goujet. Guyot de Merville. Helvetius* pere, médecin. *Helvetius* fils, auteur du trop fameux livre de l'Eſprit. Le préſident *Henaut. Lattaignant*, chanoine de Reims, chanſonnier fécond. Le comte *de Lauragais*, auteur de deux tragédies rares. *Laus de Boiſſy. Lemiere*, de l'académie françoiſe. *Langlois Dufreſnoy. De l'Isle*, de l'académie des ſciences. *Lorry*, avocat. *Lorry*, médecin. *Lorry*, profeſſeur en droit. *Dom*

Lieble, bénédictin. *De Machi*, démonſtrateur de chymie. *Maquer*, de l'académie des ſciences. *Marchand*, écrivain enjoué. *Mariette*, amateur de deſſins, auteur du Traité des pierres gravées. *Marivaux*, auteur fin & plein de détails ingénieux. Le fameux *Mallebranche*, doué d'une ſi puiſſante imagination. *Moliere*. *Moiſſy*, auteur de quelques pieces de théatre. *Moreau*, évêque de Vence. *Moreau*, procureur du roi au Châtelet. *Mignot*, neveu de Voltaire, abbé de Scellieres, où il a donné un tombeau à ſon oncle. *Moncrif* qu'on a appellé le dernier des François. Les deux *le Monnier* freres, de l'académie des ſciences. *Maréchal*, poëte anacréontique. *Blin de Saint-More*, qui a fait quatre héroïdes & une tragédie encore. *Morand* pere & fils. *Patte*, architecte. *Peſſelier*. *Petit de la Croix*, profeſſeur en arabe. *Pingré*, aſtronome. *Parfaict*, auteur de l'Hiſtoire du théatre françois. *Poinſinet*, auteur de la comédie du Cercle. *Poinſinet de Sivry*, traducteur de Pline. *Poncet de la Riviere*, ancien évêque de Troyes. *Philippe de Pretot*, auteur du Spectacle de l'hiſtoire Romaine. *Dupont*, rédacteur des Ephémérides du citoyen. Mad. *le Paute*, auteur de divers mémoires d'aſtronomie. *Prémonval*, de l'académie de Berlin. M. & Mad. *de Puiſieux*. *Quinaut*. Le docteur *Queſnay*, chef de la ſecte économique. *Racine* le fils. *Rouſſeau*

le

le poëte. Le ſavant *Rollin*. *Raymon de Saint-Marc*. *Rémond de Sainte-Albine*, auteur du livre intitulé *le Comédien*. Mad. *Riccobonni*. *Robert de Vaugondy*, géographe. *Roy*, auteur du beau Prologue des élémens. *Du Roſoy*, auteur du poëme des ſens. *Sage*, fameux chymiſte. *Saurin*, de l'académie françoiſe. *Secouſſe*, avocat. *Sedaine*, auteur de quelques opéras-comiques. *Soret*, qui a tantôt remporté & tantôt diſputé le prix à l'académie françoiſe. La marquiſe *de Saint-Chamond*. Le comte *de Senecterre*. *Thibout*, fameux imprimeur. *Titon du Tillet*, auteur du Parnaſſe françois. *Touſſaint*, auteur du livre des mœurs. *Villaret*, continuateur de l'Hiſtoire de France. Madame *Villeneuve*, auteur de pluſieurs romans. Le marquis *de Vilette*. *Voltaire*. *Watelet*, de l'académie françoiſe. *Willemain d'Abancour*, verſificateur. Le marquis *de Ximenès*, qui a fait Amalaſonte & Epicaris, tragédies.

J'aurai ſans doute oublié quelques noms; mais je ſouhaite qu'on diſe d'eux : *præfulgebant Caſſius & Brutus, eo ipſo quod eorum effigies non viſebantur.*

Si l'on compte qu'il n'y a point eu d'homme célebre né en province, qui ne ſoit venu à Paris pour ſe former, qui n'y ait vécu par choix, & qui n'y ſoit mort, ne pouvant quitter cette grande ville, malgré l'amour de la patrie : cette race d'hommes éclairés, tous

concentrés ſur le même point, tandis que les autres villes du royaume offrent des landes d'une incroyable ſtérilité, devient un profond objet de méditation ſur les cauſes réelles & ſubſiſtantes qui précipitent tous les gens de lettres dans la capitale, & les y retiennent comme par enchantement.

Tandis que la nature a prodigué ſes dons précieux à ces hommes diſtingués du vulgaire, la fortune, comme pour s'en venger, leur a refuſé ſes faveurs, & ſa malice à cet égard eſt bien ancienne. Démoſthenes étoit fils d'un forgeron, Virgile d'un boulanger, Horace d'un affranchi, Théophraſte d'un fripier, Amyot d'un corroyeur, la Mothe d'un chapelier, Rouſſeau le poëte d'un cordonnier, Moliere d'un tapiſſier, Quinaut d'un mitron, Fléchier d'un chandelier, Rollin d'un coutelier, Maſſillon d'un tanneur. Un horloger de Geneve fut le pere de J. J. Rouſſeau, & MM. Caron de Beaumarchais & Dupont l'économiſte ſont auſſi fils d'horlogers.

Preſque tous les hommes qui ſe ſont fait connoître dans les arts & dans les ſciences, & qui ont formé de leurs travaux accumulés le véritable tréſor de l'eſprit humain, ont connu dans leur jeuneſſe le beſoin, & ont recueilli, comme dit Mérope, *ce mépris qui ſuit la pauvreté.*

Homere a mendié. Le Taſſe, Milton & Pétrarque ont connu la miſere. Corneille eſt

décédé pauvre. Boulanger a erré ſur les grandes routes. Jean-Jacques Rouſſeau eſt mort..... je n'oſe ici le dire.

Les penſions que diſtribuent les ſouverains ne ſont pas attribuées de nos jours aux gens de lettres, ou qui en ſont les plus dignes par leurs travaux, ou qui en auroient le plus beſoin par leur ſituation. Enfin, juſqu'aux dignités littéraires, tout eſt enlevé par la faveur, le crédit ou l'intrigue.

CHAPITRE CCCII.

Porte-faix.

Nous avons au coin des rues des *Hercules* & des *Milons de Crotone*, pour emménager ou déménager nos meubles, & porter les fardeaux du commerce. Vous les appellez d'un ſigne, & ils ſont à vous avec leurs crochets; appuyés ſur des bornes, ils attendent qu'on leur donne de l'emploi. Vous croiriez que ces hommes ont une taille au-deſſus de la commune, des couleurs vermeilles, des jambes fortes & de l'embonpoint; non, ils ſont pâles, trapus, plutôt maigres que gras; ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent.

A toute heure, vous les trouvez prêts à

charger leur dos des poids les plus lourds. Légérement courbés, ſoutenus ſur un bâton ambulatoire, ils portent des fardeaux qui tueroient un cheval; ils les portent avec ſouplesſe & dextérité, au milieu des embarras des voitures, & dans des rues étranglées; tantôt c'eſt une glace qui en occupe toute la largeur, & fait danſer toutes les maiſons pour qui la ſuit & la regarde; tantôt c'eſt un marbre fragile & précieux, chef-d'œuvre de l'art. Ces hommes deviennent comme ſenſibles dans toute leur charge; & à force de virer, de s'eſquiver & de marcher de biais, ils évitent le choc roulant de la foule impétueuſe; ils s'arrêtent à propos, trottent de même, jurent pour avertir les paſſants, les menacent, tout chargés qu'ils ſont, de leurs bâtons courts; & à travers tant d'écueils, arrivent au port ſans avoir rien caſſé; le pavé ſec, fangeux ou gliſſant leur devient égal.

On tranſporte des porcelaines d'un bout de la ville à l'autre ſur un long brancard; & ſi rien ne tombe des fenêtres pendant la traverſée, il n'y aura pas à une ſoucoupe la moindre fracture.

Savez-vous les muſcles qui travaillent le plus dans le corps des porte-faix. Les extenſeurs des jambes. Voyez-les, elles ſont dans un tremblement inſenſible, mais néanmoins viſibles.

Lorſque, dans le temps des gelées, les roues des voitures gliſſent ſur le pavé, tombent dans la pente du ruiſſeau, & s'engrenent l'une dans l'autre, les fiacres deſcendent de deſſus leur ſiege, ſoulevent leurs voitures avec le dos, la dégagent ſans le ſecours de qui que ce ſoit, quoiqu'ils aient quatre perſonnes dans leur carroſſe, & quelquefois le train chargé de deux ou trois coffres. Quelle force dans les vertebres de l'homme!

Une voiture chargée d'une énorme pierre de taille a-t-elle perdu de ſon équilibre? ſoixante mains officieuſes le rétabliſſent; il faudroit ailleurs ſix heures pour cette opération, elle ſe fait en un clin-d'œil.

Qu'une ſoupente rompe, qu'une roue ſe caſſe, l'équipage eſt enlevé avec une rapidité preſqu'égale à ſa chûte. On vous dit: *Il eſt arrivé là un accident*, & il n'y paroît déjà plus; tous les porte-faix des carrefours voiſins ont prêté la main avec un zele gratuit; ils accourent, dès que la voie publique eſt obſtruée, & la débarraſſent ſur-le-champ. Ces ſervices journaliers devroient leur être comptés.

On dit que les porte-faix en Turquie portent juſqu'à ſept ou huit cents livres peſant; les nôtres ne vont pas juſques-là, il s'en faut. Les porteurs de farine à la Nouvelle-Halle ſont les plus vigoureux de tous; ils ont la

tête comme enfoncée dans les épaules, & les pieds applatis ; les vertebres, en ſe roidiſſant, ont aſſujetti l'épine du dos à une courbure conſtante.

Ces hommes ne ſont pas doués d'une force extraordinaire ; ils ſeroient foibles au pugilat, à la lutte, inhabiles à ramer ou à ſcier ; ils ont contracté l'habitude de porter des charges ſur le dos ou ſur la nuque du col, & ils ſavent accomplir merveilleuſement les loix de l'équilibre : l'adreſſe fait plus que la force ; ne craignez point pour eux une luxation occaſionnée par ces poids énormes ; il n'y a rien de ſi rare dans les annales de la chirurgie.

Mais ce qui fait peine à voir, ce ſont de malheureuſes femmes qui, la hotte peſante ſur le dos, le viſage rouge, l'œil preſque ſanglant, devancent l'aurore dans des rues fangeuſes, ou ſur un pavé dont la glace crie ſous les premiers pas qui la preſſent ; c'eſt un verglas qui met leur vie en danger : on ſouffre pour elles, quoique leur ſexe ſoit étrangement défiguré. L'on ne voit point le travail de leurs muſcles comme chez les hommes, il eſt plus caché ; mais on le devine à leur gorge enflée, à leur reſpiration pénible, & la compaſſion vous pénetre juſqu'au fond de l'ame, lorſque vous les entendez, dans leur marche fatigante, proférer un jurement d'une voix altérée & gla-

piſſante. On ſent que leur organe n'étoit pas fait pour ces mots énergiques & groſſiers ; que leur corps n'étoit pas créé pour ſupporter ces charges démeſurées ; on le ſent, puiſque le hâle, le travail journalier, l'endurciſſement des bras, le calus des mains, n'ont pu les métamorphoſer en hommes. Sous leur vêtement épais, groſſier & ſale, ſous la craſſe, ſous leur peau endurcie, elles conſervent encore les formes originelles qui vous font diſtinguer au bal de l'opéra une ducheſſe ſous le maſque & le domino ; leur ſexe n'eſt point anéanti pour l'œil ſenſible ; & ces malheureuſes créatures lui commandent la pitié la plus profonde. Comment les femmes ſont-elles réduites parmi nous à un labeur ſi diſproportionné aux forces qu'elles ont reçues de la nature ? Le peuple chez qui on les enferme eſt-il plus cruel que celui qui les livre à ces travaux impitoyables & renaiſſants ?

Quel contraſte ! l'une ſuccombe en nage ſous une double charge de citrouilles, de potirons, en criant, *gare*, *place !* L'autre, dans un leſte équipage dont la roue volante raſe la hotte large & comblée, ſous ſon rouge & l'éventail a la main, périt de molleſſe. Ces deux femmes ſont-elles du même ſexe ? Oui.

Quelquefois un de ces porte-faix met ſur ſes crochets exactement tout le ménage d'un

pauvre individu ; lit, paillaſſe, chaiſes, table, armoire, uſtenciles de cuiſine ; il deſcend toute ſa propriété d'un cinquieme étage, & la remonte à un ſixieme. Un ſeul voyage lui ſuffit pour tranſporter les meubles & immeubles du miſérable ; le porte-faix eſt plus riche que lui : car le malheureux, pour le ſimple tranſport, paiera peut-être le dixieme de la valeur intrinſeque de ſes effets. Hélas ! il eſt obligé de changer de logement tous les trois mois, parce qu'il n'a pu payer que la moitié de ſon terme ; & c'eſt à qui le chaſſera plus loin.

Mais comment avoir de la pitié, dira le locataire ? N'ai-je pas à payer le *propriétaire* ? Et le propriétaire dira, n'ai-je pas à donner au roi les *deux vingtiemes* & les huit ſols pour livre, qu'on vient d'augmenter encore ? C'eſt toujours le motif dont on uſe pour ne faire aucune grace aux malheureux.

A la naiſſance d'un fils de France, ces porte-faix, crocheteurs, porteurs de chaiſes, ramonneurs de cheminées, porteurs d'eau, forment des corporations, ayant des muſiciens, c'eſt-à-dire des violons, à leur tête. Ils vont à Verſailles pour avoir audience, & s'arrêtent dans la *cour de marbre* : c'eſt de là qu'ils complimentent le roi ſur ſon balcon ; ils tiennent en main les ſymboles de leur induſtrie ; & on les a vus imaginer,

dans ces occaſions, des facéties divertiſſantes.

Tantôt c'eſt un ramonneur caché dans une cheminée à la pruſſienne, que quatre de ſes camarades portent ſur un brancard, & qui, mettant tout-à-coup la tête hors du tuyau, harangue de cette maniere le roi de France. Il lui dit qu'il préſerve des incendies les maiſons de ſa bonne ville de Paris. Tantôt les porteurs de chaiſe promenent une figure coloſſale, dont la robe eſt parſemée de fleurs de lys, & qui tient & careſſe entre ſes bras robuſtes un nouriſſon à qui elle applique de très-gros baiſers.

Mais les poiſſardes ont le privilege d'être introduites juſques dans la galerie, & de complimenter le roi particuliérement; ce qu'elles font néanmoins à genoux. On leur donne enſuite à dîner au grand-commun, & c'eſt un des premiers officiérs du chef de la maiſon du roi qui en fait les honneurs. Le repas eſt ſplendide.

De retour à Paris, ces poiſſardes ſe promenent triomphantes, & rendent compte à la Halle de la bonne réception qui leur a été faite. La Halle pendant ſix mois eſt fort contente de la cour. Que le roi vienne à Paris dans cet intervalle; les fortes voix de ce canton, qui donnent le ſignal à la place Maubert & aux autres marchés, hurleront le *vive le roi* d'une maniere haute, énergique, preſqu'effrayante.

Toutes ces harangues ou compliments ont été faits par des gens de lettres qui s'en amuſent derriere le rideau, & qui réuſſiſſent mieux que s'il avoit fallu ſe nommer. J'en ai lu d'aſſez piquants ; mais tous ne ſont pas connus, ou n'ont pas été prononcés. Jamais la fête ancienne, philoſophique & plaiſante des *Saturnales* ne ſe reproduira de bonne grace parmi nous ; je crois cependant que tout le monde y gagneroit, même du côté de l'amuſement, ſi l'on vouloit en eſſayer ſeulement une petite fois.

CHAPITRE CCCIII.

Melons.

Les melons qui croiſſent aux environs de Paris n'en ont que la figure. Ceux qui ont goûté les excellents melons de la Lombardie, les bons melons *cantaloupes* de la Hollande, ne peuvent toucher à cette mauvaiſe drogue qui uſurpe le nom d'un des meilleurs fruits de l'univers. Il eſt tellement dégénéré, qu'il devient fiévreux, mal-ſain, au point que la police eſt obligée de l'interdire, & de le faire jeter à la riviere vers le 25 Septembre.

Les ſerres nouvellement établies, avec

des vitrages exhauſſés & qui concentrent les rayons du ſoleil, leur donneront ſans doute une maturité qui les rendra moins inſalubres.

Il n'y a rien de plus pernicieux que les citrouilles, après les premieres huîtres, que l'on amene de Dieppe ou de Cancale à la fin d'Octobre. Je ne conſeille à perſonne de manger des huîtres dans cette ſaiſon qu'après les premiers froids. Il faut que la police veille à cet égard ſur les gourmands Pariſiens, à peu près comme une *bonne* veille ſur des enfants.

CHAPITRE CCCIV.

Filles nubiles.

Le nombre des filles qui ont paſſé l'âge du mariage eſt innombrable. Rien de ſi difficile qu'un mariage, non pas tant parce que ce nœud eſt éternel, que parce qu'il faut aller conſigner une dot pardevant notaires. Les filles laides & nubiles abondent; les jolies ont encore beaucoup de peine à paſſer. Il faudroit peut-être renouveller à Paris ce qui étoit en uſage chez les Babyloniens. On raſſembloit toutes les filles nubiles dans un marché public: les jeunes gens venoient,

& comme de raiſon, achetoient les plus belles ; mais l'argent qui en provenoit, ſervoit à doter les laides délaiſſées.

On voit que le mariage eſt devenu un joug peſant, auquel on ſe ſouſtrait de tout ſon pouvoir : on voit qu'on a raiſonné depuis peu le célibat, comme une ſituation plus douce, plus sûre & plus tranquille. La fille célibataire par choix, n'eſt point rare aujourd'hui dans l'ordre mitoyen : des ſœurs ou des amies s'arrangent pour vivre enſemble, & doubler leurs revenus en les plaçant en rentes viageres. Ce renoncement volontaire a un lien conſtamment chéri des femmes, ce ſyſtême anti-conjugal n'eſt-il pas bien remarquable dans nos mœurs ?

Chez les Lacédémoniens, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Que diroit Licurgue, s'il voyoit aujourd'hui nos demoiſelles dédaigner l'autel de l'hymenée, embraſſer le célibat, s'en montrer les apologiſtes, & vivre dans une eſpece de liberté maſculine ? liberté qui, chez aucun peuple de la terre, ne fut le partage de leur ſexe.

Qu'arrive-t-il de cet étrange déſordre ? Les gens aiſés, qui ne ſe marient point, ou qui ſe marient tard, ne font preſque pas d'enfants : les gueux qui ſe marient intrépidement, & qui ſe marient trop tôt, en font beaucoup ; de ſorte que les richeſſes ſe con-

centrent de plus en plus dans un très-petit nombre de mains ; & l'ordre de la ſociété à qui elles ſeroient le plus néceſſaires, en a le moins.

Dans toutes les compagnies on ne rencontre que de ces vieilles filles qui ont fui les devoirs d'épouſe & de mere, & qui trottent de maiſons en maiſons. Affranchies des peines & des plaiſirs du mariage, elles ne doivent pas uſurper la conſidération & le reſpect qui ſont dus à la mere de famille environnée de ſes rejetons ; & l'on devroit les regarder comme ces vignes infertiles, qui au lieu de porter des raiſins, n'ont pouſſé ſous les rayons du ſoleil que des feuilles jaunes & rares.

Ces filles décrépites ſont ordinairement plus malicieuſes, plus méchantes, plus tracaſſieres & plus durement avares que les femmes qui ont eu un époux & des enfants.

Il faudroit aſſujettir les vieux garçons & les vieilles filles à une contribution, reculer encore également pour les deux ſexes l'époque des vœux forcés ou indiſcrets, abolir le célibat des ſoldats, qui occaſionne le célibat des filles ; d'autant plus que des ſoldats mariés ſeroient plus courageux & plus attachés à la patrie. Il faudroit enfin, que le légiſlateur fît revivre *les anciens mariages de la main gauche*, afin de diminuer les

difficultés du mariage. Une concubine étoit autrefois une femme non mal-honnête. En voulant trop gêner la liberté de l'homme, on l'a précipité dans de nouveaux écarts ; & c'eſt bien le cas de répéter ici, que *c'eſt ſouvent la loi qui fait le péché.*

CHAPITRE CCCV.

Les Viſites.

Les viſites emportent beaucoup de temps. Vainement ſe fait-on écrire chez les portiers : on eſt condamné, à certaines époques, à aller d'hôtel en hôtel faire la révérence, s'aſſeoir, dire quelques mots inſignifiants ; puis on s'échappe pour faire la même choſe dans la maiſon voiſine. C'eſt un travail & une occupation que de ſortir ainſi d'un hôtel pour entrer dans un autre.

Ceux qui ont beſoin de protection, ne viſitent les grands qu'à leur corps défendant. Le devoir, l'orgueil, ou la cupidité les traîne à travers les anti-chambres ; ils ſouffrent, murmurent tout bas & ſubiſſent la loi commune. Un valet qui doit avoir bonne mémoire, annonce à haute voix ceux qui entrent ; coutume prudente. On ouvre les deux battants pour les femmes ; c'eſt

alors que les qualités ſonnent agréablement à l'oreille de l'individu qui ſe préſente dans le cercle : un nom tout nu a quelque choſe de honteux.

On a beaucoup abrégé les formules des premiers compliments. On s'aſſied, ſi l'on veut, ſans preſque rien dire. L'arrivante occupe le fauteuil le plus proche de la maîtreſſe de la maiſon, le cede à ſon tour, & ainſi ſucceſſivement. Les femmes s'examinent des pieds à la tête, tout en ſe faiſant des mines. C'eſt le moment où les nouvelles circulent ; de ſorte qu'un fait arrivé à huit heures du ſoir eſt ſu de tout Paris à dix heures. Le commentaire & les bons mots qui ſont arrêt, l'accompagnent déjà, & il ne ſera plus permis d'en parler le lendemain.

Après les nouvelles, vient l'étalage de chaque doctrine particuliere ; mais le récit eſt court, excepté dans la bouche des officiers de marine (1) qui abuſent des circonſtances pour tenir école publique de pilotage. Les femmes diſſimulent leur ennui, & font

(1) Tous les officiers de terre & de mer ont-ils la connoiſſance du ſtyle de Turenne ? Le voici après le gain d'une bataille importante : *Les ennemis ſont venus nous attaquer, nous les avons battus ; Dieu en ſoit loué ! J'ai eu un peu de peine. Je vous ſouhaite le bon ſoir : je me mets dans mon lit.*

gliſſer adroitement la converſation ſur le nouvel opéra ; on deſcend de la vergue du grand mât aux baſſons de l'orcheſtre, & l'on parle d'une tempête harmonique. Au moment que j'écris, les diſputes ſur la muſique & ſur la marine ſont éternelles. Et pourquoi durent-elles ſi long-temps ? C'eſt qu'on ne s'entend pas.

Les parleurs de profeſſion ont un répertoire tout formé, qui compoſe tout leur eſprit. Ils n'ont pas l'attention de le varier ; & il y a beaucoup de gens qui vous étonnent, mais pour une ſeule fois. J'y ai été pris comme bien d'autres.

CHAPITRE CCCVI.

Retraite.

On ferme ſa porte à Paris, quand on veut ; ce qui eſt impoſſible dans les autres villes. On ſe dit à la campagne pour un mois, & vous pouvez être aſſuré que pendant un mois perſonne ne viendra vous importuner. Les portiers ſont d'un merveilleux ſecours pour vous faire voyager, tandis que vous boudez tout ſeul dans un coin. Ils vous ſervent de chevaux de poſte.

J'ai lu jadis une piece de vers intitulée :

Epître à mon verrouil. L'idée étoit plaiſante. Un philoſophe avoit mis en groſſes lettres dans ſon cabinet ces trois mots, *épargnez mon temps.* Avec cela faiſoit-il fuir les importuns? J'en doute. Il n'y a d'autres remparts contre les viſites incommodes qu'un verrouil : il ne faut donc point faire une *épître à ſon verrouil*, mais le tirer.

Combien d'amitiés, combien de liaiſons inutiles! Il eſt un temps dans la vie, où un homme raiſonnable devroit ſavoir à quoi ſe fixer, éprouver ceux qu'il fréquente, & ſe débarraſſer ainſi de mille ſoins que tous ces amis de noms uſurpent aux véritables. La ſageſſe, la philoſophie, s'en trouveroient mieux, & l'on apprendroit de bonne heure à ménager le temps, à prévenir le regret de ſa perte.

Certaines gens ſont ſi fatigués d'eux-mêmes qu'ils n'exiſtent que quand ils ont quatre ou cinq perſonnes dans leur chambre pour aſſiſter à leur lever & à leur toilette.

CHAPITRE CCCVII.

Les Affiches.

On affiche tous les jours de grand matin les pieces que l'on donnera le ſoir aux trois grands ſpectacles : les théatres du Boulevard & de la foire en font de même. On voit ſur la même ligne, *Athalie* & *Jeannot chez le dégraiſſeur ; Caſtor & Pollux*, & la *Danſe du petit diable ;* il y a de quoi ſatisfaire tous les goûts. Or, en fait de plaiſirs, je ſoutiens que perſonne n'a tort, pourvu que les pieces ne ſoient pas indécentes ; & elles ceſſeront de l'être, quand on (1) n'aura

(1) Ils le ſont bien, puiſqu'ils décident ſi la piece foraine ſera ou ne ſera pas repréſentée. Jugement qui ne devroit appartenir qu'à la police. Faut-il redire ici à quel point les ſpectacles ſont capables d'influer ſur les opinions d'un peuple, combien ce reſſort eſt puiſſant pour émouvoir ſes affections, combien il importe au gouvernement de regler, de protéger les repréſentations théatrales, & de tourner à l'utilité des mœurs ce qui ne paroiſſoit devoir être qu'un ſimple amuſement ? Comment des fonctions auſſi graves ont-elles pu être du reſſort de deux comédiens !

plus des *comédiens* pour *cenſeurs moraux*.

Qui croiroit qu'il y a une multitude de gens pauvres, qui liſent les affiches ſans aller au ſpectacle, & qui ſe conſolent de n'y point aller, en ſachant quelle piece ſera repréſentée ? Ils l'empruntent, la liſent en ſe couchant, & rêvent l'avoir vu jouer.

On ne peut rien afficher ſans l'attache du lieutenant de police ; & ſi vous avez perdu un chien ou un bracelet, il faut aller demander la ſignature du magiſtrat.

Il eſt vrai qu'elle eſt toute prête, & qu'il y a un bureau de blancs-ſeings, pour favoriſer la retrouvaille des épagneuls, des perroquets, des manchons & des cannes perdues.

Il n'y a que deux objets qui s'impriment à Paris ſans *permiſſion*, les *billets d'enterrement* & les *billets de mariage*. Mais une pareille licence ne ſauroit durer long-temps dans un gouvernement bien policé, & bientôt le *bon ordre* les ſoumettra ſans doute à la réviſion d'un cenſeur & à l'approbation de monſeigneur le chancelier ou de monſeigneur le garde des ſceaux ; car un épouſeur & un mort ne doivent pas imprimer *librement*, quelque preſſés qu'ils ſoient. C'eſt une témérité ſcandaleuſe & attentatoire à *l'autorité*.

Des particuliers (je les dénonce) s'émancipent auſſi de faire imprimer, ſans *mandat*,

ſans *privilège*, leurs noms ſur des *cartes*, & ſe donnent le titre d'*écuyer*, de *comte*, de *marquis*, de *baron*, de *chevalier*, d'*avocat* enfin. Ce ſont peut-être des uſurpateurs. Eh! vîte un cenſeur royal pour *approuver*, *examiner* toutes les cartes de viſites qu'on gliſſera chez un portier ou dans la ſerrure. Quelle différence y a-t-il d'imprimer ſur des cartes ou ſur du papier? Les caracteres d'imprimerie ne doivent jamais mordre le chiffon ſans la *ſignature* & le *paraphe*: que ne peut-on pas mettre ſur cette *carte*! On s'endort là-deſſus, & bien mal à propos. Le commis du ſceau s'en ſcandaliſe étrangement.

Il faut que l'afficheur ait ſa médaille de cuivre ſur l'eſtomac, pour plaquer & coller contre les murailles l'annonce des pieces de théatre, des livres, des terres à vendre. Ces mêmes afficheurs (1) crient & vendent les ſentences des criminels, & ſe réjouiſſent des exécutions qui leur font gagner quelqu'argent, ainſi qu'à l'imprimeur.

Ces affiches ſont arrachées le lendemain, pour faire place à d'autres. Si la main qui les colle ne les déchiroit pas, les rues à la longue ſeroient obſtruées par une eſpece de carton, groſſier réſultat du ſacré & du pro-

(1) Ils ſont quarante, ainſi qu'à l'académie françoiſe.

ſane mêlés enſemble : comme *commandements ; annonces de charlatans ; arrêts de la cour de parlement ; arrêts du conſeil* qui les caſſent ; *biens en décret, ventes après décès & au dernier enchériſſeur, monitoires, chiens perdus, ſentences du Châtelet, avis aux ames dévotes, marionnettes, prédicateurs, expoſition du Saint-Sacrement, régiment de dragons, traité de l'ame, bandages élaſtiques, &c.* bref, de tous ces différents papiers que le public a ſous les yeux, qu'il ne lit pas, & qui ne ſervent qu'à déguiſer la nudité des murailles.

Si le peuple s'accoutumoit à lire ces affiches, il apprendroit peut-être à moins défigurer l'orthographe françoiſe ; mais il ne s'embarraſſe ni de l'orthographe, ni de tout ce qu'annonce cette multitude de placards.

On voit quelquefois des arrêts de la cour, qui ont ſix pieds de haut ſur trois de large, & le caractere en eſt menu. Quel malheureux débordement d'inutiles paroles ! On regarde l'affiche avec étonnement ; perſonne ne la lit. Il s'agit d'un procès obſcur entre deux particuliers qui ſe ſont ruinés pour couvrir d'un papier noirci un pan de muraille : cette proſe gothique coûte quelquefois ſoixante mille francs. Les greffiers & les receveurs d'épices trouvent ce ſtyle-là admirable & néceſſaire.

Les noms des notaires, des procureurs,

des huiſſiers-priſeurs, &c. ſont imprimés en gros caracteres au coin de toutes les rues ; & ces meſſieurs n'en ſont pas pour cela plus célebres. Ils ſont toujours affichés & toujours obſcurs. Au défaut de renommée, ils empochent l'argent : un *inventaire* groſſoyé rapporte beaucoup plus qu'un bon livre.

Les affiches des ſpectacles ſont en couleur, mais un peu trop exhauſſées ; on en voit ſix ou ſept qui forment une véritable échelle, le *grand opéra* en tête, & les *danſeurs de corde* au dernier rang. Mais le plus ſouvent par reſpect, les affiches des *ſpectacles des Boulevards* s'éloignent des *affiches des trois théatres*. Ce que c'eſt que l'ordre & la ſubordination !

CHAPITRE CCCVIII.

Tableaux, Deſſins, Eſtampes, &c.

La manie coûteuſe & inſenſée des tableaux & des deſſins que l'on achete à des prix foux, eſt bien inconcevable. Il n'y a point de luxe, après celui des diamants & des porcelaines, plus petit & plus déraiſonnable : non qu'un tableau ne vaille ſon prix ; mais parce qu'il eſt bizarre, ridicule, indécent de couvrir d'or, des peintures dont l'utilité & la jouiſſance ſont également bornées.

Que des princes forment des cabinets, ils ſe doivent à tous les arts. Mais qu'un particulier entreprenne une collection toujours incomplette, ces dépenſes énormes l'empêcheront, à coup ſûr, d'être un bon parent, un bon ami, un obligeant citoyen : il n'aura plus d'argent que pour des toiles peintes. Plus il poſſédera, plus il voudra encore poſſéder : ſa maiſon, ſa famille, tout ce qui l'environne, ſe ſentira des prodigieux ſacrifices qu'il offrira ſans ceſſe à une manie dont la nature eſt de ne jamais contenter celui qu'elle tourmente.

Les mépriſes étant faciles & les erreurs ordinaires, nouvelle ſource de chagrins & de contrariétés : l'entêtement prend la place du goût, & la fureur de la poſſeſſion empêche la paiſible jouiſſance.

Je n'ai jamais pu concevoir comment on ne ſe contentoit pas d'une belle copie au défaut de l'original. Souvent l'œil le plus exercé héſite entre les deux peintures ; & quand on pourroit avoir par ce moyen trente beaux tableaux pour le prix qu'on met à un ſeul, comment ſe ruine-t-on pour un tableau unique ?

Tel homme a vendu ſes maiſons & ſes terres, pour faire une collection d'eſtampes renfermées dans des porte-feuilles inviſibles, & qu'il n'ouvre pas quatre fois l'année. Il ſe traîne encore aux ventes ; crie à l'huiſſier,

d'une voix éteinte, *un ſol* ; dit tout haut qu'il eſt fou, emporte l'objet ; & il lui faut de fortes lunettes pour contempler ſon acquiſition. A ſa mort, tout cela ſera diſperſé en différentes mains, & l'*œuvre* tant pourſuivie ne ſera jamais complette.

Un vieux tableau à moitié peint & effacé, dont on ne diſtingue plus rien, ſera préféré, parce qu'il eſt original, à un tableau moderne & intéreſſant, dont la couleur eſt fraîche & agréable. Quel eſt donc le défaut de ce dernier ? Le peintre eſt vivant.

Il faut que les particuliers laiſſent aux princes ou aux grands, dont l'opulence eſt exceſſive, le privilege de mettre de groſſes ſommes en tableaux & en ſtatues. C'eſt une folie de conſumer ſon patrimoine en curioſités ; c'eſt un vice d'oublier ſes parents & ſes amis pour des peintures ou des gravures. Ces arts ſont faits pour figurer dans des ſallons publics, & non dans des cabinets. L'amateur immodéré n'eſt qu'un maniaque.

On n'a point encore ridiculiſé ſur notre ſcene cette folie ruineuſe : elle mériteroit bien les pinceaux d'un auteur comique.

CHAPITRE CCCIX.

Encan.

Mais nos ſeigneurs, ſous le nom de *curieux*, ſont le plus ſouvent des brocanteurs magnifiques, qui achetent ſans beſoin, ſans paſſion, & ſeulement pour avoir de bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, eſtampes antiques, &c. Ils ſont des haras ou des cabinets, qui ſont bientôt des magaſins : on les croiroit paſſionnés pour les beaux arts ; ils aiment l'argent.

Ces vaſes, ces bronzes, ces chefs-d'œuvre, auxquels ils ſemblent tenir, & dont ils ſe montrent idolâtres, appartiendront à qui voudra les en débarraſſer pour de l'or. La médaille la plus antique ne reſtera pas au médaillier, malgré tout l'étalage du propriétaire ; on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés uſurpent ainſi les profits des claſſes commerçantes, & ils vous diront néanmoins qu'ils n'achetent que pour les artiſtes : ils en ſont les véritables tyrans.

Au reſte, c'eſt aux ventes que le prix réel des tableaux ſe manifeſte, & qu'ils n'en impoſent plus, comme dans le ſallon de l'orgueilleux poſſeſſeur. Là finit le rôle avan-

tageux de l'homme uſurpateur & médiocre: là, les prétendus connoiſſeurs voient leur prononcé chimérique réduit à zéro : là, la ſuperbe école Françoiſe apprend à rabattre de ſa faſtueuſe préſomption. Un peintre a beau s'appeller premier peintre du roi, on donne pour dix écus (c'eſt-à-dire pour la toile) une de ſes compoſitions de quatre pieds de hauteur. L'huiſſier-priſeur ne lui fait pas grace, & le livre impitoyablement à l'acheteur qui va en décorer une anti-chambre enfumée, ou une ſalle à manger.

Philippe duc d'Orléans, régent du royaume, s'amuſoit à peindre ; mais la main de ſon alteſſe, habile à mouvoir l'Europe, ne ſurpaſſoit pas en peinture celle du plus miſérable barbouilleur. Qu'eſt-il arrivé ? Son principal tableau, quoique décoré de ſon nom, ſucceſſivement chaſſé de tous les cabinets, ſe trouve actuellement expoſé dans un paſſage public des Thuileries, ſollicitant en vain un acquéreur qui lui donne un aſyle. On le regarde, on lit le nom auguſte, on ſourit, & perſonne ne veut en donner trente-ſix livres ; ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paie point le public avec des titres.

CHAPITRE CCCX.

Chapeaux.

Le Pariſien change avec la même facilité de ſyſtême, de ridicules & de modes. La figure de nos chapeaux, comme toutes les choſes humaines, a ſubi le ſort de la variation. Les coëffures dans les boutiques des marchands ſe ſuccedent comme les nouvelles méthodes dans l'empire des lettres. Le *chapeau haut & pointu* a prévalu quelque temps, ainſi que le *ſtyle académique*, qui tombe enfin, & que l'on n'imite plus.

Ce penchant pour tout ce qui varie, cette paſſion qui nous pouſſe à créer de nouvelles modes, nous fait adopter ce que les princes imaginent en ſe jouant, ou par fantaiſie; tantôt c'eſt l'invention d'une *énorme paire de boucles*, tantôt c'eſt celle d'un *frac*. Ainſi Alcibiade donna ſon nom à une ſorte de ſouliers; & ſa vanité étoit flattée, lorſqu'il entendoit dire qu'elle étoit de ſa création.

Quelquefois des intérêts particuliers font naître une mode; l'origine des *paniers* fut inventée pour dérober aux yeux du public des groſſeſſes illégitimes, & les maſquet juſqu'au dernier inſtant; les grandes man-

chettes furent introduites par des frippons qui vouloient filouter au jeu & eſcamoter des cartes.

Nous avons rogné inſenſiblement le haut bord de nos larges feutres ; nous les avons enſuite rendu petits ; & enfin nous avons fait diſparoître ces *trois cornes* ſi incommodes. Aujourd'hui nos chapeaux ſont ronds ; & voilà les chapeaux à la mode.

On ne les porte plus le matin ſous le bras. Ils couvrent la plus noble partie du corps, & pour laquelle ils ſont faits. A-t-on vu le Turc mettre le *turban* ſous ſon bras, les évêques tenir leurs *mitres* à la main ? Mettons donc conſtamment notre *chapeau* ſur notre tête pour garantir nos foibles cerveaux des rayons du ſoleil, & que ce précieux dôme s'oppoſe aux évaporations de notre cervelle. N'étoit-il pas ridicule de l'employer inceſſamment à la main à des exercices de civilité & de minauderie ?

Je ne ferai point ici l'hiſtoire des chapeaux ; je ne remonterai point aux chapeaux gras de Louis XI, qui les portoit tels par ſaleté & par avarice ; je ne parlerai point de la vertu magique concentrée dans tels chapeaux ; les uns font d'un mauvais prêtre un grand ſeigneur, & les autres un docteur d'un idiot. On ſait l'effet que produit tel chapeau fourré mis ſur la tête d'un grenadier ; & le diadême enfin, n'eſt-il pas un

chapeau qui produit une certaine ivreſſe ?

J'ai vu des chapeaux dans ma jeuneſſe qui avoient de très-grands bords ; & quand ils étoient rabattus, ils reſſembloient à des parapluies : tantôt on releva, tantôt on rabaiſſa ſes bords par le moyen des gances. On leur a donné depuis la forme d'un *bateau*. Aujourd'hui la forme ronde & nue paroît la dominante ; car le chapeau eſt un Protée qui prend toutes les figures qu'on veut lui donner.

Demandez-le à nos femmes, qui, après tant d'eſſais multipliés, ont définitivement adopté le *chapeau Anglois*, malgré leur antipathie pour l'Angleterre ; je leur conſeille de s'y tenir ; qu'elles l'ornent de perles, de diamants, de plumes, de cordons, de rubans, de houppes, de boutons, de fleurs ; que les poëtes dans leur langage y attachent des aſtres & des cometes ; qu'elles les portent rouges, verds, noirs, gris, jaunes : mais qu'elles gardent conſtamment le *chapeau Anglois* ; les laides y gagnent, & les belles auſſi.

Nous n'avons donc plus ni chapeau pigmée, ni chapeau coloſſal ; les dames avoient élevé ridiculement leurs coëffures, au moment que les hommes avoient arboré les petits chapeaux ; aujourd'hui que les hommes en ont augmenté & arrondi le vo-

lume, les coëffures ont prodigieuſement baiſſé.

Un poëte diſoit alors :

J'ai vu Chloris, j'ai vu la jeune Hélene ;
Des rubans de Beaulard *leurs fronts étoient ornés :*
Le moule étroit de la baleine
Faiſoit gémir leurs corps empriſonnés.
Leurs cheveux hériſſés fuyoient loin de leur tête ;
Un panache orgueilleux en ſurmontoit le faîte.
Près de là j'apperçus la Vénus Médicis ;
Sa taille libre & naturelle
Déployoit aiſément ſes contours arrondis.
Tout en elle étoit ſimple & tout charmoit en elle.
J'admirai tant de graces, & tout bas je me dis :
L'art enſeigne à Chloris à devenir moins belle.

Hommes & femmes ſe coëffent beaucoup mieux. Si nous ſommes dans une voiture, il nous eſt permis du moins d'enfoncer la tête dans le coin du carroſſe, & nous ne riſquons pas d'éborgner notre voiſin avec les pointes de notre ancien triangle.

C'eſt toujours celui-là qu'on porte ſous le bras, lorſqu'on eſt habillé ; mais on ne s'habille plus qu'une ou deux fois la ſemaine, les jours de grandes viſites. On voit les gens comme il faut, à l'heure même du ſpectacle, le chapeau ſur la tête.

Le dernier caprice, je crois, eſt le meilleur ; il a influé ſur la couleur. Les chapeaux ne ſont plus noirs ; on les porte blancs,

comme ſont les carmes & les feuillants depuis plus d'un ſiecle ; & ſur-tout en été, le ſoleil échauffe moins la tête. L'œil qui s'étonne d'abord, s'accoutume à tout : on porteroit des chapeaux rouges & bleus, verd-pomme & lilas, qu'on s'y feroit ; chacun arboreroit ſa couleur favorite. Ce ſeroit un nouveau coup-d'œil.

On commence par condamner les nouvelles modes ; chacun ſe récrie ſur la folie changeante : au bout d'un mois elle eſt adoptée par ſes plus violents contradicteurs ; & tel qui la fronde aujourd'hui, prendra demain les idées qu'il avoit combattues.

Puiſque c'eſt à nous à inonder la terre de nouveaux bonnets, jouiſſons de notre génie inventif, plaçons nos chapeaux d'hommes ſur les têtes Suiſeſſes & Hollandoiſes. Continuons de donner toujours la loi prédominantes de coëffures. Toutes les femmes ont pris nos chapeaux : il s'agit de les faire adopter définitivement à Vienne, à Berlin & à Péterſbourg. Et qui ſait ſi nous n'étendrons pas encore plus loin, en triomphateurs heureux, nos illuſtres conquêtes ?

CHAPITRE CCCXI.

Noces.

Que celui qui a vu une nôce champêtre, le couple du hameau qui s'avance vers l'égliſe, les doitgs amoureuſement entrelacés, portant dans leurs regards le deſir ingénu ; les parents qui les ſuivent au même autel où ils ſe ſont mariés ; les garçons de la fête en *habits du dimanche*, les rubans au chapeau, le bouquet au côté ; les filles en blanc coſet, regardant ce jour-là leur amant avec plus d'aſſurance ; & le violon un peu aigre, mais qui conduit gaiement la marche & ferme le cortege, ne s'attende point à trouver ſous le ſuperbe portique de nos temples, ni la gaieté vive & franche, ni le riant tableau de cette joie naïve, ouverte & abandonnée.

L'hymen ici ſe célebre à grands frais ; on ne marche point ſur la pelouſe le long des haies fleuries, pour arriver à l'autel du bonheur. On s'enferme dans des carroſſes à glaces ; on eſt chargé d'atours : les coëffeurs ont occupé toute la matinée ; on s'obſerve triſtement ; le cérémonial regle tous les pas, & le couple opulent, ſous des habits d'or,

porte déjà ſur ſon front l'ennui qui doit les accompagner le reſte de leurs jours. La villageoiſe aimoit de bonne foi avant de ſceller la foi promiſe devant le curé ruſtique ; & la Pariſienne, recevant le riche anneau, jure, avant d'aimer, quelle aimera toujours.

Le feſtin du village offre la même différence. Où eſt le rire ingénu, la table dreſſée ſur l'herbe, la joie de la parenté, le broc de vin toujours rempli, le veau entier dépecé & rôti ? Où ſont les danſes vives & les mouvements vrais de l'alégreſſe ? Où les vieillards paroiſſent-ils en cheveux blancs, eſſuyant leurs yeux humides de larmes de tendreſſe ? Où lit-on l'attente du plaiſir dans les regards furtifs de la jeune mariée ? Où l'époux paroît-il pétulant & impatient de voir luire l'étoile du ſoir ? Où le lendemain l'épouſe un peu pâle paroît-elle confuſe & heureuſe, étonnée & triomphante ? Ce n'eſt point à la ville.

Une aſſemblée de parents à moitié diviſés, qui ne ſe ſont pas vus depuis longtemps, qui ne ſe reverront guere paſſé ce jour cérémonieux ; des vieillards qui diſſimulent leur caducité ; l'étalage des étoffes, des révérences compaſſées, des ſaluts meſurés, une obſervation maligne, des compliments froids, un maintien compoſé, une dignité morne & impoſante : voilà comme on s'unit dans la capitale.

Il faut deſcendre parmi la claſſe des bourgeois du ſecond ordre pour revoir quelques images des anciennes noces, elles ſont moins brillantes ; mais il y a du mouvement & du bruit. Là on voit des aſſemblées de quatre-vingt à cent perſonnes ; & les invités, chacun à leur tour, rendent le feſtin aux jeunes mariés : c'eſt un enchaînement de repas pendant onze ſemaines.

Les traiteurs ſe plaignent tous hautement que les feſtins de noces deviennent de jour en jour moins fréquents, qu'on s'enfuit à la campagne pour ne point faire de banquet ; ils diſent que la joie tombe, que la mélancolie domine la nation, puiſqu'on renonce à la bonne chere & à l'intempérance dans le jour le plus ſolemnel de la vie, que nos aïeux célébroient tous par la plus complette ivreſſe que leur franchiſe ne redoutoit pas. Les ménétriers ſe plaignent auſſi qu'on ne danſe plus comme on faiſoit jadis.

Vous voyez chez ces traiteurs plaignants des ſalles immenſes & vuides qui n'attendent que des convives & des danſeurs. Il y a place pour la table immenſément longue & pour les contre-danſes en rond.

Le petit peuple danſe encore fort & longtemps ; car il eſt le dernier à abandonner les coutumes joyeuſes, quoique l'on cherche de toutes parts à avilir ſes divertiſſements.

La licence des paroles regne dans toutes

les noces bourgeoiſes. Si l'on faiſoit un recueil de tout ce qui s'y dit de jovial, ces plaiſanteries ne ſeroient pas fort délicates ; mais elles offriroient de l'originalité, ce que le beau monde n'a pas. Le bourgeois rit ces jours-là, de maniere à avertir tous les paſſants qu'il eſt de férie.

Un homme peu fortuné, gourmand de ſon naturel, & qui aimoit conſéquemment à faire bonne chere (ce qu'on ne fait pas ſans de bonnes rentes) avoit trouvé un ſingulier expédient pour être de noce tous les jours de ſa vie : habillé en noir & fort proprement, il étoit aſſidu toute la matinée à Saint-Euſtache, à Saint-Paul, à Saint-Sulpice, à Saint Roch, enfin dans toutes les grandes paroiſſes ; & quand il voyoit un mariage dont le cortege étoit un peu nombreux, il ſe mêloit parmi la foule. Certains jours il avoit à choiſir ; car à la même heure on voit ſouvent trois ou quatre mariages de différentes claſſes, & dans la même égliſe.

A l'iſſue de la meſſe commence l'indiſpenſable feſtin, toujours commandé d'avance, & qui ſe fait ordinairement chez le traiteur. Il eſt d'uſage que les parents de chaque conjoints ſe réuniſſent à la même table, & le plus ſouvent ils ſe voient pour la premiere fois. Or, les parents du mari, qui l'avoient vu à la meſſe, croyoient notre étranger du côté de la femme ; tandis que

les parents de la femme le croyoient du côté du mari. Il faiſoit donc grande chere dans ſon rôle équivoque, diſtribuant de part & d'autre quelques légers compliments ; & vous penſez bien qu'il poſſédoit à fond le ſtyle & les propos du jour.

Il y avoit quatre ou cinq ans que ce manege duroit, lorſqu'un parent qui rencontroit notre *habit noir* pour la troiſieme fois depuis huit jours, s'aviſa de lui demander de quel côté il étoit. *Du côté de la porte*, reprit-il en ſe levant & poſant ſa ſerviette ſur la table. On en étoit au deſſert.

Si l'hymen n'eſt pas cher au village, s'il en coûte peu à l'habitant de la campagne pour ſanctifier ſes plaiſirs, il n'en eſt pas de même à Paris. L'épouſeur ſe jette dans toutes les dépenſes du luxe & de la repréſentation, pour complaire à la future & à la ſotte vanité de ſes parents. Huit jours après les noces viennent le regret & les lamentations. Ce ſont des mémoires de fourniſſeurs qui ſe ſuccedent chaque jour ; c'eſt le vendeur de diamants, le marchad d'étoffes, le bijoutier, le tailleur, le traiteur, la lingere, la marchande de modes, le tapiſſier, le miroitier, le coëffeur : & paie, pauvre mari, paie ! on ne t'a pris que pour cela : as-tu cru que ta jouiſſance ſeroit purement gratuite ?

Auſſi a-t-on fait une eſtampe parlante, où l'on voit la dot de l'épouſée s'envoler en dif-

férents jets, & tomber dans les mains & le tablier d'une multitude de gros & de petits marchands. Le mari, qui ſuit d'un œil triſte & étonné le vol irréſiſtible de ſes eſpeces, porte douloureuſement la main ſur des ſacs vuides; & pour tout dédommagement, il a à ſes côtés une femme éternelle, brillante de clinquants & de colifichets.

Le premier enfant acheve la confection entiere de la dot; l'époux abuſé prend de l'aigreur; les reproches mutuels s'élevent, & chacun maudit au fond de ſon ame le mariage trompeur, & les noces diſpendieuſes que la vanité a commandées.

CHAPITRE CCCXII.

Mariage. Adultere.

L'indiſſolubilité du mariage fait les adulteres : on ne peut délier le nœud, on le rompt. Faut-il s'en étonner ? On a bâti le même contrat pour des êtres d'ailleurs ſi différents dans leur phyſique, dans leur fortune, dans leurs emplois, dans leurs idées! Ici la chaîne a été lâche; là, trop tendue; ici, tyrannique; là, ſervant de voile à la cupidité. Le ſoldat, le matelot, le juge, le militaire, l'écrivain, le négociant, le cul-

tivateur, le poſtillon ſont aſſervis aux mêmes uſages.

Après cela, un homme qui veille ſur ſa femme, paſſe pour jaloux, & on le blâme. Eſt-elle infidelle ? on ridiculiſe le mari. La loi qui empêche le divorce, ſans avoir égard à l'antipathie des caracteres, eſt une loi bizarre. Elle regne à Paris; mais qu'en arrive-t-il ? Vous le ſavez !

Le lendemain des noces bourgeoiſes, ou tout au plus huit jours après, quel changement s'opere dans l'eſprit de l'amoureux mari ! De quelle hauteur tombent les eſpérances de tel honnête artiſan ! Il croyoit avoir épouſé une femme économe, rangée, attentive à ſes devoirs. Il lui trouve tout-à-coup l'humeur diſſipatrice ; elle ne peut plus reſter à la maiſon ; elle joint la dépenſe à la pareſſe. L'inconſéquence, la légéreté, la folie remplacent les occupations utiles où elle avoit été élevée dès l'enfance. Loin de fixer dans ſon ménage l'aiſance & la paix par un ſage travail, elle ſe livre à la frénéſie des parures.

Qui l'eût dit, que le mariage altéreroit à ce point ſes premieres diſpoſitions ? Cette fille timide, craintive, occupée dans la maiſon paternelle, eſt devenue une femme exigeante, altiere, qui ne ſonge qu'à ſes propres jouiſſances, parce qu'elle a mis dans ſa tête que tout l'entretien d'une maiſon de-

voit rouler ſur le mari, tandis que le rôle de la femme étoit de ſe livrer à une vie diſſipée.

Cet artiſan aura beau être laborieux & économe ; l'inſouciance journaliere de ſon épouſe mine une maiſon qui s'abyme inſenſiblement, parce que la mere de famille a manqué de vigilance, de tendreſſe & d'économie. Tous les déſordres ſont nés du premier déſordre ; les enfants héritent de la miſere de leurs parents, & voilà l'hiſtoire de la moitié des mariages qui ſe font à Paris dans le ſecond ordre de la bourgeoiſie.

Autrefois l'adultere étoit puni de mort : aujourd'hui, celui qui parleroit de ces loix auſteres & antiques ſeroit prodigieuſement ſifflé.

Voyez dans toutes nos comédies, ſi l'on ne rit pas toujours aux dépens des maris ; voyez les petits vers de nos poëtes légers ; ils plaiſantent inceſſamment ſur le mariage, avec un ſel qui réjouit tout le monde. Ces gentilleſſes ne ſont qu'une apologie perpétuelle de l'adultere : on diroit qu'on a peur que les femmes ne comprennent aſſez tôt que leurs charmes ne ſont pas faits pour n'appartenir qu'à un ſeul.

Tous les arts deviennent complices de ces exhortations à l'infidélité, tous s'empreſſent à les confirmer dans cette idée, à achever d'éteindre tout ſcrupule dans leurs ames.

Nos tableaux, nos ſtatues & nos eſtampes, qu'offrent-ils ? Tous les tours heureux & triomphants joués au pauvre dieu d'Hymen. Nos peintures ne ſont pas plus chaſtes que nos vers.

Mais de nos jours, ô raffinement criminel ! on a été encore plus loin que l'adultère ; on a corrompu l'inſtitution la plus auguſte ; on s'eſt ſervi des loix mêmes pour conſacrer le libertinage, & en produire les fruits avec audace. Cette dépravation, ce nouveau ſcandale date de notre ſiecle : c'eſt encore un crime du luxe.

Un homme opulent eſt attaché à une *fille*, en a des enfants dont la loi feroit des bâtards. Il imagine de leur donner un nom & un rang ; il ordonne qu'on lui cherche quelqu'un de noble, mais dont les adverſités ont dénaturé l'ame : on le trouve, on le marchande ; il eſt ſorti d'une famille qui a un nom, mais indigente ; il a été élevé dans une fierté oiſive, & il n'a pas de pain. Réduit à une pareille extrêmité, l'honneur n'eſt pour lui qu'un vain nom. On lui propoſe d'épouſer cette *fille*, & d'en reconnoître les enfants : il aura une penſion qu'il ira manger dans le coin d'une province éloignée.

Le noble d'abord a quelque répugnance ; mais l'or, ce puiſſant mobile des actions iniques, l'or le décide. On le mene chez un notaire, où il ſigne un contrat qui lui aſſure

véritablement une penſion, mais qui porte une ſéparation de biens préliminaire.

Figurez-vous cet homme qui, le lendemain, trouve dans une chapelle obſcure, quatre témoins, & devant l'autel, une fille jeune & charmante qu'il n'a jamais vue: voilà ſa femme, mais ſous la condition expreſſe qu'elle ne ſera jamais à lui.

Elle ſort en ce moment des bras de la volupté, pour y rentrer après la cérémonie; l'époux lui touchera une fois la main, pendant que le prêtre prononcera les paroles ſacrées. Paſſé cet inſtant, à jamais ſéparé d'elle, il ne reconnoîtra peut-être pas le viſage de celle avec qui il aura contracté. L'anneau ſe donne, le *oui* ſe prononce de part & d'autre, ou, pour mieux dire, le parjure & le ſacrilege s'accompliſſent.

En ſortant de la chapelle, l'épouſe, ſans ſaluer ſon mari, monte dans un équipage, & ſe retrouve dans le lit qu'elle avoit quitté. L'époux fuit vers la province, on lui paie une année d'avance, & il a une femme dont il ne peut pas viſiter l'appartement, ni même habiter la ville. Il a & il aura des enfants qu'il n'a point vus, qu'il ne verra point, & ils porteront ſon nom.

Il ſe bannit, & va manger ſa honteuſe penſion dans une petite ville, lorſque ſa femme déployant ſon contrat de mariage & l'acte de célébration, ſe pare publiquement

du nom qu'elle a acheté. Un marbre offre ce nom en lettres d'or au frontiſpice d'un ſuperbe hôtel, tandis que le mari n'oſe articuler le ſien dans ſa profonde retraite.

Voilà ce qui ſe pratique ſous l'œil de la légiſlation : & la loi outragée eſt réduite au ſilence ; car on a tourné contre elle ſes propres formes avec une coupable adreſſe ; l'homme a paru ſe venger à ſon tour d'une loi inflexible & extrême.

N'auroit-il pas mieux valu ne pas abolir ces anciens mariages mixtes & faciles, où la femme n'étoit pas déshonorée, où les enfants innocents n'étoit pas preſſés entre l'abnégation & la honte ?

Quelqu'un dira qu'il faudroit le ſtyle de Juvénal pour tonner contre cette licence ; mais que feroit le plus véhément ſatyrique ? à quoi remédieroit-il ? La perte des mœurs vient le plus ſouvent de l'inſuffiſance des loix, de leurs erreurs & de leurs contradictions.

CHAPITRE CCCXIII.

Petits Formats.

La manie des *petits formats* a ſuccédé à celle des marges immenſes, dont on faiſoit le plus grand cas il y quinze ans. Il falloit alors tourner le feuillet à chaque inſtant ; on n'achetoit que du papier blanc : mais cela plaiſoit aux amateurs.

Quelques auteurs vendent encore des eſtampes ou des portraits d'hommes dits célebres, illuſtres & vivants par deſſus le marché ; mais ils n'ont point encore eu la vogue de M. Dorat, qui le premier s'eſt fait marchand d'eſtampes, & qui s'y eſt ruiné ; c'eſt lui qui a mis en train toutes ces gravures qui font le principal mérite de certains livres, & qui coûtent plus que tous les bons auteurs enſemble de l'antiquité.

La mode a changé : on ne recherche plus que les *petits formats* ; on a réimprimé ainſi tous nos jolis poëtes. Ces livrets ont l'avantage de pouvoir être mis en poche, de fournir au délaſſement de la promenade, & de parer à l'ennui des voyages : mais il faut en même temps porter une loupe avec ſoi ; car le caractere en eſt ſi fin qu'il exige de bons yeux.

Didot a imprimé une collection d'auteurs choiſis, en petits formats, pour l'uſage de Monſeigneur comte d'Artois. C'eſt un chef-d'œuvre de typographique ; mais cette collection eſt exceſſivement rare, & ne ſe vend point.

Ne pourroit-on pas tromper l'inquiſition littéraire, ſi ardente & ſi inquiete, qui s'oppoſe à l'introduction des livres philoſophiques les plus eſtimés, en les réduiſant à de très-petits formats, en aſſujettiſſant à la préciſion la plus ſtricte & le papier & les caracteres ? La penſée, par ce procédé nouveau, ſe rapprocheroit, pour ainſi dire, de ſon inviſibilité ; on mettroit une édition entiere dans un ſac à poudre. Si l'auteur joignoit un ſtyle laconique à cette ingénieuſe typographique, un exemplaire éloquent pourroit circuler dans une tabatiere, dans une boîte à mouches, dans une bonbonniere. Les commis *à la phraſe*, qui attendent les ballots matériels où ſe fixe la penſée, pour les ſaiſir de leurs mains profanes & groſſieres, ſeroient tous en déroute. L'œuvre du génie devenant impalpable, ſe moqueroit de tous ces vils adverſaires qui lui font une guerre conſtante. Les brochures viſibles porteroient dès-lors une phyſionomie de réprobation, & la ſtupidité ſe manifeſteroit par ſa groſſeur. La philoſophie, au contraire, occuperoit, comme le ſage, la plus petite place dans le monde.

On s'adreſſeroit enſuite aux opticiens, pour poſſéder le verre qui groſſiroit à ſouhait ces menus caracteres ſans fatiguer l'œil. L'imprimerie & l'optique ſe donnant la main, deviendroient des ſœurs inſéparables. C'eſt ainſi qu'en mariant les arts, ils acquierent une force prodigieuſe & preſque illimitée.

Nous invitons les fondeurs de caracteres à travailler cette idée qui n'eſt qu'ébauchée ; nous exhortons les manufactures à rendre le papier fin, léger au poſſible, afin que nos penſées ne ſoient plus la proie facile de ces implacables dévaſtateurs de l'empire des lettres & de la philoſophie. Regagnons par l'adreſſe ce que la force veut nous ôter ; que la matiere, ſubtiliſée par nos ſoins, réponde au volatile de ces idées, qui par leur nature ſont faites pour braver qui les perſécute, ou par crainte, ou par ignorance.

Nous ſavons que l'on pourroit s'adreſſer à la chymie, de préférence à l'optique, pour faire paroître en un clin-d'œil ſur un papier blanc les *lettres parlantes*, *tonnantes*, *fulminantes*, qui s'effaceroient enſuite d'elles-mêmes au bout d'un certain temps. Mais, toute réflexion faite, comme le ſecret pourroit être facilement découvert, & que la *matérialité* ne ſeroit pas détruite, tenons-nous-en au premier projet. Que dis-je ! on n'aura peut-être pas beſoin de ſon exécution, vu les lumieres nouvelles que les gouvernements

ont acquiſes. Nos penſées, loin de leur nuire, ne peuvent que leur être très-favorables, quand, ſemblables aux pilotes habiles, les hommes en place ſauront *prendre le vent*. Et voilà tout l'art de l'homme d'état.

CHAPITRE CCCXIV.

Maîtres Ecrivains.

Il ne s'agit point ici de Corneille, de Paſcal, de La Fontaine, de la Bruyere, de Fénélon, de Voltaire, de Jean-Jacques Rouſſeau, de Buffon, de Raynal, de de Paw; il s'agit de Paillaſſon, Dautrepe, Rolan, Liverloz. Ils figurent le corps des lettres à main poſée, taillent merveilleuſement une plume, font le *trait* & déterminent ce qui caractériſe la *ronde*, la *bâtarde* & la *coulée*. Ils ſont maître en l'art de l'écriture, & non en l'art d'écrire.

Il eſt néceſſaire de ſavoir bien figurer ſes lettres; car une mauvaiſe écriture reſſemble au bredouillement de la parole; mais un caractere liſible ſuffit. Les grands ſeigneurs, les jolies femmes; les auteurs ſe piquent de ſavoir mal peindre; ils ont tort. D'un autre côté, l'importance que les maîtres écrivains mettent à une belle écriture, eſt plaiſante.

Un peu de netteté, voilà tout ce qui convient; c'eſt perdre ſon temps que de vouloir émuler Roſſignol. Si ces maîtres ont une belle main, ils n'ont pas en général une main rapide : tel clerc de notaire, tel ſcribe du palais, fait des *expéditions* qui ont une grace & une légéreté dont ces experts, avec leur peinture exacte, compaſſée & froide, n'ont jamais approché.

On vient d'ériger en *académie* cette communauté; mais Louis XIV a bien établi une *académie de danſe* après l'*académie d'armes*; il n'y a que l'*académie de coëffure* qui n'a pas encore pu prendre racine : mais cela viendra dans le ſiecle des beaux-arts.

Il y a toutes ſortes d'académies établies par lettres-patentes; on voit à Toulouſe celle des *lanterniſtes*. Les anciens avoient auſſi une foule d'académies; Ælien rapporte, *qu'il étoit expreſſément défendu d'y rire, afin que l'académie fût à l'abri de toutes ſortes de ridicules.* Gardons-nous donc bien de rire ſous les voûtes de l'*académie royale d'écriture*, qui deſſine ſi parfaitement des O, des M, des F, & qui chiffre par deſſus le marché.

La fonction la plus importante de ces *maîtres-jurés écrivains*, c'eſt qu'ils ſont *vérificateurs d'écritures conteſtées en juſtice*; ceci devient ſérieux : l'Encyclopédie ſoutient que cette *vérification* n'eſt qu'une ſcience

conjecturale; les experts diſent qu'il y a des regles fixes & certaines pour convaincre les fauſſaires. Les experts uſent de fortes loupes dans l'examen : mais ne faut-il pas autre choſe qu'une loupe pour décider dans des cas ſemblables? Voyez dans le dernier procès du maréchal de Richelieu, la confuſion & l'ambiguité des rapports.

La vie d'un homme dépend donc quelquefois de ces experts vérificateurs : ce ſeroit donner un champ trop vaſte aux fauſſaires, que de déclarer qu'il n'y a point de moyens ſûrs pour les reconnoître; mais il faut avouer que l'Encyclopédie offre de terribles objections à réſoudre, & qu'il ſeroit à deſirer que l'on conſultât tout à la fois & le *maître écrivain*, & l'*écrivain philoſophe*.

CHAPITRE CCCXV.

De l'ancienne Compagnie des Œuvres fortes.

J'abhorre les cyniques encore plus que les pédants : mais je voudrois voir au milieu de Paris un Diogene dans ſon tonneau (l'indécence toutefois ſupprimée). Je voudrois qu'il fût permis à un homme de cette trempe d'apoſtropher ſes concitoyens, & de leur reprocher

reprocher leurs vices. Paris en auroit bien autrement beſoin qu'Athenes.

Du moins des cenſeurs du ſcandale public, des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les Romains, ſeroient très-néceſſaires parmi nous ; car nos loix ſi imparfaites préviennent-elles la confuſion des rangs ? répriment-elles les extravagances du luxe, qui ruine les fortunes médiocres ? empêchent-elles les banqueroutes ? arrêtent-elles la débauche qui va le front levé ?

On a créé des cenſeurs pour les livres : ces cenſeurs proſcrivent tout ce qui péche contre la décence, tout ce qui contredit les loix de l'honnêteté, &c. Pourquoi n'y auroit-il pas des cenſeurs qui demanderoient compte à cette foule de déſœuvrés de l'emploi de leur temps, qui iroient au devant des grands ſcandales, qui préviendroient les délits ? Nous ne ſavons que punir : un acte public de dépravation eſt-il donc moins dangereux qu'une phraſe imprimée ?

S'amuſer, terme à Paris ſynonyme à celui de ſe *ruiner*. Nos danſeuſes ſont entretenues par de jeunes gens qui n'ont aucun frein, & dont l'exemple pervertit ceux qui ſortent de l'adoleſcence. On n'oppoſe aucune barriere à ces déſordres qui ſont la perte des familles. La police attend que le mal ſoit fait, & ne ſonge pas à l'anéantir dans ſon origine. D'un côté, de dangereuſes Circés, de l'au-

tre des intrigants audacieux corrompent tous les ordres de la ſocieté. N'eſt-il pas déplorable que le mot de Moliere, *n'ayez de probité que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu*, ſoit devenu un axiome réduit en pratique.

En 1661, il s'éleva en France une eſpece de compagnie qui, épriſe d'un zele ardent pour le rétabliſſement des bonnes mœurs, ſe mit à cenſurer toutes les actions mal-honnêtes que les loix ne puniſſent pas. Ils faiſoient des perquiſitions ſecretes ſur les mœurs & les perſonnes, en établiſſoient le rapport dans leurs aſſemblées, & d'après une délibération motivée & unanime, ils expoſoient au public les *délits* & la honte des coupables.

Ces redoutables écrivains avoient pris le nom de *compagnies des œuvres fortes :* mais comme ils n'avoient pas ménagé des perſonnes puiſſantes, & qu'ils n'avoient pas plus épargné la conduite des rois que celle des particuliers, Louis XIV ſe courrouça, & ordonna *qu'on eût à ſévir contre tous les membres de la compagnie.* Ils ne purent tenir contre l'autorité royale ; & les *œuvres fortes*, qui de jour en jour s'animoient d'une chaleur nouvelle, n'eurent plus lieu dans la capitale.

De grands noms appartenoient à cette eſpece de ligue offenſive contre le vice & les mauvaiſes mœurs ; mais on fit entendre à Louis XIV (ombrageux à l'excès ſur tout

ce qui avoit un caractere d'union), que ces écrivains courageux & véhéments étoient un reſte de la ligue & de la fronde. Il le crut ſans examen, & menaça de les envoyer tous en Canada.

Or, comme l'a dit M. Thomas, on *n'eſt guere tenté de répondre à ceux qui exilent :* la compagnie ſe tut, & ne cenſura plus perſonne. Cependant quelques membres échappés ſe crurent, loin de la capitale & au ſein de la Bourgogne, plus à portée de reprendre leur hardi projet. L'autorité les pourſuivit encore, & la chambre du conſeil de la ville de Dijon lança contre leur aſſemblée un arrêt de proſcription, en les menaçant des peines les plus graves. Ces auteurs des *œuvres fortes* abandonnerent alors leur vocation, & ſe tûrent pour jamais..... Je les regrette.

En 1742, on vit à Paris un hardi mendiant qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans les idées & dans l'expreſſion. Il demandoit publiquement l'aumône, en apoſtrophant ceux qui paſſoient, & faiſant de vives ſorties ſur les différents états, dont il révéloit les ruſes & les fripponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau, ni lanterne: il en vouloit ſur-tout aux prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appella ſon audace *effronterie*, & ſes reproches des *inſolences*. Il s'aviſa un jour d'entrer chez un fermier-général avec ſon habillement déchiré

& craſſeux, & de s'aſſeoir à ſa table, diſant qu'il venoit lui faire la leçon, & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ſes incartades; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans, il fut arrêté & mis en priſon.

Ce mendiant auroit dû ſavoir, puiſqu'il avoit de l'eſprit, qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris, ce qu'on eût admiré dans Athenes. On ſouffre parmi nous le plus vil, le plus bas, le plus lâche coquin; mais tout frémit & ſe ſouleve à la moindre approche de ce qu'on nomme un *cynique*, ou de ce qui lui reſſemble : ce caractere-là n'exiſte pas même à Paris, parce qu'il eſt le plus diamétralement oppoſé à la forme de notre gouvernement & de notre eſprit de ſociété.

Nous avons des diſcours moraux & politiques a foiſon, des ſermons par milliers : peut-être, pour nous corriger, nous faudroit-il des plaiſanteries ſanglantes, des ſatyres vives, des bourades à bout touchant. Mais qui ſe chargera de fronder tout ce qui eſt vicieux, de mépriſer tout ce qui eſt vil, de faire tonner la vérité, & d'épouvanter ſes ennemis? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchants, on le nommera un *fanatique*, une *bête féroce*, un *chien enragé*; tandis que les flatteurs, les adulateurs,

les menteurs ſeront les hommes polis, les hommes *comme il faut*.

CHAPITRE CCCXVI.

Portes Cocheres.

Les gens qualifiés font jetter, pendant leurs maladies, du fumier devant leurs portes cocheres & aux environs, pour que le bruit des carroſſes les incommode moins. Ce privilege abuſif change la rue en un cloaque affreux, pour peu qu'il ait plut, & fait marcher cent mille hommes, en douze heures, dans un fumier liquide, noir & puant, où l'on enfonce juſqu'à mi-jambe. Cette maniere d'empailler toute une rue, rend les voitures plus dangereuſes, en ce qu'on ne les entend pas.

Pour épargner quelque cahot bruyant à une tête malade ou vaporeuſe, on expoſe la vie de trente mille fantaſſins, dont la *cavalerie* ſe moque, il eſt vrai, mais qui ne doivent pas expirer ſous les roues ſilencieuſes d'un carroſſe, parce que M. le marquis a eu un accès de fievre ou une indigeſtion.

Socrate alloit à pied; Horace alloit à pied. (*Ibam forte via ſacra, ſicut meus eſt mos.*) Jean-Jaques Rouſſeau alloit à pied. Qu'un *Jourdain* moderne, qu'un faquin ait une ber-

line Angloiſe & une porte cochere ; à la bonne heure ; qu'il éclabouſſe les paſſants ; eh bien ! l'on s'eſſuie : mais qu'il ne nous écraſe pas dans la fange, parce que ce n'eſt point un crime digne de la roue, que de ſavoir ſe ſervir de ſes jambes, ou de rêver un peu dans ſon chemin.

Souvent les portes cocheres vomiſſent des voitures qui ſortent à l'improviſte, & qui coupent la rue rapidement & tranſverſalement ; de ſorte qu'il eſt impoſſible de ſe garantir de ce bruſque danger : on ſe jette dans le péril, ne ſachant ſi elles tourneront à droite ou à gauche. Ne pourroit-on pas obliger les portiers à prévenir les paſſants, & à ſiffler d'une certaine maniere : ce qui ſeroit un ſignal conſervateur. Il y a moins de danger quand les voitures rentrent, parce que le laquais fait ſonner le marteau à coups précipités ; & l'on eſt averti.

Il eſt preſqu'ignoble de ne pas demeurer en porte cochere. Fût-elle bâtarde, elle a un air de décence que n'obtient jamais une allée. Celle-ci conduiroit à l'appartement le plus commode, qu'elle ſeroit proſcrite, fût-elle encore large, propre & bien éclairée. Il y a des portes cocheres obſcures, embarraſſées par des équipages, où l'on riſque de donner de l'eſtomac dans le timon & dans l'eſſieu. Eh bien ! l'on préfere ce paſſage étroit à cette voie roturiere qu'on appelle allée. Les

femmes du bon ton ne vont point viſiter ceux qui ſont logés ainſi.

Les portes cocheres ſont fort utiles à ceux qui ont des dettes. Les exploits s'arrêtent à la loge du portier ; les huiſſiers ne vont pas plus loin ; & quand ils en viennent à une ſaiſie, l'exécution n'a lieu que ſur les miſérables effets qui garniſſent la loge. L'huiſſier pénetre l'allée juſqu'au ſeptieme étage, & il ne franchit jamais le ſeuil de la porte cochere. Voilà de ſinguliers uſages, & qui n'en regnent pas moins : que l'on s'étonne encore après cela de la défaveur des allées bourgeoiſes.

Ce qu'elles ont vraiment d'incommode, c'eſt que tous les paſſants y lâchent leurs eaux, & qu'en rentrant chez ſoi l'on trouve au bas de ſon eſcalier un piſſeur qui vous regarde & ne ſe dérange pas. Ailleurs, on le chaſſeroit ; ici, le public eſt maître des allées, pour les beſoins de néceſſité. Cette coutume eſt fort ſale, & fort embarraſſante pour les femmes.

CHAPITRE CCCXVII.

Le Suiſſe de la rue aux Ours.

On brûle tous les ans, le 3 Juillet, l'effigie de ce Suiſſe ivre, qui donna, dit-on, un coup de ſabre à une ſtatue de la vierge Marie: ce qui en fit couler du ſang, ajoute la même hiſtoire. Rien n'eſt plus ridicule; mais cet uſage déjà ancien ne s'en obſerve pas moins.

L'effigie portoit jadis l'habit ſuiſſe; mais les Suiſſes ſe fâcherent, il fallut l'habiller d'une ſouquenille. Ne diroit-on pas que l'on ajoute foi à ce miracle, d'après ce bûcher qui ſe renouvelle chaque année? Tout le monde rit en voyant ce coloſſe d'oſier, qu'un homme porte ſur ſes épaules, & auquel il fait faire des révérences & des courbettes devant toutes les vierges de plâtre qu'il rencontre. Le tambour l'annonce; & dès qu'on met la tête à la fenêtre, ce coloſſe ſe trouve de niveau à l'œil du curieux. Il a de grandes manchettes, une longue perruque à bourſe, un poignard de bois, teint en rouge, dans ſa *dextre*; & les ſoubreſauts qu'on imprime au mannequin ſont tout-à-fait plaiſants, ſi l'on conſidere que c'eſt un *ſacrilege* que l'on fait danſer ainſi.

Les uſages les plus conſtants ne forment donc qu'un tableau très-équivoque de la véritable croyance d'un peuple : c'eſt le plus ſouvent un ſpectacle pour la populace, & rien de plus.

Nos plus majeſtueuſes cérémonies n'ont pas d'autre fondement. Ainſi l'on ſe ſert encore de la ſainte-ampoule pour oindre nos rois. Perſonne dans l'aſſemblée ne croit aſſurément qu'elle ſoit deſcendue du ciel au bec d'une colombe. Perſonne ne croit à la guériſon miraculeuſe des écrouelles par l'impoſition & l'attouchement des mains royales. Cependant l'on ſe ſervira toujours de la petite fiole, & les monarques toucheront toujours les écrouelleux ſans les guérir.

Que de faits pareils, chez les voyageurs, ont donné lieu parmi nous aux aſſertions les plus fauſſes ! Rien de plus trompeur que les cérémonies publiques, lorſqu'on ne rapproche pas de l'eſprit de leur inſtitution l'eſprit qui regne quelques ſiecles après.

On promenera donc encore *le Suiſſe de la rue aux Ours*, pour le plaiſir & la récréation des petits Savoyards que cela amuſe beaucoup. Ils l'accompagneront dans toutes les rues, en riant & danſant ; & dans la joie de leur cœur, ils attendront pour le ſoir les fuſées & les pétards qui doivent créver avec exploſion dans les flammes du bûcher.

Autrefois ce même peuple a vu brûler le

Suiſſe iconoclaſte en réalité, & s'en eſt réjoui de même. Cette juriſprudence de nos aïeux eſt un peu changée & adoucie : ce qui prouve qu'il vaut mieux voir jetter au feu le mannequin que l'homme ; mais quand ne brûlera-t-on plus le mannequin ?.... Je n'en ſais rien.

CHAPITRE CCCXVIII.

Savoyards.

. . . . . Ces honnêtes enfants,
Qui de Savoye arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie.
VOLTAIRE.

Ils ſont ramonneurs, commiſſionnaires, & forment dans Paris une eſpece de confédération qui a ſes loix. Les plus âgés ont droit d'inſpection ſur les plus jeunes : il y a des punitions contre ceux qui ſe dérangent : on les a vus faire juſtice de l'un d'entr'eux qui avoit volé ; ils lui firent ſon procès & le pendirent.

Ils épargnent ſur le ſimple néceſſaire, pour envoyer chaque année à leurs pauvres parents. Ces modeles de l'amour filial ſe trouvent ſous les haillons, tandis que les habits dorés couvrent les enfants dénaturés.

Ils parcourent les rues depuis le matin juſqu'au ſoir, le viſage barbouillé de ſuie, les dents blanches, l'air naïf & gai : leur cri eſt long, plaintif & lugubre.

La rage de mettre tout en *régie* en a formé une du *ramonnage des cheminées*. Les régiſſeurs ont claſſé ces petits Savoyards ; & l'on a vu dans des maiſons neuves & blanches, tous ces viſages baſannés & noircis, qui étoient aux fenêtres, en attendant de l'ouvrage.

L'établiſſement de la petite poſte a fait tort aux Savoyards. Ils ſont moins nombreux aujourd'hui, & l'on dit que leur fidélité, ſi long-temps éprouvée, commence à n'être plus la même ; mais ils ſe diſtinguent toujours par l'amour de leur patrie & de leurs parents.

Il eſt bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans, les yeux bandés & la tête couverte d'un ſac, monter des genoux & du dos dans une cheminée étroite & haute de cinquante pieds, ne pouvoir reſpirer qu'au ſommet périlleux ; redeſcendre comme il eſt monté, au riſque de ſe rompre le col, pour peu que la vétuſté du plâtre forme un vuide ſous ſon frêle point-d'appui ; & la bouche remplie de ſuie, étouffant preſque, les paupieres chargées, vous demander *cinq ſols*, pour prix de ſon danger & de ſes peines. C'eſt ainſi que ſe ramonnent toutes les

les cheminées de Paris ; & des régiſſeurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux, que pour gagner encore ſur leur médiocre ſalaire. Puiſſent ces ineptes & barbares entrepreneurs ſe ruiner de fond en comble, ainſi que tous ceux qui ont ſollicité des *privileges excluſifs* !

Ces Allobroges de tout ſexe & de tout âge ne ſe bornent pas à être commiſſionnaires ou ramonneurs. Les uns portent une vielle entre leurs bras, & l'accompagnent d'une voix naſale. D'autres ont une boîte à marmotte pour tout tréſor. Ceux-ci promenent la lanterne magique ſur leur dos, & l'annoncent le ſoir au moyen d'une orgue nocturne, dont les ſons deviennent plus agréables & plus touchants parmi le ſilence & les ténebres. Les femmes étalant leur étonnante fécondité ſous le maſque de la laideur, vous montrent des enfants, & dans leur hotte, & pendus à leurs mamelles, & ſous leurs bras, ſans compter ceux qu'elles chaſſent devant elles ; le tout pour attirer les aumônes : dégoûtantes, maigres, noires, & paroiſſant âgées, elles ſont toujours groſſes à pleine ceinture.

Les vielleuſes des Boulevards portent ſur une gorge ſouillée un large cordon bleu, qui quelquefois a ſervi à une majeſté. Ce cordon déchu leur ſert de bandoulière. Ainſi les marques de dignité périſſent ou retournent à leur véritable emploi.

Mais ſortons des Boulevards, où une foule de travailleurs vient, comme l'a dit un poëte,

De cette belle route à grands coups de maſſue,
En cailloux incruſtés parqueter l'étendue.

CHAPITRE CCCXIX.

Enfants devant leur pere.

Rien n'étonne plus un étranger que la maniere leſte & peu reſpectueuſe avec laquelle un fils parle ici à ſon pere. Il le plaiſante, le raille, ſe permet des propos indécents ſur l'âge de l'auteur de ſes jours; & le pere a la molle complaiſance d'en rire le premier: la grand'-mere applaudit aux prétendues gentilleſſes de ſon petit-fils.

On ne ſauroit diſtinguer le pere de famille dans ſon propre logis: on le cherche; il eſt dans un coin, cauſant avec le plus humble & le plus modeſte de la ſociété. S'il ouvre la bouche, ſon gendre le contredit, ſes enfants lui diſent qu'il radote; & le bon homme, qui auroit envie quelquefois de ſe fâcher, ne l'oſe pas devant ſa femme. Elle ſemble approuver les impertinences de ſes enfants.

Un pere appelle ſon fils *Monſieur*, ne le

tutoie point, & le petit bourgeois a l'imbécilité d'imiter en ce point le grand ſeigneur.

Ce ſingulier & déplorable abus vient de la coutume de Paris. Elle a ôté aux hommes ce que le droit Romain leur attribuoit: les femmes, en vertu de la loi, deviennent preſque maîtreſſes. La ſource de tout le mal, ſi l'on y prend garde, eſt donc dans nos loix civiles, & dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

Qu'un homme ſe marie, qu'il perde ſon épouſe, le voilà ruiné: les enfants viendront demander le bien de leur mere, pourſuivront leur pere en juſtice, le réduiront à la mendicité. Les loix conſacreront les indignes pourſuites des enfants, & perſonne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuller à ce point le pouvoir du chef de la famille?

Souvent donc la vie d'un bourgeois ſe paſſe à être tyranniſé par ſa femme, dédaigné par ſes filles, bafoué par ſon fils, déſobéi par ſes domeſtiques, nul dans ſa maiſon, il eſt un modele de patience ſtoïque, ou d'inſenſibilité.

CHAPITRE CCCXX.

De la Langue du Monde.

La langue du monde eſt la langue des compliments ; mais on y oublie celle qui exprime quelque ſentiment. Les mots y ſont bien, on les prodigue même ; mais ils n'ont point de ſens. On parle enfin comme on s'habille, avec un certain luxe agréable, mais vuide & ſuperflu.

Les indifférents s'épuiſent tellement en proteſtations, en aſſurances de ſervices, que l'ami ſe trouve réduit à ne dire qu'un mot, pour n'être pas confondu avec eux.

Le monde polit plus qu'il n'inſtruit. Il ne faut point être dans ſon tourbillon, pour bien le connoître & ſur-tout pour l'apprécier. Voulez-vous être ſpectateur ? Placez-vous à une certaine diſtance. C'eſt ainſi que, pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fuſil, mais être ſur la ligne où il défile.

Dans le monde il n'y a que deux claſſes d'hommes. Les uns ſongent à leurs affaires, & les autres à leurs plaiſirs : les uns ſe tuent à travailler, les autres à jouir.

Les gens du monde, quand ils voient

qu'ils ne peuvent avoir de l'eſprit, témoignent hautement que c'eſt par leur propre choix qu'ils n'en ont point.

CHAPITRE CCCXXI.

Ton du Monde.

La ſociété à Paris a ſes loix particulieres, indépendantes de toute autre, & qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la compoſent. La ſageſſe & la vertu ſont reſpectables ; mais elles ne ſuffiſent pas toujours pour anéantir certains défauts deſtructeurs de la noble & décente familiarité qui doit regner entre les honnêtes gens.

Quelquefois on pouſſe ſon avis trop loin, & d'autant plus à tort que l'on a raiſon. Quoiqu'on ait droit de dédaigner, on dédaigne avec trop d'appareil. On veut ſubjuguer l'opinion de ſon voiſin, parce qu'on eſt rempli de ſon idée ; & comme l'homme vertueux néglige ces petits devoirs, d'autant plus que ſa conſcience ne lui en fait aucun reproche & qu'il fonde ſa conduite ſur les grands principes qui dirigent ſa vie, il eſt bon d'inſtituer ces regles fines & fixes, qui, comme des entraves ſalutaires, arrêtent le bond trop impétueux de la vanité & de l'orgueil même légitime.

Ainſi l'air, le ton, le geſte, l'accent, le regard ſont aſſervis à des uſages que l'on doit reſpecter, & ces formalités reçues enrichiſſent le plaiſir d'être enſemble au lieu de le détruire.

On a fort bien dit, que l'homme ſenſible eſt toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'aſſeoir mal, ſe moucher de travers, renverſer des ſieges, danſer comme un philoſophe, & bleſſer même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle ſe diſtingueront toujours à travers l'ignorance du coſtume & des coutumes: & c'eſt cette affabilité qui conſtitue par-tout & même à Paris la vraie politeſſe.

Mais on s'imagine en même temps que ce don de plaire peut tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manieres n'aient rien que de gracieux; l'eſprit, rien que d'ingénieux; les raiſonnements, rien que de captieux. Sous un certain maſque de bienſéance on juſtifie en d'autres termes l'art de ramper & de s'enrichir baſſement: on donne à pluſieurs ſortes d'aviliſſement des noms pompeux: on appelleroit volontiers ſervir l'état, la ſervitude auprès des grands; & bientôt on voudra nous perſuader que le métier cupide de courtiſan eſt le métier le plus glorieux.

Déjà même on fait entendre qu'il eſt une

fourberie néceſſaire ; qu'un honnête homme n'eſt bon à rien ; que la probité eſt une nuance de bêtiſe ; & que dans un ſiecle corrompu, il n'y a que l'or qui puiſſe dédommager de l'abſence des vertus. Enfin on commence à faire entendre... Mais je ne dois pas tout dire.

CHAPITRE CCCXXII.

Ton d'un grand Monde.

Dans le grand monde, on ne rencontre point de caracteres outrés. Les ridicules y ſont adoucis, & les préjugés, quoique ſubſiſtants, ſemblent ſe diſſiper pour tout le temps que l'on eſt enſemble.

Une noble familiarité y déguiſe avec adreſſe l'amour-propre, & l'homme de robe, l'évêque, le militaire, le financier, l'homme de cour ſemblent avoir pris quelque choſe les uns des autres : il n'y a que des nuances, & jamais de couleur dominante. On diſtingue les profeſſions, mais elles ſont fondues & ne ſe montrent point oppoſées.

C'eſt là que la ſociété eſt par excellence un véritable concert. Les inſtruments ſont d'accord ; les diſſonnances y ſont exceſſivement rares, & le ton général rétablit bientôt l'harmonie.

La confiance, l'amitié n'y regnent pas; les épanchements de cœur y ſont étrangers: mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées & de petits ſervices qui rapprochent la maniere de voir & de ſentir, & qui mettent les hommes à l'uniſſon: avantage remarquable dans une ſociété où les prétentions ſont extrêmes, & où l'orgueil eſt terrible, dès qu'il n'eſt plus voilé.

Ce ſont les idées qui ſoutiennent l'eſprit; & pour avoir des idées, il faut avoir aſſemblé pluſieurs faits. L'eſprit naturel ne ſuffiroit pas aujourd'hui, parce qu'il faut être inſtruit, & traiter ſouvent des grands objets ſur le ton de l'agrément & de la légéreté.

Pluſieurs femmes ayant perfectionné leur eſprit par le commerce des hommes éclairés, réuniſſent en elles les avantages des deux ſexes, valent mieux à la lettre que les hommes célebres dont elles ont emprunté une partie des connoiſſances qui les diſtinguent. Ce n'eſt point un ſavoir pédanteſque, capable de décréditer toute connoiſſance; c'eſt une maniere propre d'oſer penſer & parler juſte, fondé ſur-tout ſur l'étude des hommes.

Moliere, qui dans ſes *Femmes ſavantes*, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le deſir de s'inſtruire, Moliere regretteroit d'avoir retardé les progrès des connoiſſances,

s'il voyoit aujourd'hui les femmes qui ornent & parent la raiſon des graces du ſentiment.

En général, à Paris, les femmes qui ont de l'eſprit, en ont plus que les hommes les plus ſpirituels; mais ces femmes-là ne ſe rencontrent que dans le grand monde.

L'uſage du monde dépend beaucoup de l'habitude: l'habitude ſeule vous fait diſcerner au premier coup-d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du ſavoir-vivre ne vous apprendront pas; le ſot même par l'habitude a beaucoup d'avantage ſur l'homme d'eſprit. Celui-ci paroîtra décontenancé, lorſque l'autre ſera ſûr de ſon geſte, de ſon accent, de ſes expreſſions: il ſaiſira avec juſteſſe & préciſion tout ce qui forme le commerce de la ſociété.

Lorſque M. de Voltaire eſt venu à Paris en 1778, les hommes du grand monde, experts ſur ces matieres, ont remarqué qu'après une ſi longue abſence de la capitale, l'écrivain renommé avoit perdu ce point juſte qui détermine l'empreſſement ou la retenue, l'enjouement ou la réflexion, le ſilence ou la parole, la louange ou le badinage. Il n'étoit plus d'accord, il montoit trop haut, ou deſcendoit trop bas; il avoit d'ailleurs une éternelle démangeaiſon de paroître ingénieux. A chaque phraſe on voyoit l'effort, & cet effort dégénéroit en manie.

Quelques hommes dans le grand monde ſe mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur inſuffiſance; ils ſe dérobent derriere leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il ſoit plus aiſé de ſe faire pardonner la nullité d'eſprit; tant les formes, les manieres, le ton & la langue qu'on y a adoptés ſont venus au ſecours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.

CHAPITRE CCCXXIII.

Sots Uſages abolis.

Ce n'eſt plus que chez le petit bourgeois que l'on emploie ces cérémonies faſtidieuſes, & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'uſage du monde.

On ne vous fait plus mille excuſes de vous avoir donné *un ſi mauvais repas*; on ne vous preſſe plus de *boire*; on ne tourmente plus ſes convives pour leur prouver *qu'on ſait recevoir ſon monde*; on ne vous prie plus de *chanter*; on a renoncé à ces uſages ridicules, ſi familiers à nos ancêtres, malheureux proſélytes d'une coutume gênante & contrariante qu'ils appelloient *honnêteté*.

La table étoit pour eux une arene, où les aſſiettes renvoyées faiſoient ſans ceſſe le tour, juſqu'à ce que, venant à ſe rencontrer dans un choc impétueux, elles ſe briſoient ſous les mains civiles qui s'efforçoient de les paſſer à leurs voiſins. Pas un moment de repos; on ſe batailloit avant le repas & pendant le repas avec une opiniâtreté pédanteſque, & les experts en cérémonies applaudiſſoient à ces puériles combats.

Les demoiſelles, droites, ſilencieuſes, immobiles, corſées, buſquées, les yeux éternellement baiſſés, ne touchoient à rien ſur leurs aſſiettes; & plus on les preſſoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve authentique de tempérance & de modeſtie en ne mangeant pas.

Au deſſert elles étoient obligées de chanter; & le grand embarras étoit de pouvoir chanter ſans pleurer, & de répondre aux louanges qui pleuvoient, ſans regarder ceux qui les leur adreſſoient.

Aujourd'hui les demoiſelles mangent, & ne chantent plus, jouiſſent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, & ſourient ſeulement au lieu de rire: elles n'ont que la contrainte qui ſied à leur âge, & qui rehauſſe l'innocence de leurs charmes.

La vraie civilité a banni ces impertinentes politeſſes, ſi cheres à nos aïeux. Fondée ſur le bon ſens, elle n'embraſſe point & ne paroît point gênée; elle obéit aux circonſtances, ſe plie ſans effort à tous les caracteres, ne s'appeſantit ſur rien, diſſimule ce qu'il faut diſſimuler, met à ſon aiſe autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle ſuit, non des regles abſurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raiſonnée.

Cette civilité peut même aujourd'hui ſe paſſer d'expérience, parce qu'on n'offenſe preſque jamais lorſqu'on ne veut pas offenſer, & ſur-tout lorſqu'on ne montre ni orgueil ſuffiſant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices ne ſont pas détruits; il s'en faut; mais ils ne ſe montrent que rarement dans la ſociété, ou bien l'on en fait juſtice ſur le champ; ce qui corrige & remet l'homme impoli au ton général.

CHAPITRE CCCXXIV.

Légeres Obſervations.

Les Pariſiens ſont fort ſujets à graſſeyer. Il y a plus, ils ne s'apperçoivent point de ce défaut dans leurs acteurs; & quand ceux-ci ne ſont pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquierent au plus vîte, afin de plaire davantage.

Un Pariſien a une peine infinie à mouiller deux LL, & ne peut jamais prononcer comme il faut, *bouillon, paille, Verſailles.*

Les Pariſiennes ſont maigres, & à trente ans n'ont plus de gorge: elles ſont au déſeſpoir quand elles commencent à groſſir, & boivent du vinaigre pour ſe conſerver la taille.

On criaille dans les ſociétés de province; à Paris, on parle bas. On appelle *Madame* toutes les femmes, depuis la ducheſſe juſqu'à la vendeuſe de bouquets; & bientôt on n'appellera plus les demoiſelles que *Madame*, tant il y a de vieilles filles qui font équivoque.

L'étranger a peine à concevoir comment il y a dans le royaume un *prince* & une *princeſſe* qui n'ont pas d'autre nom que celui

celui de *Monſieur* & de *Madame*, lorſque tout le monde l'appelle ainſi. Tous les autres individus ſont donc des uſurpateurs de ces deux auguſtes titres ! Un poëte, fort embarraſſé du protocole, a mis à la fin d'une épître dédicatoire : *Je ſuis, Monſeigneur, de Monſieur le très-humble*, &c.

On donne le nom de *demoiſelle* à toutes les filles qu'on ne tutoie pas. Les demoiſelles commencent à aller dans le monde ſans leur mere.

L'art & le goût paroiſſent plutôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

Les hommes à Paris commencent à ſe faner à quarante ans.

Tout ſe prend à crédit, ſans quoi le marchand ne vendroit pas. Il aime mieux s'expoſer à quelques pertes, que de ne pas vuider ſon magaſin ; il vend un peu plus cher, & paſſe en compte tout ce qu'il a perdu.

On n'eſt point humilié à Paris par un *Monſieur l'Intendant*, par ſon ſubdélégué, par le gouverneur, par le commandant de la province, &c. On ne rencontre point Monſieur le préſident, Monſieur le procureur du roi à la mine rogue & fiere ; les hommes y ſont plus égaux qu'ailleurs.

Quatre hommes ſont toujours en ſimarre, mais on ne les rencontre nulle part ; le

chancelier, le premier préſident, le lieutenant civil, & le lieutenant criminel.

Quand on ſe rencontre face à face avec un prince du ſang, on le regarde fixement ſans le ſaluer, & on lui fait place par politeſſe : c'eſt un plus grand ſeigneur que les ſeigneurs ordinaires; voilà tout. Il n'eſt pas fâché qu'on le regarde; cela veut dire qu'on le connoît.

Les événements les plus extraordinaires n'occupent la capitale que pendant huit jours. Les gens à talents, qui abondent, ne ſont fêtés que dans un moment d'effervescence: le lendemain on paſſe à un autre heureux, qui met à profit l'éclair de cet enthouſiaſme. Et quel eſt le ſuprême talent ? Celui d'amuſer.

Quiconque a un *Suiſſe*, refuſe le paiement à qui bon lui ſemble : on publie avec oſtentation que l'on eſt ruiné.

Il y a des amis de table qui enlevent leurs promeſſes avec la nappe; quand ils vous ont régalé, ils ſe croient diſpenſés d'acquitter leurs paroles.

Les femmes ne tiennent plus en main, ni l'aiguille à coudre, ni l'aiguille à tricoter; elles font du filet, ou brodent au tambour.

Tout l'argent des provinces reflue dans la capitale, & preſque tout l'argent de la capitale paſſe par les mains des courtiſannes.

Les jolies femmes s'aſſocient à quelques

perſonnes laides, afin qu'elles leur ſervent d'ombre.

Les meubles ſont devenus le plus grand objet du luxe ou de dépenſe : tous les ſix ans on change ſon ameublement pour ſe procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau. Il faut que les lits ſoient ſuperbes, que tous les appartements ſoient boiſés avec un vernis précieux, & des baguettes en or ; & le ſtuc eſt venu pour imiter les colonnes de marbre à s'y méprendre.

On foule des tapis de trente mille livres, dont l'uſage n'étoit autrefois que pour le marche-pied des autels.

On ne voit plus de poutres dans les maiſons ; ce ſeroit une indécence affreuſe. Tous les appartements ſont percés pour le conduit des ſonnettes ; c'eſt une ſcience à part. Telle femme ſonne quand ſon mouchoir eſt tombé, afin qu'on le ramaſſe.

Un ſallon n'eſt pas habitable s'il n'a ſeize ou vingt pieds de hauteur : les bourgeois ſont mieux logés que n'étoient les monarques, il y a deux cents ans. Il n'y a plus de *tabourets* que chez le roi & la reine, les metteurs-en-œuvre & les cordonniers.

Le laquais d'un ſeigneur porte la montre d'or ciſelée, des dentelles, des boucles à brillants, & entretient une petite marchande de modes.

Que de gens ne narrent ſi facilement,

que parce qu'ils diſent ſans peine ce qui ne leur coûte rien à penſer !

Je crois que l'inventaire de notre mobilier étonneroit fort un ancien s'il revenoit au monde. La langue des huiſſiers-priſeurs, qui ſavent le nom de cette foule immenſe de ſuperfluités, eſt une langue très-détaillée, très-riche, & très-inconnue au pauvre.

Les femmes ne ſe mêlent plus du ménage, à moins qu'elles ne ſoient femmes d'artiſans.

L'honneur d'une fille eſt à elle; elle y regarde à deux fois : l'honneur d'une femme eſt à ſon mari; elle y regarde moins.

Le ton du ſiecle a fort abrégé les cérémonies, & il n'y a plus guere qu'un provincial qui ſoit un homme cérémonieux.

De toutes les coutumes antiques & triviales, celle de ſaluer lorſqu'on éternue eſt la ſeule qui ſubſiſte encore de nos jours.

On oſe preſque ſe vanter d'avoir un bon eſtomac, ce qu'on n'auroit pas oſé faire il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au deſſert, & reſtent juſqu'à la fin du repas. On ne l'alonge plus, il eſt plus court; & ce n'eſt plus à table que l'on diſcourt en liberté, ni que l'on fait des contes amuſants.

Le public prononce deux ſentences : la premiere eſt précipitée & précede l'examen; la ſeconde ne vient que quelque temps après;

mais celle-là eſt motivée, & ordinairement il n'y a plus d'appel.

Je ne conſeille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais, d'aller dîner dans une grande maiſon. Là on ne boit qu'à la diſcrétion des domeſtiques. A votre modeſte commandement, ils feront une pirouette ſur le talon, & courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la ſéchereſſe du goſier vous empêchera d'élever la voix: on n'interprêtera pas mieux vos regards ſuppliants que vos demandes. Vous ſentirez le feu prendre à votre palais, & vous ne pourrez plus goûter aucun des mets qui ſeront ſur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une ſorte d'excluſion aux perſonnes qui n'ont pas de domeſtiques. C'eſt ainſi que les riches préſervent leur table d'une trop grande affluence.

La plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entre-mets.

Etre malade à Paris eſt un état; les femmes le choiſiſſent de préférence, comme le plus intéreſſant.

L'air de cour eſt d'avoir, comme les gens de lettres, une épaule plus élevée que l'autre.

Les hommes portent maintenant un très-gros diamant au col, & n'en ont plus à leur montre.

Il n'y a qu'un homme abſolument délaiſſé qui doive paſſer tout l'été à Paris. Il eſt du bon ton de dire ſur le Pont-Royal : *J'abhorre la ville, je vis à la campagne.*

Il n'y a plus d'hommes ruſtiques ; mais le fat eſt encore commun.

Les femmes du rang le plus diſtingué trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même temps l'effronterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent ſur une carte qui gagne, qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des princes, on ne peut ſe venger d'elles qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles font ſemblant d'ignorer le bruit qui court.

Le ton des femmes de qualité eſt devenu extrêmement fier, tandis que le ton des ſeigneurs eſt honnête.

Les Pariſiennes achetent quatre ajuſtements contre une chemiſe. On a de la toile en province, & des blondes dans la capitale.

Un ouvrage en pluſieurs tomes n'eſt jamais lu à Paris que quand la province & l'étranger ont décidé ſon mérite.

Il n'y a rien de ſi rare que de trouver parmi nos moines un viſage de pénitent ; & les jeunes gens ont un air pâle & livide, qui ne vient pas toujours de la débauche, mais du peu d'exercice.

Nos penſées deviennent ſi ſubtiles, qu'elles

s'exhalent de maniere qu'il ne reſte rien : la chymie eſt la ſcience que l'on étudie le plus.

Tel journaliſte eſt quelquefois, conformément à ſes intérêts différents, le plus vil des flatteurs, & le plus inſolent des critiques.

Les grands en général ont aujourd'hui l'eſprit auſſi vulgaire que le peuple même : ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne ſentent pas, & ne s'occupent que de rapports puériles & miſérables.

Il eſt impoſſible à Paris d'avoir juſtice d'un grand : il obtient ſur le champ un arrêt du conſeil, & toute inſtruction ceſſe.

Un traitant ayant lu ſur une colonne l'affiche d'un livre qui portoit pour titre : *Traité de l'ame*, demanda quel pourroit être ce traité, le ſeul auquel il ne fût point intéreſſé ; le ſeul dont il ne connût point la nature ni le produit.

On appelloit autrefois les évêques *révérends*, *révérendiſſimes* ; aujourd'hui on les appelle *Monſeigneur*, & perſonne ne leur refuſe ce titre, quoiqu'on ſourie un peu tout bas en le leur appliquant. Rien de plus curieux que de voir deux évêques ſe *monſeigneuriſer* avec une gravité ſoutenue.

Les princeſſes, les ducheſſes ſont d'un caractere plus uni, plus rond, plus facile que les marquiſes, les comteſſes, & autres femmes de qualité, en général aſſez impertinentes :

Ramper avec baſſeſſe en affectant l'audace,
S'engraiſſer de rapine en atteſtant les loix,
Etouffer en ſecret ſon ami qu'on embraſſe,
Voilà l'honneur qui regne à la ſuite des rois.

Ces vers de Voltaire ſont peu connus, & méritent de l'être.

C'eſt en province que l'on affecte de prendre les manieres & le ton de Paris; mais celui-ci eſt aiſé, facile, ſans gêne; & celui qu'on affecte ailleurs eſt lourd, peſant, uniforme.

Cléon appelle Damis ſon ami: c'eſt un homme dont il a fait la connoiſſance il y a vingt-quatre heures; auſſi quelqu'un diſoit: j'ai fait cette année trois cents ſoixante-quatre amis. Il étoit au trente-un Décembre.

Toutes les villes du royaume s'inquiétent de Paris autant par jalouſie que par curioſité. Paris ne s'embarraſſe d'aucune ville du globe, & ne ſonge qu'à ce qui ſe paſſe dans ſon ſein, & à ce qui ſe fait à Verſailles.

On entend parler de Lyon, de Bordeaux, de Marſeilles, de Nantes; on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amuſements, à leurs plaiſirs, encore moins à leur goût. Le titre d'académicien de province eſt un titre qui fait rire; & tel verſificateur qui ne fréquente que les cafés, hauſſera les épaules au nom d'un homme de mérite qui lui paroîtra ridicule, uniquement parce qu'il écrit en province.

Paris veut être le centre unique des arts, des idées, des ſentiments, & des ouvrages de littérature ; & cependant il n'eſt plus permis qu'aux ſots auteurs d'imprimer en France.

La plupart des opulents Pariſiens, enfoncés dans leur ſalion & ſe mirant dans leurs glaces, ne communiquent point avec le firmament, ni avec le ciel étoilé. Ils regardent le ſoleil ſans reconnoiſſance, ſans admiration, & à-peu près comme le laquais qui les éclaire.

CHAPITRE CCCXXV.

Pain de Pommes de terre.

Attentif à l'aliment des pauvres, dont le nombre doit effrayer, je ne paſſerai pas ſous ſilence la méthode d'un ami de l'humanité, qui, tandis que tant d'autres artiſans du luxe travaillent pour la table des riches, a ſongé à celle des indigents.

Graces ſoient rendues à M. Parmentier ! Qu'importe que ſa méthode ne ſoit pas nouvelle, qu'elle ſoit uſitée ailleurs ? Il nous l'a fait connoître à nous qui en avions beſoin. Il a fait des expériences pour la *panification* des pommes de terre ; & ſi le ſuccès,

comme il s'en flatte, parvenoit à ſubſtituer en partie ce végétal d'une culture facile & aſſurée, au froment que les travaux & les ſueurs de l'homme paient ſi cher, ce phyſicien auroit fait une découverte infiniment utile, & donné un préſent inappréciable à la nombreuſe claſſe des néceſſiteux.

C'eſt à Paris ſur-tout que l'on ſentiroit de quel prix ſeroit la reſſource d'une racine qui, ſe développant avec ſûreté & bravant les accidents qui ravagent les moiſſons, deviendroit un remede à la diſette accidentelle du bled, & aux horreurs du monopole encore plus funeſte.

La ſubſiſtance du peuple, pour qui mon cœur s'intéreſſe ſpécialement, ne ſeroit plus livrée à la diſpoſition des éléments & à la ſpéculation de l'avarice. La pomme de terre qui ne craint ni les gelées, ni les grêles, ni les orages, ni les vents, ni la pluie, s'offre également dans tous les terreins, pour ſe convertir en pain nourriſſant & ſavoureux.

Puiſſe la manipulation en devenir auſſi aiſée que la culture ! Cette ſubſtance farineuſe, qui ſe propage ſans peine & ſans effort au deſſus de la ſurface du ſol, l'emportera ſur le bled, qui ſi ſouvent trompe l'attente de l'homme, & échappe enſuite aux mains qui l'ont fait croître, pour ſervir d'objet de commerce à la cupidité la plus meurtriere.

J'attends donc avec empreſſement le ſuccès d'une méthode qui, ſimplifiée & rendue générale, donnera une perfection nouvelle à la *panification* de ces précieuſes racines. Ma reconnoiſſance particuliere éclatera envers ce nouveau Triptoleme, qui aura mis la ſubſiſtance de la multitude à l'abri de l'ardent monopoleur, & j'annoncerai tous les avantages que j'apperçois dans une découverte que l'ignorance & la frivolité ont dédaignée avec cette hauteur dénigrante qui caractériſe le ſiecle ou j'écris.

Pour moi, je la regarde comme devant avoir la plus grande influence ſur l'homme, ſur ſa liberté & ſur ſon bonheur. Je ſuis, ſur cet article, de l'avis de M. Linguet, ſi éloquent quand il a raiſon; je penſe, comme lui, que le bled qui nourrit l'homme, a été en même temps ſon bourreau; je crois que la chymie, la plus utile des ſciences, pourroit nous donner un pain moins chérement acheté, moins à la diſpoſition des grands propriétaires, de ces tyrans de la ſociété, leſquels protegent toujours les avides calculateurs, parce qu'ils partagent avec eux.

L'expérience a prouvé qu'il étoit poſſible de fabriquer un pain d'une autre ſubſtance que de fleur de froment: c'eſt déjà un grand point. Eh! qui pourroit demeurer indifférent ſur une pareille découverte, & ne pas voir

les avantages immenſes qui en réſulteroient pour la félicité publique ?

Depuis la premiere impreſſion de cet article, on a fait du biſcuit de pommes de terre : mais on a encore mieux fait ; on a converti la patate en pain & en biſcuit. Quel tréſor pour les colonies affligées par ces violentes convulſions de la nature, par ces ouragans qui détruiſent toute récolte, & expoſées d'ailleurs aux ravages de la guerre & aux cruels haſards de l'Océan !

Le biſcuit de pommes de terre l'emporte ſur le biſcuit de froment ; mais le pain de patate a beaucoup d'avantages ſur la pomme de terre, en ce que la patate eſt plus farineuſe, moins aqueuſe, & qu'elle contient ſur-tout un principe ſucré & nutritif qui la rend plus propre à être convertie en pain, & à s'aſſimiler à notre ſubſtance.

Je ne ſais ſi je me trompe dans mes vœux ardents ; mais je penſe que la chymie pourra tirer un jour de tous les corps un principe nourriſſant, & qu'il ſera alors auſſi facile à l'homme de pourvoir à ſa ſubſiſtance, que de puiſer l'eau dans les lacs & les fontaines.

Et que deviendroient tous ces combats de l'orgueil, de l'ambition, de l'avarice, toutes ces cruelles inſtitutions des grands empires ? Une nourriture aiſée, facile, abondante, à la diſpoſition de l'homme,

ſeroit le gage de ſa tranquillité & de ſes vertus. Nos malheureux ſyſtêmes politiques ſeroient tous renverſés. Travaillez, travaillez, bons chymiſtes !

CHAPITRE CCCXXVI.

Aumônes.

On faiſoit, dans le fauxbourg Saint-Germain, une collecte pour de pauvres malheureux qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes, entrerent chez un particulier qu'on ſavoit fort riche : il les reçut au mois de Décembre, dans une chambre froide ; & tandis qu'ils délioient les cordons de leur bourſe, le maître grondoit fort ſa ſervante de ce qu'elle avoit employé une allumette entiere pour allumer un fagot qui attendoit la flamme, lui montrant dans un recoin de la cheminée des allumettes à demi-brûlées, & réſervées pour cet uſage.

Les collecteurs n'auguroient pas trop bien de la libéralité du maître qui faiſoit une telle ſemonce, lorſque celui-ci courant à une armoire ſecrete, en tira une ſomme telle qu'on n'en donne guere en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur ſurpriſe, ſur-tout après les paroles

qu'ils venoient d'entendre. *Meſſieurs*, leur dit l'homme bienfaiſant, *apprenez que c'eſt par de telles épargnes que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres* (1).

Les aumônes qui ſe font à Paris ſont abondantes; que Dieu, auteur de tout bien, en ſoit loué! Ces ames charitables ſont plus pour l'ordre & la tranquillité publique, que toutes les loix ſéveres & réprimantes de la police. Sans ces bienfaiteurs, le frein politique ſeroit briſé à chaque inſtant par la rage & le déſeſpoir. Si la maſſe des calamités particulieres eſt diminuée, nous le devons à une foule d'ames céleſtes qui ſe cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil ſe montrent en triomphe: la tendre commiſération, la généroſité, la vertu ſe dérobent à l'œil du vulgaire, pour ſervir l'humanité en ſilence, ſans faſte & ſans oſtentation, ſatisfaites du regard de l'Eternel (2).

---

(1) Cette anecdote pourroit fort bien être *Angloiſe*; mais on m'a certifié qu'elle s'étoit renouvellé à Paris. Rien de meilleur que l'exemple pour la propagation du bien.

(2) Citons le médecin *Brayer*. Chaque premier jour du mois il portoit en cachette à ſon curé, pour les pauvres honteux de ſa paroiſſe, un ſac de mille francs; pendant quinze années conſécutives il fit le même voyage: ſomme totale, cent quatre-vint mille livres. Faire le bien, c'eſt déjà beaucoup; mais la conſtance dans le bien!

Sans l'active charité qui multiplie les remedes, qui va porter les ſecours dans les greniers, qui ſurprend le malheureux ſur ſon grabat, qui le conſole, le fortifie, & lui apprend qu'il n'eſt pas oublié dans ſon infortune ſolitaire, on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim : le ſommet des maiſons regorgeroit de cadavres ; les crimes ſeroient cent fois plus communs. La plus grande partie du repos de la ville eſt due à des cœurs ſenſibles, qui, tandis que les ordonnances puniſſent les délits, s'occupent à les prévenir, & ſervent l'état & les rois, en ſoulageant la douleur & en appaiſant la plainte & le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'adminiſtration, qui perdroit peut-être ſa force coactive, s'ils interrompoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les, rendons-leur tout le reſpect qu'ils méritent. On ne diſpute point le mépris ou l'indignation à un ſcélérat vil ou cruel : pourquoi refuſer l'eſtime & la gloire aux bonnes & grandes actions ? Pourquoi vouloir anéantir & conteſter à l'homme la bonté naturelle ? Ce ne ſera pas en la niant, que l'on entretiendra cette vertu innée. Les ſophiſtes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme eſt une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres, eſt un être mal organiſé ; & j'aime à croire qu'il eſt peu commun. La méchanceté naît

d'une contradiction violente & la compaſſion eſt une choſe ordinaire. Si nous aimons notre intérêt, nous chériſſons ſouvent auſſi l'intérêt de nos ſemblables, c'eſt même une paſſion dans la jeuneſſe ; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchants. On comptera plus d'actions généreuſes de la part d'un brigand, que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.

Les ames ſenſibles voient avec attendriſſement que les actes d'humanité ſe multiplient de nos jours ; qu'il ne faut qu'annoncer un déſaſtre, un accident, pour éveiller la compaſſion & la charité ; que les bienfaits s'efforcent à combler l'abyme de la miſère. Il eſt profond, mais il n'eſt pas inſondable.

Le *Journal de Paris* eſt devenu le *héraut* des calamités particulières, & le *véhicule* des prompts ſecours donnés aux infortunés. Aucune plainte juſqu'ici n'a été dédaignée. Cet emploi rend cette feuille infiniment précieuſe & reſpectable. On envie ſouvent la fonction de ſes rédacteurs.

La naiſſance du Dauphin en 1781, a été dans la capitale & dans les provinces, le ſignal d'une foule d'actions généreuſes & patriotiques ; on a délivré des priſonniers, on a doté des filles ; on a adopté des orphelins : le bien ſe fait donc au milieu de tant de légéreté & d'inconſéquence, & la bienfaiſance

regne parmi la diſſolution des mœurs ; c'eſt qu'on a ſenti que la bonté de l'ame étoit la vertu premiere, que le plaiſir d'obliger avoit quelque choſe de céleſte & de divin, que le grand crime & le ſeul peut-être étoit la dureté de cœur, que l'avarice enfin devoit être conſidérée comme le vice le plus mépriſable & le plus funeſte.

Nul homme n'eſt diſpenſé de faire le bien ; le plus pauvre doit encore payer ſon tribut à l'infortuné : un rien lui rend quelquefois la vie ; ce n'eſt point toujours de la monnoie qu'il faut, ce ſont des ſoins, des avis, une viſite, une ſimple démarche, un placet préſenté à propos.

Que les écrivains fideles à leur plus noble emploi, nourriſſent & entretiennent donc conſtamment cette pente ſalutaire à la bienfaiſance ! *Dixi.*

CHAPITRE CCCXXVII.

La Paroiſſe Saint-Sulpice.

Je ſuis dans une bonne veine, j'ai trouvé un filon heureux que je veux ſuivre. Je ne peins les vices & le malheur, que parce que la peinture en peut devenir le remede devant des hommes que je ne crois pas ab-

ſolumens dépravés, mais inattentifs, diſſ[illegible] ou trop livrés à leurs plaiſirs. On ne ſauroit donner trop d'éloges à l'ordre établi ſ[illegible] paroiſſe Saint-Sulpice, pour le ſoulagement des pauvres. Outre les aumônes pour les layettes, les mois de nourrices, les écoles gratuites, les apprentiſſages, les habillements, on a trouvé le moyen de procurer du travail à ceux qui ſont en état de travailler, & d'apprendre des métiers à ceux qui n'en ſavoient point.

C'eſt un bel exemple propoſé aux autres paroiſſes de cette grande capitale : car il ne ſuffit pas de ſupprimer la mendicité, il faut y ſubſtituer le travail. Rien de plus intéreſſant que ce qu'on voit s'exécuter journellement ſur cette paroiſſe. Si ces fondations utiles pouvoient ſe multiplier, on tariroit avec le temps les larmes de tous les infortunés ; on les arracheroit à ce cruel abandon où la plupart ſont réduits, & à la néceſſité où pluſieurs ſe trouvent de s'avilir par des baſſeſſes, toujours voiſines des crimes.

Ces établiſſements n'ont point les vices phyſiques des hôpitaux ; & par une charité beaucoup mieux entendue, ils préviennent le déſeſpoir du pauvre, l'oiſiveté de l'enfance, les infirmités de la vieilleſſe.

Nous oſons offrir ce bel ordre d'adminiſtration, comme le plus propre à ſervir l'humanité ſans la dégrader, à la conduire ſu[illegible]

la révolter, & à la diriger avec douceur vers l'honnêteté, la droiture & le travail. Le culte religieux devient ſouverainement reſpectable, quand le lieu où l'on invoque l'Eternel eſt le refûge des indigents, l'aſyle des foibles, la retraite des infirmes, & devient pour tous un temple hoſpitalier.

CHAPITRE CCCXXVIII.

L'Enfant-Jeſus.

Etabliſſement utile, modele d'humanité & de ſaine politique dû au célebre Languet, curé de Saint-Sulpice. Plus de huit cents pauvres femmes & filles y trouvent une retraite & la nourriture, en filant du coton & du lin. Elles gagnent leur vie par le travail, & on leur donne l'inſtruction; on les établit enſuite.

On nourrit dans une baſſe-cour des beſtiaux qui donnent du lait à plus de deux mille enfants de la paroiſſe de Saint-Sulpice. On y entretient une boulangerie qui fournit par mois plus de cent mille livres de pain aux pauvres de la paroiſſe. On tire parti des volailles, de pluſieurs bauges de ſangliers, dont on vend les marcaſſins; d'une apothicairerie où l'on fait des diſtilla-

tions d'un grand produit. L'ordre qui regne dans cette maiſon eſt bien fait pour ſervir de modele aux communautés religieuſes qui poſſedent de vaſtes terreins.

Cet établiſſement, moins pompeux que le bâtiment de Saint-Sulpice aux yeux de l'obſervateur ſenſible, eſt cent fois préférable. L'édifice ſomptueux a coûté immenſément, ſans un avantage réel à l'humanité, c'eſt une décoration, & voilà tout. L'*Enfant-Jéſus*, dans ſes humbles murailles, renferme la pratique aſſidue & journaliere de la premiere des vertus, la charité. L'*Enfant-Jéſus* enfin fait pardonner la magnificence inutile du vaſte temple.

Ah! qu'il m'eſt agréable, ſur ma route pénible, de rencontrer de pareils établiſſements! Mais je ne vois de tous côtés que des monaſteres ſtériles, des *Sacré Cœur de Jéſus*, des *Aſſomption*, des *Capucines*, des *Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, des *Couture Sainte-Catherine*, des *Sainte-Agathe* ou *Filles du ſilence*, &c. On demande à quoi bon tous ces couvents & toutes ces religieuſes, dont la plupart prient très-ſérieuſement pour le *rétabliſſement de la religion romaine en Angleterre*; ce dont les fiers amiraux de cette valeureuſe république ne ſe doutent ſeulement pas.

CHAPITRE CCCXXXIX.

Bureau des Nourrices & des Recommandareſſes.

Les meres de Paris ne nourriſſent pas leurs enfants, & nous oſons dire qu'elles font bien. Ce n'eſt point dans l'air épais & fétide de la capitale, ce n'eſt point au milieu du tumulte des affaires, ce n'eſt point au milieu de la vie trop active ou trop diſſipée qu'on y mene, que l'on peut accomplir tous les devoirs de la maternité. Il faut la campagne, il faut une vie égale & champêtre, pour ne point ſe détruire en donnant ſon lait à ſes enfants.

On voit donc arriver une grande quantité de nourrices qui viennent toutes offrir leurs ſeins mercenaires. Il n'étoit pas facile de remédier aux nombreux abus qui réſultoient du trafic qui s'établiſſoit entre les parents & la mere pauvre qui ſe vendoit; c'eſt ce qu'on a fait cependant avec beaucoup de ſageſſe, de prévoyance & de douceur.

Les bureaux des nourrices & recommandareſſes ſont le modele d'une direction éclairée, active, vigilante. Cet établiſſement ne mérite que des louanges; & le mal que fait à la population une trop nombreuſe ſo-

ciété a été réparé, pour ainſi dire, par ſa police : tant l'ordre modifie cette étrange eſpece humaine, & ſupplée à la nature!

On a vu le jardinier, c'eſt-à-dire, le gouvernement avoir ſoin de ſa graine, & s'occuper des générations futures.

CHAPITRE CCCXXX.

Les Heures du Jour.

Les différentes heures du jour offrent tour-à-tour, au milieu d'un tourbillon bruyant & rapide, la tranquillité & le mouvement. Ce ſont des ſcenes mouvantes & périodiques, ſéparées par des temps à peu près égaux.

A ſept heures du matin, tous les jardiniers, paniers vuides, regagnent leurs marais, affourchés ſur leurs haridelles. On ne voit guere rouler de carroſſes. On ne rencontre que des commis de bureaux qui ſoient habillés & friſés à cette heure-là.

Sur les neuf heures on voit courir les perruquiers ſaupoudrés des pieds à la tête (ce qui les a fait appeller *merlans*) tenant d'une main le fer à toupet, & de l'autre la perruque. Les garçons limonnadiers, toujours en veſte, portent du café & des bavaroiſes dans

les chambres garnies. On voit en même temps des apprentifs écuyers, ſuivis d'un laquais, qui, montés ſur des chevaux, courent battre les Boulevards, & font payer quelquefois aux paſſants leur malheureuſe inexpérience.

Sur les dix heures, une nuée noire des ſuppôts de la juſtice s'achemine vers le Châtelet & vers le Palais : vous ne voyez que des rabats, des robes, des ſacs (1), & des plaideurs qui courent après.

A midi, tous les agents de change & les agioteurs ſe rendent en foule à la Bourſe, & les oiſifs au Palais-Royal. Le quartier Saint-Honoré, quartier des financiers & des hommes en place, eſt très-battu, & le pavé n'eſt rien moins que libre. C'eſt l'heure des ſollicitations & des demandes de toute eſpece.

A deux heures les dîneurs en ville, coëffés, poudrés, arrangés, marchant ſur la pointe du pied de peur de ſalir leurs bas blancs, ſe rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure, il n'y en a plus ſur la place ; on ſe les diſpute, & il arrive quelquefois que deux perſonnes ouvrent en même temps la portiere, montent & ſe placent. Il faut aller

(1) On dit qu'il faut porter trois ſacs à ce palais ; ſac de papier, ſac d'argent, ſac de patience.

chez le commiſſaire, pour qu'il décide à qui il reſtera.

A trois heures, on voit peu de monde dans les rues, parce que chacun dîne : c'eſt un temps de calme, mais qui ne doit pas durer long-temps.

A cinq heures & un quart, c'eſt un tapage affreux, infernal. Toutes les rues ſont embarraſſées, toutes les voitures roulent en tous ſens, volent aux différents ſpectacles ou ſe rendent aux promenades. Les cafés ſe rempliſſent.

A ſept heures le calme recommence : calme profond & preſque univerſel. Tous les chevaux frappent en vain du pied le pavé. La ville eſt ſilencieuſe, & le tumulte paroît enchaîné par une main inviſible. C'eſt en même temps l'heure la plus dangereuſe, vers le milieu de l'automne, parce que le guet n'eſt pas encore à ſon poſte ; & pluſieurs violences ſe ſont commiſes à l'entrée de la nuit (1).

Le jour tombe ; & tandis que les décorations de l'opéra ſont en mouvement, la foule des manœuvres, des charpentiers, des tailleurs de pierre regagnent en bandes épaiſ-

(1) Un aſſaſſin, en 1769, armé d'une fronde courte, avoit déjà, à la mi-Octobre, tué trois hommes dans l'eſpace de ſix jours, lorſqu'il fut arrêté.

ſes

ſes les fauxbourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs ſouliers blanchit le pavé, & on les reconnoît à leurs traces. Ils vont ſe coucher lorſque les marquiſes & les comteſſes ſe mettent à leur toilette.

A neuf heures du ſoir le bruit recommence : c'eſt le defilé des ſpectacles. Les maiſons ſont ébranlées par le roulis des voitures ; mais ce bruit eſt paſſager. Le beau monde fait de courtes viſites en attendant le ſouper.

C'eſt l'heure auſſi où toutes les proſtituées, la gorge découverte, la tête haute, le viſage enluminé, l'œil auſſi hardi que le bras, malgré la lumiere des boutiques & des réverberes, vous pourſuivent dans les boues en bas de ſoie & en ſouliers plats : leurs propos répondent à leurs geſtes. On dit que l'incontinence ſert à préſerver la chaſteté ; que ces femmes *vulgivagues* empêchent le viol ; que, ſans les filles de joie, on ſe feroit moins de ſcrupule de ſéduire & d'enlever de jeunes innocentes. Il eſt vrai que le rapt & le viol ſont devenus très-rares.

Quoi qu'il en ſoit, ce ſcandale incroyable pour la province, ſe paſſe à la porte de l'honnête bourgeois qui a des filles, ſpectatrices de cet étrange déſordre. Il leur eſt impoſſible de ne pas voir & de ne pas entendre ce que ces femmes licencieuſes ſe permettent de dire. Et que deviendra le traité du philoſophe ſur la pudeur ?

A onze heures, nouveau ſilence. C'eſt l'heure où l'on acheve de ſouper. C'eſt l'heure auſſi où les cafés renvoient les oiſifs, les déſœuvrés & les rimailleurs dans leurs manſardes. Les filles publiques qui vaguoient, n'oſent plus ſe montrer que ſur le bord de leurs allées, dans la crainte du guet, qui, à cette heure indue, *les ramaſſe*. C'eſt le terme uſité.

A minuit & un quart, on entend les voitures de ceux qui ne jouent pas & qui ſe retirent. La ville alors ne paroît pas déſerte: le petit bourgois qui dort déjà eſt réveillé dans ſon lit, & ſa moitié ne s'en plaint pas. Plus d'un petit Pariſien doit ſa naiſſance à la bruſque commotion des équipages. Le tonnerre eſt encore, mais comme par-tout ailleurs, un grand populateur.

A une heure du matin, ſix mille payſans arrivent, portant la proviſion des légumes, du fruit & des fleurs. Ils s'acheminent vers la Halle: leurs montures ſont laſſes & fatiguées; ils viennent de ſept à huit lieues.

La Halle eſt l'endroit où jamais Morphée n'a ſecoué ſes pavots. Là, point de ſilence, point de repos, point d'entr'acte. Aux marayeurs ſuccedent les poiſſonniers, & aux poiſſonniers les coquetiers, & à ceux-ci les *détailleurs*; car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la Halle: c'eſt l'entrepôt univerſel. La hotte qui s'éleve en

pyramide, tranſporte tout ce qui ſe mange d'un bout de la ville à l'autre. Des millions d'œufs ſont dans des paniers qui montent, qui deſcendent, qui circulent, &c, ô miracle ! il ne s'en caſſe pas un ſeul.

L'eau-de-vie alors coule à grands flots dans les tavernes. Cette eau-de-vie eſt mêlangée d'eau, mais fortement aiguiſée par du poivre-long. Les forts de la Halle & les payſans s'abreuvent de cette liqueur ; les plus ſobres boivent du vin. C'eſt un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes ſe paſſent dans les ténebres. On croiroit voir un peuple qui fuit les rayons du ſoleil, & qui l'a en horreur.

Les commis de la marée ne voient jamais, pour ainſi dire, l'aſtre du jour, & ne ſe retirent que quand les réverberes pâliſſent : mais ſi l'on ne ſe voit pas, on s'entend ; car l'on crie à tue-tête ; & dans la confuſion de ces clameurs univerſelles, il faut bien poſſéder l'idiome du lieu, pour ſavoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes ſcenes ſe paſſent à la même heure au quai de la Vallée. Il s'agit là de lievres, de pigeons, au lieu de ſaumons & de harengs.

Ce tumulte non interrompu forme un contraſte avec le ſommeil qui occupe le reſte de la ville ; car à quatre heures du ma-

tin il n'y a plus que le brigand & le poëte qui veillent.

A ſix heures, les boulangers de Goneſſe, nourriciers de Paris, apportent deux fois la ſemaine une très-grande quantité de pains : il faut qu'ils ſe conſomment dans la ville ; car il ne leur eſt pas permis de les remporter.

Bientôt les ouvriers s'arrachent de leurs grabats, prennent les inſtruments de leur profeſſion, & vont aux atteliers.

Le café au lait (qui le croiroit ?) a pris faveur parmi ces hommes robuſtes.

Au coin des rues, à la lueur d'une pâle lanterne, des femmes portant ſur leur dos des fontaines de fer-blanc, en ſervent dans des pots de terre pour *deux ſols*. Le ſucre n'y domine pas, mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagineroit-on que la communauté des limonnadiers, déployant des ſtatuts, a tout fait pour interdire ce trafic légitime ? Ils prétendoient vendre la même taſſe *cinq ſols* dans leurs boutiques de glaces. Mais ces ouvriers n'ont pas beſoin de ſe mirer en prenant leur déjeûner.

Au reſte, l'uſage du café au lait a prévalu, & eſt ſi répandu parmi le peuple, qu'il eſt devenu l'éternel déjeûner de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'économie, de reſſources, de ſaveur, dans cet aliment que dans tout autre. En con-

ſéquenee, ils en boivent une prodigieuſe quantité; ils diſent que cela les ſoutient le plus ſouvent juſqu'au ſoir. Ainſi ils ne font plus que deux repas, le grand déjeûner & la *perſillade* du ſoir, dont j'ai parlé ailleurs.

Le matin, les libertins ſortent de chez les filles publiques, pâles, défaits, emportant la crainte plutôt que le remords; & ils gémiront tout le jour de l'emploi de la nuit: mais la débauche ou l'habitude eſt un tyran qui les ſaiſira le lendemain, & qui les traînera à pas lents vers le tombeau.

Les joueurs plus pâles encore ſortent des tripots obſcurs ou renommés; les uns ſe frappant la tête & l'eſtomac, jettant au ciel des regards déſeſpérés; les autres ſe promettant de revenir à la table qui les a favoriſés, mais qui doit les trahir le lendemain.

Les loix prohibitives ne feront rien contre cette malheureuſe paſſion miſe en activité par cette ſoif de l'or, qui s'eſt manifeſté dans tous les rangs, & que les gouvernements autoriſent eux-mêmes ſous le nom de *loteries*, mais qu'ils proſcrivent ſous une autre dénomination.

Le marteau du forgeron & du maréchal-ferrant trouble quelquefois le ſommeil du matin, pour les pareſſeux qui ſont encore au lit. Si l'on en croyoit nos Sybarites, on reléguroit hors des villes tous les artiſans qui

ſont frémir la lime mordante ; il ne ſeroit plus permis au chauderonnier de battre ſa marmite, au charron de cercler la roue d'un fer durable, aux différentes profeſſions qui coutent les rues, d'élever ces voix aigres & retentiſſantes qui ſe font entendre au ſommet & juſques ſur le derriere des maiſons. Il faudroit que le bruit de la cité fût enchaîné de toute part, pour protéger leur oiſive molleſſe, & que, le calme du ſilence environnant leur paiſible alcove, tous ces voluptueux puſſent preſſer la plume oiſeuſe juſqu'à la douzieme heure, lorſque le ſoleil eſt au haut de ſa carriere.

Par une ſuite du même eſprit, ils ne voudroient pas ſentir la boutique du chapelier, à cauſe de l'odeur de ſa *foule ;* ni celle du corroyeur, à cauſe des huiles ; ni celle du verniſſeur ; ni celle du parfumeur, quoiqu'ils faſſent uſage de ſes coſmétiques ; ni celle du rapeur de tabac, qui les fait éternuer involontairement lorſqu'ils paſſent. Si l'on écoutoit toutes les prétentions de ces riches, il n'y auroit que des portes cocheres dans la capitale, & l'on *matelaſſeroit* les rues juſqu'à une heure, c'eſt-à-dire, juſqu'au temps où ils quittent l'édredon ou la chaiſe longue ; les cloches ne devroient plus retentir dans les airs ; & le tambour des Gardes, en paſſant ſous leurs fenêtres, devroit être muet : car il n'appartient qu'à leurs équipages de faire

du bruit en roulant ſur le pavé, & de réveiller à deux heures du matin ceux qui dorment.

Les *dix*, les *vingt*, les *trente* du mois, on rencontre, depuis dix heures juſqu'à midi, des porteurs avec des *ſacoches* pleines d'argent, & qui plient ſous le fardeau : ils courent comme ſi une armée ennemie alloit ſurprendre la ville ; ce qui prouve qu'on n'a point ſu créer parmi nous le ſigne politique & heureux qui remplaceroit ces métaux, leſquels, au lieu de voyager de caiſſe en caiſſe, ne devroient être que des ſignes immobiles.

Malheur à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là, & qui n'a point de fonds ! Heureux encore celui qui l'a payée & qui reſte avec un écu de ſix livres !

A peu près tous les ans, vers le milieu de Novembre, ſurviennent des indiſpoſitions catarrhales, occaſionnées par la préſence ſubite d'une athmoſphere humide & froide, & des brouillards qui ſupprimènt la tranſpiration. Pluſieurs en meurent ; mais le Pariſien, qui rit de tout, appelle ces rhumes dangereux *la grippe*, *la coquette* ; & le rieur, trois jours après, eſt *grippé* lui-même & deſcend au tombeau.

Le paſſage des appartements chauds & des ſalles de ſpectacles au grand air, rend cette ſuppreſſion de tranſpiration preſque inévitable. La méthode nouvelle de porter

de grands manteaux eſt excellente ; on ſe met, de cette maniere, à l'abri de l'impreſſion du froid ; un prompt exercice en ſeroit encore le plus ſûr préſervatif. Les femmes qui ſont obligées d'attendre quelque temps leurs voitures, ces femmes charmantes & délicates, que je vois friſſonner le long des eſcaliers & ſous les portiques, devroient penſer que leurs peliſſes ne ſont pas ſuffiſantes pour les garantir de tout accident.

CHAPITRE CCCXXXI.

Des Dimanches & Fêtes.

Il n'y a plus que les ouvriers qui connoiſſent les fêtes & dimanches. La Courtille, les Porcherons, la Nouvelle-France ſe rempliſſent ces jours-là de buveurs. Le peuple y va chercher des boiſſons à meilleur marché que dans la ville. Pluſieurs déſordres en réſultent ; mais le peuple s'égaie, ou plutôt s'étourdit ſur ſon ſort ; & ordinairement l'ouvrier *fait le lundi*, c'eſt-à-dire, s'enivre encore pour peu qu'il ſoit en train.

Le bourgeois qui a beſoin d'économie, ne ſort pas des barrieres. Il va ſe promener aſſez ennuyeuſement aux Thuileries, au

Luxembourg, à l'Arſenal, aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une ſeule robe retrouſſée, pariez que c'eſt une femme de province qui la porte.

Le peuple va encore à la meſſe, mais il commence à ſe paſſer des vêpres, que le beau monde appelle *l'opéra des gueux*. Il faut qu'il reſte debout dans les égliſes, ou qu'il paie une chaiſe. Cela eſt très-mal vu; on lui demandera *ſix ſols* pour entendre un ſermon aſſis. Les temples ſont donc déſerts, excepté dans les grandes ſolemnités, où les cérémonies le rappellent. Quoi, de l'argent encore pour entendre l'office divin!

Pendant l'octave de la Fête-Dieu, il y a toujours beaucoup d'affluence au ſalut & à l'expoſition du Saint-Sacrement: il eſt vrai que c'eſt pour la petite bourgeoiſie un prétexte de ſortir & de ſe promener à la tombée du jour, dans une belle ſaiſon. Les jeunes filles ſur-tout ſont fort dévotes au ſalut & à la bénédiction du ſoir; en général le dimanche eſt précieux pour elles. L'amour fait ſon profit des vacances ordonnées par l'égliſe.

Le magnifique jardin des Thuileries eſt abandonné aujourd'hui, pour les allées des Champs-Eliſées. On admire les belles proportions & le deſſin des Thuileries; mais aux Champs-Eliſées, tous les âges & tous

les états ſont raſſemblés : le champêtre du lieu, les maiſons ornées de terraſſes, les cafés, un terrein plus vaſte & moins ſymmétrique, tout invite à s'y rendre.

Il eſt ſingulier que, dans les états catholiques, le dimanche ſoit preſque par-tout un jour de déſordres. On a ſupprimé enfin à Paris *quatorze jours de fêtes par an ;* on s'eſt arrêté en beau chemin ; il en reſte encore trop ; autant d'enlevé du moins à l'ivrognerie & à la débauche crapuleuſe.

Un ſavetier voyant un jeudi, au coin d'une borne, un ſergent ivre qu'on tâchoit de relever & qui retomboit lourdement ſur la pierre, quitta ſon tire-pied, ſe poſta devant l'homme chancelant, & après l'avoir contemplé, dit en ſoupirant : *Voilà cependant l'état où je ſerai dimanche !*

Ce trait qui ne doit pas être dédaigné du philoſophe, appartient, à ce qu'il me ſemble, à la connoiſſance du peuple, & même à celle du cœur humain ; car il eſt très-applicable à la logique des paſſions.

Au reſte, les dimanches & fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit ſortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés*, qui ſe hâtent d'aller à la grand'meſſe pour avoir le reſte du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Paſſy, à Auteuil, à Vincennes, ou au bois de Boulogne.

Les gens du bon ton ne ſortent pas ces jours-là, fuient les promenades, les ſpectacles, & les abandonnent au peuple. Les ſpectacles donnent ce qu'ils ont de plus uſé ; les acteurs médiocres s'emparent de la ſcene : tout celà eſt bon pour des parterres moins difficiles, & pour qui les pieces les plus anciennes ſont toujours des pieces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, & obtiennent de grands applaudiſſements.

Les bourgeois aiſés ſont partis dès la veille pour leur petite maiſon de campagne, voiſine de la barriere. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille & leur garçon de boutique, quand on eſt content de lui, ou quand il a ſu plaire à madame.

On a porté la veille, dans un fiacre bien plein, toute la proviſion, & un pâté de *Le Sage*. C'eſt le jour des *gaudrioles*. Le pere fera des contes, la mere rira aux larmes ; la grande fille s'émancipera un peu, & ſe tiendra moins droite ; le garçon de boutique, qui aura acheté des bas de ſoie blancs & des boucles toutes neuves, honoré du titre de *joli garçon*, fera des gentilleſſes & déploiera tous les moyens de plaire, attendu qu'il aſpire de loin à la main de Mademoiſelle ; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs, malgré ſes deux petits freres qui ſont en penſion,

& qui ne participent pas encore aux jouiſſances de la maiſon de campagne, juſqu'à ce qu'ils aient remporté un prix au college. Il ne faut pas les diſtraire du ſoin de devenir un jour de grands hommes, lorſqu'ils ſauront la langue latine; c'eſt ce que croient pieuſement le pere, la mere & toute la maiſon.

CHAPITRE CCCXXXII.

Carnaval.

Le peuple fête la *Saint-Martin*, les *Rois* & le *Mardi-Gras* : il vend la veille ſes chemiſes plutôt que de ne pas acheter un dindon ou un oie à la Vallée. Elle eſt couverte d'acheteurs : & vu l'affluence, la volaille eſt hors de prix. Les cabarets ſe rempliſſent dès le matin. Les commiſſaires ne doivent pas ſortir de chez eux ces jours-là; car le guet leur amenera un plus grand nombre de délinquants. Pluſieurs ſortiront de la *guinguette* que pour aller coucher en priſon.

On voit peu de *maſques* pendant le carnaval, depuis une trentaine d'années; ſoit que le peuple ſe ſoit dégoûté de ce plaiſir, qui veut une liberté entiere, ſoit plutôt qu'il

ait trop peu d'aiſance pour figurer ſous un élégant *domino*. Mais vers les trois derniers jours, la police attentive à la repréſentation extérieure de la félicité publique, d'autant plus que la miſere regne, paie à ſes frais de nombreuſes maſcarades. Tous ſes eſpions & autres *garnements* ſe rendent à un magaſin où il y a de quoi habiller deux ou trois mille *chianlits*. Ils ſe répandent enſuite dans les quartiers, & vont par bandes crottées au fauxbourg Saint-Antoine. Là, ils figurent une allégreſſe publique, fauſſe & menſongere.

Plus les années ſont déſaſtrueuſes, plus on a recours à une impoſture plus fortement caractériſée; mais elle perce à travers les guenilles ſales & uſées dont le peuple eſt couvert : car on a beau vouloir repréſenter les ſcenes riantes & animées de la folie; on n'y parvient pas quand le cœur eſt mécontent; ſa marotte eſt ſans énergie & ſans graces, ſes grelots ſonnent mal dans ces froides orgies; ils ne ſont qu'une diſcordance plaintive à l'oreille qui fait entendre. Rien n'eſt plus attriſtant que de voir un peuple à qui on commande de rire tel jour, & qui ſe prête baſſement à cette aviliſſante ordonnance.

Tandis que la police ſoudoie ces maſques, les prêtres expoſent le *Saint-Sacrement* dans les égliſes, parce qu'ils regardent com-

me une profanation ce que le gouvernement autoriſe. Mais ce n'eſt là qu'une des moindres contradictions qui ſe trouvent entre nos loix, nos mœurs & nos uſages.

Pendant le carnaval, la vie des femmes de Paris n'eſt pas indolente; elle eſt tout-à-coup réveillée par la voix du plaiſir : voilà une occaſion de briller dans les aſſemblées. Ces êtres qui, dans de certains moments, ſemblent ne vivre qu'à demi, reçoivent tout-à-coup une prodigieuſe activité qui leur fait ſupporter les fatigues du bal : c'eſt-là qu'elles ſe montrent infatigables. Les veilles ne leur coûtent rien, & les nuits entieres ſont conſacrées à ces exercices violents. Le lendemain les hommes ſe relevent fatigués, les femmes en reviennent plus fraîches & plus brillantes.

A cette même époque, les amants qui veulent s'épouſer hâtent le mariage, parce que l'archevêque de Paris, pendant tout le carême, ſe montre très-difficile ſur les unions conjugales.

Un peu de pouſſiere, comme dit l'eſpion Turc, que l'on répand le lendemain ſur la tête de ces hommes traveſtis, appaiſe leur frénéſie. De foux & d'inſenſés qu'ils étoient, ils redeviennent raiſonnables & calmes.

Les pieces de théatre les plus licencieuſes ſe donnent dans les derniers jours du carnaval; mais une fois appriſes, elles ſe prolongent pendant tout le carême, dans un

temps de ſainteté & de mortification : de ſorte que jamais le ſpectacle n'eſt moins honnête que lorſqu'il devroit l'être le plus.

La loi de l'égliſe, qui ordonne l'abſtinence de la viande, eſt ſi gênante, ſi incommode, ſi peu praticable au milieu d'une immenſe population, que la police a fait ouvrir les boucheries pendant tout le carême. Elle a fait très-ſagement, parce que la ſubſiſtance générale & aiſée eſt la premiere loi civile, & qu'une méthode contraire attaquoit la ſanté & la liberté du citoyen.

Cette vieille loi, plus bizarre qu'utile, tombe donc en déſuétude, ou plutôt nous remontons aux premiers ſiecles de l'égliſe, où la volaille en général étoit regardée comme un aliment maigre. Cette heureuſe opinion étoit fondée ſur le récit de la Geneſe, qui dit que *les oiſeaux & les poiſſons furent créés le même jour :* ce qui nous autoriſe à les aſſimiler ſur nos tables ; & qui ne goûteroit pas cette excellente logique ? Les évêques & abbés commendataires ſont les premiers à en donner l'exemple, & ils font gras publiquement devant la valetaille.

CHAPITRE CCCXXXIII.

Tragédies modernes.

Les ſpectateurs du théatre françois commencent enfin à ſentir l'uniformité & la reſſemblance de ces plans étroits, de ces caracteres répétés qui laiſſent un vuide & impriment une langueur ſenſible à nos tragédies modernes. L'immuable *patron* de la Melpomene Françoiſe endort ou révolte les eſprits les plus attachés par l'habitude aux vieilles opinions littéraires. On eſt preſque d'accord que cette Melpomene Françoiſe, ſi exceſſivement vantée, n'a vécu que d'imitations; qu'elle n'offre que quelques portraits au lieu de ces tableaux larges & animés par la multitude des caracteres qui appartiennent à un ſujet hiſtorique.

On a dit tout haut que notre petite ſcene n'étoit qu'un *parloir*, que nos vingt-quatre heures n'avoient ſervi qu'à accumuler groſſiérement les invraiſemblances les plus ineptes & les plus bizarres. On eſt convenu *qu'un ſeul & même patron dramatique*, pour tous les peuples, pour tous les gouvernements, pour tous les événements terribles ou touchants, ſimples ou compliqués, étoit une

adoption puérile qui n'avoit pu être conſacrée que par les copiſtes d'un art qu'ils n'ont point eu le génie de modifier, tous adorateurs ſerviles de ce qui avoit été fait avant eux, & abſolument dépourvus d'invention.

On ridiculiſe donc avec juſtice cette gêne continuelle dans le choix des ſujets & dans la diſpoſition de la fable, cette foule d'entrées & de ſorties vagues & forcées, qui reſſerrent une action étendue, dont la marche libre eût paru conforme aux faits, & pour tout dire, raiſonnable.

Le poëte aſſujetti a coupé le tableau hiſtorique pour le faire entrer dans le cadre des regles. Quelle inconcevable mal-adreſſe!

On rit quand on voit un auteur tragique prendre ſans façon deux ou trois pieces grecques pour en compoſer *une* à ſa fantaiſie; abattre une tête qui lui déplaît pour en coller une autre ſur le trône de tel perſonnage; confondre les parentés des deſcendants d'Atrée & d'Œdipe, ſans craindre l'animadverſion de ces princes décédés; traiter indifféremment un ſujet Anglois, Allemand, Ruſſe, Turc, ou Tartaro-Chinois; ne daigner jamais lire ſon original, ni l'hiſtoire du temps, ne vouloir que *le titre*, & débiter hardiment ſa compoſition étrange ſous l'enſeigne de *tragédie*. On affiche le *monſtre* ſous cette dénomination, & le *monſtre* a ſon

paſſe-port ; mais les gens ſenſés vont voir par curioſité de quelle maniere un poëte françois défigure l'hiſtoire, l'idiome, le génie, le caractere de tous les peuples du monde à l'aide de quelques vers ronflants.

Il eſt vraiment plaiſant de voir ces conſpirations d'écoliers, de prêter l'oreille à ces conjurés qui apprêtent le *poignard* ou la *coupe empoiſonnée* ; de voir un acteur en inſtruire un autre, en rimes très-ſonores, de ſa généalogie, de ſa naiſſance, de l'hiſtoire de ſes parents ; d'examiner ces rois tous agiſſant & parlant de même, n'ayant aucune phyſionomie diſtincte, dont, pour plus grande commodité, le poëte a fait des deſpotes altiers environnés de gardes, comme s'il n'y avoit au monde que cette forme aſiatique. Et voilà le fantôme que la nation, par une ſotte habitude, adore ſous le nom de *goût*. Elle affecte du mépris pour tout ce qui n'eſt pas de ſon crû littéraire ; & dans ces foibles linéaments, où le François ſeul a reconnu la figure humaine, il a défié néanmoins ſes voiſins, & ſemblable au moucheron de la fable, il a ſonné la charge & la victoire, en publiant que lui ſeul avoit un théatre tragique.

Tout philoſophe, c'eſt-à-dire, celui qui conſulte la nature & les hommes au lieu des journaliſtes & des académiciens, ſourit de pitié en démêlant le faux, le bizarre, & le ton menſonger de notre tragédie.

Quoi, ſe dit-il, nous ſommes au milieu de l'Europe, ſcene vaſte & importante des événements les plus variés & les plus étonnants, & nous n'avons pas encore un art dramatique à nous ? Nous ne pouvons compoſer ſans le ſecours des Grecs, des Romains, des Babyloniens, des Thraces ? Nous allons chercher un Agamemnon, un Œdipe, un Théſée, un Oreſte, &c ? Nous avons découvert l'Amérique, & cette découverte ſubite a fondu deux mondes en un, a créé mille nouveaux rapports ? Nous avons l'imprimerie, la poudre à canon, les poſtes, la bouſſole, & avec les idées nouvelles & fécondes qui en réſultent, nous n'avons pas encore un art dramatique à nous ? Nous ſommes environnés de toutes les ſciences, de tous les arts, des miracles multipliés de l'induſtrie humaine ; nous habitons une capitale peuplée de neuf cents mille ames, où la prodigieuſe inégalité des fortunes, la variété des états, des opinions, des caracteres, forment les contraſtes les plus énergiques & les plus piquants ; & tandis que mille perſonnages divers nous environnent avec leurs traits caractériſtiques, appellent la chaleur de nos pinceaux, & nous commandent la vérité, nous quitterions aveuglément une nature vivante, où tous les muſcles ſont enflés, ſaillants, pleins de vie & d'expreſſion, pour aller deſſiner un *cadavre grec* ou *romain*,

colorer ſes joues livides, habiller ſes membres froids, le dreſſer ſur ſes pieds tout chancelant, & imprimer à cet œil terne, à cette langue glacée, à ces bras roidis, le regard, l'idiôme & les geſtes qui ſont de convenance ſur les planches de nos tréteaux? Quel abus du mannequin!

Si ce n'eſt point là la plus monſtrueuſe des farces, c'eſt aſſurément la plus ridicule, ou plutôt c'eſt l'oubli le plus impardonnable des plaiſirs de nos nombreux concitoyens & des tableaux vivants & inſtructifs qu'ils demandent. Faut-il alors s'étonner ſi la multitude ne connoît ſeulement pas le nom de nos auteurs tragiques?

Il n'y a preſque plus que les gens de lettres qui ſoient infatués de ces eſquiſſes imparfaites, & qui s'en occupent avec un ſtérile déluge de paroles; mais tandis qu'ils ſont fort habiles à multiplier d'oiſeuſes diſſertations, l'art n'en fait pas un ſeul pas de plus. Nos tragédies continuent à n'offrir que des reflets pâles, une imitation ſervile; & la génération actuelle de nos auteurs atteſtera à la ſuivante l'opiniâtreté du goût le plus faux & le plus déraiſonnable.

Jeunes écrivains, voulez-vous connoître l'art, voulez-vous le faire ſortir des bornes puériles où il eſt enchaîné? laiſſez-là les périodiſtes & leurs préceptes cadavéreux. Liſez *Shakeſpeare*, non pour le copier, mais pour

vous pénétrer de ſa maniere grande & aiſée, ſimple, naturelle, forte, éloquente; étudiez-le comme le fidele interprete de la nature, & vous verrez bientôt toutes ces petites tragédies étranglées, uniformes, ſans plan vrai & ſans mouvement, ne plus vous offrir qu'une ſéchereſſe & une maigreur hideuſe.

Les gens de lettres au deſſus de trente-cinq ans ont frémi de ces héréſies oppoſées à la *ſaine doctrine*, parce que les préjugés durciſſent avec la tête qui les renferme. Ils ont lancé ſur l'hétérodoxe leurs anathêmes ſinguliérement redoutables. Mais vous ſavez combien les *braillards* ont défendu le plein-chant François qu'ils nommoient *muſique*. J'en appelle à la génération qui s'éleve; on accueillera un jour avec tranſport le genre que notre ſottiſe combat aveuglément; on ſentira qu'on a fait en France tout le contraire de ce qu'il falloit faire; & l'hiſtoire de notre muſique deviendra celle de notre tragédie.

Alors nous appercevrons d'une maniere diſtincte la difformité burleſque de nos pieces uniformes & factices; & nous adopterons une innovation ſalutaire qui tournera au profit de la vérité, du génie, des mœurs, & des plaiſirs de la nation (1).

(1) J'ai combattu le premier avec une extr-

Un roi de Perſe fit tirer un jour ſon horoſcope. Ce roi qui ſe moquoit aſſez du paſſé & même du préſent, étoit fort inquiet ſur l'avenir. L'aſtrologue ayant bien examiné la *conjonction des aſtres*, déclara fort innocemment que le roi mourroit, à coup sûr, d'un long bâillement; ce qui, ſelon la traduction des mots perſans, équivaut à *mourir d'ennui*. On s'appliqua donc très-ſoigneuſement à prévenir tout ce qui pourroit provoquer ce ſigne fatal, lequel devoit être, pour ſa majeſté, l'avant-coureur du trépas. Défenſe conſéquemment à tout mélancolique

---

me franchiſe les idées que pluſieurs adoptent aujourd'hui. J'ai fait imprimer en 1773 un livre intitulé *du Théatre*, ou *Nouvel Eſſai ſur l'Art dramatique*, *Amſterdam*, qui me valut alors de la part des journaliſtes (tous réunis contre moi) non pas une ſeule raiſon, mais bien de groſſes injures; & d'un autre côté, une perſécution preſque ſérieuſe, que je detaillerai un jour. Pour toute réponſe, j'ai étendu mes idées & mes réflexions, en les frappant d'une maniere plus haute & plus décidée; laiſſant au temps, dont je connois les effets, le ſoin de mettre mes opinions à leur place. Je compte donc publier bientôt un ouvrage qui aura pour titre : *Examen philoſophique de quelques pieces du théatre François, Anglois, Allemand, Eſpagnol*, &c; *avec les obſervations de pluſieurs écrivains célebres, ſur la néceſſité de réformer le ſyſtême actuel du théatre François.*

de traverſer les cours, ainſi que les eſcaliers des châteaux que le roi pourroit habiter. Ordre exprès à tout courtiſan d'avoir inceſſamment le ſourire ſur les levres & quelques bons contes dans la mémoire. On enleva des bibliotheques du prince tous les moraliſtes anciens & modernes, tous les diſſertateurs, les juriſconſultes, les métaphyſiciens; on tapiſſa les murailles de peintures pleines de feu & de gaieté. On ordonna que les gens de juſtice ne porteroient plus que des habits couleur de roſe. On fit recrue de bouffons, & ils furent largement payés. Bal quatre fois la ſemaine, comédie tous les jours; mais point d'opéra en plein-chant. Aux portes du palais, des gens affidés verſoient du café à tous venants; & quiconque lâchoit un bon mot, obtenoit ſur le champ un paſſe-port pour aller par-tout. Rire & faire rire étoit le propre d'un grand homme qui ſervoit dignement ſon prince & l'état. Toutes les dignités appartinrent de droit aux plaiſants qui narroient les plus joyeuſes facéties.

Un poëte qui n'étoit ni triſte ni gai, mais qui amuſoit aſſez ceux qui l'écoutoient parler de ſes vers, étoit parvenu à la cour, on ne ſait trop comment: mais enfin il s'y trouvoit; & comme l'on confond aſſez volontiers dans ce pays les poëtes avec les foux, il avoit ſes entrées. Il mit à profit cet avantage, & fit ſi bien qu'il obtint de lire de-

vant ſa majeſté une tragédie toute entiere, de ſa compoſition ; tragédie, ſelon lui, étonnante, pathétique, qui réuniſſoit tout ce qu'Ariſtote exige, d'après les drames grecs, car il n'a vu que cela dans ſa poétique. Cette tragédie étoit prônée d'avance avec un enthouſiaſme ſingulier ; & chacun de s'écrier ſans la connoître : *c'eſt admirable !* Le poëte vint & lut. Le roi bâilla & mourut.

L'auteur eſt ſoudain arrêté, comme coupable du crime de léze-majeſté au premier chef, & condamné à perdre la vie au milieu des *ſupplices d'étiquette.* Il ſe récria fortement, moins ſur la violence commiſe contre ſa perſonne, que ſur l'injuſtice horrible, abominable, que l'on faiſoit à ſon ouvrage tragique, admiré de toute une académie. Le goût avoit préſidé à la conſtruction de chaque vers, & ils étoient ſi bien moulés ſur les bons modeles, qu'en cas de beſoin on les y trouveroit preſque tous. Voilà ce que le poëte avança pour ſa juſtification.

Le tribunal ſuprême cru devoir procéder avec toutes les formalités requiſes ; & comme on repréſente toujours au coupable l'inſtrument du crime, il fut ordonné au poëte de reprendre & de relire cette fatale tragédie devant tous les juges aſſemblés. Le poëte, la tête nue, & dans la poſture des criminels, environné de tous les ordres de l'état, lut ſa piece. Dès le ſecond acte, voilà que tous

les

les fronts ſéveres & rembrunis ſe dériderent, & progreſſivement de longs éclats de rire, qu'on vouloit étouffer, ſe firent entendre, & percerent de différents côtés. Ces cris bientôt dégénérerent en convulſions : ils annonçoient la grace du poëte. En effet, tous les juges en ſe levant, déclarerent d'une voix unanime, que rien au monde n'étoit plus plaiſant que cette tragédie, & que le trépas ſubit de ſon auguſte majeſté avoit eu certainement une toute autre cauſe. En conſéquence, le poëte fut remis en liberté, & renvoyé bien abſous au cercle de ſes admirateurs ou de ſon académie.

CHAPITRE CCCXXXIV.

Comédies modernes.

Pourquoi rit-on moins aujourd'hui qu'on ne rioit dans le ſiecle paſſé ? C'eſt peut-être parce qu'on a plus de connoiſſances & le tact plus fin ; c'eſt parce qu'on démêle du premier coup-d'œil ce qu'il y a de froid & de faux dans ce même trait qui faiſoit rire nos aïeux à gorge déployée. On rit moins dans le monde, parce qu'on y raiſonne davantage ſur tous les objets, & parce qu'après avoir épuiſé toutes les plaiſanteries, il a

fallu en venir malgré ſoi à un examen plus exact & plus détaillé.

Nous avons lu, nous avons voyagé, nous avons vu & examiné des mœurs bien différentes des nôtres ; nous les avons adoptées en idée, & dès ce moment les contraſtes nous ont moins frappés ; les *originaux* nous ont paru avoir auſſi leur maniere d'agir & de penſer, tout comme ceux qui ſuivoient les maximes les plus accréditées. La plaiſanterie s'eſt émouſſée néceſſairement, avec la connoiſſance des uſages diamétralement oppoſés aux nôtres.

L'exemple de nos voiſins plus rapprochés de nous ; la lecture des voyages nouveaux ; les gazettes multipliées, remplies de faits extraordinaires & inattendus ; le mêlange de tous les peuples de l'Europe, tout nous a appris que chacun avoit ſa maniere de voir, de juger, de ſentir ; & tel caractere bizarre qui nous frappoit par ſa ſingularité, s'eſt trouvé commun chez nos voiſins ; conſéquemment juſtifié & hors des atteintes du poëte comique.

Remarquez que l'on rit cent fois plus dans un college, dans une communauté, dans un couvent, dans une maiſon aſſervie à des regles fixes. Eh ! pourquoi ? Parce que dès qu'on s'écarte de l'ornière tracée, l'infraction marque, & le ridicule naît. Dans une petite ville il y a lieu à des rapports

plus fréquents, plus vifs & plus plaiſants que dans une grande ; les nuances frappent là bien autrement, parce que tout eſt circonſcrit, uniforme, & que l'on veille les uns ſur les autres. Il eſt un ton général dans les opinions, dans les uſages, dans les vêtements même, qu'on ne ſauroit enfreindre.

Mais à Paris, l'homme eſt trop noyé dans la foule, pour avoir une phyſionomie qui tranche ; le ridicule devient imperceptible. Chacun vivant à ſon gré, & les mœurs étant prodigieuſement mêlées, il n'y a point d'état & de caractere qui ne porte ſon excuſe avec ſoi. On dit donc parmi ce peuple une multitude de bons mots qui réſultent de la profonde connoiſſance des choſes ; mais on frappe rarement ſur l'homme, on le reſpecte ; ou ſi le trait ſe lance au haſard, il eſt effacé par le trait du lendemain. La médiſance ſe manifeſte moins par méchanceté que pour écarter la langueur & l'ennui. On ſentira aiſément que ſous ce point de vue l'art de la comédie n'admet que des tableaux, & qu'on regarderoit comme un perturbateur de la ſociété, le poëte qui livreroit brutalement la guerre à tel ou tel individu. D'ailleurs on ſaiſiroit difficilement la reſſemblance.

Une comédie qui ne peut attaquer tous les vices en honneur, ni les ridicules ennoblis, devoit tomber néceſſairement dans le ſtyle des converſations ; & c'eſt ce qui eſt

arrivé. Elle aura de la fineſſe, de la grace : mais diſcrete & froide, elle manquera d'énergie ; elle n'oſera parler ni du fourbe public qui va tête levée, ni du juge qui vend ſa voix, ni du miniſtre inepte, ni du général battu, ni du préſomptueux tombé dans ſes propres pieges ; & tandis qu'au coin de toutes les cheminées on parle, on rit à leurs dépens, aucun Ariſtophane n'eſt aſſez hardi pour les faire monter ſur le théatre.

Ayant à tracer des peintures vigoureuſes ſur des modeles récents, il lui eſt défendu de concilier l'intérêt des mœurs avec l'intérêt de ſon art ; il ne peut guere attaquer le vice qu'en peignant la vertu ; & au lieu de le traîner par les cheveux ſur la ſcene, de montrer à découvert ſon front hideux, il eſt obligé de faire une languiſſante tirade de morale. Point de comédie à caractere vivant dans les formes de notre gouvernement.

Moliere lui-même, tout ſoutenu qu'il étoit par ſon nom & par Louis XIV, n'a oſé faire qu'une comédie en ce genre ; c'eſt auſſi ſon chef-d'œuvre. Dans les autres, ſon pinceau n'a plus la même force, ni la même élévation. Le trait plus vague caractériſe moins la phyſionomie. Le *Miſanthrope* (1)

(1) Cette piece a déjà excité pluſieurs débats intéreſſants : voici l'impreſſion qui m'en eſt reſtée. Le *Miſanthrope* m'a toujours paru fort in-

eſt encore de nos jours un problême moral, aſſez difficile à réſoudre; & je crois appercevoir que Moliere lui-même amolli dans la compoſition de ſes tableaux, qu'il n'a plus oſé choiſir l'individu qui eût donné au portrait une vie plus animée.

Depuis, notre comédie moderne, en ceſſant de vouloir peindre des bourgeois, a perdu & ſa gaieté & ſon naturel; le poëte, pour faire imaginer qu'il fréquentoit la noble compagnie, n'a plus voulu faire parler que des ducs, des comteſſes & des marquiſes;

---

férieur au *Tartuffe*. L'intention de Moliere dans cette piece a sûrement été pure; mais on ne peut s'empêcher néanmoins d'avouer qu'elle paroît équivoque à l'examen. Moliere, ſi je ne me trompe, ſemble vouloir que la vertu ſoit douce, pliante, accorte, pour ainſi dire, ménagée, accommodante, reſpectant toutes les conventions tacites & fauſſes des ſociétés; qu'elle ne gronde jamais, qu'elle ne s'emporte jamais, qu'elle voie tout ce qui bleſſe l'ordre d'un œil prudent, circonſpect, réſervé; mais la vertu ſans ſa marque diſtinctive, qui eſt le courage, la franchiſe, la fermeté, &, pour tout dire, la roideur de la probité, eſt-elle encore vertu?

Moliere ſemble donner la préférence à Philinte ſur Alceſte, & faire du premier un modele à ſuivre pour les manieres & le langage; il ſemble dire: Soyez dans certaines circonſtances plutôt un peu faux avec politeſſe que bourru avec probité; ménagez tout ce qui vous envi-

il a raffiné à tout propos le ſtyle & les idées, & il a créé des expreſſions recherchées. Au lieu de ſonger à mettre les perſonnages en action, il a prétendu au bon ton ; & ce ton factice, il l'a pris pour celui du théatre & de la ſociété.

Qu'eſt-il arrivé ? L'honnête bourgeois écoutant de toutes ſes forces, n'a rien compris à ce nouvel idiome ; & les gens du monde n'ont pas même reconnu le leur ; tous ces traits, à force de vouloir être délicats & ſpirituels, ſont devenus maniérés,

---

ronne : pourquoi choquer imprudemment les vices d'autrui ? Cette piece de Moliere enfin ſemble écrite ſous l'œil de la cour : d'ailleurs le *Miſanthrope*, conſidéré de près, n'eſt qu'un humoriſte ; il s'échauffe le plus ſouvent pour des miſeres. Moliere a mis quelquefois des individus ſur la ſcene ; mais ce n'eſt pas là ſon plus bel endroit. En attaquant Bourſaut & de Viſé, il attaquoit ſes adverſaires, & non des hommes vicieux ; en frappant Cottin, il a vengé ſon amour-propre ; il eût été plus grand d'oublier l'injure, & de la pardonner : les perſonnalités choquantes qu'il s'eſt permiſes nuiſent un peu à ſa gloire. Que de vices troublant la ſociété il avoit à combattre ! Mais peu importe aujourd'hui que Cottin ait été un ſot ou un homme d'eſprit : & les *Femmes ſavantes*, qui ont retardé peut être les progrès des ſciences, ne ſont faites que pour aigrir les débats littéraires, & propager le ſcandale de la littérature.

& n'ont frappé que foiblement les ſpectateurs : ils n'ont donc applaudi à quelques détails que pour proſcrire plus généralement l'enſemble dénué de mouvement & de vie.

Ce jargon ingénieux n'a paru qu'un effort hors d'œuvre & mal-adroit, qu'une grimace perpétuelle & fatigante ; & le poëte, en abandonnant des caracteres où les ridicules ſont vrais & tranchants, n'a produit qu'une enluminure paſſagere, lorſqu'il comptoit tracer un tableau durable.

C'eſt de l'eſprit d'auteur, a-t-on dit, c'eſt lui qui parle, & non ſes perſonnages ; il a voulu faire ſa comédie pour les premieres loges, & il n'a pas même réuſſi devant elles, parce que le point de vue de tout caractere doit être ſaiſi du milieu du parterre & non ailleurs.

Ainſi le poëte comique, quand il veut trop renchérir ſur l'eſprit de ſes dévanciers, ſe trompe, puiſquil faut qu'il s'étudie à cacher entiérement ſon art ; la montre en étant encore plus inſupportable dans la comédie que dans la tragédie.

Voilà ce que ne croiront point nos auteurs comiques, qui de plus ont donné un ſoufflet à la nature, en écrivant leurs pieces en vers, & encore en vers énigmatiques : leurs non-ſuccès devroient cependant leur révéler que leur couleur eſt fauſſe ; mais ils s'obſtineront à la garder, parce qu'ils ne

conſulteront point la *Bonne Servante de Moliere*, & qu'ils liront à de beaux eſprits leurs confreres, au lieu de conſulter les bons eſprits, qui en toute choſe cherchent le fond & non ces acceſſoires qui l'étouffent ou le défigurent.

Or, on nous a donné quelques comédies que le jargon précieux n'infectoit pas, comme le *Barbier de Séville* & le *Tuteur dupé*; mais on ne peut conſidérer ces pieces que comme des *farces* où il y a de l'eſprit & des mots heureux : ce n'eſt point là non plus la bonne comédie qui fait ſourire l'ame par une peinture vraie & fine, la ſeule qui puiſſe plaire à une raiſon exercée.

CHAPITRE CCCXXXV.

Où eſt Démocrite !

Si la comédie n'eſt plus ſur le théatre, elle eſt toujours dans le monde. Pour un obſervateur déſintéreſſé, il y a de quoi rire comme Démocrite; & au fond, rien n'eſt meilleur pour la ſanté.

Vous voyez l'abbé qui parle de ſes indigeſtions; vous entendez les gémiſſements de l'avare qui déclame contre la dureté du cœur humain, les plaintes du plaideur entêté, la

ſuffiſance de l'auteur qui fronde l'orgueil dont il eſt aſtreint ; vous contemplez la morgue du grand, qui affecte quelquefois la bonté, la fatuité du petit-maître, ardent ſectateur des modes les plus futiles. Celui qui prête le plus à la ſatyre, eſt ſatyrique à l'excès. Les tons & les manieres forment des ſcenes extrêmement variées : l'eſprit léger, fugitif & parleur fait contracter à ces différents perſonnages une ſorte de maintien, une maniere qui donne à chaque avantageux l'air & l'attitude de ſes frivoles & petites idées.

Il eſt curieux d'examiner le nombre infini de ces cauſeurs, auxquels on attribueroit la vraie connoiſſance de tous les arts, tandis qu'aucun d'eux ne ſauroit en réduire un ſeul en pratique : & le ton déciſif & haut n'en va pas moins ſon train.

Qu'eſt-il beſoin après cela, d'aller entendre nos froides comédies modernes, qui n'offrent rien de tous ces travers ?

Voyez enſuite le ridicule inconcevable & les prétentions reſpectives des états, leurs débats éternels, la montre de leurs priviléges ; & riez encore plus fort.

Les ſecrétaires du roi, par exemple, ne ſavent quel rang occuper : ils s'élevent, ils s'abaiſſent ; leur contenance eſt mal aſſurée ; ils poſent des lignes de démarcation, mais ces lignes ſont perpétuellement dérangées. Quel ſcandale pour la pépiniere de la future

nobleſſe ! Leur ſcrupule dans un temps, leur exceſſive indulgence dans un autre, tout place ſous un jour comique leur embarras, leur prodigieuſe facilité, puis leur attitude fiere & repouſſante.

Mais ſavez-vous l'hiſtoire de cet honnête marchand d'étoffes, qui avoit coutume de dire à tout propos, *je veux être pendu ſi cela n'eſt pas vrai, je veux être pendu ſi je ne fais pas telle choſe ?* Il fit fortune, & acheta une charge de ſecrétaire du roi ; le lendemain même de ſon acquiſition il s'écria devant une nombreuſe aſſemblée : *Si ce que j'affirme n'eſt pas véritable, je veux être décollé.* Qui n'auroit pas ri ?

Charge de ſecrétaire du roi ; *ſavonnette à vilain*, dit le proverbe. Mais un acquéreur diſoit avec beaucoup de ſens : *Ce qui eſt ridicule aujourd'hui, dans cent ans d'ici produira d'excellentes raiſons.*

Avoir une occupation différente de ſon voiſin, eſt un titre pour ſe moquer de lui ; le notaire & le greffier ſe jugent ſéparément l'un au deſſus de l'autre ; le procureur & l'huiſſier ſe regardent comme de deux caſtes différentes ; les commis établiſſent entr'eux de plus grandes différences ; l'homme d'un bureau s'eſtime un petit miniſtre, & dit : *Nous avons fait, nous avons décidé*, & *nous ordonnerons.* Le caiſſier ſe croit fort au deſſus du liquidateur, & ainſi réciproquement. Je

ne ſais ſi le marchand de vin viſite le vinaigrier, & ſi le libraire n'attend pas que le papetier faſſe les premiers pas ; le conſeiller au parlement voit en pitié un conſeiller du châtelet ; & ſi vous voulez faire évanouir une femme de robe, vous n'avez qu'à lui parler d'une préſidente d'élection.

L'on met ſouvent en délibération dans la bourgeoiſie, ſi l'on rendra la viſite à ſon voiſin, & ſi l'on n'en ſeroit pas diſpenſé par quelque dignité perſonnelle, comme par exemple celle de marguillier, de ſyndic de ſa communauté, de quartenier, de futur échevin, qui doit graver ſon nom ſous la ſtatue équeſtre de nos rois.

Parcourez juſqu'aux métiers : ils ont établi entr'eux une eſpece de ſéparation. Dernièrement un tailleur du roi ſe fit faire une perruque par la main la plus habile, parce qu'un tailleur du roi doit être ſupérieurement coëffé ; quand le maître perruquier eut apporté & poſé ſon chef-d'œuvre, le tailleur lui demanda avec gravité, combien ? — Je ne veux point d'argent. — Comment ? — Non ; vous êtes auſſi habile dans votre art que je le ſuis dans le mien : eh bien, que vos ciſeaux me coupent un habit. — Vous vous méprenez, mon cher ; mes ciſeaux & mon aiguille, conſacrés à la cour, ne travaillent pas pour un perruquier. — Et moi, reprit l'autre, je ne coëffe pas un tailleur. Et ſi-

gnant le geſte à la parole, il lui arracha la perruque de deſſus la tête & court encore.

Les débats opiniâtres des différentes communautés ſont fort divertiſſants. Ces demandes reſpectives étoient d'un excellent revenu pour le palais il y a quelques années : voilà pourquoi il favoriſoit tant les *maîtriſes*. Les procès ſont devenus plus rares depuis la réunion, quoique l'entêtement ſoit à peu près le même entre ces petits corps de marchands.

Mais quel corps aujourd'hui ne prétend pas s'iſoler au milieu des rapports de la machine politique ! Tout corps, tant il eſt frappé d'aveuglement, ne ſent que l'injuſtice faite à l'un de ſes individus, & regarde comme étrangere à ſes intérêts l'oppreſſion du citoyen qui n'eſt pas de ſa claſſe.

Le militaire rit des coups qui tombent ſur l'homme de robe ; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit ; le prêtre croit pouvoir exiſter indépendamment des autres états, & l'orgueil non moins que l'intérêt a diviſé des profeſſions qui ſe touchent, qui ont entr'elles les plus invincibles rapports : armées les unes contre les autres, elles ſe prévalent tour-à-tour des petits avantages qu'elles ont obtenus la veille, pour les perdre le lendemain ; car pendant cette lutte le gouvernement, en paroiſſant vouloir les accorder, les pompe & les deſſeche pour les retenir toutes ſous ſa main & les faire mouvoir à ſa volonté.

Perſonne ne veut ſonger que ces travaux différents ſont liés enſemble, & portent à la maſſe des connoiſſances un trait de lumiere; que la ſcience eſt néceſſairement une, & que toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer la ſource de tous nos maux, l'ignorance & l'erreur.

Auſſi la ſociété, morcelée par cette multitude de petites & bizarres diſtinctions, eſt-elle devenue une vraie tour de Babel, pour la confuſion des idées & des ſentiments; la ſottiſe y parle comme le génie & beaucoup plus haut; chacun y déploie ſa pancarte, ſon privilege, ou ſes lettres de maîtriſe; l'académicien & le cordonnier en font également parade de nos jours. O Démocrite! où eſt-tu?

CHAPITRE CCCXXXVI.

Ponts.

Le pont au Change, le Petit-Pont & le pont S. Michel ſont les trois plus anciens de Paris.

La riviere de Seine reſte cachée au milieu de la ville par les vilaines & étroites maiſons qu'on a bâties ſur des arches. Il ſeroit bien temps de rendre à la ville, & ſon

coup-d'œil & ſon courant d'air, principe de ſalubrité.

Sur les ponts où il n'y a point de maiſons, le point de vue eſt admirable; ce qui devroit engager le miniſtere à prévenir des accidents qui, dans l'ordre des choſes, ſont à peu près inévitables.

Catinat, qui avoit mené la philoſophie à la guerre, diſoit qu'il n'avoit jamais rien vu d'auſſi beau que le coup-d'œil du milieu du Pont-Royal: que n'eût-il pas dit, s'il avoit pu plonger ſa vue juſqu'à l'autre extrêmité de la ville?

C'étoit de là qu'il falloit voir le feu de la paix en 1763; cette enceinte immenſe ſi prodigieuſement peuplée; ces quais chargés de têtes rangées en amphithéatre, & ces figures étrangeres, mêlées aux phyſionomies pariſiennes: car une multitude de payſans étoient accourus de trente & quarante lieues. L'on remarquoit à chaque pas des hommes qui, par leur coſtume, leur étonnement & leur viſage, annonçoient que la curioſité les avoit appellés du fond de leur province.

Si quelque choſe a pu donner une idée de cette vallée de Joſaphat dont parle l'Ecriture, c'étoit cette aſſemblée mobile & ondoyante, qui tantôt s'écouloit comme des flots, tantôt offroit des phalanges mouvantes, qui ſe balançoient dans un repos animé & majeſtueux. Point de tableau plus admirable par

la variété, point de plus étonnant par la population.

On ſouhaite un nouveau pont pour la communication du fauxbourg Saint-Honoré, du Roule & de Chaillot, au fauxbourg S. Germain, au Palais-Bourbon & aux Invalides. L'accroiſſement de la ville le rend indiſpenſable.

Conſtruit en face de la grande allée des Invalides, il ſerviroit à joindre les Boulevards du nord & du midi, & l'agrément s'uniroit à l'utilité. D'ailleurs il n'y auroit aucun déplacement à faire, & l'on ſeroit maître du terrein des deux rives oppoſées.

Vingt-ſix quais revêtus de pierres de taille avec des gardes-foux à hauteur d'appui ceignent la riviere, & s'ouvrent en dix-huit ou vingt endroits, pour former des abreuvoirs. Au moyen de quelques alignements, on pourroit avoir, depuis la porte Saint-Jacques juſqu'à celle de Saint-Martin, une rue qui traverſeroit tout Paris, & qui auroit deux mille cinq cents toiſes. On pourroit aligner une autre rue depuis la porte Saint-Antoine juſqu'à la porte Saint-Honoré, qui auroit la même grandeur, & qui couperoit la précédente à angle droit.

On a pluſieurs égouts voûtés & couverts. Il ſeroit à deſirer que la même conſtruction eût lieu dans toutes les parties de la ville. Il n'y a point d'égout dans la cité; & ailleurs les immondices vont à la riviere.

L'eau qui lavoit l'égoût de Bievre, s'eſt perdue dans une de ces concavités effrayantes, occaſionnées par les carrieres dont nous avons parlé, & ſur leſquelles des maiſons ſont bâties, ſans que les habitants, endormis dans une heureuſe ſécurité, ſoupçonnent qu'elles portent ſur des abymes.

Le ſol de la ville eſt rempli de coquillages foſſiles; on y reconnoît des peignes, des vis, des buccins, de tellines. Les carrieres d'alentour offrent auſſi des coquillages entre deux couches, dont l'une eſt marneuſe, l'autre pierreuſe.

La circonférence de Paris eſt de dix mille toiſes. On a tenté pluſieurs fois de borner ſon enceinte; les édifices ont franchi les limites; les marais ont diſparu, & les campagnes reculent de jour en jour devant le marteau & l'équerre.

CHAPITRE CCCXXXVII.

Conſommation.

Tous les almanachs vous diſent qu'il ſe conſomme par an quinze cents mille muids de bled, quatre cents cinquante mille muids de vin, non compris la biere, le cidre, l'eau-de-vie; cent mille bœufs; quatre cents qua-

tre-vingt mille moutons ; trente mille veaux ; cent quarante mille porcs ; cinq cent mille voies de bois ; dix millions deux cents bottes de foin & paille ; cinq millions quatre mille livres de ſuif ; quarante-deux mille muids de charbon, &c.

Ces ſortes d'états ont des différences aſſez conſidérables ſelon les années : il eſt preſque impoſſible d'avoir des certificats qui aient une certaine juſteſſe, parce que ceux qui perçoivent les droits ſur ces conſommations, ont intérêt de déguiſer ce qu'ils reçoivent.

On peut dire que le Pariſien en général eſt ſobre forcément, ſe nourrit très-mal par pauvreté, & économiſe toujours ſur ſa table, pour donner au tailleur, ou à la marchande de bonnets. Mais trente mille riches, d'un autre côté, gaſpillent ce qui nourriroit deux cents mille pauvres.

Paris aſpire toutes les denrées, & met tout le royaume à contribution. L'on ne s'y reſſent pas des calamités qui affligent quelquefois les campagnes & les provinces, parce que les cris du beſoin ſeroient là plus dangereux qu'ailleurs, & donneroient un exemple fatal & contagieux. On fait honneur de ces approviſionnements au zele infatigable des magiſtrats ; il mérite des louanges.

Mais conſidérons en même temps, que, placé au milieu de l'Iſle-de-France, entre la Normandie, la Picardie & la Flandre,

ayant cinq rivieres navigables, la Seine, la Marne, l'Yone, l'Aiſne & l'Oiſe (ſans parler des canaux de Briare, d'Orléans & de Picardie), les greniers de la Beauce preſque à ſes portes; une riviere qui, en ſortant, ſerpente par des contours preſque de cent lieues, comme pour donner aux marchandiſes & denrées la facilité de remonter; Paris, d'après ces avantages que la nature lui a accordés, jouit par lui-même de la ſituation la plus heureuſe & la plus propre à voir l'abondance regner dans ſes murailles.

Le commerce de cette ville n'eſt preſque qu'un commerce de conſommation, excepté quelques objets de goût & de luxe; mais ces conſommations ſont conſidérables.

Il tire de toutes les manufactures du royaume; mais il a peu de fabriques, à cauſe de la cherté de la main-d'œuvre. Il fait des expéditions pour les pays les plus éloignés. Les marchandes de modes, ainſi que les bijoutiers, en font le principal commerce, parce que la main de l'ouvrier l'emporte toujours ſur la richeſſe de la matiere.

Tout ce qui entre à Paris n'eſt donc pas pour y reſter. Les matieres y viennent pour être façonnées; puis elles en ſortent embellies de ce goût exquis qui leur donne à toutes une forme nouvelle.

Le bureau des rouliers eſt d'une grande commodité pour faire parvenir dans les pays

les plus lointains les marchandiſes & effets qu'on leur confie ; les commiſſionnaires en ſont fideles & exacts. Mais le commerce ſe plaint vivement d'une nouvelle ferme, d'un nouveau privilege excluſif, qui le gêne & le rançonnera dans la ſuite.

M. l'abbé d'Expilly, qui a porté ſi haut la population générale du royaume, & qui paroît l'avoir enflée de *trois millions*, rabat la population de Paris à *ſix cents mille ames*. Il ſe fonde tantôt ſur le nombre *trente*, choiſi pour multiplier les naiſſances, tantôt ſur l'état des maiſons & des familles impoſées à la capitation.

Mais tous les calculs, ainſi que les raiſonnements moraux, ſe trouvent le plus ſouvent en défaut quand on parle de la capitale. Lorſque l'on compte par les baptêmes, comment fera-t-on entrer dans le calcul cette grande affluence d'étrangers qui y viennent, qui y ſont domiciliés ſans y avoir reçu le baptême ? ce qui, ſans compter les juifs, doit augmenter la population d'un quart.

Paris conſomme plus de deux millions de ſeptiers de bled par an. Voilà ce qui eſt sûr, & ce que ne diſent point les almanachs nouveaux. La banlieue renferme quatre cents quarante-deux paroiſſes & quarante-ſept mille ſix cents quatre-vingt-cinq feux. Les limites de la ville ſe ſont étendues. Le Gros-Caillou eſt devenu un fauxbourg conſidérable ; tous

les marais ont été ornés de maiſons. M. de Vauban, en 1694, détermine la population à *ſept cents vingt mille perſonnes*. Nous eſtimons donc que Paris renferme aujourd'hui *neuf cents mille ames environ*; & la banlieue, près de *deux cents mille*. Les calculs de M. de Buffon & ceux de M. d'Expilly paroiſſent également fautifs. Il ne faut que des yeux pour voir que, depuis vingt-cinq ans, la population eſt par-tout plus conſidérable.

Au milieu de ce *ſalmis* de l'eſpece humaine, on peut bien compter deux cents mille chiens & preſqu'autant de chats, ſans les oiſeaux, les ſinges, les perroquets, &c. Tout cela vit de pain ou de biſcuit.

Point de miſérable qui n'ait dans ſon grenier un chien pour lui tenir compagnie : on en interrogeoit un qui partageoit ſon pain avec ce fidele camarade ; on lui repréſentoit qu'il lui coûtoit beaucoup à nourrir, & qu'il devroit ſe ſéparer de lui. *Me ſéparer de lui!* reprit-il, *& qui m'aimera?*

Or, en ſuppoſant le ſyſtême des économiſtes admirable, il viendroit toujours ſe briſer contre la capitale, qui exige un régime tout différent, parce que ce million d'hommes dévore comme deux & demi.

La ville eſt ouverte, & preſque dans l'impoſſibilité d'avoir une enceinte de murailles. Elle offre une ſurface trop immenſe. Il fau-

droit un genre de fortifications particulier; elle n'a point de tours, de murs, de remparts, & n'y ſonge pas. Au lieu de citadelle & de portes antiques, elle a des barrieres, où des contrôleurs & un receveur vous font payer une roquille de vin, & un pigeon s'il n'eſt pas cuit. Comme un jour nous paroîtrons barbares & petits à l'œil de la ſaine politique, lorſqu'elle aura démontré aux adminiſtrateurs des nations la double erreur de leurs raiſonnements & de leurs calculs!

CHAPITRE CCCXXXVIII.

Balcons.

C'eſt un ſpectacle curieux que de voir tout à ſon aiſe, du haut d'un balcon, le nombre & la diverſité des voitures qui ſe croiſent & s'arrêtent mutuellement; les piétons qui, ſemblables à des oiſeaux effrayés ſous le fuſil du chaſſeur, ſe gliſſent à travers les roues de tous ces chars prêts à les écraſer; l'un qui franchit le ruiſſeau de peur de s'éclabouſſer, & qui, manquant l'équilibre, ſe couvre de boue des pieds à la tête; l'autre, qui pirouette en ſens contraire, une face dépoudrée, & le paraſol ſous le bras.

Devant une voiture dorée, doublée de velours, attelée de deux chevaux d'une taille égale & parfaite, dont les glaces tranſparentes offrent une ducheſſe dans tout l'éclat de ſa parure, ſe traîne un fiacre tout délabré, couvert d'un cuir brûlé, & qui, pour glaces, a des planches. Le malheureux harcele & fouette deux chevaux, dont l'un eſt borgne & l'autre boiteux. Cette voiture traînante arrête l'impatience des courſiers à la bouche écumante, dont on contient à peine l'ardeur. Le brillant équipage eſt obligé de modérer ſon pas juſqu'au carrefour voiſin; il s'élance alors comme un trait, broyant le pavé, dont il fait jaillir des étincelles. Comparez ſon vol à la marche peſante de ces lourds charriots qui roulent péniblement ſous des maſſes énormes, & effraient le paſſant qui tremble d'être applati ſur la borne que leur eſſieu déplace.

Un procureur, pour ſa piece de vingt-quatre ſols, arrête le garde des ſceaux; un recruteur, un maréchal de France. La fille de joie ne cédera point le pas à un archevêque. Tous ces différents états à la file, & les cochers qui parlent leur langue ſcandaleuſement énergique devant la robe, l'égliſe & les ducheſſes; les porte-faix du coin, qui leur répondent du même ſtyle: quel mêlange de grandeur, de pauvreté, de richeſſes, de groſſiéreté & de miſere!

Entendez-vous la petite voix aigre de la marquiſe impatientée, qui ſe mêle aux jurements effroyables d'un charretier apoſtrophant l'enfer & le paradis ? Tout dans ce tableau mouvant de *vis-à-vis*, de *berlines*, de *déſobligeantes*, de *cabriolets* & de *carroſſes de remiſes*, paroît bizarre, ſingulier, riſible.

Voyez dans l'équipage à glaces la laide femme de qualité avec ſon rouge, ſes diamants, ſa pâte luiſante ſur le viſage ; tandis que la roturiere tout à côté, ſous une ſimple robe, eſt brillante de fraîcheur & d'embonpoint.

Voyez le prélat enfoncé dans ſes couſſins, ne penſant à rien, étalant ſa croix pectorale ; tandis que le vieux magiſtrat, dans une antique berline, lit quelque requête. Le petit-maître, la tête à la portiere, crie à ſe démettre la luette : *Eh bien, marauts, cela finira-t-il ?* Ses menaces ſe perdent dans les airs. Il voudroit jurer ; mais ſon accent grêle ne frappe point ſe dur tympan de l'oreille des charretiers Il n'a fait que déranger ſes boucles en ſe remuant. Le médecin le regarde en pitié, & le gros financier au col apoplectique eſt indifférent à tout ce qui ſe paſſe, ainſi qu'à l'heure qui s'écoule.

L'embarras s'accroît, enchaîne ſix cents voitures ; & il faut que chacun attende, malgré qu'il en ait, que le défilé ait pris ſon cours.

Quel étoit donc l'empreſſement de ce *mirliflore* ſans voix ? Avoit-il un rendez-vous ? Non : c'eſt qu'il vouloit ſe montrer ſucceſſivement aux trois ſpectacles, à l'opéra, à la comédie Françoiſe & aux Italiens.

CHAPITRE CCCXXXIX.

Faux Cheveux.

Vous voyez la tête de cette belle femme, ſi remarquable par l'édifice de ſa coëffure & ſes longs cheveux flottants ; vous en admirez la couleur, la forme, le contour & l'élégance... Eh bien ! ils ne lui appartiennent pas. Ils ſont empruntés à des têtes de morts ; & ce qui la décore à vos yeux, eſt la dépouille de ſujets qui furent peut-être infectés de maladies affreuſes, & dont les noms ſeuls offenſeroient ſa délicateſſe, ſi on oſoit les prononcer en ſa préſence.

Cependant elle s'enorgueillit de ces cheveux étrangers. Elle s'expoſe à hériter des principes nuiſibles qu'ils peuvent receler encore. En effet, on ſe ſervoit de colliers & de bracelets *de cheveux treſſés* : l'expérience a décidé qu'il falloit y renoncer, à cauſe des dartes qu'ils produiſoient.

Mais

Mais les femmes aiment mieux ſupporter des démangaiſons incommodes que de renoncer à leur coëffure. Elles calment la vivacité de ces démangaiſons, en faiſant uſage du *grattoir*. Le ſang ſe porte avec impétuoſité à la tête ; les yeux deviennent rouges & animés : qu'importe ! on étale l'édifice dont on eſt idolâtre.

Indépendamment des faux cheveux, il entre dans cette coëffure un *couſſin* énorme, gonflé de crin, une forêt d'épingles longues de ſept à huit pouces, & dont les pointes aiguës repoſent ſur la peau. Une quantité de poudre & de pommade, qui admettent dans leur compoſition des aromates, & qui contractent bientôt de l'âcreté, irritent les nerfs. La tranſpiration inſenſible de la tête eſt arrêtée, & elle ne ſauroit l'être dans cette partie du corps, ſans le plus grand danger.

Si un fardeau venoit à tomber ſur cette belle tête, elle riſqueroit d'être criblée & percée par tous ces dards d'acier dont elle eſt hériſſée.

Pendant le ſommeil, on comprime encore & la fauſſe chevelure, & les épingles, & ces ſubſtances étrangeres & colorantes, à l'aide d'un triple bandeau. La tête ainſi empaquetée acquiert un triple volume, & s'enflamme ſur l'oreiller.

Les maux d'yeux, la maladie pédiculaire, l'inflammation du cuir chevelu, naiſſent de

cette complaiſance outrée pour une coëffure bizarre. On ne la quitte point pendant les heures du repos ; & le couſſinet, baſe eſſentielle de l'édifice, n'eſt quelquefois changé que lorſque la toile eſt détruite (l'oſerai-je dire !) par la craſſe infecte qui ſéjourne ſous ce brillant diadême.

La plupart des femmes ne ſe donnent pas le temps d'enlever tout le ſuperflu de la tête, parce que les heures du plaiſir ſont précieuſes, & que la journée entiere eſt conſacrée à la table, au jeu & à la danſe. On ne peut plus ſe coucher qu'à deux ou trois heures après minuit, & il faut recommencer le lendemain la même vie.

La ſanté ſe dérange ; on abrege ſes jours ; on perd le peu de cheveux qu'on avoit ; on eſt affligé de fluxions, de douleurs de dents, de maux d'oreilles, d'érésipeles ; tandis que la villageoiſe, la payſanne, qui ſe tient la tête propre & nette, qui ne ſe ſert que de linge blanc & bien leſſivé, qui uſe d'une pommade ſans aromates & d'une poudre ſans odeur, ne reſſent aucune de ces incommodités, conſerve ſes cheveux juſques dans ſa vieilleſſe, & les étale aux yeux de ſes arriere-petits-enfants, lorſque l'âge les a blanchis pour les rendre plus vénérables encore.

Au reſte, l'art du perruquier dans l'emploi de ces cheveux artificiels, eſt parvenu au plus haut point de perfection, & la per-

nuque ou *le tour* inuite aujourd'hui le naturel à s'y méprendre de près comme de loin.

CHAPITRE CCCXL.

Fournisseurs.

On ne voit qu'à Paris de ces intrépides *fournisseurs*, qui avancent pendant des années entieres le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à M. le marquis, à M. le comte, à M. le duc. C'est le privilege de la noblesse. On ne prêteroit pas de même au bourgeois ; on le presseroit : mais on attend, lorsqu'il s'agit d'un homme titré.

Telle maison noble doit au boucher six années de fournitures, à l'épicier cinq, au boulanger quatre ; les domestiques eux-mêmes font crédit de leurs gages, tandis que toute maison roturiere solde au bout de chaque année.

Dès qu'il y a des armoiries au-dessus d'une porte-cochere, le tapissier meuble l'hôtel sur une succession éventuelle ; on compte les maisons qui sont au pair : il y a toujours dans les plus riches & les mieux ordonnées, quelques années en-arriere.

Quand les fournisseurs, impatients d'at-

tendre, sollicitent enfin leur paiement, l'intendant vient au lever de M. le duc, & lui dit : Monseigneur, votre maître-d'hôtel se plaint que le boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un sol ; votre cocher dit que vous n'avez qu'une seule voiture en état de servir, & que le charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, si vous ne lui donnez un à-compte de dix mille francs ; le marchand de vin refuse de remplir votre cave, le tailleur de vous donner des habits.... *Les impertinents !* s'écrie le maître, *qu'on aille chez d'autres. Je leur retire ma protection.*

Il trouve d'autres fournisseurs, quoique les premiers n'aient pas été payés. Le soir il risque cinq cents louis d'or au jeu ; & s'il en perd cinq cents autres, il les paie le lendemain. Un créancier de cartes l'emporte toujours sur un créancier de pain ou de viande.

CHAPITRE CCCXLI.

Plâtres neufs.

Les plâtres que l'on emploie dans la conſtruction des maiſons ſont beaucoup de mal, parce qu'ils ſechent difficilement, & que l'on habite imprudemment les édifices nouvellement bâtis. Il n'y a rien de plus dangereux: la vapeur des murs eſt funeſte & cauſe des accidents innombrables. Ces émanations enfin ont dans nos foyers des influences meurtrieres. De là des paralyſies & autres maladies, dont l'origine eſt attribuée à des cauſes étrangeres.

On abandonne ces maiſons neuves & humides aux filles publiques: on appelle cela *eſſuyer les plâtres*. Mais au bout de deux ou trois années, ces plâtres n'ont pas encore perdu ce qu'ils ont de dangereux.

Ecoutons un phyſicien que je vais tranſcrire.

» Le plâtre & la chaux, pendant leur » calcination, ſe chargent d'une grande quan- » tité de phlogiſtique qui tend ſans ceſſe à » ſe diſſiper. Ce phlogiſtique ayant plus d'af- » finité avec les acides qu'avec les deux ma- » tieres terreuſes auxquelles il eſt uni, les

» abandonne avec facilité pour s'unir à l'a-
» cide de l'air. De cette union il réſulte un
» ſoufre très-volatil ; ſoufre qui s'unit à ſon
» tour à la terre alkaline de la chaux & du
» plâtre, & forme une combinaiſon con-
» nue en chymie ſous le nom d'*hepar ſul-*
» *phuris*, ou foie de ſoufre. La préſence de
» ce foie de ſoufre eſt ſenſible, lorſqu'on
» fait éteindre la chaux dans un lieu fermé.

» Suivant l'obſervation de tous les chy-
» miſtes, le foie de ſoufre diſſout non-ſeu-
» lement la majeure partie des métaux,
» mais encore les ſubſtances animales &
» végétales : il corrode, il détruit ſur-tout
» les matieres animales ; & l'on doit con-
» cevoir aiſément les déſordres affreux qu'il
» peut cauſer & qu'il cauſe en effet dans
» nos viſceres, quand nous le reſpirons. «

M. le comte de Milly, de l'académie des ſciences, célebre par des découvertes utiles en chymie, a donné un mémoire ſur la maniere d'*aſſainir* les murs nouvellement faits. C'eſt un préſent fait par un ami de l'humanité aux grandes villes, & ſur-tout à la capitale, trop indifférente ſur les maux qui réſultent des plâtres. On poſſede, graces à lui, une théorie ſatisfaiſante ſur la nature du danger & ſur les moyens de le prévenir. Ce mémoire ſe trouve dans le *Journal de Monſieur*, *année* 1779. J'invite tous les propriétaires & locataires de maiſons neuves à y recourir.

CHAPITRE CCCXLII.

Inoculation.

Long-temps combattue, elle a enfin triomphé. Une ſuite conſtante & non-interrompue d'heureux ſuccès en ont fixé parmi nous le regne & les avantages. L'exemple du monarque, de ſes freres, de pluſieurs princes & de plus de trois cents mille perſonnes inoculées en Europe ſans ſuites fâcheuſes, ont décidé les eſprits en ſa faveur.

Quand on ſe rappelle tout ce qui a été dit & imprimé contre cette pratique ſalutaire, on voit quelle eſt l'opiniâtreté de l'eſprit de parti, combien le corps des médecins s'oppoſe conſtamment aux découvertes les plus intéreſſantes : mais l'on doit ſentir auſſi, que le temps, de concert avec l'expérience, eſt le grand maître qui fixe les opinions; car ce ne ſont point les ingrats contemporains, qui récompenſeront l'inventeur heureux; ce ſera la poſtérité.

On a cru fauſſement que la petite vérole étoit une maladie purement accidentelle & contagieuſe, & qu'on pouvoit s'en garantir à force de ſoins & de précautions. M. Paulet, entr'autres, a toujours écrit là-deſſus d'après

l'idée de la peſte. Si on l'écoutoit, il ſuffiroit d'établir des loix, des réglements, & de publier des ordonnances de police *contre la petite vérole*, comme on fait pour l'enlevement des boues & le balayage des rues.

Cette erreur a conduit M. Paulet à proſcrire l'inoculation, & il nous ordonne, pour parer aux ravages de la petite vérole, la *ſéqueſtration* ; mais tout ce qu'il recommande à ce ſujet, eſt abſolument impoſſible & chimérique.

Dans une ville comme Paris, il nous impoſera la gêne, la contrainte, l'interdiction de tout commerce & de toute ſociété parmi les citoyens, amis & parents. Cela peut-il ſe propoſer, cela eſt-il praticable, quand même on voudroit ſuivre à la lettre cet étrange précepte ?

Puiſque, d'après ſon propre aveu, les traits de ce fléau ſont inviſibles, que tout leur ſert de véhicule, ils ſe répandront par-tout, ils franchiront toute barriere ; comment les enchaîner dans tous les inſtants, dans tous les périodes de la vie humaine, tandis que l'inoculation nous offre le ſeul moyen d'anéantir la petite vérole & de ſauver à la fois la vie & la beauté ? ce que des expériences multipliées ne permettent plus de

terreurs chimériques M. Paulet
comme avec ſon érudition il

nous a environnés de craintes menſongeres ! & qu'il eſt bon qu'on ſe raille un peu & à propos de toutes ces productions enfantées dans la ſolitude du cabinet, où l'auteur accumule mille raiſonnements démentis par la foule des faits.

Mais l'inoculation n'eſt encore en honneur à Paris que dans les claſſes ſupérieures, & chez les perſonnes opulentes ; elle n'eſt pas encore deſcendue chez le bourgeois, chez l'artiſan, encore moins chez le pauvre.

Je me promene dans la Suiſſe, je vois chaque pere de famille attentif à faire inoculer ſes enfants dès leur plus tendre jeuneſſe ; il croiroit manquer à un devoir eſſentiel, s'il s'y refuſoit par négligence : auſſi je vois la génération qui s'éleve, belle, fraîche & brillante. Les viſages ne portent plus l'empreinte de ce fléau cruel ; tous les fronts ont conſervé cet éclat qui ajoute aux traits de la beauté.

Mais ſi je me promene dans Paris, je vois avec chagrin que les vieux préjugés n'y ſont pas détruits : c'eſt encore un ſpectacle affligeant que de rencontrer des viſages défigurés, ſur des buſtes d'ailleurs gracieux. On a fait intervenir juſqu'à la religion comme obſtacle à un uſage adopté aujourd'hui chez tous les peuples raiſonnables, & l'on ne ſait combien de temps encore la beauté pariſienne ſera ſoumiſe à cette grêle

affreuſe qui épargne les campagnes & les villes de l'heureuſe & tranquille Helvétie.

Pourquoi le Pariſien s'obſtine-t-il à voir le nez & les joues de ſes filles rongés & cicatriſés, leurs yeux éraillés, lorſqu'elles pourroient conſerver ce poli qui avec la grace qui les anime, en feroit les plus charmantes créatures de l'Europe ? car leur démarche, leur maintien, leurs habillements ont un agrément qui les diſtingue des femmes des autres peuples.

Les premiers ouvrages en faveur de l'inoculation ſont ſortis du ſein de la capitale ; & les Suiſſes ont adopté ces vues heureuſes. Tandis que nous nous épuiſions en ſtériles brochures, que nous combattions l'évidence, que les prêtres ſe mêloient de ces queſtions purement phyſiques, un peuple ſage qui ſe rit de la ſuperſtition, & qui étend la liberté dont il connoît le prix, ſaiſiſſoit les bienfaits de l'inoculation, & nous laiſſoit la folie des diſputes, & l'opiniâtreté de l'aveuglement.

Mais le bon ſens eſt peut-être à Paris la faculté la plus rare, & beaucoup plus rare que l'eſprit même ; c'eſt le bon ſens qui manque à cette foule d'habitants : ſi on les examine de près, ils ont tous plus d'eſprit & d'imagination que de logique. Le bon ſens, plus commun dans les républiques, appartient moins à un peuple qui n'a point une exiſtence politique ; il ne ſe donne pas la

peine de chercher la vérité : qu'en feroit-il ? Chacun eſt indifférent à tout ce qui ne conſtitue pas ſa profeſſion particuliere ; il ne voit qu'elle, & les connoiſſances qui tiennent à l'intérêt général lui échappent, ou ne le touchent que foiblement.

Nous avons eu lieu de remarquer pluſieurs fois que le Pariſien manquoit d'inſtruction, qu'il ſuivoit opiniâtrement les préjugés les plus contraires à ſes véritables intérêts, qu'une foule de vieilles idées lui étoient encore cheres. Ce défaut d'inſtruction dans la majeure partie du peuple n'eſt pas un petit inconvénient, parce qu'il rétrécit de jour en jour les idées religieuſes & politiques, qu'il ſubordonne les choſes les plus ſérieuſes à la futile plaiſanterie, & qu'il ſera facile de mouvoir ce peuple comme des marionnettes, tant qu'il n'aura pas ſur certains objets des notions exactes & préliminaires.

CHAPITRE CCCXLIII.

Places publiques.

Louis XIV a deux places où ſon effigie eſt environnée des trophées & attributs de la victoire; *la place des Victoires* & *la place Vendôme*. Le monarque a payé cher l'inſcription hautaine, *Viro immortali*. Ce faſte de domination eſt ce qui a attiré à l'*homme immortel* tant d'ennemis dans l'Europe, & qui ébranlerent enfin ſon trône. Ces eſclaves enchaînés, ces bronzes orgueilleux ſuſciterent contre lui des adverſaires qui euſſent été paiſibles ſans cet airain trop inſultant. Cette renommée aux aîles étendues, qui le couronnoit de ſon vivant, ce globe de la terre à ſes pieds, cette maſſue, cette peau d'Hercule..... la vraie grandeur eût dédaigné ce vain appareil. Il avoit mis ſur pied, dans le temps de ſa ſplendeur, deux cents quarante mille hommes d'infanterie, ſoixante mille chevaux, ſans les troupes de ſes armées navales; ſoixante mille matelots enrôlés. Il fut trop heureux, ſur la fin de ſon regne, de recevoir la paix. Il laiſſa l'état endetté & ſur le penchant de ſa ruine.

Les inſcriptions de la place Vendôme

ſont d'une peſanteur inſipide, & d'une longueur fatigante; auſſi ſont-elles de l'académie des belles-lettres.

La Place-Royale offre la figure de Louis XIII, repréſenté en général Romain, ſans ſelle & ſans étriers. Dans les inſcriptions, il n'eſt queſtion que d'*Armand de Richelieu*; & le ſujet eſt mis fort au-deſſus du maître. Le poëte pour cette fois eut raiſon; il fait parler ainſi le monarque:

Armand, le grand Armand, l'ame de mes exploits,
Porta de toutes parts mes armes & mes loix,
Et donna tout l'éclat aux rayons de ma gloire.

Ce qui précede eſt encore plus étonnant. Louis XIII dit:

J'ai ſauvé par mon bras l'Europe d'eſclavage;
Et ſi tant de travaux n'euſſent hâté mon ſort,
J'euſſe attaqué l'Aſie, & d'un pieux effort,
J'euſſe du ſaint tombeau vengé le long ſervage.

Louis XIII, qui auroit attaqué l'Aſie, s'il eût vécu, pour venger le *ſervage du ſaint tombeau!* Quelle date donneroit-on à ces vers? Ils ſont de 1639. L'idée des croiſades n'étoit donc pas totalement éteinte à cette époque. De quelles opinions ſortons-nous, bon Dieu!

La place de Louis XV préſente un ſuperbe coup-d'œil. Depuis le château des

Thuileries juſqu'à Neuilly, la vue n'eſt interrompue par aucun objet ; mais veut-on ſavoir le nom des *vertus cariatides* qui ſoutiennent la corniche du piédeſtal ? C'eſt la *force*, c'eſt l'*amour de la paix*, c'eſt la *prudence*, c'eſt la *juſtice*. Enſuite, dans un bas-relief, Louis XV donne la paix à l'Europe. Le ſculpteur a voulu parler de l'avant-derniere guerre. Les connoiſſeurs font plus de cas de la figure du courſier que de celle du roi. Bouchardon a commencé ce monument, Pigale l'a fini. Mais quand nos ſtatuaires ſauront-ils faire autre choſe que de mettre un ſouverain à-cheval, la bride à la main ? N'y auroit-il pas une autre expreſſion à donner au chef d'un peuple ? On voit toujours avec étonnement des noms d'échevins figurer dans ces monuments publics : ne pourroit-on pas leur ſubſtituer les noms des généraux qui ont ſoutenu ou vengé le trône ?

La ſtatue du bon Henri IV ſur le Pont-Neuf, quoiqu'iſolée, intéreſſe beaucoup plus que toutes les autres figures royales. Cette effigie a un front populaire ; & c'eſt celle-là que l'on conſidere avec attendriſſement & vénération.

Qui croiroit que le cardinal de Richelieu, qui a attaché ſon nom par-tout où il a pu l'accrocher, a fait ſuſpendre à la grille une inſcription où on l'intitule ſans façon, en

préſence de Henri le Grand : *Vir ſupra-titulos.*

Des vendeuſes d'oranges & de citrons, fruits auſſi beaux que ſalubres, forment un long cordon ſous les regards du bon roi. Jamais la ſolitude n'environne ſa ſtatue. Le jour & la nuit, la foule des citoyens paſſe, & ſalue ſon image.

On voudroit pouvoir toucher la baſe de cette ſtatue vénérée. On va conſtruire des boutiques dans ſon enceinte : elles ſeront peuplées de jolies marchandes de modes, & cet ornement n'eſt pas fait pour déplaire à l'ombre du héros qui fut ſenſible toute ſa vie aux charmes de la beauté.

Outre la place de Louis XIV, ce monarque a encore des arcs-de-triomphe érigés à ſa gloire, pour perpétuer le ſouvenir de ſes victoires ; mais aucun monument n'a parlé de ſes défaites.

Conſidérez la porte Saint-Denis, chef-d'œuvre d'architecture : toujours le monarque dans la gloire.... Comme Eugene l'humilia ! A la porte Saint-Bernard, on voit Louis XIV tenant la corne d'abondance avec cette inſcription : *Ludovico magno abundantia parta.* Dans un temps de diſette, un Gaſcon traduiſit *abundantia parta* par l'*abondance eſt partie* ; & ce contre-ſens n'en étoit pas un.

Il n'y a plus de porte Saint-Antoine ; on

l'a ſagement ſacrifiée à la commodité publique, ainſi que l'on a abattu la porte Saint-Honoré & la porte de la Conférence. Il n'y a plus d'égliſe des Quinze-Vingt, rue Saint-Honoré; il n'y a plus d'hôtel des Mouſquetaires; dans un quart de ſiecle, la phyſionomie de la ville a changé, & c'eſt en bien; doux préſage pour l'avenir. Quand fera-t-on diſparoître de même tout ce qui gêne la voie publique, & tout ce qui porte un caractere dégoûtant & meſquin? Ecrivons, & ne nous laſſons pas de plaider en faveur des embelliſſements utiles; fatiguons les hommes en place, qui demandent à être fatigués.

Quand voudra-t-on employer des inſcriptions françoiſes, afin que le peuple ſache un peu ce qu'on veut lui dire? Notre langue a ſa préciſion & ſon énergie; pourquoi toujours la langue des Romains?

CHAPITRE CCCXLIV.

Le Parlement.

Les parlements ſont-ils une émanation des états-généraux? Les remplacent-ils dans leur abſence par la nature même de la monarchie, qui admet néceſſairement un corps

intermédiaire ? Ont-ils été plus utiles aux rois qu'aux peuples, ou aux peuples qu'aux rois ? N'ont-ils pas achevé de détruire nos antiques libertés, en offrant à la nation un rempart vain & illuſoire ? Sont-ils des repréſentants de la nation, lorſque leurs charges ſont tout à la fois héréditaires & vénales, caractere diſtinctif de l'ariſtocratie qui ſe trouve au ſein de la monarchie ? Qui les a chargés, tantôt de livrer le peuple au roi, tantôt de réſiſter au roi ſans le vœu du peuple ?

Mais auſſi n'ont-ils pas quelquefois oppoſé une digue ſalutaire à des édits burſaux, & arrêté les coups trop violents du pouvoir abſolu ? N'ont-ils pas eu des moments de force & de ſageſſe ? Mais pourquoi ſont-ils preſque toujours en-deçà des idées de leur ſiecle ? Pourquoi ont-ils été mus tantôt par la cour, tantôt contre cette même cour, & le plus ſouvent à leur inſu ?

Pourquoi le parlement de Paris s'eſt-il comme détaché des autres cours ? Pourquoi s'eſt-il oppoſé à la ſuppreſſion des corvées, à la ſuppreſſion des maîtriſes ? Pourquoi maintient-il les plus vieilles prérogatives & les plus abuſives, le gouvernement féodal étant tombé, & ne devant plus exiſter, puiſqu'il n'y a plus qu'un maître ? Pourquoi, ſollicité par l'autorité royale, a-t-il refuſé d'aſſurer aux proteſtants l'état civil ? Pour-

quoi a-t-il ſoutenu le *pour* & le *contre*, comme s'il n'étoit jaloux que d'élever la voix ? D'où naît ſa foibleſſe étrange dans telle circonſtance, & ſa force prodigieuſe dans telle autre ?

Ce corps a-t-il une politique ſuivie, ou bien obéit-il au haſard ? Seroit-il comme le petit poids qui court ſur la balance romaine ? Ici il n'eſt que zéro, là il fait tout-à-coup équilibre à une force puiſſante & conſidérable.

Comment les parlements, devant être chers aux ſouverains qui ont tout gagné par leur implantation dans le corps politique, ont-ils preſque toujours été expoſés à l'humeur capricieuſe de ces mêmes ſouverains ? Qu'eſt-ce que l'enregiſtrement ? Je n'ai jamais bien ſu le comprendre. Qu'eſt-ce que ces *remontrances* qui ont quelquefois une éloquence mâle & patriotique, digne des républiques, & qui n'ont rien opéré ? Enfin, qu'eſt-ce que la réſiſtance des membres du parlement aux volontés du monarque ? Sont-ils des repréſentants de la nation, ou de ſimples juges créés pour rendre la juſtice au nom du roi ?

Voilà des queſtions délicates qui n'appartiennent point à cet ouvrage, & que je me garderai bien de vouloir réſoudre. Les raiſonnements & les faits peuvent militer de part & d'autre, & les circonſtances ſeu-

les feront de ce corps une ombre, ou une réalité.

Si les Bourbons regnent aujourd'hui, ils le doivent à la fermeté du parlement de Paris lors de la ligue. Il pourroit renaître un jour une époque à peu près ſemblable, où ce corps influeroit d'une maniere auſſi inattendue & tout auſſi déciſive.

Il a fait le mal comme le bien : obéiſſant à je ne ſais quel moteur inviſible qui le domine tel jour, ſes principes ne paroiſſent rien moins que fixes. Il eſt toujours le dernier à embraſſer les idées ſaines & nouvelles. Il ſemble vouloir combattre aujourd'hui cette philoſophie dont la voix lui a été dernierement ſi utile. Il a tort. L'établiſſement de l'académie françoiſe (qui le croiroit) ! lui a inſpiré dans le temps les plus vives alarmes. Lâché contre les jéſuites, il a dévoré ſa proie avec trop de fureur. Il paroît avoir un beſoin ſourd de détruire plutôt que d'édifier ou de réformer avec une ſage conſtance.

Le parlement de Paris a fait brûler vif, en 1663, Simon Morin, parce qu'il ſe diſoit *incorporé à Jéſus-Chriſt*. Cette épouvantable barbarie date du *beau* ſiecle de Louis XIV, lorſqu'il donnoit des fêtes élégantes & ſuperbes, lorſque Corneille, Racine, La Fontaine écrivoient, lorſque Lebrun tenoit le pinceau, lorſque Lully &

quoi a-t-il ſoutenu le *pour* & le *contre*, comme s'il n'étoit jaloux que d'élever la voix ? D'où naît ſa foibleſſe étrange dans telle circonſtance, & ſa force prodigieuſe dans telle autre ?

Ce corps a-t-il une politique ſuivie, ou bien obéit-il au haſard ? Seroit-il comme le petit poids qui court ſur la balance romaine ? Ici il n'eſt que zéro, là il fait tout-à-coup équilibre à une force puiſſante & conſidérable.

Comment les parlements, devant être chers aux ſouverains qui ont tout gagné par leur implantation dans le corps politique, ont-ils preſque toujours été expoſés à l'humeur capricieuſe de ces mêmes ſouverains ? Qu'eſt-ce que l'enregiſtrement ? Je n'ai jamais bien ſu le comprendre. Qu'eſt-ce que ces *remontrances* qui ont quelquefois une éloquence mâle & patriotique, digne des républiques, & qui n'ont rien opéré ? Enfin, qu'eſt-ce que la réſiſtance des membres du parlement aux volontés du monarque ? Sont-ils des repréſentants de la nation, ou de ſimples juges créés pour rendre la juſtice au nom du roi ?

Voilà des queſtions délicates qui n'appartiennent point à cet ouvrage, & que je me garderai bien de vouloir réſoudre. Les raiſonnements & les faits peuvent militer de part & d'autre, & les circonſtances feu-

1776, l'auteur de *Philoſophie de la nature*. Le châtelet l'avoit décrété de *priſe de corps*, & le tenoit priſonnier à côté de *Deſrues*; mais malgré le deſir extrême qu'avoient les juges d'envoyer l'écrivain *faire amende honorable, la torche en main, devers la place de Greve*, l'opinion publique s'oppoſa tellement à une ſentence auſſi abſurde, que le parlement, tribunal en dernier reſſort, caſſa toute l'inepte procédure, & renvoya l'auteur abſous.

La perſécution du châtelet parut ſi mépriſable & ſi ridicule qu'elle ne put même valoir à l'auteur une ſorte de célébrité: il reſta obſcur. Cet événement ſingulier ne captiva point l'opinion publique. On diroit que je parle ici d'un fait ancien, & il eſt tout récent.

Ce même parlement fait traîner ſur la claie les *ſuicides*, les fait ſuſpendre à la potence par les pieds, au lieu de les conſidérer comme des *mélancoliques* atteints d'une maladie réelle.

Il fait brûler les *pédéraſtes*, ſans ſonger que la punition de cette vilenie eſt un ſcandale public, & que c'eſt un de ces actes honteux qu'il faut couvrir des voiles les plus épais.

Un habitant de Lyon & de la Rochelle eſt obligé de venir plaider à Paris. C'eſt aller chercher la juſtice à une grande diſtan-

Quinaut marioient leurs talents. Mais les poëtes, les peintres, les ſculpteurs, les muſiciens décorent une nation, & ne l'éclairent pas.

Un philoſophe courageux auroit ſauvé la vie à Simon Morin, en démontrant la double démence des juges & de l'accuſé. Ce philoſophe ne ſe trouva pas. Boileau fit la même année une plate ſatyre, non contre le parlement qui avoit livré à l'horrible ſupplice des flammes un inſenſé, mais contre quelques auteurs qui ne verſifioient pas auſſi heureuſement que lui. Racine, s'enfermant dans ſon cabinet, compoſa une tragédie françoiſe d'après une tragédie grecque; il immola ſon *Iphigénie*, & parla de *Calchas*, ſans oſer faire la moindre alluſion à cette atroce cruauté. Fénélon lui-même n'a rien dit. Qui de tous ces hommes célebres a parlé? C'eſt une honte éternelle à tous les écrivains polis du *beau ſiecle* de Louis XIV, que je ſerois tenté d'appeller *à demi-barbare*.

Aujourd'hui les actions des juges ſont obſervées, & leur iniquité ne paſſeroit pas ſans réclamation. Quand le même parlement fit périr par un horrible ſupplice l'infortuné de la Barre, un cri univerſel s'éleva contre cet arrêt fanatique, ſauva la victime de la flétriſſure, & rendit le corps des juges plus odieux que le tribunal de l'Inquiſition.

C'eſt ce cri de la raiſon qui a ſauvé, en

ſousligne. Le livre eſt condamné à être brûlé au pied du grand eſcalier, ou de l'eſcalier S. Barthélemi, comme *hérétique*, *ſchiſmatique*, *erroné*, *violent*, *blaſphémateur*, *impie ; attentatoire à l'autorité*, *perturbateur du repos des empires*, &c. Il n'y a pas une ſeule épithete à rabattre.

On allume un fagot en préſence de quelques poliſſons oiſifs qui ſe trouvent là par haſard ; le greffier ſubſtitue une vieille Bible vermoulue au livre condamné ; le bourreau brûle le ſaint volume poudreux, & le greffier place l'ouvrage anathématiſé & recherché, dans ſa bibliotheque.

Encore étourdi du coup de maſſue que lui a porté le chancelier Maupeou, ce corps ne ſait plus quelle route tenir ; ſes idées ſemblent confuſes, embarraſſées ; il ne ſait s'il doit embraſſer une certaine confiance en lui-même d'après ſa baſe antique, ou laiſſer dénouer le fil des événements, pour en mettre à profit les diverſes circonſtances. Il paroît avoir adopté ce dernier parti : ſon repos reſſemble à un ſommeil ; les uns le croient mort ; il ſe réveillera, diſent les autres ; s'il ne donne aucun ſigne de vie, diſent les troiſiemes, c'eſt qu'il prépare ſa réſurrection ; c'eſt qu'il médite dans le calme ce qui lui a toujours manqué, une adroite politique ; il étudiera mieux qu'il n'a fait les idées de ſon ſiecle.

ce : mais cet abus eſt invétéré, & il ſeroit difficile de toucher à une coutume qui, dans ſon antique bizarrerie, a quelques avantages.

Quand les rois alloient dans une eſpece de coche, les conſeillers & les préſidents arrivoient au palais, montés ſur une mule : aujourd'hui que les rois de France ont infiniment plus à dépenſer pour leur maiſon, il eſt juſte que les conſeillers & les préſidents, qui *remontrent* & qui *enregiſtrent*, partagent un peu l'opulence & le luxe des monarques.

Ce parlement s'appuie dans les orages ſur ſes avocats & ſes procureurs, & les oblige à jeûner pour ſes intérêts propres ; on compte cinq cents cinquante avocats ſur le tableau ; il n'y a pas une cauſe par mois pour chaque avocat. Les procureurs, dans ces temps de criſe, ne goûtent pas infiniment les *remontrances*. Les avocats plus fiers diſent qu'ils ont fermé leurs cabinets, mais les pieces d'écritures & les conſultations vont ſourdement leur train ; le client en eſt quitte pour paſſer par l'eſcalier dérobé.

Lorſqu'un livre a l'approbation de l'Europe, qu'on le lit par-tout, qu'on en admire les idées neuves, fortes, grandes & juſtes, l'avocat-général vient *à la barre de la cour*, fait un requiſitoire plein de *non-ſens* & aſſaiſonné de déclamations ; il détache quelques phraſes à la mode des journaliſtes, & les

agitent les autres corps & les empêchent de marcher droit vers un but unique.

Lui-même donne un frein à ſa milice ſuperſtitieuſe qu'il mépriſe, tandis qu'il eſtime ſes ennemis ; il eſt éclairé ; il ne commettra point de grandes fautes ; il ſonge à l'utile, prêt à céder à l'arbitraire quand les événements éclos du ſein du temps l'exigeront ; enfin il ſe défend avec les ſeules armes qui lui reſtent ; il les eſtime fantaſtiques, mais il ne les abandonne point pour cela, parce qu'il connoît la cour, les grands, la nation, & le reſpect involontaire qu'ont les hommes pour des privileges abuſifs, mais antiques.

Il ſait ménager juſqu'aux plumes qui lui livrent la guerre : il ne répond que par le ſilence, laiſſant les diſcuſſions théologiques aux batailleurs de profeſſion, & s'appuyant avec plus de ſûreté ſur la baſe réelle de ſon opulence.

Ce corps me paroît doué de la politique la plus fine, & juſqu'ici la plus heureuſe. Moins perſécuteurs que jamais, ne ſollicitant preſque plus de lettres de cachet contre les proteſtants & leurs filles, parlant de tolérance, occupé de jouiſſances voluptueuſes & paiſibles, ſatisfait, tant que l'extérieur du culte ne recevra aucune breche, il laiſſera paſſer les opinions contraires, ſans leur oppoſer une digue imprudente ; car il ſent bien

Quoi qu'il en ſoit, ce corps a toujours une grande force qui a ſouvent inquiété le trône ; & laquelle ? me demanderez-vous. La force d'inertie !

CHAPITRE CCCXLV.

Le Clergé.

Son ſiege, pour ainſi dire inviſible, eſt principalement à Verſailles ; c'eſt là qu'il travaille ſourdement, qu'il examine de près les claviers qu'il doit toucher. Il maintient ſon exiſtence & ſon crédit par des moyens ſouples, adroits, & qui varient ſelon les circonſtances.

Le corps qui a le moins de préjugés, (le croiroit-on !) c'eſt le clergé ; il ſait très-bien ce qu'il fait ; il connoît le cours & l'aſcendant des opinions regnantes ; il a reconnu ſa véritable poſition ; il fait quelquefois le fanatique dans des mandements, & il ne l'eſt pas. Il fixe les yeux en tremblant ſur le précipice où la loi des deſtins l'entraîne, il en recule l'époque qu'il juge lui-même inévitable : mais il l'éloigne en n'affectant ni crainte, ni audace ; & mettant à profit les paſſions de tout ce qui l'environne, il ſe défend de ces paſſions indiſcretes qui agitent

agitent les autres corps & les empêchent de marcher droit vers un but unique.

Lui-même donne un frein à ſa milice ſuperſtitieuſe qu'il mépriſe, tandis qu'il eſtime ſes ennemis; il eſt éclairé; il ne commettra point de grandes fautes; il ſonge à l'utile, prêt à céder à l'arbitraire quand les événements éclos du ſein du temps l'exigeront; enfin il ſe défend avec les ſeules armes qui lui reſtent; il les eſtime fantaſtiques, mais il ne les abandonne point pour cela, parce qu'il connoît la cour, les grands, la nation, & le reſpect involontaire qu'ont les hommes pour des privileges abuſifs, mais antiques.

Il ſait ménager juſqu'aux plumes qui lui livrent la guerre: il ne répond que par le ſilence, laiſſant les diſcuſſions théologiques aux batailleurs de profeſſion, & s'appuyant avec plus de ſûreté ſur la baſe réelle de ſon opulence.

Ce corps me paroît doué de la politique la plus fine, & juſqu'ici la plus heureuſe. Moins perſécuteurs que jamais, ne ſollicitant preſque plus de lettres de cachet contre les proteſtants & leurs filles, parlant de tolérance, occupé de jouiſſances voluptueuſes & paiſibles, ſatisfait, tant que l'extérieur du culte ne recevra aucune breche, il laiſſera paſſer les opinions contraires, ſans leur oppoſer une digue imprudente; car il ſent bien

mais la cour s'attache ainſi la nobleſſe ; & l'on paie les ſervices militaires, de même que d'autres moins importants, avec les biens de l'égliſe.

Qu'eſt-ce que la feuille des bénéfices ? Y eut-il jamais feuille des bénéfices dans la primitive égliſe ? Combien de temps durera encore la feuille des bénéfices ? Elle a déjà ſubi & ſubira inſenſiblement différentes métamorphoſes ; puis . . . Mais qui peut lire diſtinctement dans l'avenir ?

On compte cent cinquante mille eccléſiaſtiques dans le royaume, tous célibataires. Les apôtres étoient mariés. Le clergé a été marié pendant pluſieurs ſiecles. Le *concile* de Trente a été tout prêt de permettre le mariage aux prêtres. Cent cinquante mille individus qui vivent dans un célibat dangereux à eux-mêmes & aux autres ! L'oſeroit-on croire ! Si ce fait étoit rapporté dans une hiſtoire ancienne, ne le révoqueroit-on pas en doute ? & ſi l'on étoit forcé enfin de l'admettre, de quelles réflexions ne l'accompagneroit-on pas ?

Quant à la ſage loi de réſidence, elle eſt ſi ouvertement, ſi conſtamment violée, qu'il devient inutile d'en faire la remarque. Les ouailles ne connoiſſent plus le front de leur paſteur, & ne l'enviſagent que ſous le rapport d'un homme opulent, qui ſe divertit dans la capitale, & qui s'embarraſſe fort peu de ſon troupeau.

de l'égliſe ſont le patrimoine des pauvres, que les évêques n'en ſont que les dépoſitaires, que ce qu'ils dépenſent en luxe, en faſte, en plaiſirs, eſt un vol réel, une violation évidente des *ſaints canons* (1); vous leur direz une vérité redoutable, & qu'ils ne peuvent ſe diſſimuler à eux-mêmes. Ornez-la, cette vérité féconde, des expreſſions les plus convaincantes & les plus animées, afin qu'elle deſcende dans tous les cœurs & dans tous les eſprits. Et ne pouvez-vous pas tonner, lorſqu'un prince de l'égliſe laiſſe à ſes héritiers deux ou trois millions qu'il a frauduleuſement amaſſés aux dépens des pauvres? Peſez là-deſſus, & répétez qu'à ſa mort, un évêque ne doit laiſſer qu'un linceul pour l'enſevelir.

Laiſſez enſuite les évêques calomnier vos écrits dans des *mandements* qu'on ne lit pas, ou dont on ſe moque. C'eſt à raiſon de cent mille écus par an, qu'ils diſtribuent cette belle éloquence faite pour les prônes. Que vous fait le ſtyle des prônes?

A qui donne-t-on les évêchés? Aux nobles. Les groſſes abbayes? Aux nobles. Tous les gros bénéfices? Aux nobles. Quoi, il faut être gentilhomme pour ſervir Dieu! Non:

(1) Ils diſent tous de la maniere la plus forte, la plus inconteſtable, que tous les biens des eccléſiaſtiques appartiennent de droit aux pauvres.

dant la meſſe, tandis qu'on leve l'hoſtie, tous les yeux ſont fixés ſur le roi, & que perſonne ne s'agenouille du côté de l'autel.

Au grand couvert, le Pariſien remarque que le roi a mangé de bon appétit, que la reine n'a bu qu'un verre d'eau. Voilà ce qui fournira à l'entretien pendant quinze jours ; & les ſervantes allongeront le col, pour mieux écouter ces nouvelles.

Quant aux tableaux, aux ſtatues, aux antiques, il n'a pas d'yeux pour cela ; mais il admire les glaces, la dorure, le dais du trône, & la quantité de plats qu'on poſe ſur la table royale. Les carroſſes ſurdorés, les Cents-Suiſſes, les Gardes-du-Corps & les tambours le frappent auſſi beaucoup.

Ce qui étonna le plus le Sauvage amené à la cour de Charles IX, ce fut de voir les Cents-Suiſſes, hauts de ſix pieds, avec leurs mouſtaches & leurs hallebardes, obéir à un petit homme qui avoit le viſage pâle & les jambes grêles. Le Pariſien eſt loin de ſentir la réflexion du Sauvage. Qu'on lui diſe qu'un autre Indien voyant le tableau où St. Michel terraſſe le diable avec une majeſté tranquille & ſans effort, s'écria, *Ah, le beau Sauvage !* il ne comprendra pas mieux ce trait que le précédent, fût-il des ſix corps ou garde-notes.

Rien n'amuſe plus un philoſophe, que de ſe promener ſeul dans cette galerie, & de

CHAPITRE CCCXLVI.

La Galerie de Verſailles.

Le Pariſien, le jour de la Pentecôte, prend la *galiote* juſqu'à Seves, & de là court à pied à Verſailles, pour y voir les princes, la proceſſion des cordons-bleus, puis le parc, puis la ménagerie (1). On lui ouvre les grands appartements; on lui ferme les petits, qui ſont les plus riches & les plus curieux.

Ils ſe preſſent à midi dans la galerie, pour contempler le roi qui va à la meſſe, & la reine, & monſieur, & madame, & monſeigneur comte d'Artois & madame la comteſſe d'Artois; puis ils ſe diſent l'un à l'autre: *As-tu vu le roi — Oui, il a ri. — C'eſt vrai; il a ri. — Il paroît content. — Dame! c'eſt qu'il a de quoi.*

M. Moore a fort bien obſervé que pen-

(1) En revenant, le petit peuple raconte l'hiſtoire connue du Suiſſe de la ménagerie. Ce portier à livrée royale avoit l'emploi de donner tous les jours ſix bouteilles de vin de Bourgogne à un dromadaire. Cet animal étant venu à mourir, le Suiſſe préſenta un placet, par lequel il demandoit à la cour *la ſurvivance du dromadaire.*

dant la meſſe, tandis qu'on leve l'hoſtie, tous les yeux ſont fixés ſur le roi, & que perſonne ne s'agenouille du côté de l'autel.

Au grand couvert, le Pariſien remarque que le roi a mangé de bon appétit, que la reine n'a bu qu'un verre d'eau. Voilà ce qui fournira à l'entretien pendant quinze jours ; & les ſervantes allongeront le col, pour mieux écouter ces nouvelles.

Quant aux tableaux, aux ſtatues, aux antiques, il n'a pas d'yeux pour cela ; mais il admire les glaces, la dorure, le dais du trône, & la quantité de plats qu'on poſe ſur la table royale. Les carroſſes ſurdorés, les Cents-Suiſſes, les Gardes-du-Corps & les tambours le frappent auſſi beaucoup.

Ce qui étonna le plus le Sauvage amené à la cour de Charles IX, ce fut de voir les Cents-Suiſſes, hauts de ſix pieds, avec leurs mouſtaches & leurs hallebardes, obéir à un petit homme qui avoit le viſage pâle & les jambes grêles. Le Pariſien eſt loin de ſentir la réflexion du Sauvage. Qu'on lui diſe qu'un autre Indien voyant le tableau où St. Michel terraſſe le diable avec une majeſté tranquille & ſans effort, s'écria, *Ah, le beau Sauvage !* il ne comprendra pas mieux ce trait que le précédent, fût-il des ſix corps ou garde-notes.

Rien n'amuſe plus un philoſophe, que de ſe promener ſeul dans cette galerie, & de

roder enſuite par-tout. Il n'a rien à demander aux miniſtres, ni aux gens en place; il ne les connoît que de vue; il va à leurs audiences; il aſſiſte aux dînés des princes & des princeſſes; il ſe réjouit fort de ces entrées, de ces révérences, de ces domeſtiques, de ces officiers de table, du ſérieux de toute cette plaiſante étiquette. Il ſe rappelle alors quelques pages de ſon *Rabelais* (1), & il rit tout bas; car l'eſpece humaine eſt là ſous le jour le plus divertiſſant. Il voit trotter les alteſſes, les grandeurs & les éminences pêle-mêle avec les pages & les valets-de-pied; & lui, tranquille obſervateur, il n'a rien à faire qu'à examiner.

Qui ne ſe donneroit pas ce rare plaiſir trois ou quatre fois l'année? Eſt-il dans aucune langue une comédie qui approche de celle qu'offre journellement l'*œil-de-bœuf*? Quand on a vu les courtiſans *ſi petits devant le ſoleil*, comme dit le moindre bourgeois, il n'eſt plus poſſible de les voir grands ailleurs.

Mais il faut apprendre aux étrangers ce que c'eſt que l'œil-de-bœuf; c'eſt une antichambre qui retient ſon nom d'une fenêtre de forme ovale. Là vit un Suiſſe quarré &

(1) Quiconque a lu *Rabelais*, & n'y a vu qu'un bouffon, à coup ſûr eſt un ſot, s'appellât-il Voltaire.

coloſſal : c'eſt un gros oiſeau dans la cage. Il boit, il mange, il dort dans cette antichambre, & n'en ſort point : le reſte du château lui eſt étranger. Un ſimple paravent ſépare ſon lit & ſa table des puiſſances de ce monde. Douze mots ſonores ornent ſa mémoire, & compoſent ſon ſervice. *Paſſez, Meſſieurs, paſſez ! Meſſieurs, le roi ! retirez-vous. On n'entre pas, Monſeigneur !* Et Monſeigneur file ſans mot dire.

Tout le monde le ſalue, perſonne ne le contredit ; ſa voix chaſſe dans la galerie des nuées de comtes, de marquis & de ducs, qui fuient devant ſa parole. Il renvoie les princes & princeſſes, & ne leur parle que par monoſyllabes : aucune dignité ſubalterne ne lui en impoſe ; il ouvre pour le *maître* la portiere de glaces, & la referme ; le reſte de la terre eſt égal à ſes yeux. Quand ſa voix retentit, les pelotons épars de courtiſans s'amoncelent ou ſe diſſipent ; tous fixent leurs regards ſur cette large main qui tourne le bouton : immobile ou en action, elle a un effet ſurprenant ſur tous ceux qui la regardent. Ses étrennes montent à cinq cents louis d'or ; car on n'oſeroit offrir à cette main un métal auſſi vil que l'argent.

Le ſoir un grouppe de courtiſans traverſent de nouveau l'œil-de-bœuf, & s'attroupent auprès d'une porte fermée, en attendant qu'elle s'entr'ouvre. Ce ſont des prétendants à

l'honneur inſigne de ſouper avec le maître : tel a pourſuivi cette grace pendant trente-cinq années, fidele tous les jours de ſa vie à cette porte ingrate ; & il eſt mort à la pourſuite de ſes faveurs ; ſans l'avoir vu bâiller pour lui. Chacun ſe flatte d'une eſpérance qui ne s'éteint pas, quoique ſi ſouvent trompée. Au bout de deux heures, cette porte adorée & preſſée dans un tremblement reſpectueux, s'entr'ouvre : un huiſſier de la chambre paroît avec une liſte à la main, & crie ſept à huit noms fortunés qui entrent, ou plutôt ſe gliſſent dans l'étroit & envié paſſage. Puis l'huiſſier ferme ſubitement la porte au nez des autres qui, faiſant ſemblant de ſe conſoler de cette diſgrace, s'en vont le chagrin & le déſeſpoir dans le cœur.

Je ne ſais ſi c'eſt le haſard ou la politique qui a déterminé cette légere diſtance du monarque à ſa capitale, ſi le projet fut réfléchi ; mais on diroit par les effets, que ce fut l'ouvrage de la politique la plus raffinée. Cet éloignement de quatre lieues, qui rend le monarque comme inviſible, qui le dérobe aux yeux & aux clameurs de la multitude, a eu la plus grande influence ſur la conſtitution du gouvernement.

Quand le roi vient à Paris, c'eſt une grace, un bienfait, ou bien il s'y montre avec l'appareil d'un maître qui vient faire exécuter ſes volontés.

Un bourgeois de Paris dit très-ſérieuſement à un Anglois, qu'eſt-ce que votre roi ? Il eſt mal logé, cela fait pitié en vérité. Voyez le nôtre, il habite Verſailles. Eſt-ce là un château ſuperbe ? En avez-vous un pareil à citer ? Quelle grandeur, quel éclat, quel magnificence ! Cette foule couverte d'or, tout cela eſt l'ouvrage de Louis XIV ; il a employé près de huit cents millions pour le château & les jardins ; c'étoit un grand roi ! l'article ſeul du plomb pour les conduits d'eau étoit de trente-deux millions ; il a brûlé le définitif du compte ; c'eſt le plus magnifique palais qu'il y ait au monde. Nos princes du ſang enfin ont une cour plus brillante que celle de votre roi d'Angleterre.

Et il continue ſur ce ton aux yeux de l'Anglois, qui, ſtupéfait d'un tel raiſonnement, admire le Pariſien & ne ſait que lui répondre.

La reine regnante a fait placer des réverberes depuis Verſailles juſqu'à la barriere de la Conférence ; de ſorte que vous pouvez partir de l'œil-de-bœuf & aller juſqu'à la grande allée de Vincennes, c'eſt-à-dire, dans un eſpace de cinq lieues & demie, toujours ſur une route éclairée. Aucune ville ancienne ni moderne n'a offert ce genre de magnificence utile. Toute jouiſſance qui devient publique, prend un caractere de grandeur, & ne doit plus s'appeller luxe.

Sans doute M. Sherlock quittoit Paris ſur

cette ſuperbe route, quand il a dit : *Jamais un homme n'eſt parti de Paris gai. Quelle qu'en ſoit la raiſon, on eſt toujours triſte en ſortant de Paris.* On doit ſur-tout être triſte, ſi je ne me trompe, quand on ſort de la capitale pour aller dans les bureaux de Verſailles, ou demander quelque grace, ou implorer juſtice, ou pourſuivre quelques projets. Il faut parler à des commis qui vous écoutent ſans répondre, & dont le parti eſt pris avant de vous avoir entendu.

Verſailles, qui contient cent mille ames, s'agrandit conſidérablement, & ſe deſſine avec majeſté; c'étoit un pauvre village il y a cent vingt ans; ſes rues ſont très-larges, bien aérées, & l'on y marche preſque de tout temps à pied ſec.

Quoique le foyer des affaires majeures & politiques, Verſailles ſe trouvant dans le tourbillon de la capitale, obéira toujours en ſatellite à ſes mouvements, & ſuivra infailliblement la deſtinée de ſa planete.

L'eſprit de cette ville ſecondaire n'eſt autre que l'eſprit du château, & l'on connoît l'eſprit du château au bout d'un jour d'examen. Ce qui s'eſt fait la veille, ſe fera exactement le lendemain; & qui a vu un jour, a vu toute l'année.

Il y a ſeize mille croix de Saint-Louis en France, dont ſix mille à Paris ou dans les environs. Ces officiers partent en *pot-de-*

chambre, aſſiegent les bureaux de Verſailles, peuplent les anti-chambres, rempliſſent la galerie, font circuler les nouvelles, parlent inceſſamment des guerres paſſées, déraiſonnent en politique, parce qu'ils jugent tout en militaires; ils ne peuvent s'accoutumer à tous les changements que le cours des événements autoriſe & néceſſite.

Les habitants de ce lieu ſe perſuadent aiſément que Verſailles ſurpaſſe en beauté tout ce qu'il y a dans le reſte de l'Europe, & qu'il eſt très-inutile de voyager pour ne voir que des choſes inférieures. Auſſi ne comprend-on rien dans ce pays à la fantaiſie d'un ſeigneur qui va viſiter la Hollande, l'Angleterre, la Suiſſe, l'Italie, l'Allemagne & la Ruſſie: on l'accuſe de bizarrerie.

Ici, chacun ſe glorifie de l'emploi qu'il exerce, & ſe croit, pour ainſi dire, membre de la couronne, pour peu qu'il approche de la botte du monarque; celui qui met un plat ſur une table, s'appelle un *gentilhomme*, & un porte-manteau prend le titre d'*écuyer*. Nul n'oſe empiéter le moins du monde ſur les fonctions de ſon voiſin; trente ou quarante charges ſont exercées dans un dîner; juſqu'au tranſport du *billot* de la cuiſine regarde un officier *ad hoc*. Qui pourroit remonter à l'origine, & ſuivre la ſous-diviſion de ces différents offices, tous acquis à prix d'argent, & ſoudoyés en conſéquence?

Quel gouffre ! Quel œil oſera en ſonder toute la profondeur ?

La haine du peuple dans aucune circonſtance ne va jamais juſqu'au monarque ; elle a trop de milieux à traverſer ; elle s'attache aux commis, aux adminiſtrateurs particuliers, aux hommes en place, aux miniſtres du ſecond & du troiſieme ordre, remparts expoſés aux reproches, aux injures, & à qui l'on attribue les malheurs publics. Ils ſont là pour affoiblir l'inimitié, ſi elle avoit lieu. Le peuple ſent que le monarque ne ſauroit jamais le haïr, qu'il veut le bien, qu'il le cherche, parce qu'il eſt de ſon intérêt de le vouloir & de le trouver.

C'eſt enfin le pays où l'on ſe tient debout toute ſa vie. On va par-tout ſans s'aſſeoir nulle part. Un courtiſan qui a quatre-vingt ans, nouveau Siméon Stilite, en a bien paſſé quarante-cinq ſur ſes pieds, dans l'anti-chambre du roi, des princes & des miniſtres.

L'étiquette fatigue beaucoup les hommes de cour, mais elle ne fatigue pas moins les perſonnes qui en ſont l'objet ; l'étiquette donne des loix à ceux qui en donnent à la terre : ainſi tout eſt compenſé.

CHAPITRE CCCXLVII.

De la Cour.

Le mot de *cour* n'en impoſe plus parmi nous, comme au temps de Louis XIV. On ne reçoit plus de la cour les opinions regnantes; elle ne décide plus des réputations, en quelque genre que ce ſoit; on ne dit plus avec une emphaſe ridicule: *La cour a prononcé ainſi.* On caſſe les jugements de la cour; on dit nettement, elle n'y entend rien, elle n'a point d'idées là-deſſus, elle ne ſauroit en avoir, elle n'eſt pas dans le point de vue.

La cour elle-même, qui s'en doute, n'oſe pas prononcer affirmativement ſur un livre, ſur une piece de théatre, ſur un chef-d'œuvre nouveau, ſur un événement ſingulier ou extraordinaire; elle attend l'arrêt de la capitale: elle-même a grand ſoin de s'en informer, afin de ne pas compromettre ſon premier avis, qui ſeroit caſſé *avec dépens.*

Du temps de Louis XIV, la cour étoit plus formée que la ville; aujourd'hui la ville eſt plus formée que la cour. Leurs idées s'accordent rarement: ce qui ne doit pas étonner; car l'inſtruction reçue eſt trop dif-

férente, pour ne pas dire oppoſée. La cour ſe tait ſur pluſieurs points, par prudence & même par timidité : tant la conſcience nous en dit plus que l'adulation n'a voulu nous en faire croire ! La ville parle avec aſſurance ſur tout & ſans relâche ; la cour ſent qu'elle ne doit pas trop haſarder ſon prononcé ſur nombre d'objets, de peur du retour. La ville, où ſont tous les arts & toutes les lumieres, qui ſe prêtent une plus grande force par leur mêlange, décide hardiment, parce qu'elle ſent ſa force, & qu'elle eſt plus ſûre de ſon tact tant de fois éprouvé : & l'autre eſtime confuſément qu'il lui manque pluſieurs données propres à confirmer ſon opinion.

La cour a donc perdu cet aſcendant qu'elle avoit ſur les beaux-arts, ſur les lettres, & ſur tout ce qui eſt aujourd'hui de leur reſſort. On citoit dans le ſiecle dernier, le ſuffrage d'un homme de la cour, d'un prince ; & perſonne n'oſoit contredire. Le coup-d'œil n'étoit pas alors auſſi prompt, ni auſſi formé ; il falloit s'en rapporter au jugement de la cour. La philoſophie (voilà encore un de ſes crimes) a étendu l'horizon ; & Verſailles, qui ne forme qu'un point en ce genre, y eſt compris. Cette révolution dans les idées eſt bien nouvelle ; car lorſqu'on ſonge que l'opinion ſe joignoit au pouvoir, & qu'on réflechit d'où émanoit

l'opinion, ce que c'étoit, quant aux idées, que cette cour de Louis XIV; les préjugés groſſiers qui y dominoient; ce qu'étoit la dévotion du temps; ce que faiſoient un *prédicateur* de Verſailles, un *directeur* de conſcience, un *confeſſeur* du roi; quand on penſe que Luxembourg accuſé alloit faire une retraite chez le P. la Chaiſe: alors on obſerve avec étonnement, & ſans oſer le croire, l'incroyable différence d'un ſiecle à l'autre.

C'eſt de la ville que part l'approbation ou l'improbation adoptée dans le reſte du royaume.

Louis XIV trembloit à la voix de Boſſuet, qui le pénétroit de terreurs imaginaires: on ſiffleroit aujourd'hui l'air prophétique de Boſſuet, ſon ton, ſes menaces, & il n'inſpireroit pas ſes craintes myſtiques au dernier chef-d'office. C'eſt la ville qui a appris à la cour la valeur réelle des choſes qui l'épouvantoient alors.

CHAPITRE CCCXLVIII.

Les Extrêmes ſe touchent.

Les grands & la canaille ſe rapprochent dans leurs mœurs ; les premiers bravent les préjugés, fiers de leur crédit & de leur opulence ; la derniere claſſe n'ayant à perdre ni honneur ni eſtime, vit ſans gêne & avec licence ; je trouve même que leurs eſprits ſe reſſemblent ; les harangeres, au ſtyle près, ont des mots très-heureux, ainſi que nos femmes de qualité ; même abondance, même tournure originale, même liberté dans l'expreſſion & dans les images : il y a vraiment analogie pour qui ſait enlever l'écorce ; l'une pue la marée, & l'autre ſent le muſc.

Les grands ne ſont pas plus généreux que les mendiants ; mais obtenez quelque choſe d'un grand, il s'attachera à vous ; pourquoi ? Parce qu'il vous aura donné, il en attendra les intérêts. Ainſi fait le gueux : s'il a avancé quelque choſe à un miſérable, il ne le quitte plus, & redouble ſes bienfaits, parce qu'il ne veut pas tout perdre. Un homme demandoit un écu au cardinal de Fleuri. — Et que ferez-vous d'un écu ? — C'eſt que

quand vous m'en aurez donné un, reprit-il, vous m'en donnerez quelques autres.

Si vous êtes placé chez un prince, tâchez qu'il vous donne quelque chose, & votre fortune est faite. Un poëte nu se trouve chez son altesse; le prince mettra sa vanité à le créer : il ne l'aime, ni ne le considere; mais il faut qu'il fasse dire à la renommée : il a enrichi un poëte; on ne l'approche point qu'il ne répande sur vous les faveurs éclatantes qui appartiennent à son rang.

La force des grands, disoit une femme de beaucoup d'esprit, *n'est que dans la tête des petits.* Et ne voilà-t-il pas encore un rapport étonnant sur lequel il y auroit un livre à faire pour qui sait réflechir ?

Les grands, ainsi que les misérables, ne croient pas à la probité : ils disent tous, *la probité se pese.* Ce qu'ils ont le plus de peine à comprendre, c'est qu'un homme ait des mœurs & de la vertu.

On leur demande toujours; ils donnent rarement au mérite, plus souvent à l'adulation & à l'intrigue. *Il faut que les grands donnent sans cesse*, disoit Madame de Choisy à Mademoiselle de Montpensier, *ou ils ne sont bons à rien.*

Un grand croit son premier apperçu infaillible; quand il a dit oui, il ne recule pas par orgueil, il ne veut pas qu'on lui attribue dans sa vie deux façons de voir & de juger.

Il aura dix frippons à ſon ſervice ; il les reconnoîtra pour tels dans la ſuite : eh bien, il continuera à les couvrir de ſa protection ; il prendra l'opiniâtreté pour une fermeté noble ; ſon extrême orgueil le trompera, ainſi que le défaut de lumieres trompe inceſſamment le menu peuple.

L'affamé crie avec audace, parce que le beſoin lui arrache des plaintes forcées. Tel grand, par ambition, parle hautement pour la liberté publique, & tonne dans le temple des loix en les bravant ailleurs. Que veut le premier ? Un morceau de pain. Que veut le ſecond ? Une place éminente.

Les grands ne paient point leurs dettes ; ainſi que font les petits ; les grands empruntent éternellement aux indigents, qui longtemps mangés, ſe réuniſſent enfin, & parviennent à diſſoudre la fortune du ſuperbe emprunteur.

J'ai vu plus les grands, mais je les ai entrevus. Tout homme a de l'orgueil, je le ſais ; mais le leur eſt ordinairement en raiſon de leur crédit & de leur puiſſance ; ils ſavent très-bien qu'ils peuvent bleſſer impunément, & ils uſent volontiers de ce privilege ; ils ſe font une eſpece de devoir de mépriſer tout ce qui n'eſt pas eux ; le génie & la vertu les offuſquent & les moleſtent ; & ils voudroient ridiculiſer la vertu & le génie, non par jalouſie, mais par

haine, parce qu'ils mettent ſans ceſſe leur fortune & leur rang à la place des diſtinctions réelles, qui ſont les talents & les vertus : c'eſt ſous ce bouclier qu'ils ſe dérobent aux engagements les plus ſacrés. Leur air de bonté n'eſt ordinairement qu'un piege, ou qu'un orgueil plus fin ou plus raiſonné. Leurs bienfaits ſont diſpoſés de maniere à inviter à l'ingratitude. Leur jargon brillant, leurs manieres polies ne peuvent en impoſer qu'aux hommes inexpérimentés ; il eſt aiſé de les juger, & de voir qu'ils ont ordinairement de petites ames fort vaines, fort étroites, & des cerveaux ſans lumieres utiles : ils dévorent la patrie, & ne la ſervent pas ; ils ne ſavent guere qu'intriguer pour faire le mal, miſer à la cour, & tromper les petits à l'appât de leurs promeſſes (1).

Malheur à qui il croit ! Il perd ſes belles années. *Il faut aller voir quelquefois les grands*, diſoit La Bruyere, *non pour eux, mais pour les hommes d'eſprit & de mérite qu'on rencontre auprès d'eux.*

Soyez ſûr que les grands feront tou-

(1) Quelqu'un a fait ces vers :

Je ſuis depuis long-temps à la derniere place ;
Je n'en ſuis ni fâché, ni ſurpris, ni confus.
Si je n'ai pas reçu la plus légere grace,
Je n'ai point eſſuyé la honte d'un refus.

jours parade de leur opulence, chercheront à l'enfler, ne diront jamais c'eſt aſſez, & voudront humilier ceux qui vivent de travaux plus honorables & plus utiles que les leurs. Un miniſtre parlant un jour avec dédain de ceux, diſoit-il, *qui écrivent pour de l'argent* (c'étoit, malheureuſement pour lui, devant J. J. Rouſſeau). *Et votre excellence pourquoi chiffre-t-elle?* Telle fut la réponſe modeſte du philoſophe.

La ſociété ſe reſſemble parfaitement, par les deux bouts; voici à ce ſujet, ami lecteur, une petite fable qu'il faut que je vous diſe. J'ai oublié le nom de ſon auteur.

LES ÉCHELONS.

Par-tout où l'on eſt plus de deux,
On vit rarement ſans querelle.
Les Echelons d'une ſeptuple échelle
Un jour prirent diſpute entr'eux
Sur le rang & ſur la naiſſance.
Le plus élevé prétendoit
Sur tous avoir la préférence.
Pour le prouver, il péroroit.
» *Entre nous, diſoit il, il eſt trop de diſtance:*
» *D'ailleurs, chacun de vous en ſa place arrêté,*
» *Ne retrait-il pas le ſyſtême*
» *De cette belle égalité*
» *Que condamne la raiſon même?*
» *Mais, dit l'un d'eux, nous ſommes ceux de bois,*

» Et le haſard nous plaça tous, je penſe.
— » D'accord ; mais placés une fois ,
» On admit la prééminence.
» Le temps a conſacré ce qu'a fait le haſard.
» Pour renverſer l'ordre ordinaire ,
» Vous êtes venus un peu tard.
» Vils Echelons , apprenez à vous taire «.
Ouvré de ce diſcours qu'il ne ſoupçonnoit pas ,
Un philoſophe alors s'empara de l'échelle ,
Et la plaçant de haut en bas ,
Changea les rangs , & finit la querelle.

CHAPITRE CCCXLIX.

Sages du monde.

Les ſages du monde ont encore deux langues, comme ils ont deux viſages. Un grand ſeigneur, d'ailleurs honnête, diſoit à ſon fils, vous êtes un imprudent. — Qu'ai-je donc fait ? lui demanda-t-il. — Rappellez-vous le propos que vous tîntes hier. — Eh quoi, Monſieur, c'eſt le même que je vous tins à vous-même la ſemaine derniere : il me ſemble que vous l'approuvâtes. — Sans doute, reprit le pere, nous étions ſeuls alors ; & d'ailleurs, l'homme dont vous me parliez n'étoit pas en place.

CHAPITRE CCCL.

Apologie des Gens de lettres.

La calomnie ardente s'eſt ſur-tout attachée aux gens de lettres ; on les a peints comme perturbateurs des empires, parce qu'ils ſe ſont montrés les ennemis des abus & les protecteurs de la liberté publique. Quelle idée utile ne leur doit-on pas ! De quelle abyme d'erreurs & de miſérables préjugés n'ont-ils pas fait ſortir les adminiſtrateurs des nations ! Qu'enſeignent-ils, ſi ce n'eſt l'amour de l'humanité, les droits de l'homme & du citoyen ? Quelle queſtion importante à la ſociété n'ont-ils pas examinée, débattue, fixée ? Si le deſpotiſme s'eſt civiliſé, ſi les ſouverains ont commencé à redouter la voix des nations, à reſpecter ce tribunal ſuprême, c'eſt à la plume des écrivains que l'on doit ce frein nouveau, inconnu. Quelle iniquité miniſtérielle ou royale pourroit ſe flatter aujourd'hui de paſſer impunément ? & la gloire des rois n'attend-elle pas la ſanction du philoſophe ? Il eſt obſcur & ſans puiſſance, mais il met en mouvement le cri de la raiſon univerſelle. Vus de près, ils ſont un petit nombre de citoyens épars, gémiſſants ſur les malheurs de leur

patrie & ſur ceux du genre humain, mais le plus ſouvent enveloppés dans une vertu ſtérile, ou du moins dont les effets ſont ſi lents, ſi imperceptibles, que la précipitation d'eſprit eſt tentée quelquefois de les révoquer en doute.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance les attaquent, ils mépriſent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contrebalance la renommée univerſelle. La ſupériorité de leur raiſon leur montre les ſuffrages des hommes ſenſibles nés & à naître; & ils placent la récompenſe de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

Peut-on donc trop honorer ces hommes qui étendent nos lumieres, qui établiſſent le code moral des nations & les vertus civiles des particuliers? Un poëme, un drame, un roman, un ouvrage qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, ſans qu'il s'en apperçoive, ſur les perſonnages vertueux qui l'agiſſent; ils intéreſſent, & l'auteur a perſuadé la morale ſans en parler. Il ne s'eſt point enfoncé dans des diſcuſſions ſouvent ſeches & fatigantes. Par l'art d'un travail caché, il nous a préſenté certaines qualités de l'ame revêtues de ces images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuſes; & l'homme qui réſiſte aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques,

matiques, chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la ſenſibilité du cœur humain, pour lui enſeigner ce que l'intérêt perſonnel & farouche repouſſe ordinairement. L'auteur ſe fait écouter par le plaiſir ; & les préceptes de la plus auſtere morale ſe trouvent établis ſans qu'on ait découvert le but de l'écrivain : *Pectora molleſcunt.*

Montaigne dit qu'*il fait bon naître en un ſiecle dépravé ; car, par comparaiſon, on eſt eſtimé vertueux à bon marché.* Montaigne a tort en ce point. Dans un pareil ſiecle, on ne croit pas à la vertu, on ne jouit pas de la ſienne. On donne aux actions les plus courageuſes des motifs bas & lâches ; on ravit à l'homme ſon honneur ; on ne lui ſait pas gré de ſon dévouement. La perverſité générale fait voir tous les hommes de la même couleur. On ne diſtingue que les hommes adroits & les malheureux.

CHAPITRE CCCLI.

Querelles littéraires.

Quand on veut rabaiſſer les gens de lettres, on parle de leurs querelles vives & quelquefois ſcandaleuſes. Il eſt vrai que, dans leurs débats, ils ſemblent peu éclairés ſur leurs vé-

ritables intérêts, & qu'ils aiguiſent l'un contre l'autre des armes redoutables qu'ils devroient détourner contre leurs ennemis.

Il ſeroit temps qu'ils y ſongeaſſent. Ceux-ci ſeroient bien foibles alors ; & ſans ces diviſions déplorables, la littérature auroit un poids majeſtueux qui opprimeroit ſes adverſaires. Il y auroit plus de véritable gloire pour eux de ſe montrer indifférents à de petites attaques, que de déployer une ſenſibilité qui dégénere en clameurs puériles : les plus petits, étant toujours les plus orgueilleux, font ordinairement grand bruit pour une légere piquure faite à leur amour-propre ; mais les hommes de lettres célebres, ou ſe vengent une fois pour n'y plus revenir, ou, ce qui eſt bien plus ſage, dédaignent à jamais l'injure. *Elle tombe dès qu'on la mépriſe*, dit Tacite.

Après tout, on ne peut reprocher aux gens de lettres que ce qu'on peut reprocher à tous les corps connus, aux avocats, aux médecins, aux peintres, &c. Souvent, pour un intérêt très-médiocre, les particuliers réputés les plus ſages ſe plaident à toute outrance, en viennent aux outrages les plus ſanglants ; & lorſque notre adverſaire en littérature voudra anéantir ſous le tranchant du ridicule le fruit de nos veilles & de nos études, on exigera une modération extrême ; on voudra le ſpectacle d'un combat froid,

poli, réſervé, tandis que nous ſommes attaqués dans la partie la plus ſenſible de nous-mêmes. Eh ! voyez ſeulement une diſpute dans la converſation ; il ne s'agit que d'un objet indifférent, apperçu d'une maniere différente : quel choc d'idées ! quelle chaleur y mettent les deux partis ! comme l'ironie & le ſarcaſme ſe croiſent ! Et lorſque l'on viendra taxer nos productions avec mépris, qu'on nous accuſera d'avoir mal lu, mal médité, mal écrit, il faudra garder le ſang-froid que tout le monde perd dans les plus légeres diſcuſſions ! N'eſt-ce pas auſſi trop exiger de ceux que l'on reconnoît généralement pour avoir un plus haut degré de ſenſibilité que les autres hommes ?

Mais en condamnant les débats des gens de lettres, le public fait l'hypocrite ; il y trouve trop bien ſon compte, il devient ſpectateur d'une guerre ridicule, qui l'amuſe fort. Le public en gros eſt malin, indolent, a l'eſprit très-avide de ſatyres : diſpoſitions favorables pour écouter tous les ſarcaſmes que doivent s'envoyer réciproquement les combattants. Le public ne donne-t-il point la palme au plus rude jouteur, à celui qui lance avec le plus d'adreſſe & de véhémence les traits les plus prompts & les mieux acérés ? Ne dit-on pas, *la Harpe* a bien mordu *Clément*, & *Clément* a bien mordu *la Harpe* ? N'a-t-on pas eu le plaiſir de voir le

coup de dent littéraire porté & rendu ? N'eſt-on pas indécis ſur la profondeur reſpective de la bleſſure ? Ne les juge-t-on pas d'une force à peu près égale, dignes d'être ceints du même laurier, & de continuer le journal pour renouveller le ſpectacle, à la ſatisfaction de l'amphithéatre ?

Dans les converſations, on blâme les auteurs, pour ſe donner un ton de dignité & de décence : mais on court à la feuille ſatyrique qui eſt dans l'anti-chambre ; on y cherche bien vîte l'endroit où l'on ſuppoſe que l'épigramme qu'on attend ſera burinée. Si elle n'eſt pas inciſive ; ſi, oubliant ſon fiel accoutumé, le journaliſte a été foible ce jour-là, on dit, en hauſſant les épaules : *Il n'y a rien de piquant dans ce numéro.* Et la malignité inſatiable du lecteur, qui va toujours prêchant la concorde, ne trouvant point à ſe ſatisfaire, il jette la feuille avec dédain, & dit : *Si cela continue, je ne ſouſcrirai plus.*

Faut-il dire le mot à la portion majeure du public ? *S'il n'y avoit point de receleurs, il n'y auroit point de voleurs*, comme dit le proverbe. Si le public en gros n'étoit pas enclin à protéger tout ce qui rabaiſſe les talents connus, les auteurs vivroient ſans ſe faire la guerre. C'eſt donc le public qui eſt reſponſable des excès auxquels ils ſe livrent, puiſqu'il ſoudoie la troupe des journaliſtes,

puiſqu'il les encourage à ſe déchirer entr'eux ; & ils ne répondent que trop, depuis quelques années, à cette outrageuſe attente. Jamais le mépris des bienſéances n'a été pouſſé ſi loin, & la critique eſt devenue ſi dure, ſi pédanteſque, qu'elle a manqué l'effet qu'elle ſe propoſoit.

Ces petites & inutiles querelles, que la jalouſie & l'eſprit de parti font naître entre petits écrivains qui prennent chacun de leur côté un ton avantageux, ſont auſſi ridicules que honteuſes ; car il s'agit le plus ſouvent de rimes, d'hémiſtiches, d'un mot déplacé, &c. Plus la cauſe eſt frivole, plus l'acharnement eſt impitoyable. Le peu d'importance des objets ne peut manquer de livrer à la dériſion les agreſſeurs & les répondants, qui s'enflamment comme ſi tout étoit renverſé.

Ma foi, juge & plaideurs, il faudroit tout lier.

Mais on prêchera vainement les poëtes à cet égard ; ils deviennent emportés, maniaques, dans leurs bruyantes diſputes ſur la tournure plus ou moins élégante d'un vers, ſur la prééminence d'une tragédie de Racine, ſur le *goût* ; mot qu'ils citent ſans ceſſe, & dont ils n'ont pas le plus ſouvent la moindre idée. J'ai entendu là-deſſus des débats vraiment incroyables ; & les gens ſenſés m'accuſeroient ici d'avoir controuvé à plaiſir ces

ſcenes ridicules, ſi je rendois au naturel le dialogue des acteurs. C'eſt en ſortant de ces rixes extravagantes, qu'ils écrivent ces feuilles où l'on eſt ſurpris de voir tant de mots & ſi peu d'idées.

Il eſt vrai que le public, occupé de tant d'autres événements, n'apperçoit qu'à travers un nuage les matieres littéraires; il n'a pas toute la connoiſſance poſſible des objets. Son incapacité s'accommode des bruſqueries; & ſa pareſſe le mettant hors d'état de porter un arrêt exact & motivé, il veut quelqu'un (dût-il en être trompé) qui le décide, & qui lui fourniſſe périodiquement une petite ſentence meurtriere. Car qu'y a-t-il de plus triſte que d'entendre l'éloge d'un contemporain? S'il faut louer quelque choſe à Paris, ce ne doit être que par communication, par frénéſie, par eſprit de parti; & tout ce qui n'eſt pas *divin*, comme l'a dit Helvétius, devient *déteſtable*. Il faut, dans certaines cotteries, être tout-à-la-fois frondeur & enthouſiaſte, & paſſer rapidement à ces deux extrêmités, pour ſavoir bien juger les hommes & les livres.

On prétend qu'une ville immenſe comme Paris a un beſoin journalier de petites ſatyres, pour repaître ſon inquiétude & ſon agitation perpétuelle; & celui-là avoit bien raiſon, qui a dit le premier, qu'*une bonne injure eſt toujours mieux reçue & retenue qu'un*

bon raiſonnement. Voilà la théorie du *journaliſme* tracée en deux mots.

Quand un bon livre paroît, & que les gens de bon ſens attendent de l'avoir lu & médité pour le juger, les ſots crient d'abord, crient long-temps, & barbouillent du papier. Voyez comme on a ſalué l'arrivée de *l'Eſprit des loix*, de *l'Emile*, &c.

Heureux les gens de lettres qui ne connoiſſent point cette déplorable guerre! On peut l'éviter, quand on veille avec ſoin ſur ſon amour-propre; car le combat naît toujours d'un eſprit trop orgueilleux de ſes idées, & qui veut les faire recevoir deſpotiquement. On contredit pour humilier autrui, ou pour ſatisfaire une humeur ſecrete, bien plus que pour s'éclairer. L'aigreur ne tarde pas à couler de la plume, même à notre inſu; & lorſqu'on a eu le malheur de porter quelques coups, on devient l'ennemi de celui qu'on a frappé. L'agreſſeur pardonne toujours plus difficilement que celui qui a reçu la bleſſure.

CHAPITRE CCCLII.

Belles-Lettres.

Leur trône eſt à Paris. Ceux qui les cultivent ſurabondent : mais comme l'étude de la vraie politique eſt preſqu'interdite en France, vu qu'elle n'a aucune iſſue pour ſe manifeſter en liberté, & que les autres connoiſſances qui appartiennent à l'hiſtoire naturelle ou à la chymie demandent un grand loiſir & de la fortune, les eſprits ſe ſont mieux accommodés de la culture des belles-lettres. Le pauvre peut ſe livrer à leurs charmes attrayants ainſi que le riche. Voilà leur avantage. Elles embraſſent d'ailleurs tout ce qui eſt du reſſort de l'imagination ; & ce champ eſt immenſe, on y voyage à peu de frais. L'ame ſenſible, l'eſprit délicat peuvent également ſe ſatisfaire dans la lecture des poëtes, des romanciers, des hiſtoriens. C'eſt ce qui donnera toujours aux belles-lettres une foule d'amateurs que n'auront point les ſciences exactes qui, outre une certaine ſéchereſſe, exigent des avances, & n'offrent pas tout-à-coup de pareilles jouiſſances. Les lettres trompent l'ennui, la ſolitude, l'infortune ; amuſent tous les âges, rempliſſent tous les

inſtants ; & Ciceron, quoiqu'homme d'état, en a fait un éloge qui a toujours les graces de la nouveauté, parce qu'il a été généralement ſenti dans tous les ſiecles.

Qui croiroit, au premier coup-d'œil, que les découvertes, les inventions utiles, les arts méchaniques, les meilleurs ſyſtêmes politiques dépendent de la culture des belles-lettres? Elles ont toujours précédé les ſciences profondes ; elles ont décoré leur ſurface, & c'eſt par cet artifice ingénieux que la nation les a adoptées, puis chéries. Tout eſt du reſſort de l'imagination & du ſentiment ; même les choſes qui en ſemblent le plus éloignées. Il ſuffit quelquefois de faire poindre l'aurore des lettres dans une contrée barbare, pour lui donner bientôt les arts ſolides & les inventions hardies.

Cet enchaînement eſt de fait chez toutes les nations, & la vraie raiſon n'en eſt pas clairement démontrée, ſinon que l'homme commence par ſentir, & que, dès qu'il ſent, il ne tarde pas à raiſonner ſes ſenſations. Le monde moral reſſemble peut-être au monde phyſique, où les fleurs précedent conſtamment les fruits : & voilà de quoi réconcilier les farouches ennemis des graces avec les légers ſectateurs de la brillante littérature.

C'eſt donc de cette premiere impulſion que dépendent les bonnes loix. Il ſemble

qu'il faille néceſſairement commencer par les paroles, pour arriver enſuite aux idées; & l'on peut remarquer que tout établiſſement a eu primitivement l'empreinte de l'agréable & du beau. Seroit-ce une marche conſtante de la nature? Ainſi l'enfance de l'homme eſt gracieuſe & riante, & l'âge mûr eſt utile. Ainſi tous les arts ſe montrent d'abord ſous une ſuperficie brillante, & parlent à la ſenſibilité de l'homme bien avant de former ſa raiſon.

Mais quiconque ſait obſerver la marche de l'eſprit humain, voit qu'inſenſiblement tous les genres d'écrire s'appliquent à la morale politique. C'eſt le grand intérêt de l'homme & des nations. Les écrivains tendent à ce but utile. La morale n'eſt ni triſte, ni fâcheuſe, ni ſombre; on peut intéreſſer, amuſer, plaire, tout en inſtruiſant. Les eſprits vraiment ſolides, les ames vigoureuſes ne dédaignent point ce qui peut diſtribuer la ſcience, en la parant des couleurs de l'imagination. Une piece de théatre, fût-ce même un opéra comique, peut devenir un peu moins frivole, & paroître encore plus attachante. *C'eſt l'office des gens de bien*, dit Montaigne, *de peindre la vertu la plus belle qui ſe puiſſe.*

Lorſque quelqu'un a fait un livre de politique ou de morale, ſur-le-champ on lui répete le refrein accoutumé : *Travaux im-*

puiſſants ! Peines perdues ! Les mœurs ne changent point. Les abus ſeront toujours les mêmes. Rien ne peut rompre leur impulſion établie ; les hommes ſeront toujours ce qu'ils ſont ; les chefs des nations, ce qu'ils ont été. Cela eſt bientôt dit ; mais l'expérience vient démentir viſiblement cette aſſertion.

Depuis trente ans ſeulement, il s'eſt fait une grande & importante révolution dans nos idées. L'opinion publique a aujourd'hui en Europe une force prépondérante, à laquelle on ne réſiſte pas : ainſi, en eſtimant le progrès des lumieres & le changement qu'elles doivent enfanter, il eſt permis d'eſpérer qu'elles apporteront au monde le plus grand bien, & que les tyrans de toute eſpece frémiront devant ce cri univerſel qui retentit & ſe prolonge pour remplir & éveiller l'Europe.

C'eſt par le moyen des lettres & des écrivains que les idées ſaines, depuis trente ans, ont parcouru avec rapidité toutes les provinces de la France, qu'il s'y eſt formé d'excellents eſprits dans la magiſtrature. Tous les citoyens éclairés agiſſent aujourd'hui preſque dans le même ſens. Les idées nouvelles ont circulé ſans effort ; tout ce qui eſt relatif à l'inſtruction eſt adopté courageuſement. L'eſprit d'obſervation enfin, qui ſe répand de toutes parts, nous promet les mêmes

avantages dont jouiſſent quelques-uns de nos heureux voiſins.

Les écrivains ont répandu des tréſors véritables, en nous donnant des idées plus ſaines, plus douces, en nous inſpirant les vertus faciles & indulgentes qui forment & embelliſſent la ſociété. Les *extendeurs* en morale ont paru ne point connoître l'homme & irriter ſes paſſions, au lieu de les rendre calmes & modérées. La pente, enfin, que les lettres ſuivent depuis quelques années, deviendra utile à l'humanité; & ceux qui ne croient pas à leur ſalutaire influence, ſont ou des aveugles ou des hypocrites.

L'influence des écrivains eſt telle qu'ils peuvent aujourd'hui annoncer leur pouvoir, & ne point déguiſer l'autorité légitime qu'ils ont ſur les eſprits. Affermis ſur la baſe de l'intérêt public & de la connoiſſance réelle de l'homme, ils dirigeront les idées nationales; les volontés particulieres ſont entre leurs mains. La morale eſt devenue l'étude principale des bons eſprits; la gloire littéraire ſemble deſtinée dorénavant à quiconque plaidera d'une voix plus ferme les intérêts des nations. Les écrivains, pénétrés de ces fonctions auguſtes, ſeront jaloux de répondre à l'importance du dépôt; & l'on voit déjà la vérité courageuſe s'élancer de tous les points. Il eſt à préſumer que cette tendance générale produira une révolution heureuſe.

CHAPITRE CCCLIII.

Les trois Rois.

Paris a été viſité dernièrement par les ſouverains du nord ; par le roi de Dannemarck, à qui l'on donna des fêtes ſplendides & coûteuſes ; par le roi de Suede, qui n'étoit que prince à ſon arrivée, qui s'en retourna monarque, & qui trama dans cette ville la fameuſe révolution dont il n'a point abuſé ; par l'empereur, qui, pour être plus libre, a logé en *hôtel garni*, rue de Tournon, & qui a bien vu la capitale, même dans un aſſez grand détail. L'empereur a reviſité Paris en 1781 ; mais il n'a fait qu'y paſſer.

Je les ai conſidérés tous trois fort attentivement, & je n'oublierai point leurs phyſionomies, car ils tiendront leur place dans l'hiſtoire du ſiecle.

J'aurois bien deſiré, avec ſix cents mille autres, y voir le roi de Pruſſe. On dit cependant qu'il y eſt venu dans le plus grand incognito, après la paix de 1763. Une dame qui a demeuré huit années à Berlin, m'a aſſuré avoir rencontré dans les Thuileries une figure ſi reſſemblante à celle du héros de l'Europe, qu'elle en fut frappée ; & celui

qu'elle regardoit avec ſurpriſe, en fut ſi frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

On prétend que Fréderic a viſité ce café dit *l'Antre de Procope*, jadis champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois queſtion de ſes combats, de ſes victoires, de ſes écrits, de ſes négociations, de ſes grandes & rares qualités.

L'empereur a viſité les artiſtes, les artiſans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de lettres en particulier ; ſans doute parce qu'ils ſont tout entiers dans leurs écrits. Il a aſſiſté à une ſéance de l'académie françoiſe, & il a fait cette interrogation au ſecrétaire : *Pourquoi Diderot & l'abbé Raynal ne ſont-ils pas de l'académie ? Ils ne ſe ſont pas préſentés*, repartit le ſecrétaire. Réponſe très-ſage & très-adroite.

J'ai vu Maurice, Fontenelle, Monteſquieu, l'abbé Prévot, Marivaux, Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servan, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Retif de la Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Cluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanſon, Jaquet Droz, Servandoni, Clairaut, Falconnet, Franklin, Rodney, Hume, Sterne, Goldoni, Haller, Bon-

net, &c. Voilà, je crois, une assez belle génération. Hélas ! je n'ai point vu Fréderic : je n'ai point vu Catherine, ce grand monarque, moi qui aime tant à contempler parmi les contemporains les êtres qui ont fait de grandes choses, parce que je cherche à reconnoître dans les traits de leur visage quelque marque de ce talent sublime qui les distingue.

Quand j'appris la mort du célebre capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à sa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir envisagé ce hardi navigateur.

Que ne donnerois-je pas au magicien, s'il existoit, qui évoqueroit tout-à-coup devant moi les ombres augustes de Charlemagne, de Gustave, de Cromwel, de Michel-Ange, de Guise, de Sixte-Quint, d'Elisabeth, de Bacon, de Calvin (1), de Galilée, de Newton, de Shakespear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, du lord Chatam, &c !

Que j'aime à me sentir petit, en m'environnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaisir de les admirer ! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme !

---

(1) Ce reformateur qui fait & fera époque, étoit un prédicateur infatigable. Il a prononcé deux mille vingt-trois sermons, qui sont autant de pieces différentes. On les voit & on les conserve dans la bibliotheque de Geneve.

CHAPITRE CCCLIV.

De l'Influence de la Capitale ſur les Provinces.

Elle eſt trop conſidérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puiſſe en détailler les effets. Je ne prétends la conſidérer ici, que par l'attrait qui ſéduit tant de jeunes têtes, & qui leur repréſente Paris comme l'aſyle de la liberté, des plaiſirs & des jouiſſances les plus exquiſes.

Que ces jeunes gens ſont détrompés, quand ils ſont ſur les lieux! Autrefois les routes entre la capitale & les provinces n'étoient ni ouvertes ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ſes enfants, qui vivoient dans les murs qui les avoient vu naître, & qui prêtoient un appui à la vieilleſſe de leurs parents: aujourd'hui le jeune homme vend la portion de ſon héritage, pour venir la dépenſer loin de l'œil de ſa famille; il la pompe, la deſſeche, pour briller un inſtant dans le ſéjour de la licence.

La jeune fille ſoupire & gémit de ne pouvoir accompagner ſon frere. Elle accuſe ſon ſexe & la nature. Elle ſe déplait dans la maiſon paternelle. Elle ſe peint avec feu les

plaiſirs de la capitale, & la ſplendeur de la cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'opéra; elle eſt ſur les remparts, elle ſe promene dans un char ſuperbe: on l'adore; tous les yeux ſont fixés ſur elle.

On lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée; qu'elles choiſiſſent à leur gré dans la foule de leurs eſclaves le plus fait pour leur plaire; que les maris y ſont ridicules, ſi-tôt qu'ils veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre & voluptueuſe à celle qu'elle mene dans l'économie d'une maiſon rangée, & ſon imagination eſt trop ardente pour pouvoir s'arrêter: elle n'accorde plus que de l'eſtime à ſon amant honnête.

Sa mere la nourrit dans ces trompeuſes illuſions. Elle eſt avide des nouvelles de cette ville. Elle eſt la premiere à dire avec exclamation: *Il vient de Paris! il arrive de la cour!* Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces, ni eſprit, ni opulence.

Les adoleſcents écoutant ces récits, ſe figurent avec des traits exagérés ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale, qui précipite toute la jeuneſſe de province vers l'abyme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de ſa fortune, & qui apprend à être ſage

pour le reſte de ſes jours ! Il n'appartient qu'à l'indigence abſolue & au génie tranſcendant de viſiter cette capitale. Ceux qui vivent dans une heureuſe médiocrité, tant du côté des talents que du côté de la fortune, ne ſauroient qu'y perdre.

Ceux qui reviennent dans leur patrie ſe croient en droit d'y mépriſer tout ce qui n'eſt pas ſelon les *us* de la capitale. Ils mentent aux autres & à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient formées ? ils continuent à crier miracle, ſans que leur cœur ſoit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui reſſemblent aſſez aux deſcriptions des fêtes publiques : ceux qui les liſent les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.

CHAPITRE CCCLV.

Que deviendra Paris ?

Thebes, Tyr, Perſépolis, Carthage, Palmyre ne ſont plus. Ces villes qui s'élevoient fièrement ſur le globe, dont la grandeur, la puiſſance & la ſolidité ſembloient promettre une durée preſque éternelle, ont laiſſé équivoques les traces même du lieu qu'elles ont occupé.

D'autres cités jadis floriſſantes & peuplées n'offrent aujourd'hui, dans un effrayant déſert, que quelques colonnes éparſes, quelques monuments briſés, triſte reſte de leur magnificence paſſée. Hélas ! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

Cette riviere utilement reſſerrée dans des quais majeſtueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenſes, ſe débordera, & formera des étangs bourbeux & infects ; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau ; & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux venimeux, enfants de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renverſées & à moitié enſevelies.

Eſt-ce la guerre, eſt-ce la peſte, eſt-ce la famine, eſt-ce un tremblement de terre, eſt-ce une inondation, eſt-ce un incendie, eſt-ce une révolution politique qui anéantira cette ſuperbe ville ? Ou plutôt pluſieurs cauſes réunies opéreront-elles cette vaſte deſtruction (1) ?

(1) Agézilas, vainqueur de la Phrygie, ôta les habits aux priſonniers, & les expoſa nuds en vente, les vêtements d'un côté, les hommes de l'autre. Perſonne ne voulut acheter les hommes trop efféminés, trop délicats pour être de bons eſclaves. On ſe jeta ſur les dépouilles. Agéſilas

Elle eſt inévitable ſous la main lente & terrible des ſiecles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes & les royaumes, & appelle des peuples nouveaux ſur la pouſſiere éteinte de peuples anciens.

Notons, à toute aventure, pour les ſiecles reculés (ce que tout le monde ſait) que Paris eſt ſous le 20e degré de longitude, & au 48e degré 50 minutes 10 ſecondes de latitude ſeptentrionale.

Echappez, mon livre, échappez aux flammes ou aux barbares; dites aux générations futures ce que Paris a été; dites que j'ai rempli mon devoir de citoyen, que je n'ai pas paſſé ſous ſilence les poiſons ſecrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulſions de la mort. Quand l'épouvantable opulence qui ſe concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains aura donné à l'inégalité des fortunes une diſproportion plus effrayante encore, alors ce grand corps ne pourra plus ſe ſoutenir: il s'affaiſſera ſur lui-même, & périra.

Il périra! Dieu! ah! quand le ſol couvrira inſenſiblement ſes débris, que le bled

---

élevant la voix, dit à ſes ſoldats: *Voilà les hommes que vous aurez à combattre, & le butin qui vous récompenſera.* Quand je lis ce trait hiſtorique, il me fait toujours frémir.

croîtra au lieu élevé où j'écris, qu'il ne reſtera plus qu'un memoire confuſe du royaume & de la capitale ; l'inſtrument du cultivateur, en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la ſtatue équeſtre de Louis XV ; les antiquaires aſſemblés feront des raiſonnements à l'infini, comme nous en faiſons aujourd'hui ſur les débris de Palmyre.

Mais de quel étonnement ne ſera pas frappée la génération d'alors, ſi la curioſité la porte à fouiller les débris de cette grande ville enſevelie & décédée ? Son ſquélette giganteſque épouvantera les regards ; les travaux exciteront à de nouveaux travaux : nos neveux, en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inſcriptions, s'agiteront ſur ce que nous avons été ; & ſi mon livre ſurvit à la deſtruction, ils prendront peut-être pour un roman fantaſtique les vérités qui y ſont dépoſées : tant leurs mœurs & leurs idées ſeront différentes des nôtres ! O villes anciennes de l'Aſie, & qui n'êtes plus ! empires effacés ! générations dont les noms nous ſont même inconnus ! fameux Atlantes ! & vous peuples qui avez reſpiré ſur ce globe, dont la ſuperficie eſt inceſſamment déplacée ; dites quels étoient vos arts ! Faut-il que tout périſſe ? Et les travaux accumulés de l'homme, qu'il a cru immortaliſer par la précieuſe découverte de l'imprimerie,

périront-ils à la fin, puiſque le feu, le deſpotiſme, les ſecouſſes du globe & la barbarie détruiſent juſqu'aux feuilles légeres où ſont empreintes les penſées utiles du génie?

Notre vue plonge dans le monde hiſtorique à quatre mille ans, pas davantage : encore n'appercevons-nous de ce monde que des ſommités qu'environnent des nuages, & où la vue ſe perd. Tous ces faits éloignés, quoique ſéparés par de grandes diſtances, ſe touchent comme très-voiſins; & dans cet intervalle de ſiecles une foule prodigieuſe d'événements nous échappent. Il en ſera de même pour nous; l'avenir engloutira les faits les plus importants, pour ne laiſſer que le ſouvenir ou le nom des ſiecles. O temps! les individus, les villes, les royaumes, tout finit par *hìc jacet.*

Herculanum & Pompéia, villes détruites par une ſeule & même éruption du Véſuve, il y a près de dix-ſept cents ans, exhumées de nos jours, nous montrent leurs peintures, leurs ſculptures, leurs arts, les uſtenſiles de leurs foyers domeſtiques; & nous avons une idée de l'imagination féconde & de l'habileté des anciens artiſtes. La lave, les cendres, la pierre-ponce ont conſervé ces monuments comme pour nous offrir une future image de ce que nos cités deviendront à leur tour; mais peut-on réflechir à cette cataſtrophe ſans redouter les accidents

de la nature, la fureur des éléments, celle des conquérants, plus terrible encore ? Qu'offrirons-nous dans deux mille ans aux regards curieux & ſcrutateurs ? Quelle eſt la ſtatue, quel eſt le livre qui ſurnagera ſur l'abyme de nos arts engloutis ou renverſés par les ravages du temps, ou par le courroux des rois ?

La poudre infernale (dont les magaſins ſe ſont multipliés ſur-tout en Europe, & auxquels une étincelle ſuffit pour tout dévorer) ne devient-elle pas, dans les mains de l'ambition ou de la vengeance, un moyen immenſe de deſtruction, & plus dangereux mille fois que les matieres embraſées que les volcans vomiſſent de leur inépuiſable cratere ? Les fléaux de la nature ne ſont plus rien en comparaiſon de ceux que l'homme a créés pour ſa ruine & celle des populeuſes cités qu'il habite.

Les manuſcrits trouvés dans les maiſons d'Herculanum & de Pompéia, qui ſe déroulent ſi lentement, manifeſtent les caracteres de la langue grecque : mais c'eſt le haſard qui nous a livré l'un plutôt que l'autre : ainſi dans trois mille ans, quel ſera l'ouvrage deſtiné à donner à nos deſcendants une idée de nos connoiſſances morales & phyſiques ? Quel livre aura l'honneur de rallumer le flambeau éteint des ſciences ? Tel dictionnaire, peut-être, que nous mé-

priſons aujourd'hui, ſera accueilli avec tranſport; & une de nos compilations que nous jugeons fatidieuſes, deviendra plus précieuſe ſans doute à la poſtérité que les vers de Corneille, de Racine, de Boileau & de Voltaire. Oui, il appartiendra peut-être à une brochure dédaignée, de fixer de préférence l'attention de ces peuples nouveaux.

Que nos orgueilleux écrivains ne s'arrogent donc pas le droit de mépriſer quiconque aujourd'hui tient la plume comme eux; car l'auteur qui fera fortune dans trois mille ans, qui dominera les eſprits d'alors, qui les éclairera, nul de la génération actuelle ne peut ni le nommer ni le deviner.

Paris détruit! Xercès, après avoir attentivement conſidéré la prodigieuſe armée qu'il commandoit, verſa des larmes en ſongeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes diſparoîtroient de deſſus la terre. Et ne puis-je pas auſſi, affecté du même ſentiment, pleurer d'avance ſur cette ſuperbe ville?

On a vu en un clin-d'œil une capitale enſevelie ſous ſes ruines; quarante-cinq mille perſonnes frappées d'un coup de mort; la fortune de deux cents mille ſujets détruite; une perte générale de deux milliards: quel tableau des viciſſitudes des choſes humaines! Ce phénomene terrible arriva le premier Novembre 1755.

Eh bien, ce coup de foudre qui abyma tout,

tout, ſauva le Portugal aux yeux de la politique : il étoit conquis ſans ce déſaſtre qui prêta à la réformation, mit une égalité aux fortunes particulieres, réunit les cœurs & les eſprits, & détourna les révolutions qui le menaçoient.

Conſidérée du côté phyſique, l'ancienne Liſbonne n'étoit qu'une cité d'Afrique, c'eſt-à-dire, une vaſte bourgade, ſans ordre, ſans proportions : les rues étoient étroites & mal diſtribuées. Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes auroit été ſi long-temps à renverſer. Le goût déplorable des Maures tomba, & la ville ſe releva pompeuſe & ſuperbe.

Que ſavons-nous ſur ce qui ſort du ſein des déſaſtres ? Que ſavons-nous ? ..... Paris détruit. Oh ! je dirai toujours comme dans Memnon : *ce ſera bien dommage.*

CHAPITRE CCCLVI.

Suppoſition.

Je vais faire une ſuppoſition qu'on appellera certainement bizarre, forcenée, extravagante ; mais j'ai mes raiſons pour ne pas la paſſer ſous ſilence. Si tous les ordres de l'état aſſemblés, ayant reconnu après un mûr

examen que la capitale épuiſe le royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elles les grands propriétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artiſans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux; ſi tous les ordres de l'état, dis-je, tout vu & conſidéré, ordonnoient qu'on mît le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitants une année d'avance.... quel ſeroit le réſultat de ce grand ſacrifice fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un ſervice rendu aux provinces & au royaume? Je vous laiſſe à examiner & à décider cet intéreſſant problême, lecteur; & notez bien que dans cet embraſement je comprends Verſailles, qui n'eſt qu'un appendice de la monſtrueuſe ville; car Verſailles n'exiſte que par Paris, comme Paris ſemble n'exiſter que pour Verſailles.

Allons, évertuez-vous, mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde: avec de bons yeux, tels que les vôtres, on voit des choſes que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

Et vous, mes chers Pariſiens, conſentirez-vous à être brûlés, j'entends ſeulement

vos maiſons & vos édifices ? Mais ne ſachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez moi-même au bûcher, ſur cette ſimple ſuppoſition.... Allons, appellez tous les ſeaux, toutes les pompes de la ville, pour éteindre ce furieux incendie : il n'y a plus que de la fumée. Bon ! vous voilà ſûrs de vos maiſons à huit étages. Mangeons du pain de Goneſſe, comme par le paſſé, *& vogue la galere !*

CHAPITRE CCCLVII.

Réponſe au Courier de l'Europe.

Le Courier de l'Europe, dans ſa feuille du 3 Juillet 1781, a donné l'analyſe de la premiere édition de cet ouvrage en ces termes, que je vais copier. L'eſtime que j'en fais m'oblige à y répondre.

» *Il y a plus de choſes qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal*, diſoit un ancien ; c'eſt Sénéque, ſi je ne me trompe. Cette maxime très-vraie eſt applicable ſur-tout aux gens doués d'une grande ſenſibilité & d'une imagination très-vive (1) ;

(1) Ces facultés excluent-elles une vue droite & juſte ?

tout eſt extrême pour eux ; il n'y a ni petits maux, ni petits abus. Un auteur vient de publier un livre intitulé : *Tableau de Paris*. Ce tableau n'en eſt point du tout le portrait, parce que tous les traits en ſont exagérés (1). Tout ce qu'ont dit les prédicateurs, depuis le capucin qui prêche dans un village, juſqu'à l'orateur qui parle devant le roi, tout ce qu'ont écrit les moraliſtes contre le luxe, les mauvaiſes mœurs, l'abus des richeſſes & la vanité des grandeurs, n'approche pas de ce que dit cet auteur dans ſes deux volumes. On ne ſait d'abord ſi l'on en doit rire, ou ſi l'on doit s'en fâcher (2) ; car jamais prophete n'a reproché à Iſraël ſes iniquités avec plus d'énergie, de zele & d'humeur «.

» Ce n'eſt pourtant point un libelle (3), c'eſt l'ouvrage d'un citoyen ſenſible & courageux, que de petites conſidérations n'arrêtent point ; il a voulu voir ce que perſonne

(1) Je ne le crois pas ; j'en appelle à ceux qui auront bien examiné l'objet, & avec la même attention que j'y ai apportée.

(2) Tout comme le critique voudra ; je me ſuis attaché à être fidele ; je n'ai voulu ni flatter, ni bleſſer ; & il étoit difficile de marcher longtemps ſur ce pont étroit.

(3) Le critique me fait bien de la grace ! Vous qui m'avez lu, dites, cet ouvrage peut-il réveiller le moins du monde l'idée de ce mot odieux de *libelle* ? Pourquoi l'avoir employé ? Il me peſe,

ne contemple ; il a fixé ſes yeux ſur des objets dont tout le monde détourne ſes regards autant qu'il le peut. Il a obſervé la plus vile populace de la Halle, dans les priſons, dans les hôpitaux, à Bicêtre (1), juſques dans ſon cimetiere de Clamart. En pénétrant dans ces cloaques de l'humanité, il a vu des maux, des crimes, des ſituations horribles, dont hors de là on n'a point d'idée, & qu'on ne trouve point dans les autres livres (2), parce que peu d'hommes ont la force néceſſaire pour aller chercher de ſi triſtes inſtructions. Il a conclu que l'inégalité des biens produiſoit tous ces maux (3) : & il s'eſt élevé avec une violence terrible contre les riches, contre leur dureté, contre leur vie ſcandaleuſe. Enfin, il termine ſon ouvrage par conſeiller de brûler Paris (4). On croit que

(1) Je n'ai dit qu'un mot ſur Bicêtre ; mais j'en parlerai dans un des volumes ſuivants.

(2) Voilà un éloge qui me touche beaucoup ; & que je m'empreſſerai à mériter encore.

(3) Oui, l'horrible inégalité. Quel homme y auroit réfléchi & ne ſeroit pas de mon avis ?

(4) Je n'ai point conſeillé de brûler Paris ; voyez le chapitre *Suppoſition*. L'auteur n'a point ſu me lire, ou plutôt n'a pas voulu m'entendre. Le titre ſeul du chapitre indique une hypotheſe. Pourquoi me prêter une idée que je n'ai pas eue ? Non, je n'ai point rêvé en traçant cet ouvrage. Plût à Dieu que ce fût un rêve !

c'eſt un rêve. Paris ne pourroit ſubſiſter quinze jours, s'il étoit tel qu'il eſt dépeint. C'eſt ce que ſent le lecteur : ainſi tout l'effet qu'a voulu produire l'auteur eſt détruit. Sans doute tout homme eſt né pour mourir & ſouffrir, au hameau comme ſur le trône ; mais par-tout où la ſouffrance prédomine, la deſtruction s'enſuit : c'eſt ce qui a fait dire à preſque tous les philoſophes que l'accroiſſement de la population étoit la preuve du bonheur d'un peuple. Ce livre qui manque de plan, de méthode (1), reſſemble du moins à Paris par les contradictions qu'il renferme. Souvent il détruit dans un endroit ce qu'il avance ailleurs (2) «.

» Après avoir déclamé contre les richeſſes avec la chaleur d'un théologien dans un chapitre, il dit dans un autre : *Les aumônes qui ſe font à Paris ſont abondantes. Si la maſſe des calamités particulieres eſt diminuée, nous le devons à une foule d'ames céleſtes qui ſe cachent pour faire le bien. Le*

---

(1) Cela ne pouvoit être autrement. Que les idées ſoient juſtes, voilà l'eſſentiel.

(2) Les mots peuvent quelquefois ſe contredire, mais jamais les choſes. En oppoſant deux phraſes iſolées, répandues dans un ouvrage de longue haleine, il n'y a point d'auteur qu'on ne fît tomber en contradiction. Remettez ces phraſes à leur place, elles conſervent leur logique.

vice, la folie & l'orgueil ſe montrent en triomphe : la tendre commiſération, la généroſité, la vertu ſe dérobent à l'œil du vulgaire pour ſervir l'humanité en ſilence, ſans faſte & ſans oſtentation, ſatisfaites du regard de l'Eternel «.

» Cela eſt vrai, juſte & bien exprimé ; mais que deviennent toutes les déclamations antécédentes (1) ? Dans vingt chapitres, il parle des femmes comme ſi *Paris* n'étoit qu'un lieu de proſtitution, où la pudeur & la décence n'oſent plus ſe montrer (2) & dans un autre, *il eſt néanmoins*, dit-il, *une claſſe de femmes très-reſpectables, c'eſt celles du ſecond ordre de la bourgeoiſie, attachées à*

(1) Une déclamation eſt un défaut de ſtyle ; mais on peut déclamer pour le vrai comme pour le faux. Je n'ai point nié qu'il n'y eût des ames charitables ; cela empêche-t-il que les ames dures & inſenſibles ne ſoient en plus grand nombre, & que la miſere ne ſoit le partage de la moitié de la ville ?

(2) Voilà une image & des expreſſions que je n'ai point employées. J'ai répété avec complaiſance que les mœurs ſe rencontroient dans la bourgeoiſie ; j'ai pu ſans contradiction enſuite peindre le vice qui va tête levée ; & plus le ſcandale eſt grand, plus mes pinceaux ont dû s'arrêter ſur une dépravation qui n'eſt plus ni timide, ni voilée : peindre des contraſtes n'eſt point ſe contredire. Les critiques triomphent trop avec ces rapprochements fautifs.

leurs maris & à leurs enfants, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons; elles offrent le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amaſſer, ſont peu brillantes, encore moins inſtruites; on ne les apperçoit pas, & cependant elles ſont à Paris l'honneur de leur ſexe «.

Cela eſt encore vrai; mais cette claſſe du ſecond ordre de la bourgeoiſie compoſe preſque les deux tiers des habitants de *Paris*. Le ſévere cenſeur n'a donc déployé tant d'énergie que contre les grands qui ne l'écouteront pas (1), & la populace qui ne l'entendra point, & dont il n'y a rien à eſpérer. Les talents ſortent preſque tous de cette ſeconde claſſe qui a encore des mœurs, & qui les conſervera toujours. *Mediocritas aurea*, diſoit Horace. Dès ce tems-là, comme aujourd'hui, cet état étoit preſque le ſeul qui eût des vertus & du bonheur «.

» Ce qui m'a le plus étonné, c'eſt qu'emporté par ſon zele, cet auteur ait donné le démenti le plus formel (2) à M. *de Buffon*,

(1) Qu'en ſavez vous? A tout haſard ne faut-il pas leur offrir les images & les penſées qui peuvent faire impreſſion ſur leur ame ſuperbe? car elle n'eſt pas entiérement morte au bien, quoiqu'abâtardie par de trop vives jouiſſances.

(2) Je n'ai point donné un *démenti* à ces écri-

à l'abbé *d'Expilli*, à M. *Moheau*, à tous ceux qui ont calculé la population du royaume & celle de *Paris*. Tous s'accordent à ne donner que ſix cents ſoixante-dix ou huit cents mille habitants à *Paris* : & ces deux derniers aſſurent que la population du royaume a augmenté de deux millions d'ames au moins ſous le regne de Louis XV. Ces trois hommes véritablement philoſophes ne déclament point ; ils toiſent, ils calculent. Ils ont fait le cens public, le cadaſtre du royaume, autant qu'il eſt poſſible de le faire ; ils s'accordent tous trois, ſans s'être communiqué leur ouvrage, à dire qu'il n'y a jamais eu autant de terrein défriché en France qu'il y en a aujourd'hui ; que les marais de l'Aunis & de la Flandre, une partie des landes de Bordeaux ont été changés de nos jours en pâturages, ou en terres à bled ; qu'on a planté des vignes ſur les rochers de la Provence abſolument ſtériles il y a cinquante ans (1) ; mais comme il veut que nous ſoyons pauvres & malheureux, que Paris dévore le royaume (2),

vains. J'ai pu obſerver moins bien qu'eux ; mais j'ai obſervé & calculé à ma maniere. Je réponds plus bas à cette critique, la ſeule qui porte ſur des faits.

(1) Tout ceci eſt fort étranger au nombre des habitants de Paris, qui forme ici le vrai point de la queſtion.

(2) Non le royaume en entier, mais ce qui

quærens quem devoret, il faut bien démentir les calculs de ces hommes savants & véridiques, & substituer les apperçus d'une imagination exaltée à la justesse d'une arithmétique rigoureuse. Cet écrivain qui conseille de brûler Paris, ou d'en faire un port de mer, car il propose sérieusement l'un & l'autre (1), nous permettroit-il de lui conseiller de brûler son livre (2), d'ôter du reste quelques exagérations & quelques déclamations ; & alors ce livre, écrit avec la noble liberté qui convient aux défenseurs de l'humanité, non-seulement sera un chef-d'œuvre de philosophie & d'éloquence ; mais il méritera d'être adressé à tous les tribunaux, afin que les magistrats bien instruits s'empressent de corriger les énormes abus contre lesquels cet auteur s'éleve avec un si noble courage : abus qu'on doit d'autant mieux espérer de corriger, que lui-même il convient qu'on en a supprimé plusieurs depuis qu'il a commencé son ouvrage, c'est-à-dire, depuis que Louis XVI est sur le trône « (3).

---

l'environne à quarante lieues de circonférence. Interrogez les provinces voisines, & écoutez ce qu'elles vous répondront.

(1) Le critique se trompe d'un côté ; qu'il me relise pour s'en convaincre.

(2) Au lieu de le brûler, je l'ai triplé ; cela reviendra peut-être au même.

(3) Dans cette nouvelle édition, je me suis

Comme la principale objection du critique tombe ſur ce que j'ai enflé la population de Paris en la portant à neuf cents mille ames, je ne répondrai avec un peu d'étendue qu'à cette ſeule réprimande; non que je dédaigne les autres, mais parce que je puis examiner celle-ci ſans qu'elle tende un piege à mon amour-propre.

Les recherches ſur la population de la France, par M. Moheau, peuvent être applicables à la population en général; mais elles ne ſauroient l'être à la capitale; parce que les cauſes morales l'emportent ici ſur les cauſes phyſiques. La comparaiſon du nombre des morts à celui des naiſſances ne ſuffit pas; l'affluence des étrangers forme une claſſe d'habitants qui, pour ainſi dire, ne naiſſent ni ne meurent; les provinces ſeules y verſent une foule de voyageurs qui ne font que paſſer, & qui ſe renouvellent ſans ceſſe. Une fête publique attire quelquefois cinquante mille étrangers. Paris compte aujourd'hui beaucoup plus d'habitants qu'il n'en

encore étendu ſur les établiſſements utiles, & j'ai parlé des abus qui ont été corrigés: cela plaiſoit trop à mon ame, pour paſſer ces améliorations ſous ſilence. Je remercie le critique d'en avoir fait la remarque, d'autant plus qu'il a été le ſeul. Sa cenſure d'ailleurs n'a rien d'ame, & je l'en remercie autant que de ſes éloges.

comptoit il y a ſoixante ans. Les calculs ſur la durée de la vie, qui ſervent de baſe aux ſpéculations en ce genre, ſont erronés quand il s'agit de Paris. Tous les enfants qui y naiſſent vont en nourrice, la moitié meurent, & les regiſtres mortuaires des paroiſſes de la ville ne ſont pas chargés de leurs noms ; il ne faut donc plus compter par le regiſtre des baptêmes, ni par celui des morts.

On croit moins aujourd'hui aux médecins, les apothicaires ſe ruinent ; on ne court plus, comme autrefois, aux poiſons multipliés de leurs boutiques meurtrieres ; ils ſe font *chymiſtes*, pour que leur conſcience ne leur reproche pas de participer à la mort de leurs concitoyens ; ils jugent eux-mêmes les médecins qui n'oſent plus étaler avec la même hardieſſe leurs funeſtes ſyſtêmes. La bienfaiſante chymie a ſimplifié les remedes ; il n'y a plus que quelques chirurgiens de Saint-Côme, vieux & ignares, qui commandent encore ces ſaignées copieuſes, ces horribles breuvages compliqués, la honte de la médecine & de la pharmacie, que nos peres avaloient, malgré la répugnance invincible de la nature. Enfin, le nombre des morts eſt diminué même dans les hôpitaux.

Cet ouvrage ne comporte pas des calculs ; mais je puis avoir les miens, fondés, non ſur la ſimple appercevance, mais ſur les bâ-

timents nouveaux, ſur les quartiers plus peuplés, ſur les limites de la ville reculées, ſur la foule des rentiers qui ſont venus jouir à Paris.

D'ailleurs, à quel point précis bornera-t-on la circonférence de la capitale ? Le *Gros-Caillou*, *Chaillot*, la *Nouvelle-France*, la *Courtille*, *le Petit-Gentilly*, *Vaugirard*, &c. n'appartiennent-ils pas inconteſtablement à la grande ville, puiſque les maiſons ſe touchent, & qu'il n'y a plus d'interruption ?

Je perſiſte donc, malgré le Courier de l'Europe, à donner neuf cents mille ames à la ville de Paris, juſqu'à ce qu'il m'ait prouvé le contraire : & je lui certifie que j'ai fait pluſieurs recherches qu'il n'a pas faites pour approcher le plus près poſſible de la vérité.

Si l'on veut compter les gros bourgs qui flanquent la capitale & qui y envoient journellement des hommes qui n'y demeurent que quelques jours, mais qui ſe renouvellent inceſſamment, quelle immenſe population ! Je le repéte, il ne faut que des yeux pour en reconnoître l'étendue.

On m'a accuſé enfin d'avoir exagéré les miſeres publiques ; j'oſe répondre que j'ai retenu quelquefois mon pinceau, afin de ne pas paroître outré. Voici ce qu'on lit dans le Journal de Paris, qui a un cenſeur pointilleux, & qui eſt ſoumis à la plus ſévere inſpection & reviſion.

» Une femme chargée d'enfants, & ré-
» duite à la plus affreuſe miſere, écrivit à
» M. le curé de Sainte-Marguerite : *Il y a*
» *deux jours que je ſuis ſans pain ; mes*
» *enfants meurent de faim, & je n'ai*
» *pas la force d'aller me jetter à vos pieds*
» *pour implorer votre pitié.* Ce reſpecta-
» ble paſteur vole au ſecours de cette fa-
» mille infortunée. Au milieu des viſages
» pâles & défigurés par le beſoin, il apper-
» çoit un enfant de quatre ans étendu ſur
» le carreau, adreſſant à ſa mere ces pa-
» roles déchirantes : *Maman, je vais donc*
» *manger ma chaiſe !* « Journal de Paris, du Mardi 14 Janvier 1777 (1).

Cette infortunée reçut de nombreux ſecours ; mais elle n'étoit pas la millieme peut-être dans le cas de la plus horrible néceſſité.

O toi, riche, qui auras lu ce livre, ſi une ſeule idée t'a plû ; ſi dans cet ouvrage, ou dans mes autres écrits, je t'ai donné la plus légere inſtruction, ou le plus léger plaiſir ; ſi

(1) Je pourrois, d'après les papiers publics & des lettres particulieres, faire frémir les incrédules, ſi j'imprimois ici les détails qui ſont parvenus à ma connoiſſance ; mais j'en ai expoſé le réſultat dans cet ouvrage, & j'atteſte que je n'ai rien donné à l'exagération.

ton eſprit ou ton cœur ont éprouve quelqu'émotion ; tu es mon débiteur, & j'ai droit à ta reconnoiſſance ! Veux-tu t'acquitter envers moi d'une maniere qui recompenſe toutes mes veilles ? Donne de ton ſuperflu au premier être ſouffrant, ou gémiſſant, que tu rencontreras ; donne à mon compatriote en ſongeant à moi ; penſe que plus tu donneras, plus tu te feras de bien à toi-même ; donne afin que je me félicite d'avoir été dans ce monde l'occaſion de quelque bonne œuvre ; & que ce don charitable ſoit l'unique éloge accordé à mon travail.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. CCVI. *Procureurs. Huiſſiers.* P. 1
CHAP. CCVII. *La Bazoche.* 8
CHAP. CCVIII. *Comédiens.* 9
CHAP. CCIX. *Spectacles gratis.* 14
CHAP. CCX. *Langage du Maître au Cocher.* 16
CHAP. CCXI. *Diſcours prononcé à la Comédie Françoiſe à la rentrée de ce Spectacle.* 17
CHAP. CCXII. *Battements de mains.* 20
CHAP. CCXIII. *Théatre Bourgeois.* 22
CHAP. CCIV. *Coliſée.* 25
CHAP. CCXV. *Foire Saint-Germain.* 27
CHAP. CCXVI. *Comédiens Italiens.* 30
CHAP. CCXVII. *Spectacles des Boulevards.* 31
CHAP. CCXVIII. *Lectures.* 33
CHAP. CCXIX. *Préteurs à la petite Semaine.* 37
CHAP. CCXX. *Charlatans.* 41
CHAP. CCXXI. *Verſificateurs.* 45
CHAP. CCXXII. *Calembours.* 49
CHAP. CCXXIII. *Feux d'artifice.* 50
CHAP. CCXXIV. *Meſſes.* 55
CHAP. CCXXV. *Meſſe de la Pie.* 59

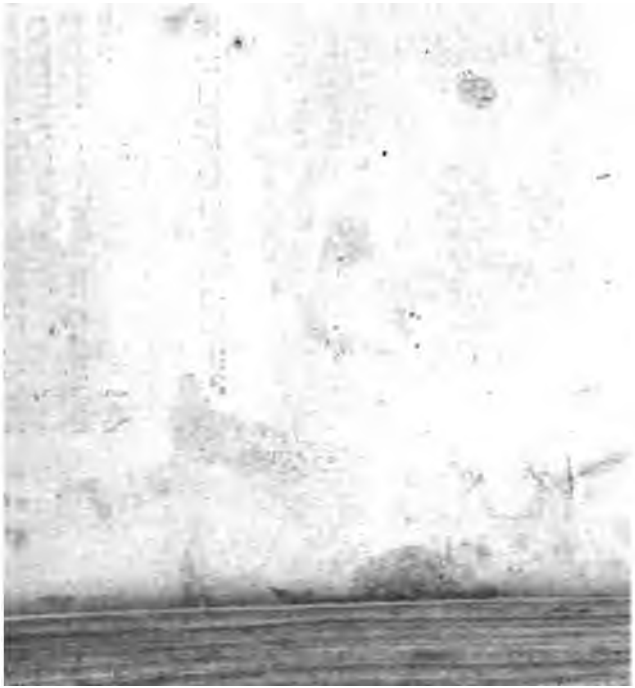
CHAP. CCXXVI. *La Féte-Dieu.* 61
CHAP. CCXXVII. *Confeſſionnal.* 64
CHAP. CCXXVIII. *Billets de Confeſſion.* 67
CHAP. CCXXIX. *Saint-Joſeph.* 68
CHAP. CCXXX. *Proteſtants.* 69
CHAP. CCXXXI. *Liberté Religieuſe.* 71
CHAP. CCXXXII. *Plébéiens.* 74
CHAP. CCXXXIII. *Capitation.* 77
CHAP. CCXXXIV. *Filles d'Opéra.* 81
CHAP. CCXXXV. *Répugnance pour le Mariage.* 83
CHAP. CCXXXVI. *Le Nom que vous voudrez.* 84
CHAP. CCXXXVII. *De certaines Femmes.* 86
CHAP. CCXXXVIII. *Filles publiques.* 87
CHAP. CCXXXIX. *Courtiſannes.* 95
CHAP. CCXL. *Filles entretenues.* 96
CHAP. CCXLI. *Le Payſan perverti.* Par M. Retif de la Bretonne. 97
CHAP. CCXLII. *Bal de l'Opéra.* 100
CHAP. CCXLIII. *Sans Titre.* 103
CHAP. CCXLIV. *Les petits Chiens.* 105
CHAP. CCXLV. *Suffiſance.* 107
CHAP. CCXLVI. *Vente de l'Eau.* 108
CHAP. CCXLVII. *Les Demoiſelles.* 112
CHAP. CCXLVIII. *Galanterie.* 115
CHAP. CCXLIX. *Des Femmes.* 118
CHAP. CCL. *Cocarde.* 123
CHAP. CCLI. *Séparations.* 124

CHAP. CCLII. *Contraſte.* 125
CHAP. CCLIII. *Les Vapeurs.* 127
CHAP. CCLIV. *De l'Idole de Paris, le Joli.* 130
CHAP. CCLV. *Les Convois.* 139
CHAP. CCLVI. *D'un Pauvre.* 145
CHAP. CCLVII. *Aux Riches.* 148
CHAP. CCLVIII. *Suicide.* 151
CHAP. CCLIX. *Filets de Saint-Cloud.* 154
CHAP. CCLX. *Capitaliſtes.* 155
CHAP. CCLXI. *L'Hôtel des Fermes.* 156
CHAP. CCLXII. *Mont de Piété.* 158
CHAP. CCLXIII. *Monopole.* 161
CHAP. CCLXIV. *Le Regrat.* 163
CHAP. CCLXV. *Falſifications.* 167
CHAP. CCLXVI. *Mendiants.* 168
CHAP. CCLXVII. *Mendiants valides.* 171
CHAP. CCLXVIII. *Néceſſiteux.* 174
CHAP. CCLXIX. *L'Hôtel-Dieu.* 176
CHAP. CCLXX. *Clamart.* 181
CHAP. CCLXXI. *Les Enfants trouvés.* 183
CHAP. CCLXXII. *Loterie royale de France.* 188
CHAP. CCLXXIII. *Le Chapitre équivoque.* 191
CHAP. CCLXXIV. *Mes Regrets & bien ſuperflus.* 297
CHAP. CCLXXV. *Souhait.* 198
CHAP. CCLXXVI. *Paris-Port.* 201
CHAP. CCLXXVII. *Les Priſons.* 205
CHAP. CCLXXVIII. *Sentence de mort.* 208

CHAP. CCLXXIX. *Le Bourreau.* 212
CHAP. CCLXXX. *Place de Greve.* 214
CHAP. CCLXXXI. *Servante mal pendue.* 220
CHAP. CCLXXXII. *Baſtille.* 223
CHAP. CCLXXXIII. *Anecdote.* 226
CHAP. CCLXXXIV. *Maiſons de force.* 230
CHAP. CCLXXXV. *Dépôts ou Renfermeries.* 232
CHAP. CCLXXXVI. *Vie d'un Homme en place.* 235
CHAP. CCLXXXVII. *Orateurs ſacrés.* 240
CHAP. CCLXXXVIII. *Anti-Anglois.* 220
CHAP. CCLXXXIX. *L'Académie Françoiſe.* 221
CHAP. CCXC. *Sur le mot Goût.* 228
CHAP. CCXCI. *L'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.* 229
CHAP. CCXCII. *Communautés.* 232
CHAP. CCXCIII. *Agréminiſtes.* 234
CHAP. CCXCIV. *Epingliers. Cloutiers.* 235
CHAP. CCXCV. *Géne de la Preſſe.* 236
CHAP. CCXCVI. *La petite Poſte.* 239
CHAP. CCXCVII. *Débiteurs.* 267
CHAP. CCXCVIII. *Objections.* 270
CHAP. CCXCIX. *Almanach Royal.* 275
CHAP. CCC. *Mercure de France.* 279
CHAP. CCCI. *Auteurs nés à Paris.* 285
CHAP. CCCII. *Porte-faix.* 291
CHAP. CCCIII. *Melons.* 298
CHAP. CCCIV. *Filles nubiles.* 299

CHAP. CCCV. *Les Viſites.* 302
CHAP. CCCVI. *Retraite.* 304
CHAP. CCCVII. *Les Affiches.* 306
CHAP. CCCVIII. *Tableaux, Deſſins, Eſtampes,* &c. 310
CHAP. CCCIX. *Encan.* 313
CHAP. CCCX. *Chapeaux.* 315
CHAP. CCCXI. *Noces.* 320
CHAP. CCCXII. *Mariage. Adultere.* 325
CHAP. CCCXIII. *Petits Formats.* 331
CHAP. CCCXIV. *Maîtres Ecrivains.* 334
CHAP. CCCXV. *De l'ancienne Compagnie des Œuvres fortes.* 336
CHAP. CCCXVI. *Portes Cocheres.* 341
CHAP. CCCXVII. *Le Suiſſe de la rue aux Ours.* 344
CHAP. CCCXVIII. *Savoyards.* 346
CHAP. CCCXIX. *Enfants devant leur pere.* 349
CHAP. CCCXX. *De la Langue du Monde.* 351
CHAP. CCCXXI. *Ton du Monde.* 352
CHAP. CCCXXII. *Ton d'un grand Monde.* 354
CHAP. CCCXXIII. *Sots Uſages abolis.* 357
CHAP. CCCXXIV. *Légeres Obſervations.* 360
CHAP. CCCXXV. *Pain de Pommes de terre.* 369
CHAP. CCCXXVI. *Aumônes.* 373
CHAP. CCCXXVII. *La Paroiſſe Saint-Sulpice.* 377

CHAP. CCCXXVIII. *L'Enfant-Jeſus.* 379
CHAP. CCCXXIX. *Bureau des Nourrices & des Recommandareſſes.* 381
CHAP. CCCXXX. *Les Heures du Jour.* 382
CHAP. CCCXXXI. *Des Dimanches & Fêtes.* 392
CHAP. CCCXXXII. *Carnaval.* 396
CHAP. CCCXXXIII. *Tragédies modernes.* 400
CHAP. CCCXXXIV. *Comédies modernes.* 409
CHAP. CCCXXXV. *Où eſt Démocrite?* 416
CHAP. CCCXXXVI. *Ponts.* 421
CHAP. CCCXXXVII. *Conſommation.* 424
CHAP. CCCXXXVIII. *Balcons.* 429
CHAP. CCCXXXIX. *Faux Cheveux.* 432
CHAP. CCCXL. *Fourniſſeurs.* 435
CHAP. CCCXLI. *Plâtres neufs.* 437
CHAP. CCCXLII. *Inoculation.* 439
CHAP. CCCXLIII. *Places publiques.* 444
CHAP. CCCXLIV. *Le Parlement.* 448
CHAP. CCCXLV. *Le Clergé.* 456
CHAP. CCCXLVI. *La Galerie de Verſailles.* 461
CHAP. CCCXLVII. *De la Cour.* 470
CHAP. CCCXLVIII. *Les Extrêmes ſe touchent.* 473
CHAP. CCCXLIX. *Sages du monde.* 478
CHAP. CCCL. *Apologie des Gens de lettres.* 479

CHAP. CCCLI. *Querelles littéraires.* 481
CHAP. CCCLII. *Belles-Lettres.* 488
CHAP. CCCLIII. *Les trois Rois.* 493
CHAP. CCCLIV. *De l'influence de la Capitale ſur les Provinces.* 496
CHAP. CCCLV. *Que deviendra Paris?* 498
CHAP. CCCLVI. *Suppoſition.* 505
CHAP. CCCLVII. *Réponſe au Courier de l'Europe.* 507

Fin de la Table du ſecond Volume.